Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis41838brux

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME QUATRIÈME.

AVRIL 1838.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—

1838

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

IV. — MOURAD. — LES PYRAMIDES.

Le premier juillet 1798, Bonaparte toucha la terre d'Égypte, près du fort du Marabout, à quelque distance d'Alexandrie.

Voici quel était l'état politique de l'Égypte lorsqu'arriva cet événement. Ce court exposé nous amènera naturellement aux causes de l'expédition, dont il est indispensable que nous rapportions les principaux événements, tant ils ont laissé de traces dans les lieux que nous allons parcourir.

La Porte n'avait plus qu'une autorité fictive en Égypte : son pacha Seid-Abou-Beker était plutôt captif dans la citadelle du Caire que commandant de la ville ; la puissance réelle était aux deux beys Mourad et Ibrahim, le premier émir-el-hadj, ou prince des pèlerins ; le second, cheik-el-belad, ou prince du pays.

Il y avait vingt-huit ans que ces deux hommes, si opposés l'un à l'autre, se partageaient l'Égypte, comme un lion et comme un tigre se partagent une proie : — comme un lion et comme un tigre, l'un enlevait bien par force et l'autre par ruse, quelque lambeau de ce riche pays à son allié ; mais jamais la querelle n'était longue. Aux rugissements de joie que poussaient les beys témoins de leurs dissensions, ils revenaient à leurs intérêts véritables, et faisaient face ensemble au danger com-

mun. Une fois ils avaient essayé, — ce conseil politique avait été donné par Ibrahim, — de se faire reconnaître par la Porte ottomane, et par conséquent ils avaient député un de leurs fidèles au grand-seigneur, avec des chevaux, des armes et des étoffes, en signe de tribut volontaire ; mais, voyant qu'on avait donné à leur agent le titre de *vekkel*, c'est-à-dire de lieutenant du sultan en Égypte, et celui-ci, à son retour, leur ayant raconté les offres qui lui avaient été faites pour les espionner, ils craignirent qu'un autre envoyé moins loyal ne leur apportât un jour, en échange de leurs présents, quelque poignard caché ou quelque poison subtil ; ils cessèrent de ménager la Porte, et le premier signe d'indépendance qu'ils donnèrent fut de ne plus lui envoyer de tribut. Dès lors il y eut entre ces deux hommes un pacte de rapine et de sang, que rien ne fut plus capable de rompre. Ibrahim, par ses extorsions basses et honteuses, Mourad, par ses expéditions au grand jour, et ses violences publiques, se gorgèrent d'or : Ibrahim, pour entasser son butin dans ces caves; Mourad, pour le jeter à poignées à ses mamelouks, pour couvrir ses femmes de perles, ses chevaux de broderies et ses armes de diamans. Maîtres de l'Égypte, ces deux hommes l'affamaient à leur gré ; puis ils ouvraient aux bazars leurs magasins qui regorgeaient de riz et de maïs ; ces extorsions amenèrent des révoltes, les révoltes des contributions ; c'était toujours ce que voulaient Mourad et Ibrahim, et ces contributions, réparties avec un sentiment de justice tout arabe, tombèrent également sur les Égyptiens et les étrangers. Les négociants français furent taxés ; le consul se plaignit au directoire, et le directoire prit prétexte de cette plainte pour envoyer une armée française en Égypte ; cette armée venait ostensiblement pour venger les avanies faites à la nation, et réellement pour ruiner le commerce de Londres avec Alexandrie, et mettre une garde à Suez, le futur relais de l'Inde.

Quand les deux hommes extraordinaires qui commandaient au Caire apprirent le débarquement de l'armée française à Alexandrie, leur double caractère, comme toujours, se révéla à cette nouvelle : Ibrahim éclata en reproches contre Mourad qu'il accusa d'avoir attiré ces étrangers ; Mourad sauta sur son cheval de bataille, parcourant les rues du Caire avec ses mamelouks, ordonna lui même aux muezzins d'annoncer la nouvelle, et dit

« que c'était bien, et que s'il avait attiré les Français en Égypte, il saurait les en chasser. »

Dès lors, pour Mourad, il n'y eut plus ni repos ni trève; cette belle organisation sauvage s'exalta, et il marcha, avec ce qu'il put ramasser à la hâte de mamelouks, au-devant de ces nouveaux venus, dont on disait tant de merveilles : une flottille de djermes, de canges, de chaloupes canonnières, descendait le Nil en même temps que lui; Ibrahim resta au Caire pour emprisonner les négociants français, et piller leurs magasins.

Ce fut à Rhamanieh que Bonaparte apprit que les mamelouks s'avançaient à sa rencontre. Le général Desaix, qui, depuis Alexandrie, formait l'avant-garde, écrivait, du village de Minieh-Salamé, qu'un détachement de douze à quatorze cents chevaux manœuvrait à trois lieues de distance, et que cent cinquante mamelouks s'étaient présentés le matin aux avant-postes. Bonaparte avait pris le chemin que nous avions suivi nous-mêmes, accompagné, comme Mourad, d'une flottille qui remontait le fleuve, et que lui amenait de Rosette le chef de division Perrée; c'était le chemin le plus difficile et le plus dangereux, mais c'était le plus court; Bonaparte l'avait choisi. Mourad, de son côté, lui avait épargné la moitié de la route par terre et par eau en lui envoyant son avant-garde : les premières troupes de l'Orient et de l'Occident se trouvaient en face.

Le choc fut rude : djermes, canges et chaloupes se heurtèrent proue à proue, flancs à flancs; mameloucks et Français se joignirent à la pointe de la baïonnette, au tranchant du sabre. Cette milice, couverte d'or, rapide comme le vent, dévorante comme la flamme, chargeait jusque sur nos carrés, dont elle hachait les canons de fusils avec ses sabres de Damas; puis lorsque le feu partait de ces carrés comme d'un volcan, elle se déroulait comme une ceinture, visitait au galop tous ces angles de fer, dont chaque face lui envoyait sa volée, et lorsqu'elle voyait toute brèche impossible, elle fuyait enfin comme une longue ligne d'oiseaux effarouchés, laissant autour de nos bataillons une ceinture, mouvante encore, d'hommes et de chevaux mutilés, et elle allait se reformer plus loin, pour revenir tenter une nouvelle charge, inutile et meurtrière comme l'autre.

Au milieu de la journée, ils se rallièrent une fois encore; mais au lieu de revenir sur nous, ils prirent la route du désert et dis-

parurent à l'horizon dans un tourbillon de sable ; ils allaient porter à Mourad la nouvelle de sa première défaite.

Cet engagement avait eu lieu juste à l'endroit du Nil où nous avions rencontré les bas fonds.

Ce fut à Gyzeh que Mourad apprit l'échec de Chebreiss. Il était donc bien vrai, les chiens d'infidèles étaient en chasse du lion. Le même jour, des messagers furent envoyés au Saïd, au Fayoum, au désert, partout ; beys, cheiks, mamelouks, tout était convoqué contre l'ennemi commun, chacun devait venir avec son cheval et ses armes. Trois jours après, Mourad avait autour de lui six mille cavaliers.

Toute cette troupe, accourue au cri de guerre, vint camper en désordre sur la rive du Nil, en vue du Caire et des pyramides, entre le village d'Embaleh, où elle appuyait sa droite, et Gyzeh, la résidence favorite de Mourad, où elle étendait sa gauche. Quant à celui-ci, il avait fait planter sa tente auprès d'un sycomore gigantesque dont l'ombre couvrait cinquante cavaliers. C'est dans cette position, qu'après avoir mis un peu d'ordre dans sa milice, il attendit l'armée française avec la même impatience qu'elle avait de le joindre.

Quant à Ibrahim, il avait rassemblé ses femmes, ses trésors, ses chevaux, et se tenait prêt à fuir dans la Haute- Égypte.

De son côté, Bonaparte fut informé au village d'Omedinar que les mamelouks l'attendaient en face du Caire. La ville était le prix de la bataille. Il fit visiter les armes.

Le 23, au lever du jour, Desaix, qui marchait toujours à l'avant-garde, aperçut un parti de cinq cents mamelouks envoyés en reconnaissance, et qui se replièrent sans cesser d'être en vue. A quatre heures du matin, Mourad entendit de grandes acclamations ; c'était l'armée tout entière qui saluait les pyramides.

A six heures, les deux armées se trouvèrent en présence.

Que l'on se figure le champ de bataille : c'était le même que Cambyse, l'autre conquérant qui venait de l'autre bout du monde, avait choisi pour écraser les Égyptiens. Deux mille quatre cents ans s'étaient écoulés ; le Nil, les pyramides étaient toujours là ; seulement le sphinx de granit, que les Perses mutilèrent au visage, n'avait plus que sa tête gigantesque hors du sable. Le colosse dont parle Hérodote était couché. Memphis avait disparu, le Caire avait surgi. Tous ces souvenirs distincts et présents à

l'esprit des chefs français planaient vaguement au-dessus de la tête des soldats, comme ces oiseaux inconnus qui passaient autrefois au-dessus des batailles et présageaient la victoire.

Quant à l'emplacement, c'est une vaste plaine sablée, comme il en faut à des manœuvres de cavalerie. Un village, nommé Bekir, s'élève au milieu, un petit ruisseau la limite un peu en avant de Gyzeh, Mourad et toute sa cavalerie étaient adossés au Nil, ayant le Caire derrière eux.

Bonaparte voulait, non-seulement vaincre les mamelouks, mais encore les exterminer. Il développa son armée en demi-cercle, formant de chaque division des carrés gigantesques, au centre desquels était placée l'artillerie. Desaix, toujours habitué à marcher en avant, commandait le premier carré placé entre Embabeh et Gyzeh, puis venait la division Regnier, la division Kléber, commandée par Dugua, puis la division Menou, commandée par Vial, enfin formant l'extrême gauche, appuyée au Nil et la plus rapprochée d'Embabeh, la division du général Bon.

Tous ces carrés devaient se mettre en mouvement et marcher en se rapprochant sur Embabeh, et villages, chevaux, mamelouks, retranchements, tout jeter dans le Nil.

Mais Mourad n'était pas homme à attendre derrière quelques buttes de sable. A peine les carrés eurent-ils pris place, que les mamelouks sortirent de leurs retranchements en masses inégales, et sans choisir, sans calculer, se ruèrent sur les carrés qu'ils trouvèrent le plus près d'eux : c'étaient les divisions Desaix et Regnier.

Arrivés à portée de fusil, les assaillants se divisèrent en deux colonnes, la première marchait tête baissée sur l'angle gauche de la division Regnier, la seconde sur l'angle droit de la division Desaix. Les carrés les laissèrent approcher à dix pas, puis ils éclatèrent. Chevaux et cavaliers se trouvèrent arrêtés par une muraille de flamme. Les deux premiers rangs des mamelouks tombèrent comme si la terre tremblait sous eux ; le reste de la colonne, emporté par sa course, arrêté par cette muraille de fer et de feu, ne pouvant ni ne voulant retourner en arrière, longea, ignorante qu'elle était, toute la face du carré Regnier, dont le feu à bout portant la rejeta sur la division Desaix, qui, se trouvant alors pris entre ces deux tempêtes d'hommes qui tourbillonnaient autour d'elle, leur présenta le bout des baïonnettes de

son premier rang, tandis que les deux autres s'enflammaient, et que ses angles s'ouvrant, laissaient passer les boulets qui demandaient à leur tour à se mêler à cette sanglante fête.

Il y eut un moment où les deux divisions se trouvèrent complètement entourées, et où tous les moyens furent mis en œuvre pour ouvrir ces carrés impassibles et mortels. Les mamelouks chargeaient jusqu'à dix pas, recevaient le double feu de la fusillade et de l'artillerie, puis, retournant leurs chevaux qui s'affrayaient à la vue des baïonnettes, ils les forçaient d'avancer à reculons, les faisaient cabrer et se renversaient avec eux, tandis que les cavaliers démontés se traînaient sur leurs genoux, rampaient comme des serpents, et allaient couper les jarrets de nos soldats. Il en fut ainsi pendant trois quarts d'heure que cette horrible mêlée dura. Nos soldats, à cette manière de se battre, ne reconnaissaient plus des hommes, ils croyaient avoir affaire à des fantômes, à des spectres, à des démons, passant au milieu de la fumée et de la flamme sur des chevaux fantastiques comme eux. Enfin, mamelouks acharnés, cris d'hommes, hennissements des chevaux, flamme et fumée, tout s'évanouit. Il ne resta entre ces deux divisions qu'un champ de bataille sanglant, jonché de morts, de mourants, hérissé d'armes et d'étendards, se plaignant et remuant encore comme une houle mal calmée.

Sur ces entrefaites, Bonaparte avait expédié le signal de l'attaque générale. Les divisions Bon, Menou et Vial reçurent l'ordre de détacher les première et troisième compagnies de chaque bataillon, et de les former en colonnes, tandis que les deuxième et quatrième, gardant la même position, resserreraient seulement les carrés, qui, de cette manière, s'avanceraient pour soutenir l'attaque ne présentant plus que trois hommes de hauteur.

Cependant cette colonne de mamelouks, dispersée, évanouie, s'était dirigée vers le petit village d'El-Bekir, où elle comptait se reformer; mais une circonstance bizarre faisait qu'il était en ce moment au pouvoir des Français.

Les divisions Desaix et Regnier étaient, comme nous l'avons dit, arrivées les premières à leurs postes et s'étaient placées entre le Nil et El-Bekir : quelques soldats eurent l'idée que ce petit village pouvait contenir de l'eau et des vivres, et deman-

dèrent au général la permission de s'y rendre. Cette supposition n'était pas impossible ; d'ailleurs il était bon d'éclairer un point couvert, d'où l'ennemi pouvait déboucher à l'improviste. Desaix ordonna donc à quatre compagnies de grenadiers et de carabiniers, à une compagnie d'artillerie du 4e régiment et à un détachement de sapeurs, d'occuper le village sous les ordres des chefs de bataillon Dorsenne et Paige, et d'enlever les vivres qui s'y trouveraient. Nos fourrageurs ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions, et ils étaient à l'œuvre lorsqu'ils entendirent pétiller la fusillade, et gronder au-dessus d'elle les roulements du canon.

Au premier bruit de l'attaque, le commandant Dorsenne jugeant que le renfort qu'il porterait aux deux divisions serait de peu d'importance, craignant d'ailleurs d'être enveloppé avec ses six compagnies, les avait dispersées derrière les murs des enclos, dans les maisons et sur les terrasses. Les mamelouks arrivèrent droit sur le village, comme une volée de perdrix qui s'abat; mais à peine la tête de la colonne fut-elle entrée dans la rue, que les maisons, les enclos, les terrasses, petillèrent à leur tour. Cependant les mamelouks ne reculèrent pas ; la colonne, comme un immense serpent, se déroula au galop dans la rue, ressortit par l'extrémité opposée, toute mutilée et toute sanglante, et s'en alla, formant un demi-cercle immense, passer sur les rives du petit fleuve et reparaître à la droite de la division Desaix.

En ce moment tous les carrés s'avançaient, enfermant Embabeh dans leur cercle de fer : tout à coup la ligne du bey s'enflamma à son tour ; trente-sept pièces d'artillerie croisèrent leurs réseaux de feu sur la plaine. La flottille bondit sur le Nil, secouée par le recul de ses bombardes ; et Mourad, à la tête de trois mille cavaliers, s'élança à son tour pour voir s'il pourrait mordre enfin à ces carrés infernaux. Mais la colonne qui avait donné la première, le reconnut, et à son tour aussi, elle revint contre ses premiers et ses mortels ennemis.

Ce dut être une chose merveilleuse à voir, pour l'œil d'aigle qui planait au-dessus de ce champ de bataille, que ces six mille cavaliers, les premiers du monde, montés sur des chevaux dont les pieds ne laissent pas de traces sur le sable, tournant comme une meute autour de ces carrés immobiles et enflammés, les

étreignant de leurs replis, les enveloppant de leurs nœuds, cherchant à les étouffer quand ils ne pouvaient les ouvrir, se dispersant, se reformant pour se disperser encore, changeant de face, comme des vagues qui battent un rivage, puis revenant sur une seule ligne, et, pareils à un serpent gigantesque dont on voyait parfois la tête conduite par l'infatigable Mourad, se dresser jusqu'au-dessus des carrés. Tout à coup les batteries des retranchements changèrent de direction ; les mamelouks entendirent tonner contre leurs canons, et se virent enlevés par leurs propres boulets ; leur flottille prit feu et sauta. Tandis que Mourad et ses cavaliers usaient leurs dents et leurs griffes de lions contre nos carrés, les trois colonnes d'attaque s'étaient emparées des retranchements, et Marmont, commandant la plaine, foudroyait des hauteurs d'Embabeh les mamelouks acharnés contre nous.

Alors Bonaparte ordonna une dernière manœuvre, et tout fut fini : les carrés s'ouvrirent, se développèrent, se joignirent et se soudèrent comme les tronçons d'une chaîne ; Mourad et ses mamelouks se trouvèrent pris entre leurs propres retranchements et toute la ligne de bataille française. Mourad vit que la bataille était perdue ; il rallia ce qui lui restait d'hommes, et entre cette double ligne de feux, au galop aérien de ses chevaux, tête baissée, il s'élança dans l'ouverture que la division Desaix laissait entre elle et le Nil, passa comme un tourbillon, s'enfonça dans le village de Gyzeh, et reparut un instant après au-dessus se retirant vers la Haute-Égypte avec deux ou trois cents cavaliers, restes de sa puissance.

Quant à Ibrahim, il n'avait point pris part au combat, qu'il avait regardé de l'autre rive du Nil ; à peine vit-il la journée perdue, qu'il rentra dans le Caire.

Mourad avait laissé trois mille hommes sur le champ de bataille, quarante pièces d'artillerie, quarante chameaux chargés, ses tentes, ses chevaux, ses esclaves : on abandonna cette plaine, toute couverte d'or, de cachemires et de soie, aux soldats vainqueurs, qui firent un butin immense, car tous ces mamelouks étaient couverts de leurs plus belles armures, et portaient sur eux tout ce qu'ils possédaient en bijoux, en or et en argent.

Bonaparte coucha le même soir à Gyzeh, dans la maison de plaisance de Mourad.

Pendant la nuit, Ibrahim se dirigea sur Belbeis, capitale de la province de Charkieh, emmenant avec lui Seid-Abou-Beker, le représentant du grand-seigneur.

Le lendemain, dans la journée, des négociants français vinrent au quartier-général, et annoncèrent cette nouvelle à Bonaparte. Celui-ci résolut de prendre possession du Caire le soir même, et envoya l'adjudant-général Beauvais au général Bon, à Embabeh, pour lui ordonner de détacher avec les compagnies de grenadiers de la 32e brigade, le général Dupuy, investi du commandement du Caire. Dupuy rassembla les élus qui devaient l'accompagner, commença immédiatement ses opérations de passage, et s'apprêta tranquillement à aller avec deux cents hommes occuper une ville de trois cent mille âmes; ses instructions portaient de profiter de la nuit pour pénétrer jusqu'au quartier franc et s'y retrancher; sur les huit heures du soir, le passage du Nil s'opéra d'Embabeh à Boulacq.

La nuit était close, lorsque la petite troupe arriva dans les murs du Caire; les portes étaient fermées, mais sans gardes pour les défendre; les Français n'eurent qu'à les pousser, elles cédèrent et s'ouvrirent, laissant apercevoir une ville sombre et muette : on eût cru entrer dans les tombeaux des kalifes.

Le général Dupuy ordonna que le tambour battît, afin que ceux qui marchaient à la queue de la colonne ne s'égarassent point au milieu de ces rues tortueuses et inhospitalières. L'ordre fut accompli, et ce bruit nocturne et inusité, loin de tirer les Arabes de leur léthargie, leur inspira encore une terreur plus profonde.

Cependant, trouver le quartier franc au milieu d'une ville inconnue, où le jour on a peine à se diriger sans guide, n'était pas chose facile pour nos soldats; aussi s'égarèrent-ils, non pas individuellement, mais en masse. A une heure du matin, et après une marche de trois heures sur le sol inégal et rocailleux des rues du Caire, le général Dupuy, fatigué, fit faire halte, et ordonna d'enfoncer les portes d'une grande maison en face de laquelle on était arrivé; le hasard voulut qu'elle appartînt à un chef de mamelouks qui avait suivi Mourad, et quelle fût inhabitée. Les Français y entrèrent, s'y établirent en attendant le jour, et, après avoir disposé des sentinelles, s'y endormirent aussi tranquillement que s'ils eussent été au milieu de Paris,

au quartier Popincourt ou dans la caserne de Babylone.

Tel fut le premier acte de la prise de possession du Caire; le même jour, Bonaparte fit, avec tout son état-major, son entrée dans la capitale de l'Égypte.

Nous restâmes deux ans maîtres du Caire et de tout le Delta.

Ces souvenirs, en notre qualité de Français, furent les premiers auxquels nous rendîmes hommage, et lorsque notre curiosité fut apaisée par l'excursion que j'ai racontée, nous allâmes visiter la place Erbekieh; c'est sur une des terrasses de cette place que fut assassiné Kléber.

Le siége qu'avait soutenu le Caire après sa seconde révolte, avait été très-désastreux pour la ville; beaucoup de maisons avaient été brûlées, et un plus grand nombre endommagées et mises hors d'état d'être habitées; celle du général Kléber était au nombre de ces dernières. Kléber s'était retiré momentanément à Gyzeh dans la maison de plaisance de Mourad, et de là il venait au Caire pour diriger les réparations et les travaux. Le 25 prairial de l'an VIII, il se promenait sur une galerie dominant la place, et donnait à un architecte, M. Protain, ses instructions dernières, lorsqu'un jeune Arabe s'élança d'un puits à roues près duquel ils passaient; et, avant que le général eût eu le temps de se mettre en défense, le frappa de quatre coups de poignard, dont l'un pénétra dans l'oreillette droite du cœur. M. Protain essaya de défendre son compagnon avec une canne qu'il tenait à la main, mais il fut frappé à son tour de six blessures, et s'évanouit; lorsqu'il revint à lui, l'assassin avait disparu, et Kléber, debout encore, mais sans force et sans voix, s'appuyait contre la balustrade. Alors M. Protain alla à lui, lui représenta l'imprudence qu'il y avait à sortir sans escorte; mais Kléber étendit doucement la main vers lui : « Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas le moment de me donner des conseils; je me sens bien mal; » et il tomba mort.

Le même jour les maréchaux-de-logis Perrin et Robert trouvèrent dans le jardin des bains français, attenant à celui de l'état-major, un jeune Arabe caché entre de petites murailles à moitié démolies, et en quelques endroits tachées de sang; à ses pieds un poignard était enterré dans le sable, et le sable collé à sa lame était ensanglanté; cet Arabe était un homme au teint

brun, aux yeux vifs, petit de taille et grêle de formes. Amené devant la commission militaire assemblée pour le juger, il déclara se nommer Soleyman-el-Haleby, natif de la Syrie, âgé de vingt-quatre ans, écrivain de profession, établi à Alep; quant au reste, il se renferma dans une dénégation absolue.

L'accusé persistant dans ses dénégations, dit le procès-verbal, le général a ordonné qu'il reçût la bastonnade suivant l'usage du pays; elle lui a été infligée aussitôt jusqu'à ce qu'il ait déclaré être prêt à dire la vérité. Ramené devant le conseil, nous reproduisons textuellement les demandes qui lui ont été adressées, et les réponses qu'il a faites :

Interrogé depuis quand il est au Caire,

Répond qu'il y est depuis trente-un jours, et qu'il est venu de Gaza en six jours sur un dromadaire.

Interrogé pourquoi il y est venu,

Répond qu'il y est venu pour assassiner le général en chef.

Interrogé par qui il a été envoyé pour commettre ledit assassinat,

Répond qu'il a été envoyé par l'agha des janissaires; qu'au retour de l'Égypte, les troupes musulmanes ont demandé, à Alep, quelqu'un qui pût assassiner le général en chef; qu'on a promis de l'argent et des grades militaires, et qu'il s'est présenté pour cet objet.

Interrogé quelles sont les personnes auxquelles il a été adressé en Égypte, s'il a fait part à quelqu'un de son projet et ce qu'il fait depuis son arrivée au Caire,

Répond qu'il n'a été adressé à personne et qu'il est allé s'établir à la grande mosquée.

En face de pareils aveux, le jugement ne se fit pas attendre; Soleyman, convaincu d'avoir assassiné le général en chef Kléber, fut condamné à avoir la main droite brûlée, à être empalé, à expirer sur le pal et à y rester jusqu'à ce que son cadavre fût dévoré par les oiseaux de proie.

Cette exécution eut lieu autour du convoi funéraire du général Kléber, sur la butte du fort de l'Institut, en présence de l'armée en deuil et des habitants effrayés; car, habitués à la justice des pachas et des beys, où tout une ville répond du crime d'un homme, ils ne pouvaient croire que le châtiment s'arrêterait au coupable. Au reste, Soleyman fut bien le digne

assassin arabe, qui se croit l'homme de la fatalité, et marche au supplice sans ostentation et sans crainte, calme et ferme comme un martyr. Arrivé au lieu du supplice, on le dépouilla de la veste qui lui couvrait la poitrine, et l'on étendit son poignet au dessus du brasier. Le supplice durait depuis cinq minutes à peu près, sans qu'il eût poussé une plainte, lorsqu'un charbon ardent sauta du brazier et retomba sur son bras à l'endroit de la saignée. Alors toute sa fermeté disparut pour un moment, il se débattit et demanda qu'on lui ôtat ce charbon. L'exécuteur lui fit observer alors qu'il était bien étonnant qu'un homme qui, comme lui, avait montré tant de courage quand sa main tout entière se consumait, poussât des plaintes pour une si petite brûlure.

— Ce n'est pas la douleur qui m'arrache des cris, dit Soleyman, c'est mon droit que je réclame. Ce charbon-là n'est pas dans mon jugement.

Lorsque le poignet eut été brûlé, l'exécuteur fit monter Soleyman au minaret de la mosquée voisine, et l'empala sur une flèche de la coupole. Il resta ainsi quatre heures et demie sans mourir, disant des versets du Koran, et ne s'interrompant que pour demander à boire. Enfin le muezzin eut pitié de lui, il lui monta un verre d'eau; Soleyman le but et expira; puis le cadavre resta là un mois, à peu près, pendant lequel les oiseaux de proie accomplirent la dernière partie du jugement.

Le squelette de ce malheureux a été rapporté en France en même temps que le cadavre de sa victime. Il est déposé dans les bâtiments attenants au Jardin-du-Roi, dans la première salle d'anatomie, à gauche de la porte d'entrée. C'est celui d'un homme de cinq pieds deux pouces à peu près. Les os du poignet droit sont brûlés et l'on y voit encore les effets du feu. Le pal, de son côté, avait brisé deux vertèbres dorsales; elles sont remplacées par deux vertèbres en bois, qui imitent les vertèbres naturelles, au point qu'il faut une grande attention pour les distinguer des véritables.

Nous résolûmes d'étendre nos courses le lendemain jusqu'aux pyramides, en passant par le champ de bataille et en revenant par Gyzeh. Au point du jour, on nous amena des ânes de premier ordre, avec lesquels, en moins de dix minutes, nous fûmes à Boulacq; nous y passâmes le Nil, et nous nous trouvâmes immédiatement sur le champ de bataille où trente-deux ans aupa-

ravant s'était décidée cette dernière querelle de l'Orient et de l'Occident. L'investigation fut courte, des hauteurs d'Emhabeb nous le découvrîmes entièrement. Au reste, tout est là pour le souvenir et la pensée, rien pour la description.

Nous prîmes à vol d'oiseau notre course vers les pyramides ; bientôt nous fûmes forcés de marcher au pas : nos montures enfonçaient jusqu'aux genoux dans le sable, de sorte que nous mîmes près de cinq heures à atteindre la première, qu'il nous semblait, en débarquant, pouvoir toucher en allongeant le bras.

La plus grande des pyramides, celle sur laquelle on monte de préférence, repose sur une base de six cent quatre-vingt-dix-neuf pieds de long, et paraît, d'en bas, légèrement échancrée à son sommet : formée de pierres superposées, dont les assises vont en rentrant, elle présente un escalier gigantesque, dont chaque marche a quatre pieds de haut et dix pouces de large. L'ascension, au premier abord, nous parut, sinon impossible, du moins médiocrement commode à exécuter ; mais Mohammed s'attaqua à un angle, enjamba la première assise, attrapa la seconde, et nous faisant signe de le suivre, continua son chemin comme s'il nous invitait à la chose la plus simple. Quelque médiocre que fût le plaisir d'une montée de quatre cent vingt-un pieds, sous un soleil ardent, et avec la réflexion de la pierre, contre laquelle nous grimpions comme des lézards, nous n'en eûmes pas moins de honte de rester en arrière. Quant à Mayer, habitué à courir sur les bastingages et les vergues de son bâtiment, il triomphait à son tour et sautait d'assise en assise comme une chèvre en gaieté. Enfin après vingt minutes de travail laborieux, après nous être suffisamment retourné les ongles et écorché les genoux, nous arrivâmes au sommet, d'où il nous fallut penser presque aussitôt à redescendre, sous peine de voir fondre immédiatement le peu de graisse que le soleil d'Égypte nous avait laissée sur les os. Cependant j'eus le temps d'embrasser à mon aise tout le paysage. En tournant le dos au Caire, j'avais à ma gauche l'immense forêt de palmiers qui recouvre Memphis ; au-delà de cette forêt, les pyramides de Sakkara ; au-delà des pyramides de Sakkara, le désert ; en face moi, le désert ; à ma droite, le désert, c'est-à-dire une vaste plaine couleur de feu, et qui ne présente, d'espace en espace, pour tout

accident de terrain, que quelques monticules mobiles formés par le sable et que le vent amasse et nivèle tour à tour; du côté opposé, l'Égypte, c'est-à-dire le Nil coulant au fond de sa vallée d'émeraude, puis le Caire, cité vivante entre Fostat et les tombeaux des kalifes, ses deux sœurs mortes ; au-delà des tombeaux des kalifes, la chaîne stérile du Mokkattan, qui ferme l'horizon comme une muraille de granit.

Je me promenai un instant sur la plate-forme, qui me parut avoir trente à trente-cinq pieds de longueur ; quelques pierres énormes restées debout semblent les pics déchirés d'une crête de montagnes. Ces rochers sont couverts de noms, parmi lesquels sont encore visibles ceux d'une partie des généraux de l'expédition; à côté de ces noms illustres je trouvai ceux de Charles Nodier et de Châteaubriand, que M. Taylor avait écrits dans un précédent voyage.

De là je ramenai les yeux au-dessous de nous. et je vis nos ânes et nos âniers gros comme des scarabées et des fourmis; j'essayai de leur jeter une pierre, mais, avec quelque force que je la lançasse, elle tomba le long des flancs de la pyramide, et ce ne fut qu'en bondissant d'assise en assise qu'elle arriva enfin à terre.

Ce dernier exercice m'avait fait songer à la descente; et, il faut le dire, la chose au premier abord me parut bien autrement difficile que la montée : chaque bord de marche, attendu la disproportion de la hauteur avec la largeur, cache les bords qui le suivent, de sorte qu'il semble qu'il n'y a d'autre moyen de regagner le sol que de s'asseoir sur cette pente inclinée, en se laissant couler sur le derrière. Heureusement qu'on réfléchit à deux fois avant de risquer une pareille glissade; d'ailleurs, une fois descendu sur la première marche, on voit la seconde, et ainsi de suite. Cependant, je le répète, la route n'est pas commode, et les personnes sujettes au vertige feront bien de se priver de l'ascension.

Arrivé au bas, je tombai sur le sable ; je mourais de chaud et de soif : je ne m'en étais pas aperçu pendant tout le temps du voyage, tant j'étais occupé du besoin de veiller sur toute la personne. Mohammed me fit alors un long discours sur la nécessité de ne boire qu'à petites gorgées ; je lui arrachai la bouteille des mains et l'avalai d'un seul trait. Mais je n'eus pas plutôt cessé

d'avoir soif qu'il se trouva que j'avais faim. Heureusemunt chacun de nous avoua franchement qu'il se trouvait dans les mêmes dispositions, de sorte que le déjeuner fut décrété à l'unanimité. On fit venir l'âne aux provisions, et nous reconnûmes avec satisfaction qu'il ne lui était arrivé aucun accident.

Nous fîmes le tour de la pyramide pour trouver un peu d'ombre. Malheureusement le soleil était à son zénith, de sorte qu'il ruisselait également sur les quatre pans de la tombe de Chéops. Nous tournâmes tout autour sans trouver une place où l'on pût demeurer plus de cinq minutes immobile sans devenir fou. Alors nos Arabes nous montrèrent, au tiers de la pyramide, du côté du nord, l'entrée par laquelle on pénètre dans le monument. Cette gueule sombre, que le colosse ouvrait comme pour respirer, nous parut si pleine d'ombre et de fraîcheur, que, tout fatigués que nous fussions, nous nous remîmes en route, et que nous l'atteignîmes en moins de cinq minutes. Nous y trouvâmes l'emplacement d'une salle à manger, sinon très-commode, du moins très-fraîche ; c'était tout ce que nous demandions.

Le repas fini, nous fîmes monter des torches, afin de visiter, puisque nous nous y trouvions tout portés, l'intérieur de la pyramide. On pénètre dans ce monument par un corridor carré, qui offre une ouverture d'un mètre en tout sens, à peu près, et qui descend dans l'intérieur par une inclinaison de 45 degrés. A mesure qu'on s'éloigne de l'entrée, on sent la chaleur diminuer ; mais à l'atmosphère épaissie par la fumée des torches, il se mêle une poussière impalpable soulevée par les pas des visiteurs, qui rend l'air très-fatigant à respirer. Enfin on arrive à deux chambres, que l'on appelle, l'une la chambre du roi, l'autre celle de la reine ; dans la première est un sarcophage de granit dont le couvercle est brisé , la seconde est vide.

Nous sortîmes des chambres de leurs majestés, où il n'y a rien à voir absolument que les quatre murs, pour aller saluer son altesse le sphinx ; il est de quelques centaines de pas plus près du Nil que les pyramides : c'est le chien gigantesque qui garde ce troupeau de granit. Avec l'aide de mes Arabes, je parvins à lui monter sur le dos et du dos sur la tête, ce qui n'est pas encore un médiocre travail. Mayer m'y suivit immédiatement. Je me laissai glisser aussitôt sur les épaules du colosse et de ses épaules à terre, et je me mis à le dessiner pendant que Mayer, de-

bout sur son oreille, lui servait de plumet : cela me donna tout naturellement mon échelle de proportion.

Près de la grande pyramide, il y en a une autre plus petite, dont la cime est parfaitement conservée et se termine en pointe; on la gravit rarement, et le premier qui monta dessus, nous dirent nos Arabes, est un tambour français qui, poursuivi par des mamelouks, ne trouva rien de mieux que d'escalader cette muraille où ses ennemis ne pouvaient le poursuivre. Arrivé à l'extrémité la plus élevée, il eut l'idée, pour appeler à son aide, de battre le rappel de toute sa force : le vacarme qu'il fit fut entendu à une lieue à la ronde, et le général Regnier envoya deux compagnies qui mirent les mamelouks en fuite, et débloquèrent l'assiégé, qui descendit de sa pyramide avec les honneurs de la guerre.

Nous renfourchâmes nos ânes et nous revînmes par Gyzeh, non pas pour voir la maison de plaisance de Mourad, je ne crois pas qu'il en reste aucun vestige, mais pour visiter l'établissement des poulets orphelins.

On sait qu'en Égypte on a remplacé les poules, qui, avec la meilleure volonté et le plus grand dévouement du monde, ne peuvent guère couver qu'une quinzaine d'œufs à la fois, par des fours chauffés à la vapeur, dans lesquels on fait éclore des milliers de poussins. Cette intéressante institution est conduite par un directeur qui, non-seulement opère pour son compte, mais encore prend en incubation tous les œufs qu'on lui apporte, et qu'il se charge de faire venir à bien, moyennant une légère rétribution. Le dortoir dans lequel il place ses pensionnaires encoqués est une longue galerie, dans laquelle on voit, de chaque côté, une série de cellules à double étage, qui communiquent entre elles par une ouverture pratiquée au milieu, et destinée à porter la chaleur qu'envoie un foyer souterrain toujours chauffé à un degré calculé. La bouche de ces cellules donne sur la galerie ; elle reste fermée les dix ou douze premiers jours, puis on l'ouvre chaque jour un peu plus longtemps ; enfin le vingtième jour les poulets sont à terme.

Nous arrivâmes juste comme une fournée était en mal d'enfant, de sorte que l'accouchement se fit en notre présence. L'opération est des plus simples : on casse les œufs comme pour faire une omelette ; on écosse les poussins comme des fèves,

puis on les jette les uns sur les autres dans le four où ils ont été couvés, sans plus de précaution que des pierres sur un tas. Le premier acte d'existence qu'accomplit toute cette couvée est de piauler à qui mieux mieux, et le second, de chercher sa nourriture : mais ceci est une ambition assez malheureuse, attendu que le maître de l'établissement s'est chargé de les faire éclore, mais non pas de les nourrir. Au reste ils peuvent vivre trois jours ainsi, de chaleur sans doute ; au bout de quel temps, s'ils ne sont pas réclamés par leurs propriétaires, ils appartiennent au couveur, qui les envoie au marché et les y fait vendre sans les engraisser autrement.

Nous rentrâmes au Caire en passant par l'île de Roudah, où est bâti le nilomètre.

Cet instrument, qui sert à mesurer la hauteur de la crue du Nil, n'est autre chose qu'une colonne de dix-huit coudées, y compris son chapiteau, et sur laquelle on marque, chaque année, le niveau du fleuve à sa plus grande élévation. Ce mekias, fort endommagé lors de l'occupation du Caire par l'armée française, fut restauré par les ordres du général Menou et sous la direction du citoyen Chabrol, ingénieur des ponts et chaussées. Les réparations finies, on construisit un portique à l'entrée du monument et sous son péristyle, au-dessus de la porte, on scella une table de marbre blanc sur laquelle on grava, en français et en langue arabe, l'inscription suivante :

AU NOM DU DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX,

L'an IX de la république française et 1215 de l'hégire, trente mois après l'Égypte conquise par Bonaparte, Menou, le général en chef, a réparé le mekias. Le Nil répandait, dans ses basses eaux, à trois coudées dix doigts de la colonne, le 10e jour après le solstice de l'an VIII.

Il a commencé à croître au Caire le 16e jour après ce même solstice.

Il s'était élevé de deux coudées trois doigts au-dessus du fût de la colonne, du 107e jour après ce solstice.

Il a commencé à décroître le 114e jour après ce solstice.

Toutes les terres ont été inondées. Cette crue extraordinaire

de quatorze coudées dix-sept doigts fait espérer une année très-abondante (1).

Le soir même, en rentrant au Caire, M. Eydoux, le docteur du *Lancier*, qui nous avait accompagnés dans le but philantropique de nous traiter des ophthalmies, se sentit atteint lui-même de cette maladie. M. Msara nous donna aussitôt le conseil d'envoyer chercher M. Dessap, médecin français de Besançon qui est demeuré au Caire depuis l'expédition française, et qui a acquis une grande expérience dans les affections des yeux dont il s'est spécialement occupé. Nous nous empressâmes de suivre son avis, et nous vîmes, une heure après, entrer un magnifique vieillard, vêtu à l'orientale et portant sa barbe dans une main : c'était notre compatriote.

Les Arabes, qui mesurent la science à la longueur de la barbe, ont pour lui la plus haute vénération. Hâtons-nous de dire qu'il la mérite, et que, chez lui, l'enseigne ne promet pas plus qu'elle ne tient.

ALEX. DUMAS.—A. DAUZATS.

(1) Le fût de la colonne est de seize coudées : la coudée est de cinquante-quatre centimètres ; elle se divise en vingt-quatre doigts.

LE

VAL-DE-SUZON.

Quiconque est allé à Dijon a dû remarquer, à six lieues de cette ville, près de l'endroit où est la source de la Seine, un site délicieux, qu'on appelle le Val-de-Suzon. La première fois que je l'ai vu, c'était au mois d'août 1836, par une chaleur accablante; un vent de canicule faisait tourner autour de nous ces légers nuages de poussière qui dessèchent si cruellement les voies aériennes. Un soleil de plomb brûlait nos paupières appesanties; nous dormions d'un sommeil pénible. La machine qui nous portait suivait depuis longtemps un chemin escarpé, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup au-dessus d'une gorge étroite et profonde dont le seul aspect nous ranima. Une petite rivière traversait la vallée dans toute sa longueur; des bouquets d'arbres projetaient leurs ombres épaisses sur la mousse; les trembles agitaient leurs feuilles comme des milliers d'éventails, pour engager les passants à descendre. On voyait, à mi-côte, une seule habitation, dont je ne pus regarder le toit sans envie, tant ce séjour sentait le repos et le bien-être.

— Je m'arrêterais volontiers ici pendant un mois, pensai-je.

Peut-être m'y serais-je ennuyé au bout de trois jours; mais en remontant en voiture, je me reprochais cette irrésolution paresseuse qui fait de nos fantaisies autant de songes inutiles. On m'a conté qu'une petite Anglaise de quinze ans, maîtresse d'une immense fortune, avait passé trois mois entiers dans un hameau de la Suisse, à garder des moutons. Il n'y a que les jeunes filles pour mettre dans le caprice tant d'énergie et de continuité.

J'espérais que la route nous laisserait apercevoir longtemps cette vallée charmante, mais après cinq minutes de marche, je retrouvai le soleil et la poussière. Le Val-de-Suzon se montre aux voyageurs avec la coquetterie des femmes de Lima, qui ne donnent jamais passage à plus d'un regard lorsqu'elles soulèvent leur voile.

En arrivant à Dijon, mon premier soin fut de m'assurer une place dans la voiture de Châlons-sur-Saône, où je voulais prendre le bateau à vapeur de Lyon. A huit heures du soir je m'embarquai de nouveau, et comme j'étais seul dans le coupé, je m'étendis sur la banquette et je m'endormis profondément. J'ignore à quelle heure de la nuit la voiture s'arrêta au milieu d'une obscurité profonde pour prendre une dame. J'entendis confusément des rires et des embrassades, puis une voix qui demandait quel était le voyageur du coupé, s'il était jeune ou vieux. Avec la complaisance habituelle à ses pareils, le conducteur répondit brusquement qu'il n'en savait rien, et il ouvrit la portière. La dame eut beaucoup de peine à monter, elle me sembla fort courbée. En partant, elle cria par la portière, d'une voix chevrotante :

— Adieu mes enfants !

Je murmurai entre mes dents :

— Cette vieille est étrange avec ses informations sur son compagnon de voyage ! Elle verra bien que je ne suis pas fait pour dire des galanteries à une grand'mère, et que je porte un profond respect à la laideur et à la décrépitude ?

Je relevai mon manteau par dessus mes yeux et retombai dans le sommeil incommode des diligences, pendant lequel la courbature vous gagne doucement tous les membres. Il était trois heures du matin lorsque je m'éveillai sur le port de Châlons. Les bateaux à vapeur sonnaient leurs cloches pour appeler les passagers. Les commissionnaires ouvrirent toutes les glaces de la voiture, en criant à la fois :

— Monsieur, allez-vous à Lyon ? prenez *l'Hirondelle*. — Désirez-vous monter sur *le Télégraphe ?* — Madame, soutenez la concurrence ; *l'Abeille* va partir.

— Je prendrai *l'Hirondelle,* dit ma voisine, d'une voix qui me parut avoir la fraîcheur de la jeunesse.

En me penchant, je reconnus, à la lueur des lanternes, que la

dame avait au plus vingt ans, et qu'elle était fort jolie. Ma surprise la fit sourire. La certitude qu'elle n'avait plus aucun danger à courir, et peut-être aussi la conscience de son injustice à mon égard, la rendirent plus communicative qu'elle n'aurait été. Elle accepta sans façon mes services et mon bras pour descendre sur le bateau à vapeur, où je m'installai à côté d'elle. On donna le signal du départ, et quand nous eûmes gagné le large, je songeai avec plaisir que j'avais une demi-journée pour prouver à ma voisine qu'elle s'était trompée en me prenant pour un malotru.

— Je devrais, lui dis-je, vous savoir fort mauvais gré de la comédie que vous m'avez jouée hier soir. Il est évident que vous avez passé la nuit entière dans la persuasion que vous étiez en mauvaise compagnie. Je ne suis pas de ceux qui cherchent les aventures des messageries, et votre défiance m'a humilié.

— C'est que je ne vous connaissais pas encore.

— Vous croyez donc déjà me connaître?

— Je vois bien avec quelles gens vous avez l'habitude de vivre, et je crois que la feinte n'était pas nécessaire.

Comme j'aurais perdu l'avantage de ma position si j'avais accepté trop facilement une réparation, je fis semblant de ne point remarquer ce qu'il y avait de gracieux dans la réponse de la dame.

— C'est-à-dire, répliquai-je en riant, que vous ne me regardez pas comme un homme dont la rencontre en tête à tête puisse être dangereuse.

— Je sais à présent, reprit la dame sur le même ton, que votre amour-propre s'offenserait si j'avais de vous une trop bonne opinion. Vous voyez que je vous connais à peu près.

— Et moi je vois seulement que vous avez la prétention de deviner les gens au premier mot et que vous ne manquez pas de confiance en votre sagacité. Sous ce rapport, votre amour-propre ne le cède pas de beaucoup au mien.

Après avoir badiné ainsi quelques instants, la conversation prit une tournure plus amicale et plus sérieuse. La dame en vint à me raconter l'histoire de sa vie entière. Elle avait habité Paris jusqu'à son mariage avec le colonel d'un régiment en garnison à Dijon, où elle demeurait depuis un an. Elle avait des parents à Mâcon chez qui elle allait passer quinze jours. Les longueurs

de la route favorisaient celles du récit, et il va sans dire que j'y prenais l'intérêt le plus vif. Les confidences arrivèrent insensiblement. Je n'osais pas demander l'âge du colonel ; mais après vingt années de paix consécutives, il ne pouvait pas avoir gagné ses grades bien rapidement dans l'état militaire ; c'était assurément une union disproportionnée, et j'appris avec satisfaction que le colonel était brutal. La jeune femme regrettait la vie de Paris ; elle sollicitait vainement deux choses qu'elle me parut désirer ardemment : la permission de passer l'hiver prochain dans la capitale et celle de faire un voyage dans le midi. Le colonel n'entendait pas raison sur ces deux articles ; cependant on avait résolu d'employer les moyens extrêmes pour obtenir la première de ces deux choses, et les batteries étaient dressées à l'avance.

— Vous échouerez, j'en suis sûr, dis-je à la dame ; vous passerez l'hiver à Dijon. Quant au voyage dans le midi, si vous le voulez fortement, rien ne peut vous empêcher de le faire.

— Comment cela ?

— Au lieu de quitter le bateau à Mâcon, descendez avec moi jusqu'à Lyon ; demain le Rhône nous mène, en douze heures, à Avignon. Nous visitons ensemble Arles, Marseille, Toulon, et dans huit jours vous êtes de retour dans votre famille, où vous passez seulement une semaine au lieu de deux.

La proposition n'était guère acceptable ; mais je voulais voir si l'idée en semblerait attrayante. En effet, on l'accueillit avec enthousiasme tout en reconnaissant l'impossibilité de l'exécution. Je parlai alors de ce voyage supposé, de manière à exciter les désirs de ma belle compagne. Je lui vantai les merveilles de la Provence, les bords charmants du Rhône ; je lui fis les honneurs de la Méditerranée. J'emportai son imagination à cent lieues de ses parents, et de ses contrariétés domestiques ; je la lançai en pleine mer. Elle m'aurait suivi volontiers jusqu'à Bombai. Quand cette rapide tournée fut achevée, nous étions devenus, sans bouger de place, les meilleurs amis du monde. La belle voyageuse comprit le progrès que notre intimité venait de faire, car elle me dit en souriant :

— Depuis trois heures à peine que nous nous connaissons, il me semble que vous m'avez déjà menée bien loin.

— Vous vous trompez, répondis-je ; depuis longtemps je vous

connais. Je vous ai vue cent fois aux Tuileries avant votre mariage.

Je ne risquais pas d'être démenti.

— Il y a plus, poursuivis-je ; je puis vous citer une occasion où je me suis trouvé près de vous pendant une soirée entière. C'était à l'Opéra. J'étais assis aux galeries. Vous êtes entrée dans une première loge découverte, à la gauche de l'acteur. Cette loge était précisément au-dessus de la place que j'occupais. Le spectacle venait de commencer. On jouait *la Tentation*. Vous aviez une robe blanche et un bouquet de violettes de Parme. Vous alliez sans doute au bal en sortant du théâtre. Cherchez bien, et vous vous en souviendrez.

— Cela peut être, dit la dame Je crois que vous avez raison.

Nous mentions tous deux ; mais c'était le cas de dire comme le médecin de Molière : « Quand ce ne serait pas vrai, il faudrait que cela le devînt, » et d'ailleurs, pour moi, dans ce moment je n'étais pas certain que ce ne fût pas la vérité.

Cependant l'heure avait passé. On nous annonça tout à coup l'approche de Mâcon. Le clocher bizarre de cette maudite ville paraissait au loin. A cet aspect, l'échafaudage que j'avais élevé s'écroula subitement. La dame ne songea plus qu'à ses parents provinciaux, qui sans doute l'attendaient au bord de la rivière et qui seraient bien joyeux de la revoir. Il fallait s'occuper des paquets et du débarquement ; le capitaine appelait à tue-tête : Messieurs les voyageurs pour Mâcon !

Quand le bateau fut arrêté devant le débarcadère, je dis à la belle voyageuse :

— Avez-vous écrit que vous viendriez précisément aujourd'hui ?

— Non, mais j'ai promis pour un jour de cette semaine.

— Je gage que votre famille n'est pas ici.

— En effet, je ne vois personne.

— Ils ne pensent guère à vous et ne vous attendent point. Vous pourriez aussi bien n'arriver que demain, après-demain, ou l'un des jours suivants. L'occasion est belle de venir jusqu'à Lyon.

La dame retira son pied qu'elle avait déjà posé sur la première marche de l'escalier.

— Ne m'en parlez pas ; ce serait une folie que je ne puis risquer.

— Si vous n'en avez pas envie, vous faites parfaitement de ne pas aller plus loin ; mais si vous désirez venir, je ne conçois pas ce qui vous en empêche. La fantaisie est toute simple. Quand vous iriez visiter Lyon, le grand mal !

— Ce ne serait pas un grand mal, et pourtant je ne l'oserais pas. Je me repentirai peut-être demain de ne vous avoir pas écouté ; mais à coup sûr je me repentirais dans une heure de m'être laissé entraîner.

— Le désir n'est pas assez fort, voilà tout ce que cela prouve.

— Écoutez : je descends à Mâcon, c'est une chose décidée ; mais croyez bien ce que je vais vous dire : je n'ai de ma vie eu de désir si fort que celui que j'éprouve en ce moment de continuer le voyage. Venez me voir à Paris l'hiver prochain, et je vous dirai tous mes regrets.

— Puisque vous manquez de résolution aujourd'hui, vous n'en aurez pas assez pour aller à Paris. Le colonel sera impitoyable, et votre procès est perdu d'avance.

— Je vous jure que je le gagnerai. Il s'agira cette fois de revoir ma mère, et non plus d'une folie.

— Et quand je me présenterai, vous me reconnaîtrez à peine ; ou bien, après m'avoir fait décliner mon nom, et à l'aide d'une explication, vous finirez par me confondre avec quelque autre.

— Rien de tout cela. Dans trois mois j'attends votre visite.

— Dans trois mois, soit. Adieu !

J'avais inscrit sur mon portefeuille le nom et l'adresse de la dame. Je demeurai fort triste après son départ. Le reste du trajet me parut insipide et la soirée mortellement longue. Je ne rêvais qu'à la belle voyageuse. Je pensais à elle le lendemain, sur le bateau du Rhône, et restais dans mon coin, malgré le charme et la variété du chemin. L'ennui résista tout le second jour, et le troisième je le retrouvai encore sur mon oreiller, dans l'auberge d'Avignon. Il fut tenace jusqu'à Beaucaire. La vue du ciel de la Provence et de la végétation du midi le dissipa légèrement. Il s'envola dans les airs au milieu des ruines d'Arles. Le souvenir de la jolie dame revint fortement dans les environs de Nîmes, je ne sais pourquoi. Il m'importuna de Montpellier à Narbonne ; mais, à Perpignan, je ne sais où il passa. Il paraît que j'en ai laissé choir une grosse moitié dans les Pyrénées, car je n'ai jamais pu le retrouver au complet.

De retour à Paris au mois de novembre, je formai plusieurs fois le projet de faire la visite convenue ; les circonstances m'en ont toujours empêché. L'hiver s'écoula ainsi presque en entier. Je fus honteux de ma négligence, et je sentis que j'aurais mauvaise grâce à me justifier du manque d'empressement ; je préférai m'abstenir. Tout le monde a sur ses tablettes une douzaine de ces romans que le hasard se plaît à commencer et qu'il ne veut pas conduire à leur fin. Celui-ci ne vaudrait pas la peine d'être raconté, s'il n'avait trouvé l'année suivante une espèce de dénouement.

Au mois de septembre 1837, en revenant de Genève, je traversai la Côte-d'Or sans penser aucunement à la rencontre de l'été précédent. Des affaires sérieuses m'appelaient à Paris, et j'en avais la cervelle remplie. Après avoir déjeuné à Dijon, tandis qu'on changeait de voiture, je retournai dans la cour des messageries, où attendaient quelques voyageurs nouveaux, recrutés dans cette ville. La première figure qui se présenta fut celle de la jeune dame du bateau à vapeur. Elle donnait le bras à un homme mûr et basané, que je reconnus aussitôt pour le colonel.

Pendant que le mari s'occupait des préparatifs, un dialogue mystérieux s'engagea dans un coin entre la dame et le conducteur. Celui-ci écoutait avec intérêt, et prévoyant de loin l'issue de la conférence, il sortit à propos ses mains de sa poche pour recevoir une pièce d'or, glissée furtivement. La jeune femme posa son doigt sur sa bouche, et l'homme secoua la tête en levant les yeux au ciel ; il n'était pas nécessaire d'entendre leurs paroles pour comprendre que l'une recommandait le secret, et que l'autre avait promis de ne rien dire. Ces chuchottements avaient excité singulièrement ma curiosité. Je m'approchai d'un air indifférent, résolu à ne pas laisser échapper un mot ni un geste. En me reconnaissant, la dame tira son voile sur son visage, et se retourna si vivement, qu'il me fut impossible de ne pas m'avouer que ma rencontre lui était on ne peut plus désagréable.

Nous montâmes enfin en voiture. Le colonel n'était pas du voyage. Je me trouvai en troisième dans le coupé avec la dame et un Anglais incapable de suivre une conversation. Le mari avait reçu les baisers les plus tendres ; on lui tendit encore la

main affectueusement, et le coup de fouet du départ put seul mettre fin à ces étreintes conjugales.

Une fois en rase campagne, je pensai qu'on daignerait écarter le voile et permettre une reconnaissance; mais il n'en fut rien. On se tenait obstinément tournée vers la portière; on regardait au loin. C'était évidemment un parti pris.

— Voilà ce qui arrive, disais-je en moi-même, lorsqu'on ne met pas à profit les avantages qu'une femme a donnés sur elle. Ne pas saisir l'occasion qu'elle a offerte, c'est un crime qui ne se pardonne jamais; mieux vaudrait lui avoir fait un gros outrage.

Il n'est pas douteux que, si j'avais abordé cette belle dédaigneuse avec hésitation, elle aurait feint de ne pas me reconnaître. Et comme les procédés de ce genre n'ont jamais fait que me piquer au jeu, voici le moyen que j'employai pour forcer les retranchements : je me penchai de manière à mettre ma tête dans le chapeau de la dame, et je lui dis à bout portant :

— Parce que je n'ai pas été vous rendre mes devoirs l'hiver dernier, suivant les conventions faites entre nous, ce n'est pas une raison pour ne pas vouloir m'accorder un regard ni une parole, car enfin j'ai peut-être eu les motifs les meilleurs et les plus graves pour agir ainsi.

La dame pinça étrangement ses jolies lèvres; elle balbutia quelques mots vides de sens. Mais l'attaque était trop décisive : il n'y avait plus à reculer.

— Monsieur, me dit-elle, croyez que j'ai aussi des motifs graves pour agir comme je viens de le faire. Il s'est passé bien des choses depuis un an. Ma position est bien changée. Je vous l'avoue, monsieur, je suis au désespoir de vous rencontrer aujourd'hui.

— Eh! pourquoi, bon Dieu!

— Je ne puis vous l'expliquer; mais vous le verrez bientôt. Êtes-vous un homme généreux, monsieur? Si un secret de nature à perdre une femme venait à tomber par hazard en vos mains, sauriez-vous le garder?

— N'en doutez pas, madame; mais je ne puis vous comprendre...

— Dans un instant vous allez tout connaître, tout voir de vos yeux. Je vous le répète : soyez généreux.

— N'ayez aucune inquiétude, madame. Non-seulement je n'ai pas la moindre envie de vous nuire; mais s'il vous survient quelque embarras, disposez de moi.

— Je n'ai rien autre chose à vous demander que le silence et la discrétion.

— Comptez sur ma parole.

Je me creusais en vain la tête pour deviner cette énigme. *J'allais tout voir de mes yeux,* avait-elle dit. Il s'agissait probablement d'une liaison amoureuse; mais comment le fil de cette intrigue allait-il tomber entre mes mains? Voilà ce que je cherchais inutilement à prévoir. L'anglais, mon voisin, avait cinquante ans et mangeait des fruits avec une voracité pleine de candeur. L'amant le plus épris n'aurait pu tenir dans le coffre de la voiture. Je n'avais pas remarqué, parmi les voyageurs, une figure suspecte. La diligence était au complet. Le colonel avait payé au bureau du départ la place de sa femme jusqu'à Paris. C'était à y renoncer.

— Il me reste une prière à vous faire, dit la dame. Ne parlons plus de ce qui va se passer.

— Comme vous voudrez. Causons des projets que vous aviez l'année dernière. Avez-vous obtenu la permission de visiter le midi?

— Je n'y ai plus songé. Je m'étais habituée au séjour de Dijon, et maintenant que le régiment de mon mari est envoyé à Lille, je suis désolée de ce changement.

Comme j'étais assuré de savoir bientôt ce qui agitait si fort ma voisine, j'attendis l'événement avec patience. Je lui parlai de son séjour à Paris. J'inventai de mauvaises excuses pour justifier mon oubli. La conversation languissait; la dame était distraite, et j'étais insignifiant. La voiture arriva enfin au Val-de-Suzon.

— Quel pays ravissant! m'écriai-je; qu'on serait bien dans cette petite auberge, en tête-à-tête avec une personne aimée! Ma voisine se mit à trembler de tous ses membres :

— Monsieur, me dit-elle d'une voix qui trahissait son émotion, vous qui m'avez conseillé une imprudence pour satisfaire un caprice, pardonnerez-vous la folie que je vais commettre en faveur d'une passion profonde.

— Je vous donne l'absolution, madame, et puissiez-vous trouver tout le monde aussi indulgent que moi!

— Vous devez l'être, car notre conversation de l'année dernière est un peu cause de ce qui arrive.

Au même instant, un jeune officier ouvrit la portière; la dame s'élança dans ses bras et disparut. Au bout de cinq minutes, les chevaux étant changés, le conducteur jeta un coup d'œil sur la place vide du coupé, et la voiture se remit en route.

— Vertu-Dieu! pensai-je, ce ne sont pas des moutons que ma voisine est venue garder ici. Elle va réaliser le rêve que j'ai fait sur le Val-de-Suzon.

Je montai sur l'impériale pour respirer le frais et fumer un cigare, car je me sentais la tête échauffée.

Suzon dut être quelque fille bien jolie et bien sage, chose rare dans tous les temps, puisque les anciens conteurs, lorsqu'ils en rencontraient une par hasard, ne manquaient jamais d'écrire son histoire. Suzon avait sans doute épousé le garçon le plus rangé de l'endroit, et donné vertueusement le jour à une lignée de beaux enfants.

— Savez-vous, dis-je au conducteur, d'où vient ce nom de Val-de-Suzon? N'y a-t-il pas quelque histoire là-dessus?

Je n'en sais rien, monsieur.

— Comment appelez-vous la rivière qui coule au fond de la vallée?

— C'est la Suzon.

— Fort bien.

Et je continuai à rêver.

— Puisqu'il est vrai, me disais-je, qu'un entretien de quelques heures a influé sur le destinée d'une jolie femme, et puisque ces deux amants me doivent en partie leur bonheur, puisse un jour la justice divine me rendre la pareille dans quelque site aussi agréable!

PAUL DE MUSSET.

JOURNAL

D'UN MÉDECIN

DE L'EXPÉDITION DE CONSTANTINE.

Depuis le débarquement des Français à Sidi-Ferruch jusqu'à la prise de Constantine, j'ai partagé la fortune de nos armées d'Afrique, et j'ai pansé les blessures de nos soldats sur plus d'un champ de bataille. Le travail que je publie aujourd'hui sur la seconde expédition de Constantine apporte un complément aux diverses considérations hygiéniques ou chirurgicales que j'ai déjà eu lieu de développer dans un *Traité des plaies d'armes à feu* et dans une relation de la première expédition contre Achmet-Bey, insérée, il y a un an, dans la *Gazette des Hôpitaux*.

Je quittai Paris le 5 septembre avec son altesse royale M. le duc de Nemours, à la personne duquel j'avais été attaché l'année précédente, et que je devais accompagner de nouveau dans l'expédition projetée contre Constantine. Après un voyage de dix jours, nous arrivâmes au mouillage de Bone.

Examinée de sa rade, cette ville, qui est assise sur deux versants opposés, l'un au sud et l'autre au nord, présente un amphithéâtre d'une pente douce et assez peu élevée dont la base est baignée par la mer. Près du rivage on voit, derrière un rocher taillé à pic, une douzaine de cabanes en planches qui sont des dépendances de l'hôpital militaire, et à l'ouest se présente la Casauba qui commande à la fois la ville et la mer.

La rade de Bone est mauvaise ; elle offre à l'est l'embouchure

d'une rivière considérable, nommée la Seybouse, et à une lieue vers l'ouest une baie où les vaisseaux peuvent s'abriter et que protége le fort Génois. Bone n'a pas encore de port; mais, grâce au débarcadère qui a été construit depuis l'an dernier, nous avons pu descendre à terre cette fois, sans être obligés de faire échouer nos barques sur la plage.

Bien que la guerre fût annoncée depuis longtemps, et qu'en apparence toutes les mesures eussent été prises de longue main pour en assurer le succès, l'expédition de Constantine n'était pas complétement décidée quand nous quittâmes Paris, et notre incertitude n'avait pas encore cessé à notre départ de Toulon. Ce fut seulement dans la rade de Bone que nous apprîmes que la mauvaise foi d'Achmet était flagrante; que son but, lorsqu'il s'était engagé dans la voie des négociations, n'avait été que de gagner du temps, afin de nous forcer à entrer en campagne dans la saison des pluies et des fièvres intermittentes. On se rappelle qu'Abd-el-Kader comptait aussi sur le climat d'Afrique comme sur un redoutable auxiliaire, et qu'il disait en juillet 1836, en montrant le soleil : « Voilà le plus fatal ennemi des chrétiens. »

Les approvisionnements des camps en vivres, fourrages et munitions de guerre étaient loin d'être au complet; plusieurs régiments désignés pour faire partie de l'expédition n'étaient pas encore rendus à Bone; on manquait encore d'un nombre considérable de chevaux de transport; l'état sanitaire était d'ailleurs des plus déplorables : il y avait dans les hôpitaux et dans les infirmeries des camps près de trois mille malades. On comptait en outre dans les régiments un grand nombre de soldats, attaqués de diarrhée et même de dyssenterie, résultats des travaux pénibles entrepris pendant les grandes chaleurs de l'été. Enfin nous étions menacés du choléra que le 14e régiment de ligne, sequestré au fort Génois, avait apporté à Bone. Certes, Achmet ne pouvait choisir un temps plus favorable pour nous provoquer. C'est alors, en effet, qu'il vint attaquer nos retranchements de Medjez-Amar. Malgré tant de circonstances fâcheuses, nous ne pouvions plus hésiter, après ce défi insolent, à nous mettre en campagne.

Nous avions fait notre entrée à Bone par une de ces belles matinées d'automne qui, sous le ciel pur de l'Afrique, prêtent

un charme indicible à la nature, et disposent, pour ainsi dire, l'âme à l'indulgence. Rien n'est plus nécessaire que cette heureuse disposition pour s'accommoder de l'intérieur d'un ville africaine. Nous devons dire que, grâce à la vigilance de l'autorité locale et à la mise en vigueur des règlements sanitaires violés jusqu'alors, grâce aux nombreux rassemblements de troupes qui venaient de répandre du numéraire dans le pays, la ville de Bone avait subi, depuis un an, de très-notables améliorations. Les rues étaient élargies, désencombrées et pavées, et d'élégantes constructions s'élevaient dans des lieux où, en 1836, on ne voyait que des ruines.

Comme le prince était arrivé quinze jours avant le départ de l'armée, nous employâmes ce temps à visiter les hôpitaux, les casernes et les environs de Bone, et j'eus lieu de faire, dans ces différentes courses, quelques observations intéressantes.

Les hôpitaux militaires se composent d'une ancienne mosquée froide, humide, mal aérée, mal éclairée, et de quelques autres grands établissements en planches, d'une construction généralement vicieuse.

On aurait dû, en effet, établir ces hôpitaux sur le modèle des hôpitaux temporaires de Sidi-Ferruch, dont les entrées, placées aux extrémités d'un carré long, représentaient deux grands battants et donnaient ainsi un large accès à la brise de mer. Loin de là, à Bone comme à Alger, du reste, les portes sont étroites et placées sur les côtés de ces baraques ; elles ne reçoivent l'air que difficilement et en petite quantité : de là une odeur méphitique, nauséabonde, et tous les dangers de l'encombrement.

La mosquée-hôpital est remarquable par sa galerie extérieure qui s'appuie sur des colonnes en marbre d'ordre corinthien, disposées d'ailleurs sans symétrie, mais dignes d'intérêt, parce qu'elles sont des restes de la ville d'Hippone, patrie de saint Augustin, dont on voit les ruines près de Bone. Les hôpitaux étaient tellement encombrés de fiévreux, que tous les malades de la garnison ne pouvaient y être admis.

Déjà, il y a un an, j'avais remarqué avec peine le peu de soin apporté dans une des parties les plus importantes du service des hôpitaux. J'eus occasion, en 1837, de faire la même remarque. Les immondices, entassées sur un rocher où elles séjournent,

infectent l'atmosphère de l'hôpital et des lieux voisins. Une dépense fort minime suffirait cependant à la construction d'une rigole qui laverait la roche et entraînerait les matières dont elle est couverte, dans la mer, à quelques pas de là. Cette négligence est d'autant moins pardonnable qu'elle dure depuis sept années dans l'hôpital-mosquée.

Les Anglais comprennent bien mieux que nous toute l'importance de ces détails de propreté que nous regardons à tort comme superflus. Gibraltar, que j'ai visité en revenant d'Afrique, m'a donné l'occasion de voir mettre en pratique ces principes d'hygiène dont j'ai souvent réclamé inutilement l'application dans nos hôpitaux d'Afrique.

Les casernes, à Bone, sont, presque partout, construites en planches; elles ne préservent ni des chaleurs en été, ni du froid pendant l'hiver; les lits sont très-serrés, et les effets les plus pernicieux peuvent résulter de cette mauvaise disposition. Ces baraques mal distribuées ont d'ailleurs le même inconvénient que celles des hôpitaux; elles ne favorisent ni la ventilation, ni le renouvellement de l'air, et comme elles sont situées assez loin du rivage, sur le versant sud de la ville, elles ne jouissent pas des avantages de la brise de mer et se trouvent sous l'influence des marécages de la plaine de Bone.

Ces établissements provisoires ne tarderont pas sans doute à faire place à des ouvrages permanents et en maçonnerie. Déjà une fort belle caserne en pierre dont nous jetâmes les fondements, il y a quelques années, vient d'être terminée; elle est située dans le nord-ouest de la ville. A l'époque où je visitais Bone, ce local servait, momentanément, de succursale à l'hôpital-mosquée.

Bone, avons-nous dit, repose sur deux versants opposés; sous le rapport hygiénique, il est important d'observer cette disposition, parce qu'en effet, tandis que l'amphithéâtre, tourné au sud, reçoit les exhalaisons miasmatiques, celui qui regarde le nord s'en trouve préservé en grande partie par les vents de mer, qui tendent sans cesse à refouler et à dissiper les miasmes. L'influence épidémique est donc bien moins à craindre sur le versant nord que sur le versant sud, et c'est dans ce quartier de la ville qu'il convient d'asseoir les grands établissements destinés aux casernements et aux hôpitaux.

Une enceinte de murailles en bon état, haute d'environ vingt pieds, circonscrit la place de Bone. Le pied de la face sud de ces murs est baigné par l'eau d'un fossé large de douze pieds, peu profond, et rempli d'une fange infecte. La caserne des chasseurs à cheval est limitrophe de ce fossé, et il serait urgent de remédier à cette disposition fâcheuse, dont la santé de nos soldats doit certainement beaucoup souffrir. Au sortir de la porte de Constantine, on entre dans la plaine de la Bougemah, ainsi appelée du nom de la rivière qui l'arrose. Cette plaine embrasse une lieue environ du nord au sud, sur une demi-lieue de largeur; le sol est riche, mais circonscrit en partie par des montagnes très-élevées dont il reçoit les eaux pluviales, de telle sorte qu'il est inondé et ne forme plus qu'un lac, quand la pluie vient à tomber abondamment pendant quelques heures. Ces inondations entraînent des débris de végétaux et des cadavres d'animaux qui, bientôt mis à découvert par la puissante force d'absorption du soleil, entrent en décomposition, et empoisonnent l'atmosphère. De là ces fièvres intermittentes dont l'épidémie est d'autant plus active que les pluies sont plus abondantes. Voilà aussi pourquoi les étés pluvieux comme celui de 1857, produisent en Afrique un surcroît de maladies. Il en sera ainsi tant que le pays n'aura pas été assaini. Ces pluies, qui plus tard fourniront une aide puissante aux travaux du laboureur, sont en ce moment un véritable fléau. Pourquoi ne pas faire dans cette plaine une construction peu dispendieuse, dont on a retiré de précieux avantages dans une foule de localités d'Europe, placées dans des conditions analogues? Pourquoi ne pas circonscrire le pied de la montagne par un fossé qui serait destiné à recevoir les eaux pluviales, et deviendrait l'un des affluents de la Bougemah ou de la Seybouse?

La plaine de la Bougemah n'est ouverte que du côté de la mer, et le niveau des flots est supérieur au niveau de cette plaine. Aussi les eaux y séjournent sans pouvoir s'écouler. J'ai entendu proposer le remblaiement, afin de rendre l'écoulement des eaux plus facile, au moyen d'une pente qu'on donnerait au sol; mais ce projet ne pourrait s'accomplir sans des travaux gigantesques. Il exigerait des dépenses peu proportionnées avec celles qu'on vote habituellement pour l'Afrique, peut-être ne sera-t-il jamais réalisé. En ce moment, je le sais, on exécute des travaux qui

auraient pour résultat de faire disparaître de grandes mares boueuses vers l'embouchure de la Bougemah, dont la barre, ne laissant plus venir les eaux à la mer, les fait refluer vers la plaine. Bientôt la Bougemah, au lieu d'aboutir à la Méditerranée, fera un détour à la hauteur d'un pont de pierre, dit pont de Constantine, et ira grossir la Seybouse, dont le cours est moins élevé que le sein, mais ce ne sera, après tout, qu'un pas de fait, et il restera encore de nombreux travaux à exécuter, pour donner aux eaux pluviales un écoulement facile et complet. Dans les circonstances actuelles, comme il est urgent de trouver des moyens pour préserver nos troupes du fléau des fièvres qui, depuis sept années, les décime dans la localité de Bone, ne serait-il pas avantageux de submerger cette plaine fatale, à l'aide des eaux de la mer? On la convertirait ainsi en un lac salé, dont le voisinage serait infiniment moins perfide que celui des marais.

C'est donc à la disposition géographique de cette plaine et aux effluves méphitiques qui s'y développent, nous l'avons dit, après des pluies abondantes, que Bone doit le triste privilége d'une double épidémie de fièvres intermittentes, en automne et au commencement de l'été. Dans les localités marécageuses de la plaine de la Métidgiah, près d'Alger les fièvres intermittentes ne sévissent qu'après les grandes pluies d'hiver, parce que les pluies d'automne ne sont pas assez considérables pour amener la formation des marécages. Plus favorisée aussi que la plaine de Bone, la Métidgiah offre une pente favorable à l'écoulement des eaux.

La chaîne des montagnes ne couronne que les trois quarts de la plaine de Bougemah, de manière à la laisser ouverte au nord; elle aboutit à la mer par un contrefort sur lequel a été bâtie la Casauba dont nous avons parlé. Or, il importe de signaler cette disposition, parce qu'elle démontre comme quoi les miasmes, chassés par les vents du nord-est et même du sud, doivent suivre nécessairement la direction des montagnes contournées en cercle, pour être refoulés sur la place de Bone, et principalement sur le quartier de cavalerie qui se trouve au-dessous de la Casauba. Le sommet le plus élevé de ces montagnes est au sud-ouest de Bone et se nomme Édough. Dans la saison des pluies, l'Édough est couvert des nuages qui ne se dissipent qu'au retour

du beau temps ; ce baromètre, consulté religieusement par les indigènes, est infaillible.

Si l'on excepte un chaînon qui aboutit à la mer, et qui sert ainsi à diriger sur Bone les émanations pestilentielles, les monts qui dominent la Bougemah s'étendent de l'est à l'ouest, laissant entre eux des terrains coupés par des ravins, couverts d'arbustes et exempts de marais.

Dès l'an passé, dans une lettre que j'ai publiée à mon retour de Constantine, j'avais signalé la salubrité présumable de ces terrains, et je n'avais pas craint d'avancer qu'ils devaient être à l'abri du foyer épidémique des fièvres intermittentes. « C'est là, à n'en pas douter, disais-je, qu'il conviendrait de faire camper les troupes destinées à la prochaine expédition de Constantine, aussitôt qu'elles seront débarquées, pour y attendre qu'elles soient dirigées sur les postes avancés. » Cet avertissement fut pris en considération, et lors de mon retour à Bone, j'ai eu la satisfaction de voir que mes indications avaient été fidèlement suivies. L'autorité militaire avait fait camper une partie de l'armée à l'ouest de la ville dans les lieux dont j'avais signalé la salubrité, et l'autorité administrative, sous la direction vigilante de l'intendant en chef M. Volland, y avait fait dresser des hôpitaux temporaires pour un grand nombre de malades.

L'épidémie des fièvres intermittentes acquiert à Bone une telle activité, à partir du mois de juin, qu'il suffit souvent d'un séjour de vingt-quatre heures dans cette ville pour en éprouver l'effet toxique, soit immédiatement, soit, ce qui est plus ordinaire, au bout de quelques jours. La période d'incubation est généralement de quatre à quinze jours ; moi-même je n'ai ressenti les premiers frissons de la fièvre que vingt jours après avoir quitté un site marécageux que j'avais habité pendant quarante-huit heures, non loin d'Alger, et où mon service m'avait appelé. Je connais deux personnes qui, à leur retour de Bone, n'ont eu la fièvre intermittente que dix jours après leur arrivée à Paris. Le germe de cette maladie avait-il été puisé en Afrique? Selon moi, cela est très-probable. Les fièvres intermittentes de l'Algérie se montrent sous tous les types ! mais généralement, elles sont bénignes, si ce n'est au fort de l'épidémie où elles deviennent algides, complication très-souvent mortelle, et dont le

sulfate de quinine, administré à de très-hautes doses, peut seul triompher.

A Bone, M. le docteur Worms, l'un de nos jeunes médecins militaires les plus distingués, ne craint pas de recourir, dès le début de la fièvre, aux vomitifs, surtout quand il existe de la céphalalgie compliquée de douleurs lombaires, et d'administrer immédiatement après cette première médication, le sulfate de quinine à doses très-fortes. M. Worms proscrit d'une manière pour ainsi dire absolue les saignées générales et locales, tandis que les médecins d'Alger rejettent l'emploi de l'émétique pour recourir fréquemment aux saignées, qui, selon eux, secondent puissamment les effets du sulfate de quinine donné à fortes doses.

M. Worms donnait le sulfate de quinine peu d'heures après le vomitif, et je croirais assez, malgré la puissance que je reconnais généralement à l'émétique, qu'il faut attribuer l'honneur de la guérison presque exclusivement à l'écorce du Pérou, parce que, dans ma pratique, lorsque je n'ai employé que ce seul agent, j'ai toujours obtenu des résultats non moins prompts, non moins constants et non moins définitifs que dans les cas où j'ai débuté par l'émétique. Ce point de doctrine reste donc encore à résoudre. Ce qui m'est surtout démontré d'une manière péremptoire, c'est le fatal abus qui a été fait des saignées en Afrique dans les traitements des fièvres intermittentes. Les déplétions sanguines, loin de faire la base du traitement, doivent être réservées pour des cas tout à fait exceptionnels.

Sur une série de quatre-vingt-douze malades, je n'ai employé que quatre fois les déplétions sanguines pour combattre des douleurs de tête qui persistaient après l'accès fébrile. C'est ainsi qu'après avoir combattu longtemps avec avantage, à l'aide de sulfate de quinine, des accès de fièvre intermittente, éprouvés à Constantine par M. le prince de Joinville, j'ai été forcé, à notre retour à Bone, de recourir aux saignées pour faire cesser des céphalalgies qui avaient résisté au traitement. Tenant à peine compte de l'état du pouls, de la chaleur de la peau, des douleurs lombaires céphaliques et articulaires, j'ai toujours administré, au déclin de la fièvre, la quinine à des doses d'autant plus fortes et d'autant plus fréquentes que le retour du nouvel accès était plus prochain, et ordinairement à l'aide de cinquante

à quatre-vingts grains donnés dans les vingt-quatre heures, la fièvre s'est trouvée sinon coupée radicalement, au moins considérablement affaiblie. Je n'ai trouvé d'autre inconvénient attaché à l'application ainsi comprise de ce remède qu'un peu de surdité, accompagné d'un état voisin de l'ivresse. Ces phénomènes toujours innocents se dissipent en peu d'heures, mais il est bon d'en prévenir les malades, qui, sans cela, pourraient s'inquiéter. Le colonel Chabanes eut à Bone un accès de fièvre intermittente qui dura quatorze heures, après lesquelles je lui fis prendre, dans l'espace de vingt-quatre heures, cent grains de sulfate de quinine. Le deuxième accès fut à peine sensible, et dura tout au plus une demi-heure. Je prescrivis quarante grains de sulfate de quinine. Dans les vingt-quatre heures il n'y eut pas de troisième accès, mais, par prudence, le colonel prit pendant quelques jours encore une faible dose de ce médicament.

Il est digne de remarque que le degré d'intensité de la surdité, des vertiges, et de cet état voisin de l'ivresse que nous avons signalé après l'usage du sulfate de quinine, n'est pas en rapport avec la quantité de ce sel, mais avec l'empoisonnement miasmatique. C'est ainsi que vingt grains de sulfate de quinine, quand l'empoisonnement est léger, suffisent pour déterminer les phénomènes précités, tandis qu'une quantité du sulfate beaucoup plus considérable ne le produit qu'à peine, si l'économie est saturée de ce poison. Dans les accès pernicieux, cent cinquante grains ne donnent que de très-légers vertiges. Quand l'empoisonnement est extrême et que la maladie revêt la forme chronique, les fièvres intermittentes dégénèrent souvent en fièvres typhoïdes, et il n'est pas rare de voir alors survenir des gangrènes partielles qui attaquent principalement les commissures des lèvres pour s'étendre de là vers les joues ou le menton. J'ai vu de ces malades guérir avec d'horribles mutilations, qui ont nécessité plus tard des opérations chirurgicales très-laborieuses. Quand l'empoisonnement est extrême, mais seulement à l'état aigu, il donne lieu aux fièvres pernicieuses, dont le traitement doit être prompt et consister principalement dans l'emploi du sulfate de quinine à des doses très-élevées. Cent cinquante à deux cents grains donnés à la fois par la bouche, en injections, sont le seul moyen efficace à employer en pareil cas. Plusieurs fois il m'est arrivé d'en faire absorber de grandes quantités par

la peau dépouillée d'épiderme, afin de ménager la susceptibilité du tube digestif.

La fièvre intermittente étant considérée comme le produit d'un empoisonnement miasmatique, ce qui me paraît de toute évidence, on conçoit combien la saignée, appliquée en pareil cas, peut devenir funeste. Loin d'affaiblir l'économie, il faut au contraire lui donner de nouvelles forces, et le sulfate de quinine, administré promptement, remplit ce but.

L'expérience m'a démontré même que ce médicament doit être employé à des doses d'autant moins élevées qu'on n'a pas eu recours aux saignées, tandis qu'il faut augmenter les doses de sel, si le malade a été affaibli par des déplétions sanguines. On est trop heureux quand le poison, auquel la saignée a donné un surcroît d'activité, ne transforme pas une fièvre bénigne en une fièvre pernicieuse et mortelle presque toujours. Après les saignées, d'ailleurs, les convalescences sont longues; les malades conservent souvent de l'œdème et même un peu d'ascite. Il est facile de les reconnaître à leurs membres tuméfiés et au faux embonpoint de leur abdomen. Les rechutes sont fréquentes. Tous ces maux ne sont pas à craindre si on a recouru, dès le début de la maladie, au remède dont je signale les heureux résultats.

A Bone, la fièvre intermittente complique toutes les maladies. Le sulfate de quinine doit donc être employé dans toutes les médications. On n'obtiendra que difficilement une guérison souvent imparfaite, si, dans le traitement des diarrhées et même des dyssenteries, le sulfate de quinine n'est associé à l'opium.

On conçoit combien toutes ces données sont utiles pour le médecin qui, arrivant en Afrique, sans autre guide que les théories de l'école, se trouve en présence de faits contraires à ceux qu'il a pu observer en Europe. Combien ne serait-il pas à désirer, pour l'armée d'Afrique, que les médecins auxquels les souffrances de nos troupes ont donné une expérience précieuse, soient, le moins possible, exposés à changer de destination. Pourquoi ne pas exiger aussi de tout médecin qui arrive en Afrique pour la première fois, qu'il ne prenne la direction d'un service de fiévreux qu'après avoir étudié pendant quelque temps, au lit des malades, le génie particulier des fièvres de l'Algérie? On ne saurait contester la portée morale de cette mesure qui, d'ailleurs, n'aurait rien de désobligeant pour les nouveau-venus.

Au sud-est de Bone, et non loin de cette place, on découvre les ruines d'Hippone, assises sur l'un des contreforts des montagnes qui circonscrivent la plaine de Bougemah. Ces ruines consistent en de vastes excavations tapissées de fortes murailles que le temps et les efforts destructeurs des Arabes n'ont pu entamer.

Au-delà de ces ruines se déroule la vaste et riche plaine de la Seybouse, ainsi nommée du nom de la rivière qui l'arrose et qui débouche dans la mer, près de Bone. La largeur moyenne de la Seybouse est de vingt mètres, sa profondeur varie considérablement, et néanmoins on pourrait remonter cette rivière en tout temps, et s'avancer de quelques lieues dans les terres avec des bateaux de commerce, si une barre infranchissable n'existait à son embouchure.

La Seybouse est la plus considérable des rivières qui arrosent la province de Constantine ; elle reçoit un très-grand nombre d'affluents. Ses bords sont riants et très-fertiles. On y remarque plusieurs oasis, dont le plus beau, situé près de Bone, appartient au bey Youssuf. La plaine de la Seybouse est limitée au sud, à l'est et à l'ouest, par un rideau de montagnes fort élevées, qui dépendent du Petit-Atlas ; elle n'a pas moins de vingt lieues d'étendue de l'est à l'ouest, ni moins de cinq lieues de diamètre du nord au sud. On n'y trouve aucun arbre, parce que les nombreux troupeaux des tribus errantes dévorent les jeunes pousses à mesure qu'elles sortent de terre, et l'on conçoit qu'une population nomade ne fasse pas de plantations ; mais, en revanche, quand vient le printemps, cette plaine se couvre d'herbages dont la hauteur est telle que des escadrons entiers peuvent y disparaître complétement à la vue. Les plantes herbacées fournissent un fourrage grossier dont les chevaux arabes sont très-friands. L'abondance des foins ne permettant pas de les récolter en totalité, il s'ensuit que les végétaux restés sur place et noyés par les pluies de l'hiver se décomposent aux premiers rayons du soleil d'été, et répandent dans l'air des exhalaisons malsaines. Une bonne mesure à prendre serait d'incendier, au mois d'août, toutes les herbes desséchées et abandonnées. Par ce moyen on engraisserait le sol et on détruirait en partie la cause des fièvres épimédiques. A cette époque de l'année, les Arabes ont l'habitude de mettre le feu aux plantes qui recouvrent le

sol destiné par eux à la culture ; cette mesure étant familière aux indigènes, il nous serait facile de la rendre générale, pourvu que l'autorité voulût la prescrire et en surveiller activement l'exécution.

A cinq lieues sud-ouest de Bone et sur la route de Constantine, on rencontre le camp Clausel, ou camp Dréan. Ce camp est placé sur un monticule d'où il domine le pays ; cette position, au sud des marais des plaines de la Seybouse et de la Bougemah, le protége contre les fièvres intermittentes qui sévissent à Bone. En Afrique, l'expérience m'a convaincu que l'on peut habiter presque impunément une contrée marécageuse où les miasmes ne peuvent être apportés par les vents du sud. Je citerai pour exemple Clausel-Ville, située à dix lieues d'Alger, et dont la salubrité est incontestable, malgré le voisinage des marais de Bouffarick, au sud desquels cette ville a été bâtie. On peut m'objecter qu'il est mort à Bouffarick beaucoup de monde pendant le dernier été ; mais je puis répondre que, pendant les deux années précédentes, il y avait eu très-peu de malades dans cette contrée, et, qu'en 1837, s'il n'en a pas été de même, cela tient uniquement à ce que les colons se sont livrés spontanément et sur tous les points à de grands travaux de défrichement. Or, on sait combien il est dangereux d'habiter des plaines récemment défrichées, surtout quand la vase des marais a été remuée. Combien ne serait-il donc pas à désirer qu'une commission présidât aux travaux de défrichement dans l'Algérie, afin qu'ils fussent entrepris dans les saisons les plus convenables et partiellement, chaque année. On préviendrait ainsi ces cruelles épidémies qui jettent l'alarme dans la colonie, et la privent de travailleurs. L'exemple du camp de Dréan, dans la province de Bone, et de Bouffarick dans celle d'Alger, nous a donc servi à démontrer cette importante vérité que les localités voisines des marais n'en ressentent que peu ou point l'influence, quand elles sont situées au sud des foyers des fièvres intermittentes. La ville de Bone, celle de Bougie, et près d'Alger, la Maison Carrée et la ferme-modèle, situées au nord des plaines marécageuses, sont, au contraire, empoisonnées par les effluves miasmatiques, surtout quand les vents du sud viennent à souffler. Ces vents, appelés siroco en Afrique, ne manquent jamais de faire affluer un grand nombre de malades dans les hôpitaux quand ils règnent pendant

quelque temps. Il est donc urgent de faire, dans l'Algérie, une étude approfondie des localités marécageuses, avant que d'y placer des campements militaires ou d'y créer des établissements coloniaux; si des nécessités de stratégie obligeaient d'asseoir des camps au nord des émanations méphitiques, l'observation m'a révélé qu'il faudrait les éloigner d'une lieue au moins du foyer de ces émanations, sous peine de les exposer à son rayonnement, qui s'étend jusqu'à cette limite dans le pays de plaine. Quand le sol est tourmenté, coupé par des ravins, il faut éviter, avec le plus grand soin, d'habiter les vallées qui débouchent dans les plaines miasmatiques. Ces vallées font l'office de canaux dont les digues retiennent les émanations et les empêchent de se disperser. Nous en avons un exemple frappant non loin d'Alger : toute la portion du village de Berkodem, placée à l'ouest d'une large et riche vallée qui s'ouvre à l'est sur la plaine de Metidgiah, est exposée chaque année aux émanations de cette plaine et se ressent vivement de cette pernicieuse influence. La vallée sert en effet de canal aux émanations de la plaine de Metidgiah, qui sont apportées par les vents du sud-est.

Il importe essentiellement aussi de ne pas séjourner sur les collines que circonscrivent des foyers épidémiques, car une étude de près de huit années m'a démontré que les exhalaisons méphitiques arrêtées par les relèvements de terrain, exercent une action bien plus intense sur ces hauteurs que dans les lieux bas. L'épidémie sévit avec infiniment plus de force à la ferme-modèle et à la Maison Carrée, qui ont été bâties sur des monticules, qu'au milieu de la plaine Metidgiah, au centre des marais, où les miasmes sont moins concentrés, et où ils se dispersent d'ailleurs au moindre souffle de vent.

Le versant opposé des montagnes qui circonscrivent les plaines marécageuses est en général fort salubre, et j'ai toujours vu que les habitations les plus saines étaient celles qui se trouvent séparées des marais par une haute chaîne de montagnes. Je citerai à l'appui de ce que j'avance le fort Génois, dont j'ai déjà parlé.

L'opinion que je professe sur l'insalubrité des collines qui avoisinent les marais, pour être généralement contraire aux idées reçues, n'en peut pas moins être appuyée par de nombreux

exemples pris hors de l'Afrique ; car il est constant que les mornes des environs de la Pointe-à-Pitre et que le quartier du Vatican à Rome sont très-fiévreux. Les remarques que nous venons de faire relativement aux collines ne s'appliquent plus toutefois avec autant de rigueur aux montagnes qui sont très-élevées. En effet, à Bone comme à Bougie, les chaînes de montagnes qui enlacent la plaine sont insalubres seulement jusqu'à une certaine hauteur. Les troupes qui, à Bougie, séjournent dans un poste situé sur la crête du mont Gouraïa, à six cent soixante-onze toises au-dessus du niveau de la mer, jouissent d'une santé parfaite, et l'épidémie décime, au contraire, celles qui restent dans des forts situés à mi-côte.

L'influence délétère du climat n'est pas le seul obstacle qu'ait à vaincre une armée expéditionnaire en Afrique. Le manque de moyens de transport dans un pays dont les ressources, sous ce rapport, sont presque nulles, et dans lequel on trouverait difficilement sur la route la nourriture des mulets et des chevaux venus de France, augmente singulièrement les difficultés des expéditions lointaines. Le printemps est la seule époque de l'année pendant laquelle, à défaut d'orge, les bêtes de somme trouvent au moins de l'herbe pour subsister.

L'administration chargée du transport des vivres pendant l'expédition, était dans un cruel embarras. Pour mener à bout cette tâche difficile, pour triompher des obstacles de toute espèce, il n'a pas fallu moins que la présence à Bone de M. l'intendant en chef Volland, déjà placé, sous l'empire, au premier rang parmi les capacités administratives. Dès le mois de septembre, M. Volland parvint à approvisionner largement le camp de Medjez-Amar, situé à vingt lieues de Bone, sur la route de Constantine, et ainsi l'expédition devint possible. Mais il ne fut pas donné à celui qui avait résolu un problème si difficile de continuer son œuvre en accompagnant l'armée jusqu'au terme de la conquête. La santé de M. Volland, que tant de fatigues avaient fortement altérée, l'obligea à rentrer en France ; et rappeler que M. d'Arnaud fut jugé digne de continuer les opérations si bien commencées par l'intendant en chef, c'est faire de lui le plus bel éloge.

Nous touchions à la fin de septembre, et nous allions encore une fois avoir à lutter contre le mauvais temps, notre plus cruel

ennemi et la première cause de nos désastres en 1836. Croyant son triomphe assuré, Achmet, rejetant bien loin, nous l'avons dit, nos propositions de paix, et afin de nous contraindre à entrer en campagne, était venu, dès le 23 septembre, nous attaquer dans nos retranchements du camp de Medjez-Amar.

Le lieutenant-général Damremont avait déployé un désintéressement bien rare et bien digne d'éloge. Sans considérer tous les avantages qu'il devait retirer de cette campagne pour sa réputation militaire, il avait tenté tous les moyens d'arriver à une paix honorable; mais dès qu'il se vit contraint de rompre les négociations avec le bey Achmet, il hâta de ses vœux et de ses efforts l'heure du départ pour Constantine.

Le 12e régiment de ligne, arrivant de Marseille, venait nous apporter un renfort; mais il fallut renoncer à ce concours impatiemment attendu, car le choléra régnait à Marseille au moment de son départ. A son arrivée à Bone, ce régiment fut séquestré au fort Génois, ou plusieurs cas de choléra suivis promptement de la mort ne tardèrent pas à se déclarer. Le gouverneur avait démandé en France d'autres troupes; mais, sur ces entrefaites, trois corailleurs de Bone, qui avaient communiqué pendant une demi-journée avec la garnison du fort Génois, où ils étaient allés faire de l'eau, furent atteints du choléra et ne survécurent que quelques heures à l'invasion de la maladie.

Je visitai ces corailleurs pour constater le fait par moi-même, et j'en informai de suite le gouverneur, en lui prédisant que s'il ne se hâtait de porter son armée en avant, de manière à l'isoler complétement de la ville de Bone, elle ne tarderait pas à être en proie à l'épidémie cholérique.

Le lieutenant-général Damrémont hésitait encore, ne sachant pas s'il attendrait ou non les renforts qu'il avait demandés en France; mais les raisons que je fis valoir le décidèrent, et dès le lendemain les troupes qui étaient encore à Bone, partirent pour le camp de Medjez-Amar.

Je quittai Bone le 26 septembre avec monseigneur le duc de Nemours, par un temps magnifique; la chaleur était encore très-forte, et nous fîmes une halte de quelques heures au camp de Dréan, afin d'éviter le soleil du milieu du jour. De Bone à Dréan, on a tracé une belle route qui parcourt une plaine rase,

laissant la Seybouse à droite ; mais il suffit malheureusement de de quelques heures de pluie pour inonder cette plaine et intercepter toute communication entre les deux points, que sépare une distance de cinq lieues.

Le camp de Dréan est assez bien fortifié et sert de première étape aux troupes et aux convois que l'on dirige actuellement sur Constantine. Il est fâcheux qu'il manque d'eau et de bois, et qu'il faille aller à une assez grande distance du camp pour s'en procurer. Ce poste est situé au milieu de la plaine des tribus amies de El-Adjar et El-Adouar.

A quatre heures de marche du camp de Dréan, on traverse le ruisseau de Nechmeya, où un camp a été établi l'été dernier. Le ruisseau est toujours pourvu d'eau, et le pays est assez boisé. Nous y avons passé la nuit. Au premier aspect, ce camp, si remarquable par une excessive propreté et par l'élégante distribution des cabanes en feuillage sous lesquelles les soldats s'étaient abrités, paraît convenablement placé sous le rapport de l'hygiène ; mais en étudiant sa topographie, il est aisé de se convaincre du contraire, surtout si on se rappelle ce que nous avons dit du danger d'habiter les vallées qui débouchent dans des plaines marécageuses. Tel est le reproche mérité que nous pouvons adresser à la position de Nechmeya. Ce camp est situé à l'extrémité de deux grands ravins qui aboutissent l'un et l'autre au sud de la plaine marécageuse de Guelma. Aussi n'avons-nous pas été étonné d'apprendre que plus de la moitié d'un bataillon du 11e régiment, qui y tenait garnison, avait eu à souffrir de fièvres intermittentes.

En quittant Nechmeya le 27, nous montâmes la longue côte de Mon-Elfa. Là commence une première chaîne de montagnes de deux lieues d'étendue, d'un accès fort difficile ; mais ici, comme sur tant d'autres points de l'Atlas que les Français ont franchis depuis la conquête de l'Algérie, les efforts de l'art ont triomphé des obstacles de la nature, et grâce à la persévérance de notre armée, une route impérissable, creusée largement dans le roc, ouvre aux voitures une circulation facile. Au pied du versant sud de la côte de Mon-Elfa, on rencontre Hamman-Berda, où nous avons établi un petit poste militaire. Hamman-Berda est remarquable par des ruines de monuments romains, par des restes de voies romaines parfaitement conservées et par

d'abondantes sources d'eaux minérales, légèrement styptiques, dont la température est à 22° centigrades.

Nous laissâmes sur notre gauche Guelma, dont je parlerai plus loin, pour gagner directement la superbe et riche vallée de la Seybouse, à l'extrémité méridionale de laquelle se trouve le camp de Medjez-Amar, où nous arrivâmes à deux heures après midi. C'est à cette place qu'un an auparavant nous avions établi nos bivouacs dans un site agreste et sauvage, couvert d'arbres de toute espèce. Les branches de l'olivier et du myrte servaient à alimenter nos feux, et nous réjouissaient par un vif pétillement, que les soldats comparaient à celui d'une bonne friture, dont malheureusement ils n'avaient que le bruit. Nous découvrîmes, cette année, une plaine rase, au milieu de laquelle s'élevait une véritable place de guerre, avec ses remparts, ses fossés, ses ponts, ses canons et son arsenal. En dehors des fortifications, toute la garnison sous les armes, musique en tête, attendait l'arrivée du prince qui devait la passer en revue. Les rues de ce camp, alignées au cordeau, étaient bordées d'élégantes maisons en feuillage, destinées aux soldats ; celles des chefs ne se distinguaient que par des proportions plus grandes. Chaque régiment occupait un quartier, à l'entrée duquel on lisait son numéro. Un ordre admirable, une propreté extrême, régnaient dans l'intérieur de cette ville improvisée et vraiment féerique. Rien n'y manquait : spectacle, café, grands établissements pour les administrations des vivres et des hôpitaux, voire même un superbe palais bâti en feuillage, sur des dimensions vraiment grandioses et digne de loger un roi. Ce palais était destiné au prince, qui l'habita pendant son séjour à Medjez-Amar. La vie et le mouvement de ce camp, l'ardeur martiale de notre belle armée d'Afrique, l'aspect d'une ville européenne jetée tout d'un coup au cœur de ces plaines désertes ; le bruit du canon, répété mille fois par l'écho des montagnes ; des airs guerriers, auxquels le Kabaïle était seul insensible ; une fête solennelle qui, pour beaucoup, ne devait pas avoir de lendemain, tout cela ouvrait l'âme à des émotions d'un charme infini, qu'il faut renoncer à dépeindre.

Le camp de Medjez-Amar, avec ses magasins et ses approvisionnements de toute espèce, situé à vingt lieues de Bone et à la moitié du chemin de cette place à Constantine, devenait

ainsi la base de nos opérations militaires. Cette position puissante était pour nous d'un immense avantage dans un pays entièrement dénué de ressources. Medjez-Amar est d'ailleurs, sous un autre rapport, fort important, car il commande le défilé dangereux du passage de la Seybouse, dont un ennemi habile se fût certainement emparé un an auparavant, lors de notre retraite de Constantine, afin d'arrêter notre marche.

Le passage de cette rivière offrait d'immenses difficultés, à cause de l'escarpement de ses hautes rives et de l'encombrement du gué, où d'énormes pierres se trouvaient entassées. Les bras des travailleurs pris dans l'armée et dirigés par les officiers du génie aplanirent heureusement ces obstacles.

Les bords de la Seybouse sont riants et fertiles ; on n'y voit point de marécage. D'épais buissons couvrent le sol et arrêtent les rayons du soleil. On rencontre à chaque pas des sources d'eau fraîche et limpide, et l'atmosphère n'apporte à l'odorat que le parfum des plantes aromatiques dont s'engraissent de nombreux troupeaux.

Comment, avec tant de conditions hygiéniques favorables à la santé, expliquer le grand nombre de malades fournis par le camp de Medjez-Amar? Il est facile d'indiquer la cause de ces maladies. A trois cents lieues de sa patrie, transporté tout d'un coup sous un nouveau climat, le soldat français ne met en pratique aucune de ces sages précautions auxquelles nous soumettons même les plantes exotiques dont nous voulons doter notre pays. Il ne change aucune pièce de son habillement. Jamais, à l'exemple des indigènes, il ne porte de flanelle sur la peau ; jamais il ne s'abstient, comme ceux-ci, de sortir et de se livrer au travail en été pendant la grande chaleur du jour, il n'imite pas non plus leur prudente réserve dans l'usage du lard et des boissons alcoliques.

En Afrique, où l'on devrait veiller avec la plus scrupuleuse attention à ce que la nourriture de l'homme de guerre fût constamment de très-bonne qualité, le pain a toujours été très-inférieur à celui des garnisons de France ; plus d'une fois on s'est servi de farines avariées, et entre autres à Medjez-Amar. La qualité du vin laisse aussi beaucoup à désirer. Dans les camps, les soldats peuvent rarement se procurer des légumes frais, et dans certaines localités, à Bougie pas exemple, ils ont été quelquefois ré-

duits à ne manger que du porc et du bœuf salé pendant des mois entiers. Il est vrai que la viande est généralement de bonne qualité, au moins dans la province de Constantine, et que le riz de distribution est également bon. Le riz et la viande sont des aliments par excellence, et dont l'armée devrait faire sa nourriture presque exclusivement, surtout dans les camps, où les affections diarrhéiques sont si fréquentes. Mais la ration est trop exiguë, et je fais des vœux sincères pour qu'elle soit doublée, au moins pendant le séjour dans les lieux malsains.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le développement de toutes les questions relatives à l'hygiène du soldat en Afrique. Cette hygiène est encore toute à faire ; mais nous croyons que, même au point de vue de l'économie, une réforme salutaire dans cette partie de l'entretien des troupes ne saurait être sérieusement combattue. On consommera, je le sais, plus de riz et plus de viande, mais on économisera des journées d'hôpital. La première économie, la plus impérieuse de toutes, doit avoir pour but de conserver la santé de l'armée.

Depuis plusieurs jours M. le duc de Nemours était souffrant. Nous avions à redouter le choléra qui régnait à Bone, les fièvres intermittentes et la dyssenterie qui sévissaient avec violence dans l'armée. On cherchait donc à dissuader le prince d'aller visiter le camp de Guelma, qui était réputé fort malsain. Mais M. le duc de Nemours sentait le besoin d'exprimer à la garnison de Guelma sa satisfaction pour les travaux immenses qu'elle avait accomplis depuis un an, malgré des privations de toute espèce, et toutes les remontrances ne purent arrêter son généreux courage. Il y a un an à peine que de Guelma, de toute cette ancienne ville romaine, il ne restait guère qu'un mur d'enceinte, les traces d'un cirque et l'emplacement d'un temple marqué par quelques débris. Aujourd'hui, après un sommeil de plusieurs siècles, Guelma vient d'être rappelé à la vie. On est frappé, à la vue de cette cité, des proportions minimes des maisons antiques comparées à nos demeures modernes. Mais il faut se souvenir que Rome chercha toujours la beauté dans l'harmonie, et qu'elle réservait pour les monuments publics la splendeur et les proportions géantes. A côté de ces restes d'architecture antique, on voit s'élever les constructions nouvelles, bâties avec de larges pierres de taille qui toutes proviennent de monuments ruinés. Les travaux sont

entrepris sur une grande échelle; ils consistent principalement en établissements pour le casernement, les hôpitaux et les subsistances. C'est sous la direction du colonel Duvivier que la garnison de Guelma vient d'achever ces travaux importants.

Pendant la première expédition de Constantine, l'armée, en passant à Guelma, avait laissé dans cette place trois cents fiévreux, que déjà elle traînait péniblement à sa suite, et à notre retour nous fûmes agréablement surpris de trouver les hôpitaux vides ; tous les malades étaient guéris. Ce fait parlait assez haut en faveur de la salubrité de Guelma.

Le maréchal Clausel comprit aussitôt toute l'importance de cette place, et malgré les graves préoccupations que notre glorieuse retraite de Constantine devait lui donner, il n'hésita pas à faire immédiatement occuper Guelma par une forte garnison, à laquelle il laissa ses instructions. Mais les travaux considérables entrepris à Medjez-Amar firent bientôt oublier Guelma. On diminua la garnison de cette place, qui fut privée même, d'après le rapport du commandant supérieur, des bras nécessaires pour le service des postes militaires. Les immondices de toute nature s'accumulèrent; un ruisseau d'une eau vive et très-pure, amené dans la place pour ses besoins, s'était répandu en nappe et formait une large mare boueuse au milieu de laquelle gisaient des cadavres d'animaux en pleine décomposition ; en un mot, Guelma devint en peu de temps un cloaque infect. La garnison était presque entièrement composée de malades, et, ce qui m'étonne, c'est que la peste ne s'y soit pas déclarée.

Ceux qui ont visité Guelma savent que je ne trace point ici un tableau exagéré : j'aurais passé ces faits affligeants sous silence si je n'avais pas à cœur de prouver que Guelma, dont la salubrité était incontestable autrefois, peut encore aujourd'hui être habité sans danger, pourvu qu'on n'y viole pas toutes les lois sanitaires. La visite du prince porta d'ailleurs ses fruits : des ordres furent donnés pour le nettoyage des maisons, et chacun se mit aussitôt à l'œuvre.

Nous mîmes à profit les quelques jours que nous avions encore à passer au camp de Medjez-Amar, pour aller visiter les eaux thermales d'Hamman-Mescoutine.

A quatre milles environ, à l'ouest de Medjez-Amar, après

avoir traversé la Seybouse, et laissé derrière soi plusieurs chaînons de l'Atlas, d'un difficile accès, on découvre un large plateau sur lequel s'élèvent plusieurs centaines de pyramides, dont la disposition, les dimensions et la blancheur offrent de loin l'aspect d'un camp couvert de tentes. Vus de près, les cônes pyramidaux semblent formés de pierre calcaire tendre et poreuse ; leur base n'a pas moins de douze pieds de diamètre, et leur sommet ne s'élève guère qu'à une hauteur de quinze pieds. J'ai remarqué quelques pyramides jumelles, offrant, pour particularité, un seul tronc haut de cinq pieds au-dessus du sol, et donnant naissance à deux têtes coniques dont la régularité symétrique atteste que ces deux germes, nés et morts le même jour l'un et l'autre, ont vécu en parfaite harmonie.

Le plateau qui a donné naissance à ces végétations phénoménales qui peut-être n'existent sur aucun autre point de la surface du globe, est limité à l'ouest par un ravin de vingt mètres de profondeur, et repose sur des rochers dont la superficie, recouverte d'une couche calcaire, blanche et friable, est privée de toute végétation.

Sur la crête de ce ravin surgissent plusieurs sources d'eaux minérales, d'une odeur sulfureuse suffocante, et dont la température varie de 50 à 76 degrés Réaumur. Les sources principales sont aux extrémités de cette crête, qui est dirigée du nord au sud, et dont le développement peut être d'environ quatre-vingts toises.

Les sources du nord, moins remarquables que celles du sud, sont situées sur un plateau très-proche du ravin, leurs eaux s'échappent en bouillonnant, et dégagent un gaz que je n'ai pu recueillir. Les jets les plus vigoureux ne s'élèvent qu'à quelques pouces, l'eau se répand en nappe et forme un petit lac. Une analyse attentive nous a fait remarquer autour des jets de chaque source un cylindre calcaire, véritable étui dont les dimensions sont calquées sur le volume d'émission des eaux-mères; celles-ci, à peine échappées du sein de la terre, travaillent à la formation de cette gangue protectrice. Ainsi s'explique pour nous la formation des pyramides calcaires que nous venons de décrire. Cette gangue forme en effet des cônes plus ou moins complets et de dimensions différentes, selon leur âge; ici, ces cônes n'existent encore qu'à l'état rudimentaire, ils sont cylin-

driques, friables, épais seulement de quelques lignes, et dépassent à peine le niveau du sol ; là ils sont déjà en pleine croissance, leur hauteur est de un à quatre pieds, elle s'accroît incessamment par le dépôt de nouveaux sels calcaires, et le jet des eaux minérales est forcé de grandir en même temps pour s'élever au-dessus du sommet des cônes. Comme les eaux séjournent plus de temps au pied des cônes qu'à leur sommet, il s'ensuit aussi que la base reçoit un plus grand dépôt salin. C'est ainsi que la forme conique est substituée peu à peu dans ces stalagmites devenus adultes à la forme cylindrique de l'embryon. Mais il arrive un moment où la source, épuisée en efforts, s'arrête et refuse de monter. C'est alors que le dépôt calcaire, continuant à se faire au sommet de ces excroissances, le cône finit par se fermer complétement, et l'eau ne trouve plus d'issue pour s'échapper. Forcée alors de changer de route, elle forme une autre source dans le voisinage, et le même jeu se renouvelle. Ces sources surgissent ainsi sans cesse sur de nouveaux points, et cheminent, pour ainsi dire, de proche en proche, dans la direction de l'est à l'ouest.

Ces sources minérales offrent encore une particularité bien curieuse ; elles sont douées des fonctions de locomotion, de régénération et même de respiration ; s'il est permis, dans un sujet sérieux, de comparer au phénomène de la respiration les singuliers accidents dont j'ai eu le spectacle en observant les sources du sud : des tourbillons d'une vapeur blanche, épaisse et brûlante, s'élancent à plus de soixante pieds, avec force, et un bruissement analogue au bruit de soufflet d'une respiration fébrile, accompagne cette émission. Ici, l'eau est en ébullition constante, sa température est à 76 degrés Réaumur, tandis que les sources du nord n'élèvent le thermomètre qu'à 50 degrés, les vapeurs qui s'en échappent répandent une odeur sulfureuse et suffocante.

Les sources du sud laissent tomber leurs eaux du sommet du ravin en cascades nombreuses et très-abondantes. Tout le versant du ravin sur lequel ces eaux s'écoulent est tapissé de concrétions calcaires. Ces concrétions, d'un aspect brillant et d'une grande blancheur, décuplent la lumière en la reflétant. A voir, sur ce versant, des centaines de pyramides scellées l'une contre l'autre, du sommet desquelles sortent avec bouillonnement et

bruit des eaux limpides mêlées à d'épaisses vapeurs, on dirait autant de cratères d'où s'échappent des flots de laves. Il est digne de remarque qu'ici, les pyramides sont tronquées à leur sommet, ce qui leur donne l'apparence de plates-formes superposées les unes au-dessus des autres, à partir du pied jusqu'au sommet du ravin. La configuration du terrain fournit l'explication de ce phénomène ; et, en effet, les sources les plus élevées, en versant leurs eaux sur celles qui sont au-dessous d'elles, déposent des sels qui comblent l'espace compris entre les pyramides. Aujourd'hui que les sources minérales sont acculées au ravin, et que les pyramides sont multipliées sur la crête au point de ne plus laisser place à de nouveaux cônes, qu'adviendra-t-il? Les sources qui, évidemment, ont fait ici une station, finiront-elles par passer le ravin et se porter de l'autre côté? c'est assez probable, puisque, derrière elles, elles ont laissé d'autres pyramides séparées par d'autres ravins.

Attirées dans le ravin où les sources se jettent, les eaux se séparent en deux ruisseaux ; l'un fuit sous les rochers sur lesquels reposent les pyramides, comme s'il devait servir à l'alimentation des sources principales ; l'autre, après avoir circulé entre des digues où la main de l'homme se fait reconnaître, alimente un moulin et va se jeter dans la Seybouse, dont les eaux sont réputées malsaines dans le pays.

J'ai recueilli, dans ce ruisseau, une espèce de mousse à longue soie, ou crinière, qui croît dans ses eaux, dont la température est à 41 degrés Réaumur, et dont j'ai conservé un échantillon. J'ai vu, dans ce ruisseau, à un endroit plus rapproché des sources et dont la température était plus élevée de quelques degrés, des touffes de joncs semblables à ceux d'Europe, et dont la tige sortait de l'eau de six à huit pouces. M. le lieutenant général Fleury m'a donné une plante herbacée qu'il venait de récolter sous mes yeux, au lieu même d'où s'élançait la source. Les racines de cette herbe, dont j'ai soigneusement recueilli un échantillon, baignaient dans une eau à la température de 60 degrés Réaumur.

J'enverrai, plus tard, à l'Académie, divers fragments de dépôts calcaires : les uns de nouvelle création et encore mous, les autres plus âgés, et durcis par le contact de l'air.

Les restes de construction romaine qu'on trouve encore à

Hamman-Mescoutine ne permettent pas de douter que ces eaux n'aient eu une grande renommée. Ces ruines consistent principalement en arches, en un aqueduc, et en quelques pans de murailles parfaitement conservées et bâties en pierre de taille. Aujourd'hui les indigènes désignent les sources d'Hamman-Mescoutine sous les nom de *Bains maudits,* et cette dénomination est justifiée autant par leur aspect merveilleux que par les guérisons miraculeuses qu'elles opèrent.

Le corps d'armée réuni au camp de Medjez-Amar était fort de 13,000 hommes, y compris 1,000 à 1,100 cavaliers, l'artillerie, le génie et l'administration, ce qui réduisait le chiffre des baïonnettes à 7,300. Le nombre total des chevaux s'élevait à 6,000, celui des mulets de bât à 483, celui des voitures à 400 environ, et celui des canons à 27, dont 17 pièces de siége.

Afin d'alléger un si lourd convoi et d'éviter, autant que possible, l'encombrement, on fit partir le corps expéditionnaire en deux colonnes, le 1er et le 2 octobre. Les soldats reçurent, à leur départ du camp, du pain frais pour deux jours, du biscuit pour deux jours, et deux sachets contenant chacun pour quatre jours de biscuit et de riz considéré comme pain, de sorte que chaque homme portait dans son sac pour douze journées de vivres.

Depuis longtemps j'avais remarqué, et surtout à Mascara, combien l'eau-de-vie, que souvent on distribue pour plusieurs jours d'avance, avait été fatale aux soldats ; il m'était démontré que les liqueurs alcooliques sont pernicieuses dans l'Algérie. Lors de l'expédition de Tlemcen, et d'après mes conseils, on avait remplacé l'eau-de-vie par le café, boisson fort salutaire et dont les indigènes font grand usage. Les soldats avaient fini par si bien s'habituer à cette boisson, qu'à l'exception des ivrognes, tous la préféraient à l'eau-de-vie. Nos prévisions furent couronnées de succès, et, bien que l'armée fût partie d'Oran un mois auparavant, épuisée par les affections diarrhéiques contractées pendant l'expédition de Mascara, elle était, à son retour de Tlemcen, dans l'état sanitaire le plus satisfaisant.

Lors de la première expédition de Constantine, un préjugé funeste avait fait préférer l'eau-de-vie au café. Malheureusement on put constater une fois encore les effets pernicieux de cette liqueur. Les soldats qui, épuisés par la faim et les souffrances,

voulurent, au moyen de l'eau-de-vie, réparer leurs forces, furent pour la plupart victimes de cette imprudence : une faible dose avait suffi pour les plonger dans l'ivresse. Près de Constantine, autour des voitures où l'eau-de-vie avait été abandonnée, nous vîmes, avec une émotion pénible, les cadavres décollés d'une foule de ces malheureux livrés sans défense au fer de l'ennemi. Ce fut là une grande et triste leçon, dont on sut profiter en 1837. Cette fois l'eau-de-vie fut rejetée, et on donna à chaque soldat pour huit jours de café et de sucre.

A peu de distance de Medjez-Amar on ne rencontre plus dans le pays aucun arbre ; le chardon remplace le chêne et devient le roi de la végétation dans les plaines immenses qui s'étendent jusqu'à Constantine, et qui, au printemps sont couvertes de riches moissons. On avait d'abord pensé à faire du charbon à Medjez-Amar, et à le distribuer en petits sachets ; mais ce projet fut abandonné. Chaque soldat mit sur son sac un petit fagot ; de la main gauche il portait le fusil, la main droite fut armée d'une grosse canne de cinq pieds de hauteur. Cette idée était des plus heureuses et atteignait un double but, celui d'empêcher que le soldat ne manquât de bois pendant la route, et de lui fournir en même temps une canne pour l'aider à porter l'énorme fardeau qui chargeait ses épaules. Ce fardeau consistait en une ration de vivres pour douze jours, cent vingt cartouches, du sucre, du café, du sel, du bois, du linge, un fusil, une giberne. Le sac seul pesait quarante livres. En présence des faits que nous citons, les admirateurs les plus aveugles de l'antiquité sont réduits au silence. Nos soldats peuvent être comparés avec justice aux légions romaines.

La première journée de marche d'une armée est toujours difficile, surtout quand il faut mettre en mouvement un lourd convoi ; aussi n'allâmes-nous bivouaquer, le 1er octobre, qu'à deux lieues et demie de Medjez-Amar, au col du Ras-el-Akba, qui est élevé de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. A partir d'une lieue au delà de Medjez-Amar, jusqu'à Constantine, on se trouve constamment dans des régions très-hautes, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer le brusque changement de la température : le froid se fait alors sentir vivement, et la pluie est glaciale.

Nous découvrîmes à moitié chemin, sur notre gauche et à

quinze minutes de la route, quelques ruines assez bien conservées d'une ancienne ville romaine appelée Annonna ; mais nous ne pûmes les visiter. En arrivant au col, la pluie tomba pendant plusieurs heures avec assez d'abondance ; les terres commençaient à être détrempées, les voitures avaient de la peine à marcher, et déjà l'on était venu informer le lieutenant général Valée que les pièces de 24 ne pouvaient arriver jusqu'au Ras-el-Akba. Alors nous fut révélé tout ce qu'il y a de volonté, d'énergie et de puissance dans le caractère du général : sauter à bas de cheval, s'armer d'un fouet de conducteur, stimuler hommes et chevaux du geste et de la voix, triompher des obstacles et amener son artillerie au sommet de l'Atlas, tout cela fut pour lui l'affaire d'un moment.

Pendant toute la nuit, le temps ne cessa d'être orageux ; il fut même question de retourner à Medjez-Amar pour y attendre le retour des beaux jours ; mais l'apparition du soleil, qui le lendemain vint nous réchauffer, fit abandonner ce projet.

Le 2 octobre, nous descendîmes le revers des montagnes du Ras-el-Akba jusqu'au marabout de Sidi-Tamtam, situé sur la rive gauche de l'Oued-Zenati, où nous arrivâmes de bonne heure. Nous n'avions guère fait plus de trois lieues, bien que le chemin eût offert une pente assez facile pour le passage des voitures.

Dans la journée du 3, de plus grandes difficultés se présentèrent ; la route était constamment coupée par des ravins, et nous arrivâmes non sans peine à l'Oued-Bacaran, situé à cinq lieues au delà de l'Oued-Zenati. Nous rencontrâmes souvent sur notre chemin des ruines romaines. Dans une de ces ruines, appelée Mezer-Chourfa, on trouva une meule en pierre parfaitement conservée, de cinq pieds de diamètre ; elle était creusée d'une large rigole à sa circonférence, et avait servi évidemment à broyer l'olive, ce qui démontre que ces terres, aujourd'hui dépouillées d'arbres, ont été autrefois couvertes d'oliviers.

Dans la journée du 4, nous allâmes à quatre lieues plus loin, près de la rivière dite Bou-Mezroug. En nous éloignant de cette rivière, nous laissâmes à notre droite une montagne élevée de mille à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et connue sous le nom de Bas-Pilé. Cette montagne, dépouillée de toute végétation, ressemble parfaitement à celles qui dominent la ville de Toulon, et qu'on retrouve le long des côtes de Provence.

Dès la veille, quelques cavaliers d'Achmet s'étaient montrés sur la crête des montagnes. Quand l'armée approchait d'un douar, quelques-unes de ces vedettes partaient au galop pour nous devancer et aller incendier toutes les meules de paille qui se trouvaient à une lieue sur les côtés de la route, et principalement dans les lieux où nous devions passer la nuit. Quant aux silos où l'orge et le blé étaient renfermés, ils étaient recouverts de terres labourées, et il aurait fallu pour s'emparer de ces provisions, des recherches laborieuses que nous n'avions pas le temps d'accomplir. On sait combien le caractère des Arabes les porte peu à la destruction ; on sait aussi combien ils adorent l'argent. Nous aurions généreusement payé aux Arabes les provisions ou les fourrages qu'ils auraient pu nous livrer, aucun d'eux ne l'ignorait ; aussi je ne doute pas que la mesure prise par Achmet, mesure d'ailleurs très-politique et très-sage, ne lui ait enlevé de nombreux partisans. Quoi qu'il en soit, les cavaliers d'Achmet s'acquittèrent de leur mission avec une rare intelligence ; la route que nous suivions n'offrait qu'incendies à droite et à gauche, et nous fûmes forcément réduits à nos propres ressources.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, nous entendîmes les premiers coups de fusil des Arabes ; mais cette démonstration ne fut pas sérieuse, et l'affaire ne se passa qu'aux avant-postes. Un carabinier du 17e léger reçut presque à bout portant une balle dans le genou ; la rotule et les condyles du tibia étaient fracassés, le désordre était irrémédiable, et, malgré ma répugnance à amputer ce militaire, attaqué d'une dyssenterie assez forte, comme l'ablation du membre était la seule chance de salut qui lui restât, je dus accomplir mon devoir et lui enlever la jambe en la séparant dans l'articulation tibio-fémorale. J'employai le procédé opératoire que j'ai imaginé et que j'ai décrit dans ma clinique des plaies d'armes à feu. Pendant l'opération, qui dura tout au plus une minute, cet infortuné fit preuve d'un grand courage. Les chefs de corps vinrent l'encourager, le prince me chargea de lui apporter des consolations de sa part, lui-même adressa au malade des paroles bienveillantes. Je comptai sur l'influence salutaire que ces moyens devaient avoir sur le moral du blessé pour lutter avec avantage contre une organisation physique aussi gravement altérée. Ce militaire fut porté sur un brancard,

couché sur un matelas, et abrité du soleil par de petits rideaux. Les préparations opiacées, les potages légers préparés au bivouac de M. le duc de Nemours, et qui lui étaient portés chaque jour, avaient amené des résultats fort satisfaisants.

Au cinquième jour, la plaie, réunie par première intention, marchait vers une guérison rapide; mais alors survinrent le mauvais temps, la pluie, l'encombrement des malades, les boues, au milieu desquelles un matin je trouvai cet infortuné enseveli. Il était mouillé des pieds à la tête sans qu'il y eût possibilité de changer sa litière ni d'améliorer sa position. Bientôt la diarrhée, la dyssenterie, qui étaient arrêtées, reparurent, et quelques jours après j'eus la douleur de le perdre.

Le 5 octobre, les deux colonnes expéditionnaires firent leur jonction à la grande halte. Au sommet de la colline où s'opéra cette manœuvre on remarque un monument en assez bon état et qu'on appelle Soumaa. La forme de cet édifice est celle d'un carré long ; il est bâti en belles pierres de taille, posées les unes sur les autres, de telle manière qu'elles se soutiennent sans ciment, et représentent des marches d'escalier. La longueur de l'édifice est de soixante-dix pieds environ, et sa hauteur de quinze mètres ; il est couronné de colonnes dont plusieurs sont intactes. On ignore quelle a pu être la destination de ce monument, mais sa forme et ses dimensions me portent à croire qu'il pourrait bien avoir servi autrefois de sépulture. Du lieu où il est placé, nous découvrîmes le camp du bey Achmet, en face de nous la plaine de Constantine, ainsi que cette ville, qui, pour la première fois, apparaissait à nos regards. Ce lieu nous retraçait de pénibles souvenirs; c'était là qu'une année auparavant une série de désastres avait commencé pour nous ; c'était là qu'un grand nombre de nos frères d'armes avaient péri de faim, de froid et de misère. Leurs ossements dispersés sur le sol, demandaient encore une vengeance. Nous heurtions à chaque pas ici une colonne vertébrale, là un fémur, ailleurs d'autres parties de squelette humain, mais nulle part un os de crâne ; toutes les têtes avaient été coupées et emportées par les Kabaïles.

De ce monument à Constantine, il y a tout au plus trois heures de marche, et néanmoins, lors de la première expédition, malgré quatre jours épuisés en efforts inouis, notre convoi n'avait pu franchir cette distance.

Dans ce moment où nous arrivions en ce lieu pour la seconde fois, le ciel couvert de nuages semblait nous présager de nouveaux désastres, il nous restait encore à passer les gués du Bou-Mezrourg qui deviennent des torrents après chaque orage, et nous n'étions pas sans inquiétude. En 1836, la rapidité du courant nous avait suscité, au même endroit, les plus grands obstacles. Cette fois heureusement les gués furent franchis sans efforts, et nous trouvâmes à peine de l'eau là où une année plus tôt, tant d'hommes eussent péri sans des traits du dévouement le plus héroïque.

Achmet-Bey se rappelait combien, en 1836, nous avions eu de peine à franchir les rivières ; il essaya de nous inquiéter par sa cavalerie, mais il comprit bientôt la vanité de ses efforts, et les tentatives de l'ennemi se bornèrent à une démonstration d'avant-garde et de tirailleurs. On lança des boulets dans les groupes, et ils ne tardèrent pas à se disperser.

Ces escarmouches, qui d'un moment à l'autre pouvaient devenir sérieuses, nous obligèrent à prendre de nouvelles dispositions. Un temps précieux fut perdu et au lieu d'arriver le soir même sous les murs de Constantine, l'armée passa la nuit à une lieue de cette place. Le lieu choisi pour le bivouac était un champ nouvellement labouré, et au milieu duquel, en 1836, nous avions dû abandonner une partie de notre convoi chargé de vivres. Ce fut là le motif, on se le rappelle, des mémorables débats qui s'élevèrent entre le 62e régiment et le maréchal Clausel.

Comme si le destin s'était plu à redoubler nos angoisses, à mesure que le drame approchait du dénouement, vers une heure du matin, le temps redevint mauvais ; la pluie tomba jusqu'à la pointe du jour, et peu s'en fallut que nous ne restassions clonés sur place comme en 1836 ; mais le soleil ne tarda pas à dissiper nos inquiétudes, l'armée se remit en marche et arriva sous les murs de Constantine à huit heures du matin. Pendant tout ce trajet, l'ennemi ne se montra point.

Les deux premières brigades s'emparèrent sans coup férir des hauteurs de Mansoura ; nous remarquâmes alors que le sol venait d'être récemment labouré par des bombes envoyées de la place, et nous acquîmes ainsi la certitude que les canonniers d'Achmet avaient fait un grand exercice au tir.

Les portes de la ville étaient fermées, au-dessus d'elles flottait le

drapeau rouge; un glaive à deux tranchants était peint sur ce drapeau complétement déployé. Partout régnait un morne silence ; nos regards plongeaient dans la ville, mais nous n'apercevions d'Arabes ni dans les rues ni derrière les remparts ; on aurait pu croire que la place était déserte, si le canon de la Casauba n'était venu bientôt faire entendre sa voix terrible que répétèrent mille fois les échos des montagnes. A ce signal répondirent les cris de joie de toute la population. Ces clameurs aiguës et saccadées n'arrivaient pas à nos oreilles pour la première fois ; en 1836, nous avions entendu les mêmes cris poussés par ces mêmes cannibales, alors qu'ils se ruaient sur nos voitures chargées de blessés ou qu'ils levaient même le glaive sur des cadavres pour en couper la tête.

A l'aspect de cette ville dont la nature a fait une véritable forteresse, qui depuis Massinissa et Jugurtha jusqu'à Achmet-Bey n'a changé que son nom de Cirtha contre celui de Constantine, mais qui alors comme aujourd'hui, toujours hérissée de machines de guerre, n'a cessé d'être l'aire d'une population féroce, l'un de nous, le prince de la Moskowa, s'est écrié : « C'est la ville du Diable. » On ne peut mieux rendre que par cette expression l'aspect désolé de la ville et du paysage qui l'environne.

Au moment où nous arrivions sur les hauteurs de Mansoura, le soleil ne brillait qu'à de rares intervalles, et les grandes ombres des nuages qui se dessinaient vivement sur les murs blanchis à la chaux ajoutaient encore à la tristesse et à l'étrangeté du paysage.

Cependant les 3e et 4e brigades passaient le Rumel, et prenaient position, vers une heure après midi, sur Coudiat-Aty. L'année précédente, la garnison de Constantine avait fait une sortie sur la colonne qui voulait s'emparer de ce point, et il avait fallu débusquer l'ennemi des maisons qui couvraient cette place, et derrière lesquelles il se tenait en embuscade. Ces habitations venaient d'être toutes rasées, à l'exception de deux ou trois petits marabouts, asiles sacrés qu'on avait respectés religieusement, et l'armée ne rencontra cette fois pas plus de résistance à Coudiat-Aty que sur la position de Mansoura. Toutefois le passage du Rumel n'était pas sans danger, parce qu'il était exposé au feu des batteries de la place : c'est là que le capitaine Rabier,

l'un des aides de camp de M. le général Fleury, a été tué par un boulet.

Les préparatifs du siége remplirent cette première journée; la position de Constantine fut reconnue; peut-être eut-on le tort de ne pas transporter immédiatement des canons de gros calibre sur Coudiat-Aty; la ville, en effet, ne pouvait être battue en brèche que de ce côté, et, d'un moment à l'autre, les eaux du Rumel, enflées par les pluies, pouvaient rendre à l'artillerie le passage du gué impossible. Quoi qu'il en soit, pendant la nuit et le jour suivants, nos troupes établirent sur Mansoura trois batteries de siége, destinées à éteindre une partie des feux de la place, et surtout ceux de la Casauba. Les préparatifs de siége furent très-périlleux; la place envoyait des bombes qui souvent tombaient au milieu des travailleurs, mais qui avaient le défaut de n'éclater que tard; elles laissaient ainsi aux hommes le temps de se coucher à plat ventre et d'éviter presque toujours les éclats. Une d'elles tomba au milieu d'un groupe où était le prince, et son interprète, M. Müller, fut légèrement blessé à la main.

L'armement d'une batterie basse, dite batterie royale, et qui devait prendre à revers les canons des remparts, en face de Coudiat-Aty, offrit les plus grandes difficultés. Les troupes du génie avaient pratiqué dans le roc et sur le revers de la montagne un chemin par lequel on voulait, pendant la nuit, conduire de la grosse artillerie; mais les terres avaient cédé, et trois pièces, deux de 16 et une de 24, avaient roulé dans un ravin; pour comble de disgrâce, la pluie, qui avait commencé à tomber cette nuit même vers deux heures du matin, continua sans interruption pendant toute la journée du 8. S. A. R. le duc de Nemours, qui avait été désigné pour commander le siége, ne quitta pas un instant les travailleurs; stimulés par les encouragements du prince, les Zouaves, à la tête desquels se distinguait le colonel Lamoricière, s'attelèrent à des câbles, et parvinrent, par des efforts prodigieux, à retirer les canons et à les remettre en batterie. On aurait voulu transporter de l'artillerie de siége à Coudiat-Aty, mais la continuation du mauvais temps obligea d'ajourner ce projet.

La nuit du 8 au 9 fut affreuse; une pluie battante tombait sans interruption, par un froid rigoureux. Réduits au biscuit

pour toute nourriture, nous manquions de feu et d'abri. On ne voyait partout que malades et mourants. Nos ambulances étaient encombrées, et les hommes mouraient aux faisceaux. Pour se préserver de la boue, où l'on enfonçait à mi-jambe, nos soldats recoururent aux plus singuliers moyens, plusieurs se firent une litière avec des cailloux ramassés en abondance, d'autres, ayant pénétré dans des cimetières, cherchèrent un refuge sous la voûte de pierre des tombeaux. On vit, enfin, se renouveler, dans cette nuit orageuse, toutes les scènes déplorables de 1836.

Le 9, la pluie tomba encore, mais non pas sans interruption, et dans les intervalles le soleil nous envoyait ses rayons vivifiants. On avait commencé dès la veille à tirer sur la ville, nos boulets portaient avec une justesse merveilleuse dans les embrasures des principales batteries ennemies, surtout dans celles de la Casauba, et le feu de la place se trouva bientôt en grande partie éteint.

Dans cette journée, l'infanterie du bey fit une sortie assez vigoureuse sur Mansoura, où elle fut reçue par les Zouaves et le 2e léger, qui lui firent éprouver de grandes pertes. Nous eûmes quelques blessés; l'un d'eux, caporal de Zouaves, avait eu les doigts du pied gauche écrasés par un éclat de bombe, et je lui fis l'amputation partielle des doigts. Ce militaire est du petit nombre des amputés qui ont survécu aux privations et aux misères de la campagne.

La nuit du 9 au 10 permit de transporter de l'artillerie de siége sur Coudiat-Aty; et dès la pointe du jour, le prince y alla reconnaître les travaux de siége. Jusque-là le succès de notre expédition était encore incertain, mais les résultats obtenus pendant cette nuit avaient fait tourner toutes les chances en notre faveur. Le 11, au moment où nous arrivions sur ce point, une partie des troupes du bey sortit de la ville pour venir nous attaquer dans nos retranchements, qui consistaient en des murs hauts de quatre pieds, construits en briques superposées et sans ciment. N'écoutant que son courage, le prince franchit d'un bond cette enceinte, suivi du gouverneur général Damrémont, de son état-major et de la troupe de ligne, qui fondit sur l'ennemi, baïonnette en avant. Cette charge brillante mit en déroute les troupes du bey; plusieurs Arabes restèrent sur la place; de notre côté, nous eûmes une douzaine de blessés, et

comme je n'avais pas quitté l'état-major du prince, je pus les soigner immédiatement. Parmi ces blessés, était M. Müller, notre interprète, qu'une balle avait atteint à la jambe.

Un soldat de la légion étrangère avait reçu un coup de feu à la partie moyenne et externe de la cuisse. Le projectile n'était pas sorti, je sondai avec le doigt le trajet qu'il avait parcouru, j'arrivai sur le fémur, le contournai, et, à sa face postérieure, je trouvai le plomb qui s'était aplati contre l'os, et n'avait pas l'épaisseur d'une pièce de deux francs.

Pendant toute cette journée du 11, on battit en brèche le mur d'enceinte de Constantine, qui était construit en pierres de taille très-dures et très-épaisses. Les premiers coups avaient paru n'avoir aucune action, mais, au bout de quelques heures, les murailles furent ébranlées; de vastes éboulements se produisirent. Le général Valée dirigeait l'attaque avec une activité prodigieuse, il ne quittait pas les artilleurs, pointait lui-même la plupart des pièces pour en rectifier le tir. Dans la soirée, le mur était déjà largement ouvert; on envoya aux assiégés un parlementaire. C'était un indigène qu'on avait chargé de cette mission : il portait d'une main un drapeau blanc, et de l'autre la lettre du général Damrémont, adressée au bey de Constantine. Le général disait au bey que la ville étant désormais en notre pouvoir, il lui proposait d'épargner le sang des deux côtés, et d'accepter nos conditions. Les portes de la ville devaient nous être ouvertes; le bey devait nourrir et loger notre armée; de notre côté, nous nous engagions à respecter les habitants, les mosquées et les propriétés.

Ce parlementaire reçut plusieurs centaines de coups de fusil, et ne persista pas moins dans sa marche intrépide vers les murs de la ville. Les assiégés finirent par le hisser sur les remparts, à l'aide de cordes. Le lendemain matin, 12 octobre, après quelques heures de vive inquiétude, nous vîmes revenir notre parlementaire, qui n'avait, en effet, échappé à la mort que par miracle. Cet homme ne demanda, pour toute récompense, que la faculté d'entrer à notre service, avec une paie égale à celle des spahis; cette paie est d'un boudjous par jour (56 sous).

La réponse des assiégés était celle-ci : « Si vous n'avez plus de poudre, nous vous en donnerons; si vous manquez de pain,

nous vous en enverrons, et tant qu'il restera dans la ville un fidèle musulman, vous n'entrerez pas. »

A peine avions-nous pris connaissance de ce bulletin, que nous montâmes à cheval, pour nous rendre à Coudiat-Aty. Il était alors sept heures et demie du matin. Arrivés à la batterie de mortiers, nous y laissâmes nos chevaux, pour descendre cent pas plus bas, à la batterie de brèche. Tout en marchant, le gouverneur général causait avec le prince et le général Rulhières, qui venait lui rendre compte des opérations militaires auxquelles il avait présidé, toute la nuit, sur le point que nous venions visiter. En ce moment même, le général Valée, qui était au milieu de ses canonniers, se détacha pour venir à notre rencontre et nous fit signe de *nous défiler* du feu de la place, qui, depuis plusieurs heures, avait labouré la partie de la route de Tunis sur laquelle nous descendions en groupe. D'un autre côté, le général Rulhières interrompit son rapport pour dire : « Prenez garde, gouverneur, nous sommes entre les deux batteries, au point de mire de l'ennemi. — Allez toujours, et continuez votre rapport, » lui répondit tranquillement le général Damrémont. Comme il achevait ces mots, nous le vîmes tomber à la renverse; il venait d'être frappé d'un boulet qui avait ricoché, et qui fit voler sur nous de nombreuses éclaboussures de terre et de petits cailloux. Je courus au général pour le secourir, j'écartai rapidement son burnous et sa capote, que le boulet avait mis en lambeaux, et je vis le paquet des intestins échappés de l'abdomen, et largement déchirés. Le général n'avait pas survécu une seconde au coup qui l'avait frappé. On découvrait dans le flanc gauche, au-dessous de la dernière fausse côte, une plaie largement béante, de sept pouces d'étendue, donnant issue à une masse considérable d'épiploon graisseux et à une portion de l'intestin colon qui était déchiré; l'estomac avait été perforé par le boulet, qui, entré dans la poitrine, s'était frayé un passage à travers le diaphragme et la base des poumons, puis était sorti par la région dorsale, après avoir brisé en éclats les 9e, 10e et 11e vertèbres, et laissé dans le tissu cutané une déchirure verticale longue de cinq pouces. Une petite plaie existait à la région occipitale de la tête; cette plaie, qui n'affectait que le cuir chevelu, avait été déterminée par la chute du général, au moment où le boulet l'avait frappé.

Je fis aussitôt porter le corps à mon ambulance; là, je rédigeai un procès-verbal de la mort du gouverneur, et je m'empressai d'envoyer cette pièce à l'état-major général.

A la place même et à l'instant où le gouverneur était mortellement frappé, son meilleur ami, le général Perregaux, reçut un coup de feu dans la tête. Cette blessure, quoique grave, pouvait ne pas entraîner la mort; néanmoins elle devint mortelle par les funestes complications qu'elle détermina, et par le caractère de gravité qu'elle donna à une diarrhée chronique dont le général était affecté depuis quelque temps. Frappé bien plus cruellement au cœur par la perte du gouverneur, qu'il ne l'avait été par le plomb de l'ennemi, le général Perregaux croyait n'avoir reçu qu'un petit éclat de pierre, et en être quitte pour une écorchure au nez. Il parvint à étancher, avec son mouchoir, le sang de sa blessure, mais non à tarir les grosses larmes qui coulaient abondamment de ses yeux, à la vue de la dépouille mortelle de son ami, près duquel je lui donnai mes soins.

Entre les deux sourcils, et à la racine du nez, on découvrait près de l'œil droit une fente perpendiculaire, légèrement béante, à bords arrondis et contus, longue d'un pouce, donnant issue à du sang et à des bulles d'air. J'introduisis de toute sa longueur, et sans effort, mon petit doigt par cette ouverture, et je rencontrai un grand nombre de petites esquilles dont je fis l'extraction immédiate. Les premières appartenaient à l'os propre du nez, les autres aux sinus ethmoïdaux et sphénoïdaux. Mon doigt n'était pas assez long pour atteindre jusqu'au projectile; mais j'en constatai la présence à l'aide d'une sonde de femme qui pénétra à quatre ou cinq pouces de profondeur dans la plaie. Il était constant que le plomb s'était arrêté dans les cellules du sphénoïde, qu'il était là suspendu à une voûte osseuse très-friable d'où il tendrait incessamment à s'échapper, entraîné par son propre poids, et qu'à l'époque de la suppuration, un travail éliminatoire naturel chasserait ce corps étranger, en même temps que les esquilles qui n'avaient pu être extraites.

Au moment de sa blessure, le général n'avait pas éprouvé le plus léger symptôme de commotion du cerveau, et depuis ce jour toutes ses facultés intellectuelles étaient demeurées dans un état parfait d'intégrité. Sans doute il eût été à désirer qu'on eût pu

extraire ce projectile, afin d'éviter un travail d'élimination voisin de l'encéphale, et les irradiations que ce dernier pouvait en ressentir; mais outre qu'il eût été téméraire d'agrandir la brèche nasale pour tenter d'extraire le plomb, ces tentatives, dont le succès était même fort douteux, auraient développé évidemment une grande inflammation dans la plaie, accompagnée d'accidents cérébraux. Pour agrandir la brèche, il eût fallu d'ailleurs détruire en partie la voûte osseuse du nez ; la perte de l'œil droit pouvait s'ensuivre, et encore une fois il n'y avait pas d'indication pour agir ainsi, comme la suite le prouvera. La plaie fut pansée simplement et arrosée d'eau froide pendant quarante-huit heures. Il ne survint aucun accident, et au bout d'une quinzaine de jours elle était complétement fermée. Dès le lendemain de sa blessure, le général allait si bien, qu'il put monter à cheval pour suivre de près les opérations du siége et être témoin de l'assaut.

La mort du lieutenant général Damrémont avait produit une vive sensation dans l'armée; elle espérait au moins n'avoir pas à déplorer une nouvelle perte dans la personne du général Perregaux, qui l'avait si souvent conduite au combat. Il n'en fut rien, et il mourut en mer au moment de toucher les côtes de la France, où sa mère sexagénaire était accourue pour l'embrasser encore une fois. Le général succomba à une désorganisation intestinale, contractée depuis plusieurs mois dans les camps de Bouffarick et de Medjez-Amar. Cette affection s'était singulièrement aggravée par la blessure reçue devant Constantine et par l'influence cholérique qui régnait dans cette place ainsi qu'à Bone.

J'étais vivement attaché au général Perregaux, et je n'avais cessé de lui donner des soins multipliés pendant sa maladie. Cette mort me causa un vif chagrin, et je ne pus retenir mes larmes en lisant la lettre que sa malheureuse mère m'écrivit à Paris pour me prier d'accepter d'elle un riche cadeau.

« Le ciel m'a ravi mon fils, me disait-elle, sans quoi vous l'eussiez conservé à sa vieille mère, qui vous écrit de son lit de douleur épuisée par la maladie et le chagrin. Dans toutes ses lettres il me parle de vous avec admiration ; acceptez cette boîte d'or, elle lui a appartenu, etc., etc.

Je conserve précieusement ce souvenir, ainsi que la lettre de

Mme de Perregaux, dont la reconnaissance maternelle m'a été une bien douce consolation.

Le gouverneur ayant été tué, le général Valée lui succéda dans le commandement en chef. On avait armé pendant la nuit une nouvelle batterie qui n'était plus qu'à soixante toises des murs de Constantine. Cette batterie, composée de trois pièces de 24 et d'une pièce de 16, continua à tirer sur la brèche pendant toute la journée du 12. Pour qu'on pût y arriver en se défilant du feu des remparts, le lieutenant général Fleury avait dû faire pratiquer un chemin couvert, afin de la lier avec le Bardo, vaste établissement qui avait servi d'écurie aux chevaux du bey, et dont il ne restait alors que le mur d'enceinte. Vers dix heures du matin, l'ennemi fit une vigoureuse sortie sur notre position de Mansoura, que nous avions dégarnie de plusieurs régiments pour les transporter à Coudiat-Aty, où devait se donner l'assaut. L'attaque fut vive, les assiégés poussaient des hurlements horribles en signe de joie; mais bientôt les cris cessèrent : la brigade Trézel repoussa les Arabes sur tous les points, à la baïonnette. L'ennemi laissa plusieurs morts sur le champ de bataille.

Dans l'après midi, Achmet-Bey envoya un parlementaire pour faire savoir au général en chef qu'il désirait traiter de la paix; mais ce dernier, craignant encore quelque supercherie, lui envoya son ultimatum par lequel il lui mandait de faire ouvrir immédiatement les portes de la ville et de compter sur la générosité des vainqueurs. Au lieu de ralentir, comme Achmet le demandait, le feu des batteries, on ne fit que l'activer. L'envoyé du bey, qui avait pu voir de près nos rayons d'attaque, parut déconcerté : il s'évertuait à nous dire : « Mais pourquoi continuer à tirer le canon, puisque nous traitons de la paix? » Enfin il partit, et Achmet ne répondit pas.

Comme on s'était aperçu, le 12 au matin, que les assiégés avaient réparé, pendant la nuit, la brèche de leur mur à l'aide de sacs à terre, disposés absolument d'après notre système, le général Valée ordonna que pendant toute la nuit, de cinq en cinq minutes, un coup de canon serait tiré sur la brèche pour empêcher l'ennemi de la relever. Pendant la nuit du 12 au 13 il envoya reconnaître si la brèche était praticable, et sur la réponse affirmative des deux officiers qui y étaient allés et dont l'un re-

vint blessé, il fit immédiatement des dispositions pour que l'assaut fût donné le lendemain.

Depuis quarante-huit heures, grâce au ciel, le beau temps était revenu, mais combien avaient été cruels les trois jours précédents pendant lesquels la pluie n'avait pas discontinué! Hommes et chevaux étaient morts en grand nombre de misère et de froid. Les chevaux d'artillerie seuls avaient reçu jusqu'au 13 demi-ration d'orge, parce que, dans cette circonstance, leur service était le plus urgent. Les autres chevaux et les mulets surtout mouraient de faim. Ces pauvres animaux, quand on passait près d'eux, se mettaient à hennir et tendaient la tête pour demander leur nourriture ; ils étaient réduits à ronger les caissons auxquels ils étaient attachés et à se dévorer mutuellement la queue et la crinière. Chaque jour nous en perdions un très-grand nombre.

Achmet-Bey, à la tête d'une nombreuse cavalerie, harcelait sans cesse la gauche de nos colonnes; le général Rulhières s'y couvrait de gloire, tandis que notre droite, occupée aux travaux du siége, était exposée au feu meurtrier de la place. Il était impossible de songer à aller faire des fourrages dans la plaine, car les meules de paille eussent été incendiées à notre approche; il eût fallu d'ailleurs soutenir les fourrageurs avec une forte colonne, et les bras nous manquaient.

En cas de retraite, il aurait été tout à fait impossible d'emmener une seule voiture, un seul canon et même un seul blessé. Encore quarante-huit heures et pas un cheval n'aurait survécu ; prince, général ou soldats, tous auraient été contraints de faire route à pied. A peine s'il restait encore quelques coups de canon à tirer par pièce; mais cela importait peu, notre feu avait assez élargi la brèche. L'assaut était notre dernière ressource.

Est-il possible, ainsi qu'on s'est plu à l'inventer, que dans une position critique comme la nôtre, un seul homme ait regardé en arrière et qu'on ait eu la pensée de battre en retraite? Pour le salut de tous, pour l'honneur de la France, il fallait vaincre et pénétrer dans la place; et le lendemain, la conduite héroïque de l'armée prouva qu'elle n'était pas au-dessous de ce grand devoir.

Le 13, dès la pointe du jour, le feu de la batterie de brèche

redoubla d'activité; M. le duc de Nemours, qui commandait le siége, s'y rendit un des premiers avec son état-major. Je l'accompagnai, et me fis suivre par une partie de mon ambulance, que je plaçai dans la batterie de brèche, entre la pièce de 16 et une pièce de 24.

On fit masser, autour de cette batterie et dans le chemin couvert qui la faisait communiquer avec le Bardo, les troupes qui devaient monter à l'assaut; l'ennemi s'en aperçut et dirigea sur ce point tous les feux de la place. Les blessures produites par le canon étaient, pour la plupart, hideuses; un artilleur entr'autres, occupé à pointer, reçut un boulet qui lui enleva tout le crâne en ne laissant que la face horriblement mutilée, et sa cervelle, dispersée, retomba en morceaux jusque sur le groupe dont je faisais partie.

Pendant que je donnais autour de la batterie mes soins à un grand nombre de blessés, on vint me chercher de la part de l'un des aides de camp du prince, M. le chef d'escadron D.... Cet officier, en se rendant au Bardo, venait de recevoir une balle. Je le trouvai entre les mains de mon aide major, M. le docteur Bonnafont, jeune chirurgien d'un talent éprouvé, et auquel j'avais confié une section de mon ambulance.

La balle était entrée dans la partie postérieure de la cuisse, au-dessous du grand trochanter. M. D...., d'un tempérament nerveux, irritable à l'excès, était dans un état d'éréthisme difficile à décrire. D'après nos recherches, le projectile devait être entré de quatre pouces dans les chairs; mais il aurait fallu sonder la plaie à fond, faire usage du bistouri pour retirer la balle, et le blessé témoignait une invincible répugnance pour cet expédient. Sur un champ de bataille, en présence de tant de douleurs à soulager, je n'avais pas le temps de recourir à la persuasion, et je me hâtai de panser M. D...., qui, en résumé, n'avait qu'une blessure peu grave. Pendant quinze jours je donnai les soins les plus assidus à cet officier : après ce temps il partit pour Bone, dans un caisson disposé pour lui seul. Ainsi que je l'avais prévu, un travail éliminatoire ne tarda pas à se produire, et la balle fut chassée vers la peau, dont elle n'était plus éloignée que d'un pouce à la fin d'octobre. Là, de fortes aponévroses s'opposaient à la marche de ce singulier voyageur, et l'obligeaient à faire une station : il était donc urgent de lui frayer

une voie avec le bistouri, et M. D.... accepta, sans hésiter, ma proposition.

Du premier coup j'atteignis le projectile que je sentis fuir sous la pointe de mon instrument. Il eût fallu agrandir le fond de la plaie, afin d'y porter des pinces à extraction ; mais, cette fois, les cris du malade me désarmèrent. Si j'avais insisté, nul doute que M. D.... n'eût consenti à souffrir ; mais j'avais des raisons pour redouter le tétanos, et je me contentai d'avoir frayé une issue au projectile. En effet, nul obstacle ne s'étant plus désormais opposé à sa marche, il sortit presque sans effort, un mois plus tard, par l'ouverture que j'avais faite. Ce fait démontre qu'il est des cas où le chirurgien ne doit pas céder à la vaniteuse envie de retirer, à tout prix et sur le champ, une balle enfoncée profondément ; souvent les efforts expulsifs de la nature viennent à son aide, et c'est à lui de décider, en consultant la constitution du blessé, le cas où les moyens de l'art doivent être préférés au concours de la nature.

Le moment de livrer l'assaut étant venu, nous suspendîmes le feu de nos batteries ; la place cessa également de tirer. Assiégés et assiégéants firent trêve pendant quelques instants aux hostilités, comme pour réparer leurs forces d'un commun accord, et se préparer, dans le silence, au grand duel qui allait enfin décider de leur sort.

L'armée fut disposée en trois colonnes ; le plus grand enthousiasme régnait dans la première, composée de Zouaves, d'une partie du 2e léger, commandée par le brave colonel Lamoricière, et de 40 sapeurs du génie. Enfin le signal de l'assaut fut donné ; la charge, battue par les tambours, fut répétée par les musiques militaires : quelques moments après, nous étions maîtres de la brèche ; et le colonel Lamoricière, ainsi que le commandant Vieux, aide de camp du général Fleury, arrivés les premiers, arboraient le drapeau tricolore sur les murs de Constantine. La colonne s'engagea dans un labyrinthe de maisons à moitié détruites, de murs crénelés et barricadés, qui vomissaient la mort. La fusillade s'engagea vive et nourrie ; chaque maison fut emportée d'assaut et à la baïonnette.

Les deux autres colonnes avancèrent successivement. Mais, au moment où le colonel Combes arrivait sur la brèche avec la deuxième colonne, les Arabes firent jouer une mine placée sous

une voûte, à l'entrée de l'une des principales rues de la ville, et située à quarante pas au delà de la brèche. Cette mine consistait en barils de poudre et en cartouches non comprimés et déposés sous cette voûte, qui était solidement bâtie en grosses pierres de taille. L'explosion ne put renverser la voûte sur les assaillants, comme l'ennemi l'espérait ; mais les gaz, comprimés et refoulés, firent irruption sur la brèche, renversèrent quelques pans de murs déjà labourés par le canon, et nous eûmes environ cent cinquante hommes hors de combat et horriblement brûlés.

Le commandant Sérigny, du 2e léger, périt enseveli sous les décombres ; le colonel Lamoricière fut renversé et gravement brûlé. La première colonne réduite de plus de moitié, privée de ses deux chefs, eut peut-être, en présence de cet horrible spectacle, un instant d'hésitation ; mais, ralliée bientôt par le colonel Combes, qui se battit comme un lion, elle parvint à pénétrer dans la ville et à chasser les Arabes de position en position. A droite et à gauche de la brèche les sapeurs du génie cheminèrent à travers les murs, et l'on arriva ainsi à tourner l'ennemi. Forcées alors de se retirer, les troupes du bey rendirent enfin la place après une lutte féroce et opiniâtre, qui dura plus de deux heures.

Pendant tout ce temps, je n'avais pas quitté la batterie de brèche où les blessés affluaient en grand nombre, et plusieurs d'entre eux, saignant abondamment de leurs blessures, auraient péri d'hémorragie, s'ils n'eussent été promptement secourus.

On ressentit vivement sur ce point le besoin d'un personnel chirurgical plus nombreux, et l'on comprit combien il eût été utile de faire avancer les ambulances qui étaient restées à Mansoura et à Coudiat-Aty. Où sont donc les officiers de santé ? s'écriait-on de toutes parts ; et le général Valée lui-même m'adressa cette question. Ma réponse fut celle-ci : « Mon général, vous « en voyez deux sur la brèche, M. Benguy des Zouaves et « M. Mestre du 2e léger ; moi je suis ici avec mon ambulance, « et mes collègues sont un peu plus loin, attendant impatiem- « ment l'ordre de se porter en avant. »

Étrange et fâcheuse position que celle qui a été faite aux chirurgiens d'armée ! Tandis que les chefs de service des armes spéciales correspondent directement avec l'état-major général,

le chirurgien en chef seul, par une exception fatale au service médical, ne correspond que par l'intermédiaire de l'administration. Ce contre-sens, dont je ne veux pas développer ici toutes les conséquences déplorables, est tel que les généraux eux-mêmes ne peuvent toujours se souvenir des fâcheuses entraves apportées à leur pouvoir par cette partie de nos règlements ; il leur arrive souvent d'oublier qu'ils ne peuvent directement donner d'ordres aux officiers de santé, et que ceux-ci ne sauraient faire un pas en avant de leur propre mouvement, même quand il s'agit de voler au secours des blessés, sans s'exposer à de vives réprimandes.

L'un des premiers blessés qui vint réclamer mes soins fut M. S..., lieutenant des Zouaves ; il venait d'avoir le cubitus du bras droit brisé par une balle. Le coup avait été tiré à bout portant, aussi le désordre des parties molles et osseuses était-il considérable.

J'ai vu des chirurgiens ne point hésiter à amputer dans des cas analogues. Pour moi, je m'en gardai bien ; à l'aide d'une grande incision, je coupai le pont des parties molles qui unissait les deux plaies produites par l'entrée et la sortie du projectile, je confondis ces plaies en une seule, et je mis à nu la fracture du cubitus dans toute son étendue. J'enlevai cinq ou six pouces de cet os, je réséquai les pointes des fragments et procédai ensuite à un pansement doux et simple que je fis arroser d'eau froide pendant plusieurs jours consécutifs. Le bras fut mis en écharpe. Pendant cette douloureuse opération, le brave officier, au lieu de se plaindre, avait chanté la charge qu'il entendait battre sur la brèche ; il retourna à sa compagnie dont il voulut conserver le commandement jusqu'à notre retour à Bone, et je le laissai dans cette ville à peu près guéri un mois plus tard.

J'eus occasion, presque dans le même moment, de pratiquer sept opérations analogues à celle que je viens de décrire, soit sur le cubitus, sur le radius, l'humérus, et même sur l'extrémité acromiale de l'omoplate. La plupart des opérés auxquels j'avais conservé le bras à l'aide de résections ont guéri. Nous verrons plus loin qu'il n'en a pas été de même des amputés.

Après l'explosion de la mine, l'ambulance fut encombrée en un instant de blessés et de brûlés ; je pansai ceux dont les bles-

sures réclamaient des secours prompts et je fis évacuer les autres sur les ambulances de Coudiat-Aty.

Parmi ces derniers se trouvait le colonel Lamoricière, dont les genoux, les mains et la figure étaient fortement brûlés. Il marchait péniblement, soutenu par deux Zouaves. Je l'examinai rapidement, et malgré son grade et les liens d'amitié qui m'unissaient à cet officier supérieur, je dus le renvoyer aux ambulances de Coudiat-Aty, avec les blessés dont le pansement pouvait souffrir quelque retard. Il ne doit y avoir en effet, dans une ambulance, pour le chirurgien, d'autre distinction que celle qui résulte du plus ou moins de gravité des blessures. Le colonel Lamoricière, que j'ai revu quelques jours plus tard et que j'ai guéri des accès d'une fièvre pernicieuse qui était venue compliquer ses plaies, me tendit la main en signe d'approbation de ma conduite. En 1831, le chef d'état-major, le colonel Duverger, fut blessé, sans fracture à la jambe; il m'approuva également d'être resté à mon ambulance et de m'être fait remplacer près de lui par un de mes sous-aides.

Ordinairement les blessés sont conduits à l'ambulance par un ou deux de leurs camarades ; mais dans la situation critique où nous étions, l'armée, qui ne comptait plus qu'une poignée de combattants, sentit si bien qu'avant tout il fallait vaincre, que les blessés furent réduits à se traîner eux-mêmes jusqu'aux ambulances. Ce cortége d'hommes mutilés et brûlés, revenant de la brèche, offrait le plus affligeant spectacle. L'aspect des brûlés était surtout effrayant ; la poudre, en faisant explosion, avait détruit leurs vêtements. On voyait leur corps à nu. La peau des genoux, de la poitrine, mais surtout des bras et des mains, tombait en lambeaux, et la couleur noire des parties brûlées tranchait horriblement avec la rougeur des chairs vives. Leur figure, énormément tuméfiée et couverte de phlyctènes, était méconnaissable. Il ne leur restait ni barbe, ni cheveux; leurs camarades étaient réduits à leur demander leurs noms pour les reconnaître, et c'était causer à ces malheureux une nouvelle douleur. La tuméfaction des paupières les privait de la vue; en soulevant doucement ces voiles membraneux, je m'aperçus que chez plusieurs blessés la chaleur ayant fait éclater le globe de l'œil, il ne leur restait aucune espérance de revoir la lumière. Le capitaine Richepanse, qui était venu venger la mort de son

frère, était lui-même du nombre de nos brûlés ; la tuméfaction des paupières le rendait aveugle depuis plusieurs jours, et il était fort inquiet quand il me fit prier d'aller le voir. En l'examinant, je pensai à sa mère, à son frère à qui, un an auparavant, j'avais donné des soins infructueux, et je fus bien heureux de pouvoir annoncer au capitaine qu'il ne perdrait pas la vue.

Une fusillade très-vive ne cessait pas de se faire entendre sur les remparts et à l'entrée de la ville ; nous n'étions pas sans inquiétude sur l'issue de cette lutte acharnée, quand le colonel Combes, frappé de deux balles à la poitrine, et dont le sang s'échappait à la fois par la bouche et par les narines, vint annoncer au prince que nous étions maîtres de la place et lui faire un rapport sur les ressources en approvisionnements qu'elle renfermait. Ce qu'il ne dit pas, mais que nous apprîmes bientôt, c'est que blessé mortellement dès le commencement de l'action, il avait refusé de quitter le champ de bataille pour aller se faire panser. « Non, disait-il à ses amis qui voulaient l'emmener, laissez-moi ; quand ma colonne sera bien engagée dans la ville, alors je quitterai sans être aperçu ; mais mon absence dans ce moment pourrait être suivie de conséquences fâcheuses. » Le colonel termina son allocution au prince par ces mots : « Maintenant, monseigneur, je vais à l'ambulance ; et si ma blessure n'est pas mortelle, je serai heureux de pouvoir encore verser mon sang pour mon pays. »

J'examinai les plaies de ce brave officier sous les yeux de S. A. R., qui, dans sa sollicitude, m'interrogeait du regard et ne tarda pas à comprendre mes inquiétudes. La première balle avait brisé l'apophyse épineuse de la septième vertèbre cervicale sans avoir pénétré plus avant ; la deuxième avait fracturé la cinquième vraie-côte vers son angle et était restée perdue dans la poitrine, d'où s'échappait avec assez d'abondance du sang mêlé à des bulles d'air, à chaque expiration. Je retirai plusieurs esquilles ; mais je ne pus découvrir le plomb. La plaie fut fermée, pansée méthodiquement, et le colonel placé sur un brancard fut déposé plus tard dans mon ambulance. Je considérai sa blessure comme mortelle, et j'en prévins le prince. Dans une visite que lui fit son ami, le général Boyer, Combes lui dit : « Mon cher Boyer, reçois mes derniers adieux ; tu diras à S. A. R. qu'après ma mort je ne demande rien pour

ma femme, rien pour les miens; mais que dans l'intérêt de mon pays, je lui recommande quelques officiers de mon régiment dont voici les noms.... » A peine le colonel avait-il achevé ces mots sublimes qu'il expira.

Le bey Achmet ne cessait pas cependant de harceler les troupes préposées à la garde de notre camp; il avait réuni près de lui toutes ses forces, afin de pouvoir nous écraser dans le cas où nous éprouverions un échec devant Constantine. Placé sur le pic d'une montagne élevée, d'où l'on découvrait la brèche, il suivait nos mouvements avec la plus grande anxiété. Au moment où la mine fit explosion, les soldats du bey, qui probablement comptaient beaucoup sur les terribles effets de cette machine infernale, poussèrent des cris de joie : cette joie ne fut que passagère ; avec la fumée de la mine se dissipa le rêve qui leur avait présenté comme accomplie l'extermination de notre armée. Toutefois ces musulmans, soumis depuis un temps immémorial au dogme de la fatalité, subirent cette terrible épreuve avec résignation. On assure pourtant qu'Achmet ne put cacher sa douleur, et que de grosses larmes échappées de ses yeux vinrent la trahir. Il tourna la bride de son cheval, fit volte-face en arrière, et jamais depuis, nous ne pûmes apprendre ce qu'il était devenu.

Le bruit de la mousqueterie s'éloignait des remparts à mesure que nos colonnes cheminaient dans l'enceinte de la ville. La Casauba venait de tirer son dernier coup de canon, et partout les étendards d'Achmet, les queues de cheval, avaient fait place au drapeau tricolore. « Docteur, me dirent son altesse royale et le général Valée, entrez bien vite dans la place, choisissez pour votre ambulance la plus belle et la plus grande maison de Constantine ; faites ramasser les blessés qui sont encore sur la brèche et dans les rues... Courez, ne perdez pas de temps, nous approuverons ce que vous ferez. » Ces derniers mots venaient à peine d'être proférés, que déjà j'étais loin de mes interlocuteurs.

Presque tous les blessés étant sur la brèche et dans les rues adjacentes, l'hôpital, autant que possible, devait être établi sur les lieux mêmes. Le hasard me servit, et la première maison dans laquelle j'entrai fut celle du califat du bey. Cette maison, aux colonnes et à la cour de marbre, était la plus élégante et la plus spacieuse de Constantine. Le palais d'Achmet seul l'em-

portait sur elle pour le luxe et le grandiose, et s'il n'eût pas été dans le haut de la ville, loin de la brèche, je n'aurais pas hésité à m'en emparer, certain qu'on aurait approuvé mon choix.

Presque toutes les maisons venaient d'être abandonnées par les indigènes, qui furent surpris au milieu des soins domestiques. Ici, le café chaud et sucré ; là, des mets de couscoussou étaient sur le feu ; partout on trouvait du pain, du biscuit, des volailles, du beurre, du miel, des dattes, des confitures. Nos soldats, qui depuis longtemps vivaient de privations, emportaient d'énormes provisions de toute espèce que, certes, ils avaient bien gagnées.

J'engageai alors ces braves à se joindre à moi pour secourir les blessés qui encombraient les rues. Un d'entre eux fut placé de garde à la porte de l'hôpital ; les autres se partagèrent en tous les sens : ceux-là pour ramasser les blessés, ceux-ci pour chercher des couvertures. Une heure ne s'était pas écoulée que déjà quatre à cinq cents blessés étaient déposés dans mon hôpital, entassés pêle-mêle dans les chambres, dans les galeries, dans la cour, au rez-de-chaussée comme au premier étage.

Dans presque toutes les maisons de quelque importance, il y a pour annexe une habitation plus petite avec laquelle le principal corps de logis communique. Dans la petite maison qui dépendait de celle où l'hôpital venait d'être établi, furent déposés environ cent cinquante hommes plus ou moins grièvement brûlés.

Je n'avais encore près de moi que les chirurgiens de mon ambulance, les infirmiers et le matériel des hôpitaux n'étaient pas encore arrivés, mais les soldats que nous avions appelés à notre aide nous secondèrent si bien, qu'il n'en résulta aucun retard dans l'administration des secours. Notre collègue, M. le chirurgien-major Hutin, qui s'est acquis une si belle réputation en Afrique, ne tarda pas à venir nous offrir ses services, et je m'empressai d'accepter cet honorable concours. Pendant l'expédition de Mascara, dont j'étais chirurgien en chef, M. Pasquier, chirurgien du prince royal, en consentant à partager mes fonctions, m'avait déjà prouvé tout ce dont est capable une belle âme unie à une savante main. Notre dévouement commun aux souffrances que nous eûmes à soulager, nous a depuis cette époque liés d'une amitié inaltérable.

Durant les premières heures il aurait fallu pouvoir nous mul-

tiplier : cent voix s'élevaient en même temps pour réclamer nos soins. De quelle émotion douloureuse n'étions nous pas saisis, en entendant une foule de pauvres soldats, horriblement mutilés, s'écrier : « je vous en supplie, monsieur le major, coupez-moi la jambe, je souffre cruellement ; vous me l'avez promis, et il y a quatre heures que j'attends ; mon sang et mes forces s'épuisent ! » On conçoit tout l'empire que de telles supplications devaient exercer sur nos âmes ; aussi pendant trois jours et je dirai presque pendant trois nuits, sommes-nous tous restés constamment sur pied et dans l'accomplissement de nos pénibles fonctions. J'étais ravi de voir nos jeunes sous-aides refuser tout repos et prendre à peine quelque nourriture pour consacrer plus de temps au noble service de l'ambulance. Je me plais d'autant plus à signaler ici leur conduite que pas un seul de ces sous-aides n'a reçu le prix de ses services. Toute l'armée a obtenu de nombreuses et justes récompenses : les officiers de santé en chef n'ont pas été oubliés ; mais ces nobles jeunes gens, dont l'instruction égalait le zèle et dont toute l'armée admire la conduite, n'ont obtenu aucun avancement. On leur a opposé les règlements où il est dit que l'avancement sera donné au concours. Rien ne s'opposait pourtant à ce qu'on fît subir immédiatement aux chirurgiens sous-aides un examen de capacité, avant de leur donner les grades dont cette conduite les rend dignes. L'application trop sévère du règlement n'aboutit, selon moi, qu'à tuer l'émulation.

Nous venions d'épuiser nos ressources en linge, bandes et charpie, quand heureusement je vis arriver l'officier comptable de notre ambulance, M. Joubert, homme de cœur et d'activité. Il nous apportait nos caisses d'ambulance ; aussi fut-il le bienvenu.

Dès ce moment, les soldats qui nous avaient prêté leur généreux concours, se retirèrent et furent remplacés par les infirmiers. Ce changement ne fut rien moins qu'heureux. Au lieu d'hommes dévoués, pleins de zèle et d'intelligence, nous eûmes ce rebut de l'armée, appelé *infirmiers*, soldats indisciplinés, paresseux, froids et sans entrailles. Je n'ai jamais pu confier à l'un d'eux les potages que je faisais préparer pour mes amputés par les gens de M. le duc de Nemours, sans qu'en route ils ne les mangeassent eux-mêmes. L'officier comptable ne pouvait pas les

retenir à l'ambulance, ils se répandaient dans les rues, pénétraient dans les maisons pour piller, et ne venaient qu'aux heures de repas pour disparaître aussitôt après. Je signale cette classe d'hommes, telle qu'elle est en Afrique, telle que je l'ai vue pendant huit années dans toutes nos expéditions. Ce corps est à refondre complétement, dans l'intérêt des malades. Il faudrait relever les fonctions d'infirmier, en faire une profession morale et religieuse. La morale et la religion seules peuvent inspirer ce dévouement sublime dont les sœurs de charité donnent tant d'exemples.

Il était sept heures du soir, et depuis cinq heures du matin que je pansais nos blessés, je n'avais encore rien pris ; mais une activité fébrile soutenait mes forces et je n'éprouvais nullement le besoin de les réparer. Je n'essaierai pas de retracer les émotions de toute espèce qui m'assaillirent dans cette journée du 15 octobre. Je n'essaierai pas de dire non plus quels efforts j'ai dû faire pour rester calme et maître de moi-même, à la vue de tant d'hommes ensanglantés, couverts de blessures, et que je devais réduire en tronçons.

Bientôt un nouvel obstacle menaça d'entraver le succès de mes efforts. Depuis le départ des braves soldats qui nous avaient si bien secondés, il n'était plus entré à l'ambulance ni matelas, ni couvertures, et cependant un grand nombre de mes blessés manquaient de ces objets. Beaucoup d'entre eux, dont les habits avaient été brûlés par la poudre, se trouvaient presque nûs sur des dalles de marbre au milieu de la cour. Partout je réclamai de quoi les coucher moins durement et couvrir leurs membres endoloris. « Demain, me disait-on, tout cela se débrouillera. » Si j'insistais, on me répondait : « Mais *chacun plaide pour son saint;* comment faisait-on sous l'empire quand il y avait 15,000 blessés sur le champ de bataille ?.... » Ces réponses égoïstes m'affligeaient et ne me désarmaient pas. Je me fis conduire au palais où le prince et le général Valée daignèrent m'adresser des paroles obligeantes et mirent immédiatement à ma disposition tout ce que le beylik renfermait en matelas, tapis, couvertures. Ils ordonnèrent aux soldats du poste d'honneur de porter toutes ces richesses à l'ambulance. J'en fis moi-même la distribution à mes blessés, qui ne tardèrent pas à être plongés dans le sommeil. Mais déjà le lendemain les riches tapis qui avaient

été déposés sous les malades avaient disparu, et ces vols inhumains ne sauraient être attribués qu'aux *infirmiers*, dont j'ai plus haut signalé la conduite immorale.

Le 14 octobre, dès le point du jour, je fis porter à mon ambulance une balle de coton cardé qu'heureusement j'avais trouvée au palais du bey. Ce coton nous servit à panser les plaies de nos brûlés, qui avaient passé une nuit bien cruelle, car, pour la plupart d'entre eux, nos ressources avaient été insuffisantes, et ils n'avaient eu sous eux qu'une simple natte qui les séparait à peine du sol. Tous se plaignaient du froid, leurs dents claquaient, et des frissons violents agitaient leurs membres. Le coton, contre lequel il existe, en France surtout, de fâcheux préjugés, nous fut très-utile dans cette circonstance. J'en fis appliquer de larges gâteaux sur les chairs vives, et bientôt les souffrances que n'avaient pu calmer les linges de toile enduite de cérat mélangé à de l'opium, furent considérablement allégées. Le coton, par son extrême ténuité, par la délicatesse et la douceur de ses soies, est certainement le corps le moins irritant que l'on puisse appliquer sur des plaies analogues à celles dont nous parlons. Il présente l'immense avantage de ne pas apporter un poids bien lourd sur la partie qui le supporte, d'y entretenir une douce chaleur en la préservant de l'action de l'air, et de ne réclamer que des pansements rares, faciles et prompts. La suppuration n'est pas excitée, et, grâce au desséchement de la plaie, la régénérescence du tissu cutané s'opère rapidement.

Les blessés avaient tous été pansés dans la journée du 13 octobre, mais je n'avais pu soumettre à un examen approfondi que les plaies du plus petit nombre d'entre eux.

Le capitaine du génie P.... avait reçu un double coup de feu, l'un à la jambe sans qu'il en fût résulté de fracture, et l'autre à la colonne vertébrale. La balle ayant ici brisé l'apophyse épineuse de la douzième vertèbre dorsale, s'était creusé une profonde gouttière dans le corps de cet os, et pesait sur la moëlle épinière, qu'elle comprimait sans l'avoir déchirée. Depuis vingt-quatre heures, ce malheureux P... souffrait horriblement et n'avait pas éprouvé une minute de répit. La sensibilité de la peau des membres pelviens était exaltée à l'excès, tandis que la contractilité du système musculaire était totalement anéantie. Au premier aperçu j'avais jugé cette lésion mortelle, c'est pour-

quoi je m'étais abstenu jusqu'ici de tenter une opération sanglante, de crainte d'augmenter inutilement les maux auxquels M. P.... était en proie. Mais les douleurs atroces qui continuaient à torturer le malade, me déterminèrent à tenter l'extraction du plomb, bien que je n'eusse pu le reconnaître en introduisant toute la longueur de mon petit doigt dans le trajet parcouru par le projectile. A l'aide d'une incision verticale de deux pouces d'étendue, je portai dans le fond de la blessure les pinces destinées à retirer les esquilles. L'enlèvement de cinq à six pièces d'os me donna du jour; j'engageai, en faisant levier, l'extrémité d'une forte spatule en fer entre le plomb et l'os; je parvins, à force de tentatives, à l'ébranler et à l'amener au dehors. Je reconnus ensuite qu'une petite pointe d'os comprimait la moëlle épinière, et je la redressai.

Dès ce moment M. P... cessa de souffrir, comme par enchantement. «Venez, que je vous embrasse, me disait-il, vous m'avez rendu la vie; j'étais dans l'enfér, et tous mes maux ont cessé.» Hélas! vingt-quatre heures plus tard, cet officier, d'un tempérament nerveux, et dont tout le système sensitif avait été si violemment ébranlé, fut pris d'un tétanos qui renouvela ses tortures, et il mourut peu d'heures après. M. P.... était couché dans un cabinet qui avait été percé à jour par nos boulets. Peut-être faut-il attribuer aux courants d'air dont sa chambre était traversée, le développement des accidents nerveux qui ont causé sa mort.

Cet officier, d'un courage et d'un moral à toute épreuve, me pressait de questions et voulait absolument savoir de moi s'il devait ou non survivre à sa blessure. «Je vous en prie au nom de l'amitié qui nous lie, mon bon ami, me disait-il en me serrant la main, ne me cachez pas la vérité. Je ne redoute pas la mort, et je ne veux pas être surpris par elle; j'ai des dispositions à prendre. Croyez-vous que mes blessures soient mortelles?» Ma position était bien pénible; je n'eus pas le courage de dire à M. P.... la vérité qu'il me demandait avec tant d'instance, et il mourut sans faire de dispositions, partageant une sécurité que l'humanité m'ordonnait de feindre.

Parmi les grandes opérations que j'ai pratiquées à mon ambulance, je citerai trois résections de la tête de l'humérus. Dans ces trois cas, l'extrémité articulaire de cet os avait été large-

ment perforée par le plomb, du sang et des esquilles étaient retenus dans l'intérieur du ligament capsulaire, et ma longue pratique des plaies d'armes à feu m'avait démontré qu'en me contentant d'extraire ici la portion de l'os brisé, je pouvais compter sur un bien plus grand nombre de chances heureuses qu'en extirpant complétement le bras, d'après la méthode indiquée par la plupart des auteurs en pareille circonstance. Je m'étais surtout convaincu des dangers de la temporisation, qui développe ordinairement des accidents nouveaux suivis toujours plus ou moins immédiatement de la mort. Je fis donc choix du procédé opératoire indiqué dans ma clinique des plaies d'armes à feu. Des trois militaires auxquels j'ai ainsi extrait la tête de l'humérus, deux étaient presque guéris dix-sept jours après l'opération. A cette époque je quittai Constantine, et à moins que le choléra ne les ait enlevés, ils doivent être rentrés à Bone depuis longtemps.

Le dernier est mort le troisième jour, d'une hémorragie fournie par une actériole et qui avait duré pendant toute la nuit; l'infirmier de garde s'en était aperçu de bonne heure, et me dit pour s'excuser qu'il avait craint de venir me déranger. Je ne fus pas dupe de ce mensonge, la paresse seule expliquait sa conduite. Cette nouvelle m'affligea vivement, j'aurais désiré pour l'exemple faire passer ce misérable à un conseil de guerre; mais je fus à peu près le seul à comprendre l'énormité de sa faute. Le lendemain, un autre de mes amputés auquel j'avais extirpé le bras dans l'articulation scapulo-humérale périt également d'une hémorragie lente survenue la nuit; le sang coulait à terre depuis plusieurs heures, on eut encore la coupable indifférence de ne pas m'en prévenir.

L'examen des plaies de ces deux infortunés, fait en présence de mes jeunes sous-aides, nous démontra que les lèvres que j'avais eu soin d'affronter exactement et de maintenir en place à l'aide de sutures, étaient déjà solidement réunies par une lymphe plastique coagulable, résultat d'un travail de cicatrisation, et il resta évident pour tous que si le service des infirmiers eût été fait avec plus d'intelligence, ces opérés auraient survécu à la mutilation qu'ils avaient si courageusement supportée.

Je terminerai cette revue des cas les plus intéressants qui nous furent offerts, en citant l'exemple du capitaine du génie

L... qui avait reçu une balle dans l'articulation du genou gauche au moment où, sur la brèche, il faisait effort pour enfoncer une porte entr'ouverte derrière laquelle des Arabes se tenaient embusqués. Le projectile, entré profondément dans le condyle externe du fémur, avait déterminé une simple perforation sans esquilles, et bien que l'articulation tibio-fémorale fût ouverte et que ce cas fût des plus graves, je voulus tenter de conserver le membre, parce que la lésion osseuse me paraissait de nature à pouvoir se guérir par les seules forces de la nature. J'espérais qu'un travail éliminatoire s'établissant nous faciliterait l'extraction du plomb. M. L... était d'ailleurs d'un moral fortement trempé et d'une excellente constitution. Pendant les premiers jours qui suivirent la blessure, tout alla pour le mieux ; la fièvre était modérée, la suppuration peu abondante et de bonne nature ; les chairs de la plaie, que j'avais dilatées avec mon bistouri, en m'éloignant le plus possible du voisinage de l'articulation, étaient vermeilles ; et au moment de notre départ de Constantine, notre blessé était en si bonne voie de guérison, que je lui conseillai de rester pour éviter un transport douloureux, et de crainte de compromettre une cure que je croyais dès ce moment assurée.

M. le général Fleury affectionnait particulièrement M. L., qui joignait à de grandes connaissances militaires un talent remarquable pour la peinture ; il avait fait transporter le blessé dans son logement à Constantine. Les soins généreux d'un tel ami avaient sans doute puissamment contribué à soutenir les forces morales de M. L. Peut-être même le départ du général, qui le laissait seul en présence de ses douleurs, a-t-il eu sur la suite de la maladie une influence fâcheuse. Quoi qu'il en soit, M. L., que j'avais confié, en quittant Constantine, aux soins éclairés de mon ami le chirurgien-major Philippe, ne survécut pas à sa blessure. La suppuration devint plus abondante, la résorption eut lieu, les forces s'épuisèrent, et la mort suivit bientôt ces phénomènes.

Pendant l'expédition de Mascara, le prince royal avait témoigné une sollicitude admirable pour nos blessés, jamais il ne rentrait à son bivouac sans les avoir vus et s'être assuré par lui-même qu'ils ne manquaient de rien. S. A. R. le duc de Nemours ne pouvait imiter un plus noble exemple ; aussi, depuis

le commencement de la campagne n'avait-il jamais manqué une occasion d'aller visiter les ambulances, et d'adresser à chaque blessé, dont il prenait soigneusement le nom, des paroles consolantes, qu'accompagnaient des témoignages de sa munificence. Dès notre arrivée à Constantine, le prince, suivi des généraux Valée, Fleury et Boyer, se rendit à notre hôpital, qu'il examina avec un soin scrupuleux ; et comme il était venu sans être annoncé, il nous prit sur le fait et put juger consciencieusement des hommes et des choses. Jusqu'à ce moment notre auguste visiteur et les généraux qui étaient avec lui n'avaient encore connu que le beau côté de la guerre ; cette fois la réalité se montrait à eux dans toute sa laideur. Le sol était partout couvert de blessés ; l'encombrement était tel qu'on avait peine à poser le pied même dans la cour sans heurter quelqu'un de ces infortunés et lui faire pousser immédiatement d'horribles cris. Nous étions réduits à pratiquer les grandes opérations dans une galerie sous les yeux de tous les spectateurs, et à laisser dans un coin des portions de bras et de jambes qu'on n'avait pas même eu le soin de faire enlever ; le cœur était soulevé par une odeur nauséabonde de sang, de suppuration, mêlée à une puanteur infecte qui s'exhalait du corps des brûlés. Quelques-uns de ces derniers avaient le transport au cerveau, et dans leur délire bravaient toutes nos remontrances; ils déchiraient l'appareil placé sur leurs blessures, et, poussant des cris sauvages, se traînaient à l'aventure dans les galeries, comme des spectres sanglants. Au milieu de toutes ces horribles scènes, le courage du prince ne faiblit pas un instant. Comme les gens de l'art, il sentit ses forces grandir à mesure que le tableau des souffrances humaines se déroulait à ses yeux et se couvrait de couleurs plus sombres ; au lieu d'imiter ces égoïstes, qui, pour ménager ce qu'ils appellent leur sensibilité, repoussent les malheureux, il ne craignit pas de sentir son cœur se briser et de voler à leur secours.

Celui de tous nos blessés dont l'aspect parut impressionner le plus vivement l'âme du prince, était un Zouave, qui, après avoir été brûlé par l'explosion de la mine, était tombé au pouvoir des Kabaïles. Sa tête présentait les traces de nombreuses tentatives de décolation, le crâne avait été largement ouvert dans plusieurs endroits, et à travers les fentes on voyait des portions de cer-

veau s'échapper sous forme de bavures. Le malheureux avait reçu sur le coude gauche un coup de yatagan, si fortement appliqué, que l'articulation, complétement ouverte, laissait voir les surfaces articulaires, et que le bras ne tenait plus à l'avant-bras que par quelques morceaux de peau ; ce Zouave était heureusement sans connaissance. Dans son délire, il arrachait toutes les pièces d'appareil dont on couvrait ses plaies ; sans cesse il agitait son bras, dont il faisait bâiller la plaie d'une manière hideuse. Trois jours s'écoulèrent encore avant qu'il mourût.

Mieux que personne, je pus apprécier les effets salutaires produits par la visite de son altesse royale. La diversion morale que sa présence venait d'opérer fut telle, que pour un moment toutes les souffrances physiques parurent calmées, et que le cri de la douleur fit place à des paroles de bénédiction. Là, c'était un amputé qui pleurait de joie parce que la décoration lui avait été promise ; ici, une promesse d'avancement avait rendu le calme à un officier ; ou bien un soldat reprenait courage en espérant les Invalides.

Cette scène touchante me rappelait que pendant l'expédition de Mascara, le prince royal, pour consoler un jeune officier à qui je venais d'amputer la cuisse, lui avait promis une perception. A peine arrivé à Paris, le prince lui avait fait écrire pour lui demander où il voulait résider, et selon ses désirs il fut envoyé au Pont-Saint-Esprit, où il exerce encore aujourd'hui les fonctions de percepteur des contributions.

J'attribue en grande partie les heureux résultats que j'ai obtenus pendant les expéditions de Mascara et de Constantine à la force morale rendue à mes blessés par d'augustes consolations.

Le noble exemple donné par les princes a été d'ailleurs souvent suivi par les chefs. Qu'il me soit permis de payer ici un juste tribut d'éloges au général Bro et au colonel Lamoricière, qui, pendant tout le temps que je les ai connus en Afrique, n'ont cessé de me donner les preuves d'une vive sollicitude pour les malheureux confiés à mes soins. J'ajouterai à ces noms celui du maréchal Clauzel ; peu de temps après notre retour de Tlemcen, et dans une expédition contre Medeah où j'étais fort en peine de savoir comment, sur le col de l'Atlas, je préserverais mes blessés de la neige et du froid excessif, le maréchal vint me

dire : « Docteur, si vous manquez d'abri pour vos blessés, j'exige que vous preniez ma tente.

L'ambulance établie dans la maison du califat ne devait être que provisoire ; je la considérai comme un dépôt de plusieurs secours. Je ne croyais pas qu'il fût possible (et l'expérience a depuis justifié mes prévisions) de loger, pendant tout notre séjour à Constantine, près de quatre cents blessés dans une maison qui ne pouvait en contenir commodément qu'une centaine. Je demandai avec instance que quelques mosquées, ou au moins quelques maisons choisies parmi les plus spacieuses de la ville, fussent converties en hôpitaux. J'essayai de démontrer toute l'urgence d'une mesure entreprise dans le but de diviser les blessés, de soustraire les malades aux influences fâcheuses qui résultent d'un air vicié par l'encombrement, et de permettre aux chirurgiens, grâce à une répartition plus sage, de panser plus fréquemment les blessures douloureuses. J'espérais parvenir ainsi à établir un peu d'ordre et de régularité dans le service administratif. Malheureusement une foule d'autres préoccupations firent négliger mes prières.

En arrivant à Constantine, il eût été certes bien facile de créer, en quelques heures, une demi-douzaine d'hôpitaux dans divers quartiers de la ville : il n'aurait fallu que choisir les maisons les plus propres à recevoir des établissements de cette nature, et frapper immédiatement sur les habitants une contribution en literie et en denrées, pour le service des malades. La terreur était si grande parmi les Arabes, que je ne doute pas qu'en quelques instants ils n'eussent abondamment pourvu à nos besoins ; ils nous auraient surtout apporté du sucre, dont nous fûmes complétement dépourvus au bout de quelques jours. Bien que les préjugés religieux exercent un grand empire sur les musulmans, je ne mets pas en doute que, si l'on se fût adressé d'abord au muphti pour le prier de mettre à notre disposition quelques mosquées pour le service des hôpitaux, il ne nous eût volontiers ouvert plusieurs de ces temples. Je me rappelle qu'à Alger, sous le duc de Rovigo, nos hôpitaux étant insuffisants pour l'admission de tous les fiévreux, le muphti consentit de très-bonne grâce à nous livrer momentanément plusieurs mosquées, en disant : « C'est pour le service de Dieu ; je ne puis m'y opposer. »

La grande mosquée de Constantine pouvait contenir cinq à six cents malades. En arrivant dans la ville, je compris aussitôt combien il était important que l'on mit ce vaste édifice à notre disposition ; je racontai au général Valée le fait arrivé sous le duc de Rovigo, et je le priai de s'adresser au muphti pour nous faire ouvrir cette mosquée. Le muphti, sur la demande du général, promit en effet de nous satisfaire ; mais, au lieu de la mosquée que j'avais indiquée, il nous fit ouvrir un temple beaucoup plus petit et dans lequel on ne parvint à mettre qu'une centaine de fiévreux. C'était une bien faible ressource quand il s'agissait de donner abri à un millier de malades, sans compter les blessés.

Nous avions laissé à Mansoura cinq à six cents fiévreux : la plupart n'avaient pas même un abri sons la tente ; ils étaient couchés sur un sol encore humide, sans matelas, sans couvertures, sans même un peu de paille pour reposer leurs membres. On parvint à en loger une grande partie dans l'ancien palais du bey, que nous trouvâmes rempli d'objets de campement, dont on fit la distribution aux troupes cantonnées en dehors de la ville. La direction de ces deux hôpitaux, dont le service mal organisé offrait d'immenses difficultés à vaincre, fut heureusement confiée à deux hommes d'un talent et d'un zèle éprouvés : nous voulons parler de MM. les chirurgiens-majors Hutin et Sédillot.

L'hôpital des blessés ne subit aucune amélioration pendant notre séjour à Constantine; il est vrai de dire que les rangs s'éclaircirent chaque jour de plus en plus, et que la mort se chargea du soin de procurer le désencombrement refusé d'abord à mes sollicitations. La mortalité sévit principalement parmi les soldats qu'avait atteints l'explosion. L'asphyxie produite par l'odeur infecte qui s'exhalait des corps brûlés, enleva beaucoup de ces malheureux.

J'avais rempli jusqu'au bout ma tâche et satisfait à toutes les exigences d'un devoir pénible. Je sentis le besoin de m'éloigner un peu des blessés, près desquels ma présence était moins urgente, et je voulus apporter à mes tristes préoccupations une diversion salutaire. C'est au palais du bey Achmet que j'allai demander des récréations. Pour y arriver, il me fallut circuler dans des rues étroites et tortueuses, mal pavées, infectes, rem-

plies de boue et d'immondices. Je franchis le seuil d'une porte vermoulue et de chétive apparence, mais dont l'encadrement était de marbre blanc parfaitement ciselé. Cette porte conduit à un vestibule dans lequel le bey recevait ceux qui désiraient le voir, car bien peu de visiteurs étaient admis à l'honneur de pénétrer dans l'intérieur du beylik. Les Constantinois professaient pour ce palais un respect qui allait jusqu'à la superstition. Les personnages les plus influents s'efforcèrent même de nous faire partager ce culte bizarre. Ils nous détournèrent de pénétrer dans le palais, persuadés que la colère céleste ne tarderait pas à châtier les profanateurs.

Je franchis bientôt une deuxième porte, puis une troisième, beaucoup plus forte que les deux autres. Je pus alors contempler à loisir les merveilles de ce palais mystérieux. L'habitation d'Achmet l'emporte en grandeur et en magnificence sur toutes celles de ce genre que j'avais visitées avant ce jour en Afrique. Mascara, Tlemcen, Bone, Oran, Blidah, Alger même, n'ont rien d'aussi riche ni d'aussi imposant. La vue d'un ancien cloître peut donner de l'intérieur de ce palais une idée assez juste. En visitant les cours, on se rappelle involontairement la mise en scène du troisième acte de *Robert le Diable*, à l'Opéra. Toutes les fenêtres sont grillées et s'ouvrent sur la cour. Les galeries du cloître sont pavées en marbre et soutenues par des colonnes torses de la même matière, dont les frises corinthiennes, les volutes et les feuilles d'acanthe sont d'un goût exquis. Le premier étage offre la fidèle répétition du rez-de-chaussée. Comme toute les maisons musulmanes, ce palais a la forme quadrilatérale; mais au lieu de présenter une chambre sur chacun de ses côtés, il n'en offre que sur trois faces. L'emplacement de la quatrième chambre est occupé par une triple rangée de colonnes, à travers lesquelles on aperçoit une deuxième cour construite sur le modèle de la première, puis une troisième et une quatrième. Toutes ces colonnades, qui fuient en perspective, forment un tableau délicieux qu'on ne peut se lasser d'admirer. Au milieu de chacune de ces cours, s'élève une forêt de rosiers, de jasmins, d'orangers, de grenadiers et de citronniers qui embaume l'atmosphère. On voit aussi dans l'une d'elles un immense réservoir de marbre. L'eau jaillit de ce réservoir, s'élève à une assez grande hauteur, et retombe dans de vastes coupes

superposées et d'inégale dimension, sur le bord desquelles un artiste fort habile a sculpté d'élégantes rosaces et de gracieux enroulements. Dans les eaux du réservoir on voyait un très-grand nombre de petits poissons rouges, dont les femmes du bey prenaient soin.

Le harem était une annexe de l'habitation d'Achmet. Il se composait de trois maisons fort élégantes, et contenait environ trois cents femmes, jeunes ou vieilles, blanches ou noires. Toutes étaient esclaves et destinées au service des huit sultanes que le bey avait près de lui, et qu'il avait eu la prudence d'emmener depuis plus d'un mois. L'une des femmes du harem, appelée Aïcha, était grande et belle; elle semblait avoir de vingt à vingt-quatre ans; ses cheveux, d'un noir d'ébène, descendaient en bandeau sur ses joues fraîches et roses: les traits de son visage, sans être parfaitement réguliers, étaient d'une exquise finesse et d'un charme infini. Joignez à cela de grands yeux bruns, que des cils longs et soyeux voilaient comme d'une gaze transparente, et d'où s'échappait un regard à la fois impérieux et caressant. La physionomie d'Aïcha, même lorsqu'elle exprimait l'effroi ou la prière, restait digne et imposante. Achmet avait distingué cette femme, et les autres esclaves lui obéissaient comme à une reine; elle marchait l'égale de l'eunuque auquel le bey avait confié la garde du sérail.

Cet eunuque était un nègre âgé de trente ans environ pour lequel on professait dans le sérail une très-grande vénération. Peu de temps après l'entrée des Français dans le palais du bey, il s'était enfui comme s'il eût voulu protester par son absence contre les profanations qu'il redoutait; il passait pour un habile diplomate; on assurait même qu'Achmet n'avait pas de secret pour son confident, et qu'il lui avait révélé dans quelle partie du palais étaient enfouis ses trésors. Aussi, l'eunuque devint-il dès ce moment un personnage fort important. On le fit chercher par la police, et on finit par le trouver après quelques jours de perquisitions; mais, soit qu'il ne sût rien, soit qu'il voulût garder le secret, il fut impossible d'obtenir de lui aucune révélation. Les dénégations de l'eunuque n'empêchèrent pas de faire des recherches dans plusieurs parties du palais. On fit même pratiquer des fouilles en sa présence, afin d'étudier sa physionomie et de lire les émotions qu'elle pouvait refléter;

mais ces fouilles ne fournirent aucun indice, et la figure de l'eunuque resta impassible.

Il est probable que nous nous exagérions l'importance de ce trésor et qu'Achmet l'avait emporté dans sa fuite. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on ne trouva pas un fusil, ni un yatagan, ni même une bride ou une selle de quelque valeur dans tout le palais du bey. Nous retrouvâmes une grande partie des objets qu'un an auparavant nous avions abandonnés à Mansoura au moment de notre retraite : c'étaient des couteaux portant l'écusson des armes de France, des chandeliers, voire même des bougies, une batterie de cuisine et du linge de table qui avaient appartenu à S. A. R. le duc de Nemours.

Dans d'autre parties du beylik, on trouva de grands flacons remplis de sulfate de quinine hermétiquement fermés, et dont le bey faisait probablement fort peu de cas. On découvrit aussi des caisses qui avaient appartenu au payeur de l'armée, des débris de voitures que nous avions abandonnées, et nous fûmes fort surpris de retrouver les roues de ces voitures ajustées à des affûts de canons placés en batterie sur les remparts de la ville. Ces trouvailles éveillèrent en nous de pénibles souvenirs : en 1835, nous avions éprouvé une émotion non moins douloureuse en retrouvant à Mascara une grande partie du matériel qu'Abd-el-Kader nous avait enlevé à l'affaire de la Macta.

Une chambre du palais était remplie de toiles de coton imprimées, à l'usage des femmes du harem. Parmi ces étoffes, on découvrit un morceau de drap blanc où était tracé en gros caractères le nom de M. Gunin-Gridaine, fabricant à Sedan. Je proposai au général Valée d'utiliser une partie de ces percales en les faisant confectionner en chemises pour nos malades par les esclaves que le bey nous avait laissées ; ma proposition fut approuvée et mise immédiatement en exécution. Mais les femmes d'Achmet, habituées à une vie de mollesse et de sommeil, savaient à peine coudre et n'avaient ni dés ni aiguilles.

Je me fournis d'aiguilles et de dés auprès des soldats qui gardaient le palais, je donnai pour chefs ouvrières aux esclaves deux cantinières, et je parvins bientôt à envoyer plusieurs centaines de chemises à nos blessés, qui, pour la plupart, n'en avaient pas. Dans les premiers jours, les femmes d'Achmet s'exécutaient de bonne grâce ; mais ces dés, qui avaient servi à

des carabiniers, n'allaient pas aux mains de ces couturières improvisées, et pour pouvoir coudre, elles furent obligées d'envelopper de linge leurs petits doigts. Ces occupations parurent d'abord les distraire, elles se plaisaient surtout à faire remarquer leurs mains potelées et mignonnes, dont le travail n'avait pas altéré la forme et la blancheur. Bientôt pourtant la couture les ennuya, et elles se couchèrent, en alléguant pour prétexte qu'elles avaient mal à la tête, qu'elles étaient malades, et quand je leur répondis que j'étais médecin, elles n'en continuèrent pas moins à jouer la comédie et à me présenter le bras, pour prouver qu'elles avaient la fièvre : *Tobib maritte,* médecin, me disaient-elles du ton le plus lamentable, je suis malade. Cette disposition maladive persista jusqu'à la vue du sabre, dont les cantinières crurent devoir s'armer pour les effrayer.

Quelques jours après l'arrivée du prince au palais, Aïcha eut la courtoisie de lui envoyer des mets de couscoussou, qu'elle avait fait préparer au harem. Ces mets ressemblent beaucoup à ceux que nous désignons sous le nom de poule au riz, avec cette seule différence que le riz est remplacé par le couscoussou, espèce de semoule grossière. Les indigènes, et les femmes surtout, font un grand usage de couscoussou ; elles doivent à cet aliment une grande partie de l'énorme embonpoint qui les distingue, et que les Arabes considèrent comme une beauté. Aïcha nous envoya aussi plusieurs fois du café préparé à la manière des indigènes. Ce café est extrêmement léger, d'un parfum exquis, et peut être pris impunément en grande abondance. Pour le préparer, on le pile dans un mortier, afin de le réduire en poudre impalpable, on fait chauffer de l'eau dans laquelle on a mis un peu de cette poudre pour la colorer, et quand l'eau est bouillante, on en verse dans une tasse où l'on jette à l'instant du sucre et de la poudre de café. L'infusion s'opère à la minute. Des ordres sévères furent donnés pour faire respecter les femmes du harem ; pour un grand nombre, ces ordres étaient à peu près inutiles, car la plupart se trouvaient naturellement défendues par une laideur repoussante ; les négresses surtout étaient hideuses, l'une d'elles eût été digne, par sa carrure monstrueuse, de figurer dans un cabinet d'histoire naturelle : ses bras étaient de vrais poteaux, et tout son corps était taillé

bien plutôt sur le patron de l'hippopotame que sur celui de la race humaine.

Tandis qu'on prenait, dans le palais, une foule de précautions pour empêcher qu'une communication pût s'établir du dehors avec les femmes renfermées dans le harem; tandis que, par une discrétion bien rare chez des vainqueurs, on remettait le soir toutes les clés à la belle Aïcha, afin qu'elle pût fermer les portes du sérail sur elle-même, celle-ci profitait de la sécurité qu'elle nous devait, pour travailler sans relâche, aidée de ses compagnes, à faire une brèche dans un mur de clôture, afin d'arriver dans la rue et de communiquer avec des musulmans. On s'aperçut de la brèche, et déjà l'on cherchait les coupables dans l'armée, quand des indigènes vinrent nous détromper et nous annoncer qu'un grand nombre de femmes avaient pris la fuite, grâce au trou pratiqué dans le mur, et s'étaient retirées chez des habitants de la ville.

C'était Aïcha qui s'était chargée de nous faire les honneurs du sérail; elle proposa, un jour, de nous donner une soirée mauresque suivie d'un bal : sa proposition fut acceptée, et j'eus le bonheur d'être du petit nombre des invités.

Vers huit heures du soir, nous nous rendîmes au harem où la réception eut lieu dans une cour qui avait été décorée avec un goût ravissant. Partout on foulait les tapis les plus précieux. Les galeries et les colonnes de marbre étaient ornées de draperies, dont les couleurs fraîches et variées reflétaient délicieusement la lumière projetée par plus de cent bougies. Deux à trois cents femmes, assez richement habillées pour la plupart, étaient mollement assises sur des divans, les jambes croisées selon la mode orientale, et chacune d'elles appuyait nonchalamment son bras sur l'épaule de sa voisine. Aïcha vint nous recevoir et nous conduisit sous une galerie où des siéges avaient été disposés pour nous recevoir. La soirée s'ouvrit par la danse des négresses. A un signal donné, une musique barbare se fit entendre. Le chant était accompagné par des tambours de basque et des flûtes de roseau; ce dernier instrument ne produit d'autre son qu'un nasillement fort peu harmonieux, qui paraît agir vivement sur les sens des Arabes. Une négresse, tenant dans l'une et l'autre main de petits foulards qu'elle agitait avec assez de grâce, resta d'abord devant nos yeux, parfaitement droite et

immobile. A cette immobilité succéda bientôt une agitation imperceptible, qui, augmentant peu à peu, sembla de moment en moment trahir davantage le trouble des sens. Bientôt les mouvements devinrent rapides et multipliés, sans cesser de s'astreindre à la cadence. La musique redoubla aussi d'activité, et la danse de cette bacchante finit par ressembler à des convulsions. Éperdue, échevelée, elle se roulait violemment à terre comme si elle eût été prise subitement de vertige ou de folie.

La danse des Mauresques fut, à l'exaltation près, la répétition assez fidèle de celle des négresses, seulement les Mauresques dansent avec beaucoup plus de calme et infiniment plus de grâce. Pendant qu'elles exécutent ces danses lascives, leurs beaux yeux noirs paraissent animés du feu de l'amour; des chants pleins de passion viennent augmenter leur ivresse; le désir ne saurait être exprimé plus voluptueusement que par leur attitude suppliante, leur taille brisée, leur corps flexible et presque renversé.

On servit ensuite des sorbets, des pâtisseries, du café, et après être restés environ une heure dans le harem, nous quittâmes la fête, fort surpris d'une ordonnance si nouvelle.

Le général Valée ne savait quel parti prendre à l'égard de ces femmes, qui toutes demandaient leur liberté. Accéder à ce désir, les abandonner ainsi et sans asile, c'eût été les exposer à la brutalité de nos soldats. Le général eut l'idée de les remettre sous la sauve-garde du muphti, qui, après avoir refusé d'abord, finit par consentir à les recevoir chez lui. Deux d'entre elles, qui étaient de Constantinople où elles avaient leurs parents, s'adressèrent au prince, afin qu'il eût pitié d'elles, et qu'il les fît conduire à Bone où elles pourraient s'embarquer pour leur ancienne patrie. Ces deux femmes, nommées Guelsem et Guelmïa, avaient tout au plus quinze à seize ans; elles étaient jolies, et le son de leur voix était d'une douceur ineffable : il fut impossible de résister à leur prière. En ce moment, sans doute, elles sont retournées sous le toit de leur père, où elles bénissent les Français qui les ont arrachées à l'esclavage et à l'exil.

Quant aux femmes qui se retirèrent chez le muphti, elles n'ont probablement pas dû s'applaudir beaucoup de la chute de leur ancien maître, car dès leur arrivée, le muphti commença par les dépouiller de tous les bijoux qu'elles avaient emportés et qui

appartenaient au bey; je crois bien que, trafiquant de ces esclaves comme d'un vil troupeau, le prêtre musulman les aura vendues, par la suite, à quelque chef de tribu.

Le palais d'Achmet est la seule habitation de Constantine qui mérite d'être visitée. La Casauba, qui, dans presque toutes les villes d'Afrique, est hérissée de canons et sert de résidence aux beys, n'offrait qu'une batterie armée de quatre ou cinq pièces d'artillerie destinées à battre le plateau de Mansoura, et dirigées par conséquent contre les ennemis du dehors. Dans presque toutes les autres villes, au contraire, cette forteresse est placée sur le point culminant et semble menacer principalement les habitants qui tenteraient de se mettre en état de rébellion contre leur chef.

La Casauba contient ordinairement un palais, mais dans la citadelle de Constantine il n'y avait que de mauvaises masures: le palais du bey ne renfermait d'ailleurs qu'une centaine de fusils et pas un seul canon; tout dans le beylik annonçait la confiance et une grande sécurité. Cela me ferait croire qu'Achmet n'était peut-être pas aussi exécré des siens qu'on s'est plu à le dire.

Nous avons déjà fait connaître les impressions produites sur nous par le panorama de la ville vue des hauteurs voisines; mais on ne peut réellement avoir une idée exacte de Constantine qu'après avoir fait le tour de ses remparts. Si l'on excepte un seul point, celui par lequel nous l'avons attaquée, Constantine est défendue de tous côtés par d'affreux précipices; la nature l'a entourée d'une enceinte de blocs pierreux entre lesquels est creusé un large canal; cette muraille indestructible circonscrit presque complétement la place. On remarque dans ces rochers des divisions cubiques qui présentent l'aspect d'amas de grosses pierres jointes entre elles par un ciment ferrugineux. Dans ces bizarres constructions de la nature, on croit presque reconnaître la main de l'homme. On découvre aussi dans les crevasses des rochers du fer et du cuivre à l'état d'oxide et de sulfure.

Au fond des précipices dont nous venons de parler, l'Oued-Rumel bondit en écumant; pendant les équinoxes, ce torrent est toujours grossi par les eaux pluvieuses; il circonscrit la ville dans ses quatre cinquièmes environ et disparaît quelquefois complétement à la vue pour s'engager sous des voûtes qui ont

jusqu'à cent pieds de hauteur. Ces voûtes sont naturelles et semblent avoir été creusées insensiblement par les eaux du torrent; l'une des plus remarquables se trouve au nord de la porte d'El-Cantara; elle offre l'aspect d'un pont immense, jeté entre l'escarpe et la contre-escarpe de la place pour servir de communication entre la ville et un rocher qui la domine. C'est par cette issue que sortaient les assiégés pour venir nous attaquer sur notre position de Mansoura. Ce point est assez vulnérable, et l'on pourrait profiter de cette disposition topographique pour s'emparer de Constantine par surprise; si, en 1836, le maréchal Clausel avait eu les notions que nous avons acquises depuis, il est probable qu'il serait entré dans la place en l'attaquant par cette position.

L'Oued-Rumel sort d'une masse immense de roches calcaires. Il forme d'abord une belle cascade au pied du plus élevé des rochers qui entourent la ville. Du sommet de ce rocher, qui n'a pas moins de deux cents toises de hauteur, le bey faisait précipiter les criminels et les femmes adultères; c'est la rochee Tarpéienne de Constantine.

Au sud-est de Constantine, le rocher qui forme l'escarpe de la place, au lieu d'être taillé à pic comme dans les autres points, présente de distance en distance une légère pente. Au moment de notre entrée, un grand nombre des soldats d'Achmet profitèrent de ces talus pour s'échapper en se laissant glisser le long de grosses cordes fixées solidement aux remparts. Il y eut un moment où la terreur fut si grande, qu'une foule de femmes et d'enfants ne craignirent pas, pour échapper à nos soldats, de recourir à ce moyen; mais beaucoup de ces malheureux ayant lâché trop vite la corde qui les soutenait, tombèrent d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds sur des rochers aigus. Trois jours après notre entrée dans Constantine, on apercevait encore, sur les rochers rougis par le sang, cinquante à soixante corps de femmes et d'enfants, mutilés, presque nus, et la plupart dans un état de putréfaction avancée. En portant pendant quelques instants mes regards sur ce tableau hideux, je vis remuer çà et là un bras ou une jambe, et je compris que la vie n'était pas éteinte chez tous ces infortunés. Des soldats ne craignirent pas de s'exposer aux plus grands dangers, pour aller à travers les précipices leur porter des aliments; ils parvinrent à rappeler à

la vie une malheureuse femme qui s'était précipitée du haut des remparts avec son enfant à la mamelle ; ce jeune enfant avait été tué par la chute et fut trouvé près de sa mère.

De la partie sud-ouest de Constantine, l'œil découvre un tableau riant et animé. A l'ouest, s'étend la belle et fertile vallée qu'arrose l'Oued-Rumel ; des coteaux, des prairies, des rivières, des jardins, égaient le paysage ; au sud, à l'est et à l'ouest, la vue est bornée par des montagnes dont la forme est variée à l'infini. A la suite de riches collines en partie cultivées et couvertes d'une forêt de chênes verts et de châtaigniers, s'élèvent à pic des rochers arides, sans chemins frayés, sans trace de culture. Au delà de cette dernière enceinte, le désert étale ses plaines de sable où l'œil se lasse à suivre les légères traces des gazelles mêlées à l'empreinte des griffes de la hyène et du lion. Du point de vue où nous étions, cette perspective immense et variée paraît ravissante, mais pour jouir complétement du spectacle féerique qu'il découvre, le voyageur doit perdre le souvenir des hordes féroces qui peuplent ces belles contrées.

Il faudrait à peu près quarante minutes pour faire le tour de l'enceinte de Constantine. Cette ville est certainement bien moins grande qu'Alger ; mais comme les rues sont si étroites qu'un passant, les bras étendus, pourrait presque partout en toucher les deux côtés, comme les maisons sont tellement serrées qu'il n'y a pas une toise de terrain perdue, et qu'il n'existe pas même une place publique, j'estime que le chiffre de la population pouvait bien être de vingt-cinq à trente mille habitants avant l'émigration qui a suivi notre victoire.

Les maisons de Constantine, comme celles de Médéah et de Tlemcen, sont couvertes en tuiles ; aussi ces villes ont-elles de loin une physionomie tout européenne. Les architectes ont dû abandonner le système de terrasse que l'on trouve à Alger, à Bone, à Oran, et dans la plupart des villes d'Afrique. L'hiver sévit en effet dans ces contrées avec une rigueur singulière, et le séjour prolongé des neiges sur ces plates-formes ne manquerait pas d'amener de grands dégâts.

Ces maisons sont d'ailleurs bâties sur le modèle des maisons d'Alger ; elles représentent les côtés d'un quadrilatère et s'élèvent rarement à plus d'un étage. On entre d'abord sous un vestibule où le musulman établit son salon de réception, afin de

n'introduire jamais d'étrangers dans l'intérieur de son domicile ; de là on pénètre dans une cour carrée, éclairée directement par le soleil, et pavée en marbre chez les gens riches. Autour de cet espace quadrilatéral s'élèvent d'élégantes colonnes de marbre, dont le fût est presque toujours tordu comme un pas de vis, et dont le chapiteau est sculpté en relief. Ces colonnes soutiennent des archivoltes d'une forme ogive; les travées, entièrement libres, laissent pénétrer sans obstacle le jour dans les chambres, dont les portes et les fenêtres s'ouvrent sur la galerie couverte qui circonscrit la cour. Le premier étage est la fidèle répétition du rez-de-chaussée, et quand il existe un deuxième étage, l'aspect de trois colonnades superposées est des plus hardis et des plus gracieux. La forme des chambres est rectangulaire; les mur sont blanchis à la chaux. On n'y voit ni papier ni cheminées. Le plafond est orné de sculptures plus ou moins riches ; le plus souvent il est composé de solives où l'on a peint à l'huile des bandes rouges et vertes. Le sol est recouvert de tapis ou de nattes. Quelques trous pratiqués dans le mur, dans des directions opposées, servent de ventilateurs et entretiennent la fraîcheur en été. Du reste, ces habitations ont assez de ressemblance avec nos cloîtres, la jalousie des Orientaux étant le seul goût consulté par l'architecte.

Les maisons sont dominées çà et là par des pyramides blanches semblables à des clochers. Ce sont les minarets qui couronnent les mosquées, et du haut desquels, à défaut de cloches dont le son ferait fuir les musulmans, des crieurs, auxquels on donne le nom de muezzins, appellent cinq fois par jour le peuple à la prière, en disant : « Dieu est grand; Dieu est grand ; allez à la prière ; il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

L'opinion générale est que si les muezzins ne se purifient pas exactement, Dieu envoie des myriades de rats dans la ville et que les denrées ne peuvent se conserver. On sait que les muezzins exercent sur leurs co-religionnaires une grande influence, et que c'est par leurs cris qu'ils firent entendre à une heure dont ils étaient convenus entre eux, qu'a été donné le signal de la révolte du Caire. Ces crieurs, par suite des grands efforts qu'ils font subir à leur larynx, sont sujets à une hernie de la membrane thyro-hyoïdienne, qui se révèle au moment où ils élèvent la voix,

par le développement d'une poche aérienne. Cette maladie donne à la voix un timbre métallique et caverneux, comme j'ai eu occasion de l'observer à Alger, sur un vieillard.

Les mosquées représentent généralement une enceinte presque circulaire, dont la voûte a la forme d'un dôme. Autour de cette enceinte règne une galerie appuyée sur deux ou trois rangées de colonnes qui soutiennent des arceaux où sont transcrits des versets du Coran. Le sol des mosquées de Constantine était recouvert de nattes assez grossières. Au moment de notre entrée à Alger, nous avions trouvé dans ces temples de riches tapis, qui, depuis ont eu une autre destination.

Constantine contient plusieurs bains d'étuves, les seuls dont les Orientaux fassent usage. Lorsqu'on entre dans une maison de bains, on se trouve d'abord dans un vestibule garni d'estrades sur lesquelles sont disposés d'excellents divans. Là on échange, contre d'amples draperies de coton, ses vêtements européens; on chausse la sandale à l'épaisse semelle de bois, et, ainsi déguisé, on est introduit dans la salle des étuves, soutenus à droite et à gauche par de jeunes Maures, dans la crainte d'une chute sur les dalles de marbre, qui sont très-glissantes. La gêne de la respiration est d'abord extrême; on craint de suffoquer, et déjà on voudrait retourner en arrière; mais peu à peu la poitrine se dilate, l'oppression disparaît, et les poumons fonctionnent largement, en toute liberté. Après un repos de quelques instants, les pores de la peau s'ouvrent et donnent passage à une sueur abondante. Le moment est venu alors de se dépouiller de tout vêtement; on ne garde qu'une ceinture, dont l'usage est prescrit par la décence, ensuite on s'étend snr des dalles échauffées à une température qui paraît d'abord insupportable, mais dont le corps ne tarde pas à s'accommoder parfaitement. Alors paraissent deux jeunes gens presque nus, à la peau basanée, dont la tête est entièrement rasée, à l'exception du sommet, où il reste une poignée de longs cheveux qui leur donne une air diabolique. Ils sont chargés de l'opération du massage et s'acquittent de leur tâche admirablement bien; ils ont soin d'exercer sur les articulations des tractions douces, mais assez fortes néanmoins pour les faire toutes craquer : le bruit pourrait effrayer s'il n'était innocent, et jamais suivi de la moindre douleur. Les masseurs parviennent à faire craquer ainsi les articulations des côtes et

même celles des apophyses épineuses de la colonne vertébrale. Pour obtenir ce dernier résultat, l'un des masseurs, après vous avoir retourné sur le ventre, vous grimpe sur le dos, et applique avec force ses talons sur l'épine dorsale, le long de laquelle il descend lentement à l'aide de petites secousses latérales qu'il imprime à son corps. Après être revenu plusieurs fois à cette manœuvre, il s'arrête un instant, vous saisit à la fois par une main et par un pied, et porte ces deux membres à la rencontre l'un de l'autre pour vous courber en demi-cercle. Ce premier temps de l'opération terminé, il vous promène sur tout le corps un gant tissu de poils de chameau, dont sa main est armée. Ce frottement donne à la peau de la souplesse, de l'élasticité, et active singulièrement les propriétés vitales. Sous l'empire de cette gymnastique salutaire, le système musculaire se développe, le jeu des articulations devient plus libre et plus facile.

Le bain se termine par un savonnage de tout le corps, et par de nombreuses ablutions d'eau tiède; une queue de cheval sert de brosse ou d'éponge et fait mousser le savon absolument comme le pinceau à barbe. Les masseurs, après vous avoir essuyé parfaitement à l'aide d'épaisses serviettes en coton, vous couvrent de nouveau du costume bédouin, et vous ramènent sur les estrades de la première chambre d'entrée, où vous trouvez un excellent lit pour vous reposer jusqu'à ce que la transpiration soit complétement dissipée. Pendant tout ce temps, un léger massage est exercé sur les membres, par dessus les couvertures. Tant que dure cette opération, très-efficace pour absorber complétement l'humidité, du café, d'excellents sorbets, et une pipe tout allumée, vous sont offerts par la main d'un esclave. L'influence de ces bains est très-salutaire contre les rhumatismes, les maladies articulaires et cutanées; ils procurent aux membres une agilité remarquable. En les quittant, on éprouve un état de bien-être parfait mêlé d'une langueur voluptueuse qui a pour les Orientaux un charme infini.

Les bains d'étuves ne sont pas les seuls qui existent à Constantine. Au pied des remparts de cette place, on découvre, au sud et à l'est, des sources d'eaux thermales, dont l'analyse n'a pas été faite, mais qui paraissent analogues à celles de Hammam-Mescoutine. La température de ces sources est à 20 degrés centi-

grades ; leur renommée s'étend au loin et attire dans la belle saison une foule d'Arabes infirmes.

Le cimetière de Constantine est situé à l'est de la ville, dans un champ sans clôture, sur les hauteurs de Coudiat-Aty. Il se fait reconnaître par une multitude de dalles blanches placées horizontalement au-dessus de la fosse des morts de qualité. Une ouverture d'un pouce carré, qui se trouve à la tête de ces tombeaux, livre passage à l'air extérieur, sans qu'une coutume si contraire aux lois sanitaires ait pu triompher des préjugés. C'est par cette ouverture que les parents du défunt se mettent en rapport avec lui; c'est par là que chaque jour ils lui apportent de quoi boire boire et de quoi manger. Les Arabes, en accomplissant ce devoir de leur religion, se déchirent les joues avec les ongles, et accompagnent de contorsions cadencées ces paroles psalmodiées sur un ton lamentable : « Malheur sur nous ! Pourquoi nous as-tu abandonnés ? que te manquait-il ? n'avais-tu pas tes femmes, tes chevaux, tes armes ? »

Les tombes sont en maçonnerie ; toujours dirigées vers l'orient, elles supportent à leur extrémité deux petites pyramides. Au milieu du cimetière s'élève une mosquée dont l'enceinte étroite est surmontée d'un petit dôme : c'est l'ermitage d'un marabout, espèce de solitaire en grande vénération parmi les Arabes, et affectant une exactitude scrupuleuse dans la pratique des lois du prophète. On a coutume de consulter ces solitaires dans les maladies, dans toutes les circonstances fâcheuses de la vie ; ils distribuent des amulettes et des talismans dans lesquels les Arabes ont une grande confiance. Je citerai à ce sujet un fait qui s'est passé devant moi. Mustapha-Pacha, l'un des Maures d'Alger les plus considérables, dont le fils, encore en bas âge, venait d'être atteint d'une fièvre cérébrale, fit appeler un médecin français qui lui prescrivit des sangsues à la base du crâne, pour dégorger l'organe souffrant ; mais Mustapha ne comprit pas ce raisonnement, se mit dans une violente colère, et déclara que jamais il ne consentirait à laisser ainsi dévorer son enfant. Il alla aussitôt consulter un marabout, qui lui donna un verset du Coran transcrit sur un morceau de papier, en lui recommandant bien de le faire délayer dans un verre d'eau tiède, d'y ajouter, pour rendre le remède plus actif, quelques raisins secs, et de faire avaler, bon gré mal gré, ce spécifique au petit malade. Le lendemain, ce

pauvre enfant était mourant. En désespoir de cause, son père, vivement sollicité par des Français, ses amis, consentit à recourir aux sangsues, et à sa grande surprise, son fils fut rappelé à la vie.

L'influence immense et vraiment magique exercée par les marabouts sur leurs co-religionnaires, pourrait, je le pense, tourner aisément au profit de nos établissements du nord de l'Afrique. Je suis convaincu que l'on parviendrait à s'attacher ces prétendus saints sans beaucoup d'efforts diplomatiques ; il ne faudrait pour cela que les traiter avec déférence, et, surtout, les attirer par l'appât de l'argent, moyen de persuasion auquel les *saints de Mahomet* ne savent pas plus résister que le Basile de Figaro.

On sait avec quelle habileté le marabout Abd-el-Kader a fait tourner sa puissance spirituelle au profit de son ambition. Mais Abd-el-Kader est un marabout d'une autre trempe que les autres ; il a l'ambition de régénérer sa caste, de faire sortir de leur longue léthargie les descendants de Mahomet : aussi est-il douteux que l'or triomphe jamais de sa noble ambition.

Le bey Achmet avait aussi fait un appel aux fidèles croyants. Quoiqu'il ne fût pas marabout, sa voix avait eu néanmoins de l'écho parmi les plus fanatiques de ses co-religionnaires, qui étaient accourus de tous les points de sa province pour se renfermer dans les murs de Constantine. Au moment de notre arrivée, plusieurs castes de musulmans, et surtout un grand nombre de juifs séjournaient dans la ville. Ces castes musulmanes étaient au nombre de cinq, les Turcs, les Maures, les Coulouglis, les Arabes et les Kabaïles.

Les Turcs, dont le nombre diminue de jour en jour, composaient la milice du bey ; tous étaient soldats et se recrutaient dans l'Asie mineure. Cette caste privilégiée possédait les honneurs, la richesse, et tendait chaque jour, par ses mœurs oisives et dissolues, à tarir les sources de la vie sociale.

La caste des Maures est la plus nombreuse. La civilisation n'a pu vaincre entièrement leur paresse naturelle ; cependant quelques arts utiles sont cultivés parmi eux. Ils savent fabriquer des armes, de la quincaillerie grossière, des objets de menuiserie, des selles et des tapis. Un grand nombre s'adonnent aussi aux travaux de l'agriculture.

L'union des Mauresques avec les Turcs a formé une nouvelle

caste, qui est celle des *Coulouglis*. C'est à tort qu'on a prétendu que ces derniers n'héritent d'aucun des priviléges de leurs pères ; c'est à tort qu'on a écrit que, confondus avec les Maures, ils ne peuvent aspirer aux dignités ni aux hautes charges de l'état, et que, pour les dédommager, les Turcs s'efforcent de leur assurer une fortune indépendante. Avant l'occupation française, les Coulouglis recevaient une solde comme les Turcs, et plusieurs d'entre eux arrivaient à de hauts emplois. C'est ainsi que le bey de Constantine, bien qu'il fût Coulougli, était arrivé au beylik sans y avoir été porté par des circonstances extraordinaires, et même avant la prise d'Alger.

Les Arabes tirent leur origine de l'Asie, et le caractère primitif de cette nation ne s'est point altéré. Les uns, comme les Bédouins de la plaine, sont cultivateurs et ont des demeures fixes ; les autres mènent une vie nomade et habitent sous la tente : ce sont les Arabes Bédouins. Tous se distinguent par une fierté sauvage et indomptable. Passionnés pour l'indépendance, ils méprisent souverainement les autres nations. Chez eux, l'astuce est profonde et la paresse excessive. Cruels et cupides, ils répandent le sang, ils commettent le vol avec un égal plaisir. L'extérieur de ces hommes est d'ailleurs en rapport avec leur caractère. Ils sont presque tous d'une maigreur excessive, et la plupart n'ont pour vêtement que des lambeaux. Rien n'approche de la laideur de leurs traits et de la malpropreté de leurs personnes.

Les Arabes sont gouvernés pas des scheiks auxquels ils ne paient le tribut que par contrainte ; encore savent-ils souvent s'y soustraire en fuyant dans le désert.

Les Kabaïles sont tous d'une haute taille et d'une constitution athlétique. Leur regard est hardi et plein de feu, leur démarche assurée, l'expression de leurs traits est mâle et fière ; ils ne couvrent jamais leurs jambes ni leurs épaules. Cette caste, formée du mélange des diverses nations, n'est point nomade, et habite ordinairement les montagnes. Le courage uni à la persévérance est un trait distinctif du caractère des Kabaïles ; mais ces grandes qualités sont obscurcies par de plus grands défauts, tels que l'avarice, la méfiance, la duplicité. Ces barbares obéissent en aveugles à l'impulsion que les marabouts leur communiquent. Ils font encore la guerre comme au temps

des Romains. Alors comme aujourd'hui, ils avaient pour système de cerner leur ennemi de toutes parts, de ne jamais résister à une attaque sérieuse, de ne combattre qu'avec des forces supérieures, et de se tenir le plus souvent en embuscade dans les buissons. Ils sont économes de leur poudre, et, grâce à leur système d'attaque, il leur arrive rarement de la dépenser inutilement. Étendus à terre, se retenant par la main gauche à un corps solide, tel qu'une grosse branche d'arbre, ils appuient leur fusil sur le bras ainsi fixé, ils ajustent avec soin, et presque toujours ils atteignent le but.

Malgré leur barbarie, ces peuples honorent la mémoire des braves ; mourir les armes à la main est regardé chez eux comme un grand honneur, tandis que la honte s'attache à la mémoire de quiconque meurt de vieillesse.

Toutefois ces coutumes ne sont guère observées rigoureusement que par les Kabaïles des montagnes. Les mœurs des générations qui habitent le littoral sont moins sauvages et moins tranchées. Les Kabaïles d'Alger, par exemple, portent un grand respect aux vieillards, et celui qui arrive parmi eux à un âge très-avancé, prend un caractère de sainteté, prérogative qu'ils partagent du reste avec les aliénés, qu'on regarde comme inspirés par le prophète.

Toujours prêts à combattre, les Kabaïles préfèrent l'indépendance et la misère aux douceurs d'une vie plus tranquille, achetée au prix de leur liberté. Il est extrêmement difficile et dangereux de les attaquer dans les gorges de leurs montagnes, et le succès n'a que très-rarement couronné les entreprises de ce genre. Ou bien les Kabaïles déjouent par la fuite les projets de l'assaillant, ou bien ils se vengent, par la trahison, de ses attaques, et les troupes de l'ennemi sont massacrées dans les défilés.

Les juifs, dans la régence d'Alger, déploient peut-être pour le commerce une plus grande aptitude qu'en Europe. Avant la conquête, ils étaient plongés dans le plus déplorable avilissement ; écrasés par les impôts et les corvées, ils étaient pour les musulmans un objet de mépris, et n'opposaient aux mauvais traitements et aux injures qu'une attitude basse et rampante. Afin de les distinguer des autres castes, on ne leur permettait de porter que des vêtements de couleur noire. Cette vie d'opprobre et de servitude les a rendus à la longue lâches et pusillani-

mes. J'ai vu des enfants maures, âgés de douze ans, battre des juifs qui étaient dans la force de l'âge. Quand ils se disputent entre eux, les cris les plus affreux retentissent, les plus dures invectives sont échangées, mais jamais on n'en vient à des voies de fait. Aujourd'hui les mêmes lois régissent les musulmans et les juifs, et les Français n'établissent aucune distinction entre les deux peuples. Cette conduite équitable afflige les musulmans, et ils voient avec peine renverser la barrière qui les séparait de cette nation avilie. Les synagogues sont dénuées de tout ornement ; les richesses que les juifs auraient pu y étaler leur eussent été bientôt ravies. Éclairés par une mauvaise lampe, ces temples sont peu propres à émouvoir au souvenir de la religion de David et de Moïse ; ils ne rappellent que la misère et l'avilissement de leurs descendants actuels.

On trouve à Constantine, comme dans tous les états barbaresques, des nègres qui forment une classe à part dans la population. Ces nègres arrivent par caravanes de l'intérieur de l'Afrique, et vivent en esclavage chez le maître qui les a achetés. Les hommes accomplissent les devoirs les plus pénibles de la domesticité, les femmes lavent les maisons tous les jours et y entretiennent une propreté admirable. Les nègres sont d'excellents serviteurs, susceptibles du plus grand attachement. En voici un exemple :

Le capitaine G... était allé à la chasse à quelques lieues d'Alger ; surpris par des cavaliers arabes, il eut la tête tranchée. A cette nouvelle, le nègre qu'il avait à son service depuis un an, donna tous les signes de la douleur la plus profonde, et c'est en vain que les amis de son maître cherchèrent à le consoler : il fut bientôt pris d'une fièvre accompagnée de transport au cerveau, et il a conservé une paralysie presque complète des extrémités inférieures. Aujourd'hui, on le voit encore dans les rues d'Alger, faible, décharné, se cramponnant à deux mains après une longue canne de roseau pour soutenir son corps, véritable squelette qu'il traîne péniblement de porte en porte, en mendiant son pain.

Tous les nègres ne sont pas esclaves, quelques-uns sont affranchis. Ils obtiennent ordinairement cette faveur quand un patron riche et puissant vient à mourir ; sa famille donne alors la liberté à quelques domestiques noirs.

Les habitants de cette terre qui a vu naître les pères de la médecine, ne connaissent aujourd'hui d'autre médecin que la nature, d'autres remèdes que ceux dictés par l'ignorance et la superstition. Ce n'est point qu'ils professent du mépris pour l'art de guérir; loin de là, les médecins sont parfaitement accueillis chez eux. Ce titre est même le seul qui puisse mettre un frein à leur barbarie et les empêcher de massacrer un étranger; ils ne sont alors humains que pour eux-mêmes, et l'intérêt personnel fait taire, en cette seule occasion, leur férocité.

La saignée du bras est, chez eux, le remède universel; mais ils ont aussi recours très-souvent à des scarifications qu'ils pratiquent en promenant un rasoir légèrement et avec vitesse à la surface de la peau, de manière à multiplier rapidement le nombre des piqûres, sans pénétrer profondément. Ils choisissent souvent la partie postérieure et moyenne des jambes, ainsi que les régions des tempes, pour y pratiquer cette opération. La turgescence de la face produite par des ligatures fortement serrées autour du cou, indique le moment de passer le tranchant du rasoir sur les téguments des régions temporales ; la division de l'épiderme fait naître à l'instant de nombreuses gouttelettes de sang dont l'émission est favorisée à l'aide d'un cylindre de bois promené sur ces parties.

Des matrones juives, n'ayant aucunes notions médicales, s'occupent aussi de l'art des accouchements. J'ai été témoin d'une foule d'accidents dus à leur ignorance. Elles possèdent des remèdes, réputés infaillibles contre la stérilité, et se livrent souvent à de coupables manœuvres pour déterminer l'avortement.

Chez ces peuples, qui depuis des siècles sont toujours en guerre avec leurs voisins, le traitement des plaies d'armes à feu aurait dû atteindre à un haut degré de perfectionnement. Il n'en est cependant rien, et cette partie de l'art est entièrement restée dans l'enfance. Toute blessure est généralement abandonnée aux seuls efforts de la nature, et pour peu qu'elle offre de gravité, elle devient mortelle.

L'instinct vient en aide quelquefois à l'inexpérience des médecins arabes, et les moyens employés pourraient souvent aboutir à une guérison parfaite, si ceux qui les appliquaient s'étayaient davantage sur des notions exactes de l'organisation

humaine. C'est ainsi qu'ils ont soin d'entourer le membre fracassé d'une espèce d'*étoupade,* composée de poils de chameau, agglutinés avec du blanc d'œuf; ils soutiennent aussi ce membre à l'aide d'un bracelet formé de fragments de roseaux ; l'emploi de ce bracelet offre en cette circontance de véritables avantages, à cause de la légèreté et de l'élasticité des roseaux. Ils emploient également, et quelquefois avec succès, un autre bandage inamovible, dont une foule de chirurgiens, d'ailleurs fort distingués, se disputent en ce moment l'invention à l'Académie des Sciences. Ce bandage, composé de compresses et de bandes, est arrosé d'eau dans laquelle on a délayé de la farine; en séchant, il acquiert une si grande solidité, que toutes les pièces qui le composaient se trouvent réunies en une seule. Quelques blessés restent difformes après la guérison ; d'autres conservent toute leur vie des ulcères fistuleux, la plupart sont victimes d'accidents inflammatoires.

Ordinairement les Arabes meurent sans songer à la mort; leur religion et leurs affaires civiles n'exigent point qu'ils soient avertis de leur fin prochaine ; aussi marchent-ils jusqu'au dernier moment, et alors ils tombent étendus sur le sol, sans jamais quitter leurs vêtements.

Le malade prévoit-il sa dernière heure, il se recommande au prophète, et la face tournée vers l'orient, il attend la mort. Son trésor, enfoui dans la terre, reste perdu pour les siens ; le Kabaïle moribond n'oserait en révéler le secret, même à son fils, que l'avarice pourrait rendre parricide.

Dans les combats, les Arabes enlèvent leurs blessés, et même leurs morts, avec le plus grand soin, et au péril de leurs jours ; ils aiment mieux les traîner à la queue de leurs chevaux, même à travers les buissons, que de les abandonner à l'ennemi. Leur manière de combattre n'a pas changé depuis les Romains ; alors comme aujourd'hui, ils avaient l'habitude de galoper en cercle autour de leurs ennemis, de tomber avec acharnement sur les traînards, de jeter un croc, attaché à une corde, sur le premier cadavre qu'ils pouvaient atteindre, et de s'enfuir en le traînant à la remorque pour le dépouiller et lui couper la tête. Aucun ordre ne règne dans leurs attaques ; ils arrivent à toute bride, déchargent leurs fusils et disparaissent, n'opposant jamais de résistance au choc de l'ennemi.

Les Arabes ont tous la tête rasée et ne conservent que l'épi, poignée de cheveux par laquelle l'ange doit les enlever pour les transporter au troisième ciel; aussi ne redoutent-ils rien tant que d'avoir la tête séparée du tronc. C'est par suite de ce préjugé qu'après avoir impitoyablement massacré nos blessés, ils n'oublient jamais de leur trancher la tête, et qu'ils poussent même leur féroce fanatisme jusqu'à déterrer les morts pour pratiquer sur des cadavres la décolation. Les représailles de cette nature, qu'on exerce à leur égard, les irritent vivement, et peut-être, dans l'intérêt de notre colonisation en Afrique, faudra-t-il réserver ces représailles pour des peines exceptionnelles. Quand ils en ont le temps, les Arabes coupent aussi les poignets de leurs ennemis, et à leur retour dans les tribus, ils étalent avec fierté ces dépouilles sanglantes.

La férocité des Arabes paraîtra peut-être moins révoltante, si on réfléchit aux passions qui les animent dans les combats. Les guerres des Arabes ne se font point par des hommes soldés. Les populations entières prennent part à la lutte. C'est plutôt un ensemble de duels qu'un conflit entre des intérêts généraux. Aussi les combattants sont-ils toujours animés par la colère et ne font-ils point merci. Quand ils avaient à soutenir les attaques des Turcs, la même férocité les animait. Tout blessé turc avait la tête coupée, et cette dépouille rapportait ordinairement une cinquantaine de francs. Ils n'ont pas dérogé à leurs habitudes guerrières en notre faveur; mais il est vrai dire que nous avons usé de représailles.

Quatre jours s'étaient déjà passés depuis la prise de Constantine quand on vint nous apprendre que, le 17 octobre même, M. le prince de Joinville devait nous rejoindre avec une colonne qui était impatiemment attendue. Cette colonne, commandée par le colonel Bernelle, était composé du 61e et du 26e régiment. Leur concours, qui nous eût été si précieux le 13, devait encore nous être très-utile dans cette circonstance, pour réparer les pertes de l'armée, qui avait dans les hôpitaux environ 1000 à 1200 hommes blessés ou fiévreux, et sous les drapeaux un grand nombre de soldats épuisés et incapables de faire un service actif. Malheureusement les régiments qui nous arrivaient étaient contaminés par le choléra, et pendant la route trois hommes étaient morts avec tous les symptômes de cette maladie.

Fallait-il ou non admettre ces troupes en libre pratique? Le séquestre eût été chose difficile, et à moins de faire cantonner les troupes à une bonne lieue de la ville, à Soumac par exemple, leur isolement eût été illusoire si, comme je le pense, l'influence cholérique se transmet par l'air. Pour quiconque envisageait la question au point de vue sanitaire, abstraction faite des exigences de stratégie, exigences devant lesquelles tout devait céder pour le moment, le renfort qui nous arrivait n'était donc plus qu'une calamité redoutable. La nécessité fit loi, nous ouvrîmes les portes de Constantine au choléra, et ainsi que je l'avais prédit, il y prit bientôt domicile. Dès le 21, des symptômes de cette cruelle maladie se manifestèrent sur quelques soldats de la garnison, et le 22, à trois heures après midi, le choléra avait envahi les hôpitaux et sévissait sur un grand nombre de fiévreux. Ce qui est digne de remarque, c'est que ce fléau respecta, durant les dix premiers jours, l'ambulance des blessés, bien qu'on y eût déposé des cholériques pendant plusieurs heures et à plusieurs reprises pour leur administrer les premiers secours. Les cholériques, ne devant pas rester avec les blessés, étaient tout de suite évacués sur les hospices des fiévreux. Il paraît qu'après notre départ de Constantine, le fléau n'épargna plus cette ambulance et fit périr un grand nombre d'amputés qui étaient fort avancés dans leur guérison. On avait déjà remarqué, lors de l'apparition du choléra à Paris, que cette maladie avait moins de sympathie pour les blessés que pour les fiévreux. Cela tient-il uniquement à ce que les blessés étant généralement dans de meilleures conditions physiques que ces derniers, trouvent, dans leur organisation, une plus grande somme de force pour lutter contre l'influence du fléau? Ou bien, les blessures dont l'effet ordinaire est de provoquer un écoulement purulent, deviennent-elles de véritables émonctoires par lesquels s'échappe le poison cholérique? Si cette dernière hypothèse était admissible, comme je ne suis pas éloigné de le croire, peut-être serait-il convenable, à l'approche du choléra de se faire placer un petit vésicatoire sur quelque partie du corps.

J'estime que ce fléau nous a enlevé à Constantine 4 à 500 hommes, mais ces ravages paraîtront moins affligeants si on considère qu'à Constantine la plupart des victimes du choléra auraenit succombé tôt ou tard à de graves altérations organiques.

Le fléau n'a fait que hâter leur mort, et les efforts de l'art n'auraient abouti qu'à prolonger de peu de jours leur douloureuse existence.

Nous avons dit, au commencement de cette relation, comment le 12e régiment de ligne, venu de Marseille où régnait le choléra, avait, peu de jours après son débarquement, transmis cette maladie à Bone. Nous avons vu comment on avait réussi à préserver cette ville pendant quelques jours des atteintes du mal en éloignant les troupes des murs de la place et en les séquestrant au fort Génois ; ce délai, on se le rappelle, avait permis à l'armée d'éviter le fléau en se mettant immédiatement en marche pour Constantine. Eh bien! depuis le 27 septembre jusqu'au 22 octobre, il ne se montra pas un seul cas de choléra dans toute l'armée expéditionnaire; mais sur ces entrefaites, deux régiments communiquent avec une ville infectée par le choléra ; ces régiments passent la nuit au camp de Medjez-Amar où ce fléau avait été apporté de Bone, et ils arrivent le 17 octobre à Constantine après avoir perdu en route trois hommes qui avaient eu des crampes et la cyanose. J'annonce au lieutenant général Valée que cette maladie va nous être transmise par ces régiments, et cette prédiction malheureuse se réalise.

S'il m'est permis d'exposer quelques réflexions, après ces faits livrés à la science dans toute leur nudité, je répondrai d'abord négativement à une question ainsi posée : Le choléra se transmet-il ou non par le contact? Assurément, si on attache un tel sens au mot *contagieux*, le choléra n'est pas une maladie contagieuse; pour peu que l'opinion contraire eût quelque vérité, il faudrait qu'une immense mortalité eût été observée parmi les médecins et parmi toutes les personnes qui approchent les cholériques. Or, les observations recueillies jusqu'à présent ne tendent nullement à établir un fait pareil.

Le choléra, selon moi, se transmet par infection, par rayonnement d'un foyer d'où émanent des miasmes dont l'air est le véhicule. Qu'on me passe l'expression de miasmes, je n'y tiens nullement; j'ai voulu seulement exprimer par ce terme l'influence cholérique, cette influence subtile, insaisissable, sous l'empire de laquelle le fléau s'étend et se développe. En un mot, le choléra me paraît présenter dans sa production une grande analogie avec les fièvres intermittentes, sauf cette immense dif-

férence, toutefois, que dans le second cas, l'influence est endémique et stationnaire. Dans l'un et l'autre cas, le foyer agit par rayonnement, et l'intensité de son action est en raison inverse des distances.

Les émanations miasmatiques acquièrent une nouvelle force et s'exercent dans une plus grande sphère de rayonnement, quand de fortes chaleurs succèdent à des pluies abondantes, dans les endroits marécageux, et c'est alors qu'apparaissent les fièvres intermittentes pernicieuses. Le choléra a aussi sa période d'augmentation; son influence, faible d'abord, n'agit que sur les personnes prédisposées, soit par des altérations organiques, soit par la peur. A mesure que le nombre des victimes augmente, l'influence cholérique augmente aussi d'intensité, le choléra nourrit, pour ainsi dire, le choléra, et tel dont l'organisation était assez richement dotée de puissance réactive pour lutter avec avantage contre les premières influences cholériques, finit par succomber dans la lutte, parce que son ennemi, terrassant plus de victimes, a puisé dans ses triomphes de nouvelles forces toujours croissantes. Arrivé à son plus grand degré d'intensité, le choléra opère d'immenses ravages jusqu'à ce qu'il ne trouve plus que des organisations réfractaires à son influence, époque à laquelle il décroît pour disparaître enfin complétement.

Si l'on envisage ainsi ce fléau, il est évident qu'il n'est pas contagieux dans l'acception de ce mot, mais qu'il est transmissible par infection, qu'il est transmissible par l'air, et que, par conséquent, le système de quarantaine, tel qu'il existe aujourd'hui, est complétement illusoire. Je regarde également comme à peu près inutile tout effort tenté pour s'opposer à la marche du choléra ; mais lorsqu'il fait une station dans une localité quelconque, je pense que l'autorité devrait favoriser, de tous ses moyens, l'émigration des personnes inutiles. On parviendrait ainsi, non-seulement à diminuer le nombre des victimes livrées au fléau, mais aussi à priver le choléra d'une grande partie de ses éléments meurtriers. Jusqu'à présent, au contraire, on n'a pas craint de répandre sur les émigrants le blâme et l'ironie. Il importe, à mon avis, que ces erreurs soient combattues. Que les médecins restent à leur poste d'honneur, soit ; que les autorités qui doivent veiller à l'administration des secours donnés aux indigents ne s'enfuient pas, c'est à merveille ; mais que des gens inutiles se

sacrifient pour un faux point d'honneur, qu'ils se vouent de gaieté de cœur au choléra pour en augmenter l'intensité et amener ainsi un plus grand nombre de victimes : une telle opinion est inhumaine, et je la repousse.

Le lieutenant général Valée profita de l'arrivée des nouvelles troupes pour renvoyer son artillerie de siége avant le retour des pluies équinoxiales. Le convoi, déjà bien lourd par lui-même, contenait de plus une centaine de caissons sur lesquels avaient été soigneusement déposés cinq cents militaires blessés ou fiévreux que l'on évacuait sur les hôpitaux de Bone.

Cependant le général Valée, suppléant à la faiblesse du corps par l'énergie de la volonté, travaillait, avec la plus grande activité et de toute sa puissance, à remplacer, par une autorité nouvelle, le pouvoir que nous venions de détrôner. Les difficultés étaient grandes, et la position du chef que nous allions investir de notre confiance, pouvait devenir, par la suite, fort périlleuse. Le nouveau bey devait, par sa naissance et par sa probité, exercer une certaine influence sur les habitants ; il fallait surtout qu'il fût doué d'assez de clairvoyance pour apercevoir le côté faible de sa position. L'élévation d'un chef imposé par une armée conquérante, devait en effet blesser la nationalité de ses concitoyens et les croyances de ses co-religionnaires. Pour ne pas s'aliéner les cœurs, le nouveau bey devait donc, loin d'imiter la cupidité et le despotisme de ses prédécesseurs, ne pas se dépouiller de la seule popularité à laquelle il lui fût permis d'aspirer encore, celle qu'un peuple, dominé à la fois par la soif de l'or et l'instinct de l'égalité, accorde spontanément au désintéressement et à la justice.

Ces vertus, le général Valée crut les rencontrer dans la personne du fils de l'ancien cheik de Constantine ; il le nomma donc caïd de cette ville en limitant son autorité au seul rayon de la place. Ce musulman descendait d'une famille très-ancienne et dont les aïeux avait habité Constantine cinq cents ans auparavant. Il était âgé de trente ans, et son costume offrait une très-grande recherche. Sa figure était noble, quoiqu'un peu efféminée : l'expression de douceur ineffable répandue sur sa physionomie, rappelait les portraits du Christ tracés par les grands maîtres de la peinture.

Sur ces entrefaites on apprit l'arrivée du fameux chef Farhat,

qui amenait à sa suite une troupe nombreuse de cavaliers. Farhat était depuis longtemps l'ennemi déclaré du bey Achmet; une haine mortelle séparait ces deux chefs. Farhat avait entretenu depuis plusieurs mois des relations avec le gouverneur Damrémont et lui avait offert son concours pour l'expédition contre Achmet. Le gouverneur avait accepté ses offres, et afin qu'il pût se rencontrer à heure fixe avec notre armée, sous les murs de Constantine, il lui avait fait connaître le jour où nous devions quitter le camp de Medjez-Amar. Mais soit que Farhat, pour prendre une décision, voulût attendre l'issue de la lutte, soit qu'il lui eût fallu plus de temps qu'il ne le croyait pour rassembler ses cavaliers dispersés sur les limites du grand désert, toujours est-il qu'il arriva trop tard et qu'il nous offrit son concours dans un moment où il était devenu à peu près inutile : s'il était arrivé à temps, on aurait pu le mettre à la poursuite du bey, et on aurait obtenu d'immenses résultats de notre victoire, si, comme on peut le croire, il était parvenu à s'emparer de la personne d'Achmet.

Comme on adressait à Farhat quelques reproches sur son retard, il nous fit une de ces réponses gasconnes, pleines de finesse, qui sont si familières aux Arabes. « Je n'ai jamais » douté un instant, s'écria-t-il, que vous ne prissiez Constan- » tine, et je me serais bien gardé d'arriver avant l'événement, » de peur qu'Achmet ne s'enorgueillît d'avoir eu à lutter contre » nos forces combinées, et que les Arabes ne pussent m'attri- » buer la victoire. Vous venez de frapper un coup qui va retentir » jusqu'au fond du désert, et j'ai voulu laisser aux Français » l'honneur du triomphe. »

Farhat avait une troupe bien montée et prête à tenir campagne. Son lieutenant était un chef renommé que les Arabes désignaient par un surnom bizarre, celui de *danseur sur la lame d'un sabre;* on le surnommait aussi le *grand serpent du désert.* Farhat fit camper ses cavaliers en dehors de la ville, et après un repos de quelques jours, il prit instruction du général Valée, qui le nomma aga de la plaine, puis il se mit en route pour aller à la poursuite d'Achmet. J'ai appris qu'il est entré en vainqueur dans la ville de Tugurthe, où l'on prétendait que l'ancien bey s'était retiré chez son beau-père avec ses femmes et son trésor. J'ignore si Farhat a découvert le

trésor ; mais je sais qu'il n'a pu encore s'emparer d'Achmet.

Depuis notre séjour à Constantine, le temps n'avait cessé d'être au beau fixe et nous en avions profité pour renvoyer notre lourd matériel et une partie de nos malades. Grâce à ces précautions, notre marche, au moment du départ, devait être bien facilitée. Nous avions organisé un nouveau pouvoir partagé entre Mohamed, caïd de Constantine, et Farhat, aga de la plaine. Afin de ne pas compromettre les résultats de notre conquête et de consolider la puissance des chefs que nous venions d'élire, on laissa dans cette ville une garnison de trois mille hommes, commandée par le colonel Bernelle, et composée de troupes de différentes armes. Je fis une dernière visite aux blessés que je devais laisser à Constantine et auxquels je m'étais vivement attaché ; je les quittai en partageant leurs pénibles émotions et en recevant leurs derniers adieux.

Le 29 octobre, à midi, l'armée quitta les murs de Constantine, et M. le duc de Nemours, qui avait eu le commandement de l'avant-garde en venant, prit celui de l'arrière-garde au retour.

Dès le premier jour de marche, nous fîmes ramasser à la gauche de la colonne plus de soixante soldats atteints du choléra. Le lendemain, vingt-cinq nouveaux cas se déclarèrent ; le troisième jour, on n'en compta plus que dix, et à partir de ce moment le foyer cholérique avait tellement perdu de son intensité par la marche continue de l'armée et par le renouvellement incessant de l'air, qu'il resta désormais sans action, et il ne fut, pour ainsi dire, plus question de cette affreuse maladie.

Nous revîmes avec joie nos anciens bivouacs. Le repos que nous y prenions n'était cette fois troublé par aucune inquiétude. Nous revenions satisfaits, et notre glorieuse mission touchait à son terme. Nous ne rencontrâmes pas un seul ennemi sur notre route, et plusieurs chefs de tribus, qui un mois auparavant nous étaient hostiles, vinrent nous faire des protestations d'amitié.

Le 1er novembre, nous fîmes notre entrée dans le camp de Medjez-Amar, où le choléra avait enlevé soixante-dix à quatre-vingts victimes, et nous allâmes camper une demi-lieue plus loin, dans un de ces sites délicieux qu'on ne rencontre que sur les bords de l'admirable vallée de la Seybouse. Le lendemain,

à notre arrivée à Nechmeya, l'armée fut dissoute, et le prince, en quittant son commandement, adressa aux troupes qui composaient sa brigade, l'ordre du jour qui suit :

PREMIÈRE BRIGADE. — ORDRE DU 2 NOVEMBRE.

« Au moment de quitter la première brigade, le maréchal de camp éprouve le besoin d'exprimer aux troupes qui la composent combien il a été satisfait de leur conduite pendant la campagne. Vous aviez l'honneur de la France et de l'armée à soutenir ; par votre patience dans les fatigues et les privations, par votre courage dans les combats, vous avez eu la gloire d'ajouter un beau fait d'armes à ceux qu'elles comptaient déjà.

» Quant à moi, je suis heureux et fier de m'être trouvé à votre tête dans une aussi belle circonstance. Je ressens un vif regret d'être obligé de vous quitter si tôt, mais je garderai toujours avec moi le souvenir des troupes qui ont composé la première brigade ; puissent-elles aussi se rappeler leur maréchal de camp !

« Le maréchal de camp, commandant la 1re brigade de l'armée expéditionnaire.

» LOUIS D'ORLÉANS.

» Nechmeya, le 2 novembre 1837. »

Le beau temps nous avait favorisés depuis notre départ de Constantine, et il continua jusqu'à notre retour à Bone, qui eut lieu le 3 novembre. L'armée fut reçue sous les murs de cette ville, par un groupe nombreux d'habitants qui étaient accourus à notre rencontre. MM. le duc de Nemours et le prince de Joinville restèrent encore quelques jours à Bone. Après ce temps, M. le prince de Joinville remonta sur son vaisseau, pour continuer son grand voyage de mer.

Le 8 novembre, nous nous embarquâmes avec M. le duc de Nemours sur le bateau à vapeur *le Phare*, qui devait nous ramener en France. Mais avant de quitter l'Afrique, le prince voulut visiter tous les point occupés par nos troupes. *Le Phare* alla successivement toucher à la Calle, à Bougie, à Alger et à Oran,

le mauvais temps n'ayant pas permis de descendre à Mostaganem ni à Arsew, où il n'existe pas de port.

Nous restâmes quelques jours à Oran; nous y attendions un courrier de France, mais notre espoir fut trompé. Le bruit de la réception brillante que le midi préparait à M. le duc de Nemours n'avait pu parvenir à Oran, et dans cette circonstance le prince forma le projet de retourner en France par l'Océan et d'aller débarquer au Hâvre.

En réalisant ce plan, nous devions visiter Tanger et Gibraltar, examiner le fameux détroit de ce nom, voir l'Espagne, et surtout éviter cette mortelle quarantaine qui nous aurait été infligée dans le port de la Méditerranée. Enfin, en allant débarquer au Hâvre, il paraissait certain que nous arriverions à Paris huit ou dix jours plus tôt qu'en passant par Toulon. Tous ces motifs, il faut en convenir, avaient quelque valeur. Restait une question décisive à trancher. Notre bateau à vapeur pourrait-il supporter sans danger une si longue traversée? Or, la réponse du commandant Sarlat n'exprimait à ce sujet aucun doute. « Les Anglais, dit-il, font la traversée de Gibraltar à Falmouth deux fois par semaine, en tous temps et dans toutes les saisons; pourquoi ne la ferions-nous pas? » Cette réponse s'adressait à notre patriotisme et levait tous les obstacles.

Pendant notre séjour à Oran, le prince passa une revue des troupes qui composaient le corps d'armée de M. le lieutenant général Bugeaud. Ce corps était admirable de tenue et de discipline. L'état sanitaire était d'ailleurs très-satisfaisant. La sollicitude éclairée du lieutenant général avait obtenu les plus heureux résultats.

Nous allâmes visiter, à deux lieues d'Oran, sur la route de Tlemcen, le camp de Bridia, et nous fûmes agréablement surpris à la vue des beaux travaux d'agriculture et de jardinage exécutés par les troupes sous les ordres du général Bugeaud, qui, non moins bon administrateur qu'habile général, avait partagé des terres entre chaque soldat.

Les environs d'Oran sont couverts de bruyères et d'arbustes épais, où les sangliers trouvent une abondante nourriture et se montrent par troupes nombreuses. L'occasion était belle pour leur donner une chasse, et nous nous procurâmes cette récréation, pour laquelle les indigènes sont passionnés. Les cavaliers

des tribus voisines se déployèrent en cercle dans un rayon de deux lieues au moins. Une montagne fort élevée, placée près de la mer, et appelée la montagne des Lions, fut choisie pour point central de leurs opérations. Les sangliers ayant fui devant les cavaliers arabes, qui déjà obéissaient parfaitement à l'appel de nos trompes de chasse, se trouvèrent acculés en grand nombre au pied de la montagne des Lions, et c'est alors que nous fondîmes sur eux, le sabre d'une main et un pistolet de l'autre. Il s'en échappa un très-grand nombre, et néanmoins quinze d'entre eux restèrent sur le champ de bataille.

Nous quittâmes Oran le 20 novembre, et après dix-huit heures de navigation, nous abordâmes à Tanger, où nous eûmes la libre pratique. De Tanger nous revînmes sur nos pas dans le détroit, et en six heures de temps nous fûmes au mouillage de Gibraltar, où les Anglais nous firent une brillante et affectueuse réception.

Nous visitâmes le rocher inexpugnable qui domine cette ville et commande le détroit. Ce rocher, flanqué de sept cents pièces de canon, compose tout un arsenal. Il est creusé de voûtes souterraines immenses. Au premier abord les nombreux moyens de défense que les Anglais y ont accumulés paraissent formidables; mais si l'on réfléchit à la position géographique de Gibraltar, qui ne peut être enlevée que par famine, on ne tarde pas à rester convaincu qu'ils n'ont déployé là qu'un vain luxe de guerre, et qu'ils auraient pu faire un meilleur usage de leur temps et de leurs trésors. En effet, le grand nombre de canonniers qu'il faudrait employer pour faire jouer toutes ces batteries amènerait bientôt la disette, et d'ailleurs le rocher sauterait en éclats à chaque détonation un peu considérable.

Je ne tardai pas à me mettre en relations avec M. Gillkrest, chirurgien en chef des troupes qui tiennent garnison à Gibraltar, et je dois à la rare obligeance de cet habile confrère des détails fort intéressants sur l'organisation large et libérale des officiers de santé de l'armée anglaise. Je lui dois surtout d'avoir pu visiter avec soin les hôpitaux militaires.

J'ai été frappé de la bonne distribution de ces établissements; elle doit singulièrement faciliter le service administratif. Les salles sont d'une propreté extrême; les murs sont blanchis à la chaux, et on renouvelle le blanchissage assez souvent pour

qu'ils ne présentent jamais de souillures. Les lits sont très-espacés, et accompagnés chacun d'une petite table où le malade peut prendre ses repas. Des ventilateurs sont convenablement disposés pour renouveler l'air, sans pour cela établir de courants dont le voisinage pourrait devenir dangereux. Pour la première fois, je suis entré dans les salles d'un hospice sans être suffoqué par cette nauséabonde atmosphère qui exerce sur l'économie une si fâcheuse influence. A Gibraltar, sur ces rochers arides où le terrain, apporté par les bras de l'homme, est rare et d'un très-grand prix, le gouvernement anglais a repoussé toute économie dont la santé du soldat aurait dû souffrir; il a trouvé moyen de disposer, pour les hôpitaux, d'un emplacement très-vaste; il les a dotés de jardins plantés d'arbres où les malades peuvent prendre un exercice salutaire. Ces hôpitaux sont complétement isolés et ne touchent à aucune habitation. Grâce à cette disposition, le jour y pénètre de tous les côtés, sans obstacle. Ils forment un grand rectangle, à peu près comme les maisons algériennes, et, comme elles, ils ont aussi des galeries au rez-de-chaussée et au premier étage, pour servir de promenoir quand il pleut.

En Angleterre, les officiers de santé militaires ne sont nommés qu'après des examens très-sévères, et ne forment qu'une seule classe, qui est celle des chirurgiens. Ce corps compacte et homogène repose sur des attributions larges et bien définies. Des chirurgiens inspecteurs font de fréquentes tournées dans les hôpitaux et les régiments, correspondent directement avec le ministre de la guerre, donnent seuls des notes sur la capacité de leurs subordonnés, et proposent ceux d'entre eux qui, par leur mérite, sont dignes d'avancement.

Ce corps reçoit une très-forte solde; ceux qui en font partie jouissent de la plus grande considération. M. Gillkrest portait l'uniforme complet de colonel, avec les épaulettes. Les chirurgiens militaires ne se recrutent pas, en Angleterre, parmi les hommes que leur peu de capacité ferait végéter dans la carrière civile; c'est de leurs rangs qu'on voit sortir, au contraire, les plus grandes illustrations de la chirurgie.

Les officiers de santé des corps, bien loin d'envoyer les malades de leurs régiments dans un hôpital où ceux-ci passent en des mains étrangères, traitent eux-mêmes les soldats, dont ils

connaissent depuis plusieurs années les habitudes et les maladies. Le gouvernement anglais donne ainsi un utile emploi aux chirurgiens des régiments, et il économise le traitement qu'on paie en France aux médecins des hospices.

Dans les hôpitaux anglais, le chirurgien en chef est maître absolu; il peut exercer sans crainte son contrôle administratif; toutes ses prescriptions s'accomplissent sans fraude et avec la plus grande exactitude. Le prix de la journée d'hôpital est très-minime. Enfin tout le service m'a paru atteindre, dans les hôpitaux militaires anglais, à un haut degré de perfectionnement et de simplicité.

M. Gillkrest me mit en rapport avec ses collaborateurs, dont j'ai pu apprécier la profonde érudition médicale; ils possèdent une bibliothèque très-riche en bons ouvrages, et à laquelle arrivent tous les journaux d'Europe, et même ceux de l'Amérique. Ces messieurs, qui connaissaient tous mes nouveaux procédés opératoires, m'ont interrogé longtemps sur le militaire auquel j'ai extirpé tout le membre inférieur en l'amputant dans l'articulation qui fixe la cuisse au bassin, et j'ai eu le bonheur de pouvoir leur dire que ce militaire est à l'Hôtel des Invalides de Paris depuis deux ans. Guthrie, chirurgien anglais, avait obtenu un succès analogue au mien sur un Français qu'il avait opéré à Waterloo. Delpech, de Montpellier, a compté également un succès dans une opération semblable. Ces trois exemples de guérison après une opération si terrible sont à peu près les seuls bien avérés qui existent jusqu'à ce jour. Nous nous étions aussi longtemps entretenus du procédé que j'ai imaginé pour l'opération de la pierre. Un soldat anglais était, dans ce moment, atteint de cette maladie, et j'avais consenti, sur l'invitation de ces messieurs, à l'opérer le lendemain; mais dans la soirée, nous levâmes l'ancre et nous partîmes pour Cadix.

Nous nous arrêtâmes dans cette ville une journée, afin de donner le temps à l'équipage de notre bateau à vapeur de faire une ample provision de charbon de terre, et de là nous fîmes voile vers la France. Mais un bien fâcheux accident devait précéder notre retour. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, nous naviguions à la hauteur de Lisbonne, quand M. le duc de Nemours, se promenant sur le pont du bâtiment, que la pluie avait rendu glissant, tomba enveloppé dans son manteau, et

se fractura l'olécrane du bras gauche. Le fragment supérieur, tiré par le muscle triceps, était remonté de douze à quinze lignes, et l'écartement qui existait au lieu de la fracture permettait d'y loger aisément le pouce. En comprimant légèrement le membre dans cette partie, je sentis de la crépitation ; mais je ne pus distinguer si cette crépitation était due à la présence de petites pièces d'os provenant de la brisure de l'olécrane, ou si elle n'avait pas pour cause la présence d'un épanchement sanguin.

Mon premier soin fut de réduire cette fracture. Or, pour cela, il fallait vaincre la puissance musculaire qui tirait l'olécrane en haut, et, par conséquent mettre dans un état de relâchement le muscle triceps, qui s'insère à cet os. Dans ce but, il était indispensable que le bras fût droit et non fléchi dans l'articulation du coude, comme on le conseille généralement. A l'aide de ces préliminaires et d'une compression douce et continue exercée sur le fragment supérieur, je rapprochai ce dernier du cubitus, et la fracture se trouva bientôt réduite sans occasionner de douleur. Restait à remplir une deuxième indication chirurgicale, qui était de maintenir la fracture réduite : un appareil que je disposai avec soin répondit à cette nouvelle exigence (1). Il fallait de bonne heure aussi nous prémunir contre l'inflammation, suite inévitable de toutes les fractures. Dans de telles circonstances, on se hâte ordinairement de couvrir la partie souffrante de sangsues, dont les piqûres sont arrosées avec de l'eau tiède, ou recouvertes d'un cataplasme chaud. Ce moyen, au lieu de répercuter l'inflammation et de l'enrayer à tout jamais, détermine une congestion locale, en favorisant l'afflux des liquides. Aussi voit-on constamment, dans ce cas, survenir en quelques heures une tuméfaction dont les suites sont quelquefois bien fâcheuses. Je me gardai donc bien de recourir, en ce cas, à la méthode ordinaire : l'eau glacée, employée avec discernement, est, à mon avis, le meilleur répercussif de l'inflamma-

(1) Cet appareil consiste en un bandage roulé à partir de l'extrémité des doigts jusqu'à l'omoplate, en une pyramide de compresses placées sur le sommet de l'olécrane, et que maintiennent des tours de bandes jetés sur le coude en forme de huit chiffré, et en une attelle fixée à la face antérieure du bras pour s'opposer à sa flexion.

tion. Deux accidents sont à éviter, il est vrai : d'une part la gangrène, qui apparaîtrait bientôt si l'on stupéfiait le membre pendant un temps trop prolongé, et, d'une autre part, les phénomènes inflammatoires qui se manifestent avec le caractère le plus grave quand on laisse le membre se réchauffer en suspendant par intervalles les arrosements, qui doivent être continus. Mais une main habile et prudente peut aisément éviter ces deux écueils.

Pendant sept jours et sept nuits le bras de son altesse royale fut arrosé avec de l'eau glacée dans laquelle j'avais ajouté quelques gouttes d'extrait de saturne afin d'augmenter les propriétés sédatives de ce liquide. Cet arrrosement provoquait un grand soulagement, la souffrance, qui était nulle, se renouvelait pour peu que l'eau se réchauffât par le calorique qu'elle avait enlevé au membre souffrant.

Vingt-quatre heures après l'accident, nous triomphions si complétement de l'inflammation, que le prince put se faire hisser dans son fauteuil, sur le pont du bâtiment, afin de jouir de la vue du port de la Corogne, où le mauvais temps nous avait contraints de relâcher. Nous avions d'ailleurs des avaries à réparer par suite du feu qui avait pris pendant la nuit, dans les soutes à charbon, et dont on avait eu beaucoup de peine à se rendre maître. On crut un instant que la flamme allait gagner les voiles et les cordages couverts de goudron, et que l'incendie deviendrait général. Déjà le commandant avait fait disposer une embarcation pour nous mettre à la mer , et nous étions à quinze lieues des côtes ; mais heureusement ses craintes ne se réalisèrent pas.

Après avoir employé l'eau froide pendant tout une semaine, je laissai le bras se remettre graduellement, et pour la première fois la chaleur du membre n'était plus accompagnée de douleurs. Le malade trouvait même que le retour du calorique dans son bras, qui était jusque-là resté froid comme un marbre, lui était agréable, et c'est alors que je le fis arroser d'une eau tiède fortement chargée d'opium gommeux en dissolution. Le bien-être qui résulta de ces fomentations fut extrême, et je les continuai pendant quarante-huit heures. Je renouvelai le bandage, la réduction de la fracture était parfaite et la tuméfaction du bras était à peine sensible ; aucune douleur ne se faisait plus

sentir ; seulement un peu de chaleur régnait encore dans la région du coude.

Le prince se levait chaque jour et restait dans un fauteuil disposé de manière à ce que le bras malade fût soutenu dans une position horizontale. Mais afin qu'il pût se promener sans être entouré de deux ou trois aides pour soutenir le membre souffrant, un appareil fut confectionné avec infiniment de soin par M. Desperis, chirurgien du *Phare*, qui m'avait aidé dans mes pansements (1).

Depuis son accident, le prince ne pouvait plus voyager en voiture ; aussi en arrivant au Hâvre, le 9 décembre, prit-on soin de disposer un bateau à vapeur sur lequel nous continuâmes notre navigation jusqu'au quai des Tuileries.

J'avais dit au prince que, vers le dix-huitième jour du traitement, je lèverais l'appareil, afin de pouvoir imprimer à l'articulation du coude quelques mouvements de flexion dont le résultat ne pouvait être que salutaire.

Nous touchions à ce terme, et l'appareil fut levé en présence du roi et du prince royal, ainsi que de M. Marjolin et MM. Pasquier père et fils, chirurgiens du roi. J'avais désiré moi-même que la lésion fût examinée par quelques-unes de nos célébrités chirurgicales.

La tuméfaction du membre était à peine sensible ; on sentait avec la pulpe du doigt une fracture légèrement oblique à la partie moyenne de l'olécrane. Le cal était en travail, et la soudure des os s'opérait sans écartement, sans substance fibro-cartilagineuse intermédiaire, comme cela a toujours lieu quand l'affrontement des fragments n'est pas parfait. Je saisis le coude de manière à soutenir l'olécrane avec le pouce et à lutter contre la puissance musculaire qui s'y insère, et je pus ainsi, sans craindre de rompre le cal, ni de l'alonger, imprimer une très-grande flexion en agissant doucement et par degrés. Je réappliquai ensuite l'appareil, je replaçai le bras dans la

(1) Cet appareil consistait en une gouttière de fer-blanc, fixée sous l'aisselle et appuyant sur la hanche à l'aide d'un support. D'après nos indications, M. Charrière perfectionna cet appareil avec un rare bonheur, en le brisant à sa partie moyenne, de manière à pouvoir fléchir le bras à volonté.

plus parfaite rectitude, et, dès ce moment, je pus annoncer que la cure serait radicale et ne laisserait après elle aucune infirmité.

Je continuai le traitement dont les résultats avaient été si heureux. Après six semaines, le cal était tellement solide, que je pus imprimer au membre tous les mouvements possibles sans crainte de le rompre. A partir de cette époque, chaque jour le bras guéri a été soumis à des exercices gymnastiques qui lui ont rendu graduellement toute sa force et toute la liberté de ses mouvements.

D'un si grave accident, il ne reste plus actuellement qu'une petite tumeur osseuse qui, avec le temps et l'emploi de quelques remèdes, se dissipera sans doute complétement. Si l'on excepte cette dernière trace de blessure, la guérison du prince est parfaite. Nous avons insisté sur les heureux effets obtenus par le traitement auquel le prince a été soumis. Nous savons que ce traitement contredit les préceptes adoptés par les chirurgiens de notre époque. D'après la méthode généralement suivie, le bras fracturé est placé dans la flexion et non dans la la rectitude complète. Mais j'en appelle à l'expérience des chirurgiens qui ont eu recours à la flexion du membre ; la réunion des fragments, dans ce dernier cas, n'est jamais immédiate, et le bras ne pourrait se redresser qu'en rompant le cal (1).

Pourquoi donc, puisque la physiologie indique qu'il faut placer le bras dans l'extension, afin d'empêcher le muscle triceps de faire effort sur l'olécrane et de séparer les fragments, puisque l'anatomie pathologique, d'une autre part, démontre que de la flexion du membre résulte toujours une réunion anguleuse des os fracturés, réunion anguleuse qui s'oppose au redressement complet du bras ; pourquoi, dis-je, nos grands maîtres en chi-

(1) C'est sans doute parce qu'il avait recours à la flexion, que Boyer a écrit que la fracture de l'olécrane ne saurait guérir sans qu'une substance fibro-cartilagineuse ne s'interposât entre les fragmens. Or, s'il en est ainsi, l'olécrane ne saurait plus rentrer dans la cavité destinée à le loger, et dès-lors le bras ne saurait se redresser complétement ; aussi n'ai-je pas craint, il y a peu de jours, de défier, en pleine Académie, les partisans de la flexion du bras, de me montrer un seul de leurs malades guéri sans infirmité.

rurgie se sont-ils donc prononcés pour la flexion du membre? Pour moi, je n'en vois d'autre motif que la crainte d'un ankylose. Et, en effet, le temps n'est pas encore bien éloigné où l'on pensait que toute guérison de fracture dans une articulation était accompagnée de l'ankylose. Pénétrés de cette idée, on conçoit que les chirurgiens qui nous ont devancés, aient donné le conseil de tenir le bras fléchi, afin que ce levier coudé pût rendre bien plus de services que s'il était resté droit. Ainsi s'explique le précepte de tenir la jambe parfaitement étendue quand il existe une fracture de la rotule, parce que, au membre inférieur, l'ankylose angulaire serait très-fâcheuse. Et cependant, comment les chirurgiens de nos jours n'ont-ils pas compris que les conditions physiologiques et anatomiques étant absolument les mêmes pour le coude que pour le genou, il était absurde d'établir, pour l'un et pour l'autre cas, des préceptes contradictoires.

Je livre ces considérations à mes confrères, persuadé qu'ils m'en sauront gré, et que le triste accident arrivé à M. le duc de Nemours ne sera pas perdu pour la science.

Dr Baudens.

SALON DE 1838.

SECOND ARTICLE.

Le salon de 1838 a déterminé enfin le triomphe des artistes indépendants. L'école tant persécutée n'a plus de rivale aujourd'hui. La liberté dans l'art est acceptée, et il est permis à chacun de suivre son originalité. Mais déjà les termes de la discussion ont été reculés par la critique : il ne s'agit plus de décider la suprématie du dessin ou de la couleur, des anciens ou des modernes ; et si tout le monde a le droit de traduire ses impressions selon son cœur, ou selon ses yeux et sa main ; et si la nature n'a qu'un moule immuable, ou la gamme qu'une seul note, ou la forme qu'un seul type sans variété. Grâce à Dieu, la forme est délivrée, elle a brisé la chaîne qui l'attachait à une pétrification ; elle a tué le vautour qui planait sur elle ; et le vautour, c'était la monotonie. Mais il s'agit de savoir à quoi la forme va se marier, et si elle demeurera stérile ; et c'est là que les critiques et les artistes se trouvent à l'embranchement de plusieurs routes où ils se divisent. Les uns prennent parti pour le passé : il leur semble plus commode d'emprunter quelques épis au champ de la tradition que d'apporter quelques germes pour la moisson de l'avenir. Les autres, découragés par leur solitude, se contentent d'analyser le présent sans en tirer de conclusion. Mais tous comprennent que la vie des arts est toujours analogue et parallèle à la vie des sociétés. La question ainsi posée est bien plus grave que la question du romantisme ; car ce sont ici les diverses tendances de l'esprit moderne qui se trouvent en pré-

sence. Il faut simplement affirmer où va le XIXe siècle; s'il découvrira des horizons inconnus et des mondes fertiles, après avoir traversé le désert du doute, et quel est le meilleur chemin, ou le plus cout, pour en sortir.

La critique affirmative nécessite donc une idée philosophique, une croyance politique et sociale qui la dirige et lui serve de criterium dans ses jugements. Nous avons bien inauguré la philosophie de l'histoire, pourquoi n'y aurait-il pas la philosophie de l'art?

Quand l'histoire ne se préoccupait que des faits et de leur physionomie extérieure, sans en chercher la raison cachée et la signification, la critique n'avait qu'à examiner si l'auteur avait fouillé consciencieusement les vieilles chroniques, ou compilé les journaux, et si les événements ainsi contés offraient de l'intérêt au lecteur. Quand l'art, embarrassé dans une forme morte, ne cherchait qu'à reconquérir la liberté de son allure et la spontanéité de ses mouvements, la critique n'avait qu'à juger si l'auteur avait protesté franchement contre les entraves, et si sa forme, ainsi épanouie, faisait impression sur le public. Car le but de l'histoire et le but de l'art, en ce temps-là, c'était de plaire tout bonnement et sans plus de prétention; mais le *scribitur ad narrandum* et l'art matérialiste sont passés. Aujourd'hui pour que la littérature et l'art occupent une place importante, il faut qu'ils recouvrent quelque forte substance, et qu'ils s'inspirent de la vie passionnelle de notre génération.

C'est là, suivant nous, la voie véritable dans laquelle il convient d'engager les beaux-arts. Nous savons bien que la société actuelle s'agite encore dans les douleurs de l'inquiétude et du doute, qu'elle est loin de se rallier à une foi homogène et commune; nous savons bien que les intelligences sont tiraillées en tous sens, vers des notions opposées. C'est pourquoi les arts plastiques, et la littérature aussi, qui est le plus réel et le plus positif de tous les langages en même temps qu'elle est le plus idéal de tous les arts, ne sauraient encore s'adresser aux masses : car sitôt qu'un sentiment est circonscrit dans la prison d'une forme déterminée, ses bornes sont attaquables en chaque point de leur réalité. C'est pourquoi, soit dit en passant, la musique, cette forme vague et infiniment élastique des sentiments humains, est en si unanime faveur depuis un siècle, où elle a

eu sa plus brillande période, pendant que tous les autres arts semblent arrivés à leur décadence. Mais malgré cette hésitation douloureuse, il n'en faut pas moins adopter courageusement quelque généreuse vérité. Nous n'avons jamais compris, quant à nous, l'indifférence et l'impartialité, pas plus en fait d'art qu'en fait de politique et de religion. Aussi, nous applaudissons volontiers à toutes les tentatives qui interrogent l'inconnu. Il n'appartient qu'aux hommes tourmentés d'inquiétude de découvrir de nouveaux espaces dans le domaine infini de la pensée et de la forme.

Les compositions religieuses, ou plutôt les compositions puisées dans la tradition catholique, sont assez nombreuses au salon. Mais si le fond appartient au christianisme, la forme ne s'est pas astreinte à reproduire le style sec et guindé des vieux maîtres chrétiens. C'est ce qui sépare profondément MM. Brune, Ziegler et Muller, de l'école allemande et de l'école *ingriste*, quoiqu'ils aient traité des sujets anologues.

Les *Vertus théologales*, de M. Adolphe Brune, sont trois grandes et nobles femmes qui représentent la Foi, l'Espérance et la Charité. La Foi est à gauche, tenant en main le calice consacré; elle est vêtue d'une robe blanche, symbole de lumière; sa tête puissante est inclinée par la réflexion; son front est proéminent, pour signifier l'intelligence. Au milieu, l'Espérance, appuyée sur la Foi, lève ses yeux vers le ciel. A droite, la Charité, presque de face, étend ses deux bras et vous caresse de son beau regard; les draperies qui l'enveloppent sont d'une couleur ardente, en harmonie avec le feu de l'amour tandis que l'Espérance est ceinte de draperies vertes. Je ne saurais dire quel est le rapport entre le vert et l'espérance.

Pourquoi l'auteur a-t-il suivi scrupuleusement le sens du mythe chrétien? pourquoi n'a-t-il pas rajeuni cette admirable trinité qui est de tous les temps et qui survivra au christianisme? La foi, l'espérance et la charité ne sont-ce pas des qualités éternelles qui s'entrelacent au sein de l'unité humaine et qui constituent son essence? En bonne métaphysique, la foi, n'est-ce pas l'intelligence en *vertu* de laquelle on comprend; l'espérance, le sentiment en vertu duquel on aime; la charité, l'impression en vertu de laquelle on agit?

La Charité est celle des trois sœurs que M. Brune a le mieux

compris du point de vue moderne. Cependant elle devrait être intimement unie à l'Espérance et à la Foi.

Après cette critique sur l'esprit de la composition, nous nous empressons de reconnaître que le groupe des *Vertus théologales* est une excellente peinture, où M. Brune a manifesté la puissance, la souplesse et la variété de son talent. Ces trois femmes sont d'une belle tournure, pleines de noblesse et de grandeur. La Charité surtout rappelle le style de l'école florentine. Peut-être les têtes manquent-elles un peu d'expression et de mouvement; mais les draperies sont exécutées avec une sûreté de pratique que les peintres frivoles devraient bien étudier pour leur instruction. M. Brune est un de ceux qui ont le plus d'audace et de savoir-faire. Il a, comme disent les Espagnols, une bravoure de pinceau qui le rapproche des maîtres les plus fougueux, du Caravage et parfois de Ribera. Aussi nous pensons qu'il n'a pas été tout à fait à l'aise dans son sujet des *Vertus théologales*. La peinture calme et reposée ne convient qu'à demi à ce talent primesautier. *L'exorcisme de Charles II d'Espagne* allait mieux à son tempérament et lui permettait de se développer dans son exubérance. Il a prouvé aussi, dans ses *Filles de Loth*, du dernier salon, qu'il aborde franchement la chair et la volupté. S'il nous était permis de donner un conseil à un artiste de ce mérite, nous conseillerions à M. Brune de poursuivre les fantaisies d'imagination et les grandes scènes historiques. M. Brune est trop de son temps, il a trop de verve et de passion pour s'arrêter sur la terre morte de la tradition chrétienne. Quoi qu'il en soit, les *Vertus théologales* doivent être placées entre les premiers tableaux du salon.

Déjà, en 1834, M. Brune avait exposé une *Tentation de saint Antoine*, d'un aspect étrange et fantastique. Voici, cette année une *Vision de l'Apocalypse*, où il a traduit saint Jean avec une vivacité pleine de magie. Saint Jean, couché dans l'île de Pathmos, est endormi. Toute la nature est dans le chaos. Le ciel infini est ouvert au-dessus de la tête de l'apôtre. Le soleil, la lune, les étoiles ne sont plus que de pâles épisodes dans cette grande tourmente des éléments. Le soleil est obscurci par la lumière du Très-Haut, assis sur un trône d'où sortent le tonnerre et les éclairs. La lune est sanglante, et les étoiles qui tombent ne paraissent plus que de simples fusées. Les cavaliers

mystérieux se précipitent dans l'espace ; ils pressent leurs coursiers flamboyants qui vont s'abattre parmi les hommes ; et là, sur la terre, c'est la désolation et les ténèbres. Le monde va finir pour faire place à la céleste Jérusalem.

Martin est peut-être le seul artiste contemporain qui ait osé tenter d'aussi gigantesques compositions. Mais la poésie de Martin, en s'attaquant à ces images sans bornes, a toujours avorté dans l'exécution. Plus le sujet est vague et infini, plus il faut que la réalisation soit positive. C'est là l'écueil de ces sortes d'images qui restent le plus souvent à l'état d'ébauche incomplète. Nous savons que M. Adolphe Brune considère son *Apocalypse* du salon comme une esquisse préparatoire pour un tableau où les figures seront de grandeur naturelle. Il l'a peinte en quelques jours et d'inspiration. C'est un singulier mirage qui deviendra peut-être un chef-d'œuvre.

Il faut bien parler aussi du cadre modelé par M. Fromanger. Ces bas-reliefs et ces demi-bosses valent autant que toutes les statues et tous les bustes exposés par les sculpteurs, si l'on excepte seulement les beaux ouvrages de M. Maindron. Nous avons vu, au salon de 1835, un *Saint Dominique* de M. Fromanger, d'une exécution franche et délibérée. Son cadre est orné de plusieurs figures en rapport avec le sujet du tableau. Ce sont, à droite et à gauche, un homme et une femme tenant sous leurs pieds des monstres à mille têtes ; puis, au dessus, des figures de prophètes, fermement dessinées dans le plus grand style ; puis des anges qui sonnent la trompette et qui annoncent le redoutable mystère du jugement. Le caractère imprimé aux mouvements et aux physionomies, l'imagination et la variété des scènes, le caprice de cette riche décoration, assurent à l'auteur un succès distingué.

M. Ziegler, comme M. Brune, a emprunté l'idée de son tableau à l'Écriture sainte. Daniel est decendu dans la fosse, au milieu des lions. Son pied repose encore sur la dernière marche, et sa tête relevée en l'air, est censée exprimer la résignation et la foi. Daniel sait bien que son Dieu, qu'il adore sans cesse, ne l'abandonnera pas. L'ange du Seigneur est accroupi au premier plan, en tête-à-tête avec un des lions. Il nous semble que le peintre a beaucoup trop matérialisé l'influence de l'envoyé céleste, qui pourrait se contenter d'agir à distance, sans entrer en

communication aussi immédiate. Le fluide divin est assez subtil pour traverser l'espace. L'ange, puisque nous en sommes encore aux anges de chair et d'os, devait dominer la scène. A quoi bon des ailes, s'il foule de ses genoux le sol de la prison? Si les anges ont des ailes, c'est qu'ils ne sont point destinés à toucher le limon terrestre. Les anges sont les habitants du monde idéal; sitôt qu'ils s'abaissent jusqu'à la réalité, leur forme d'ange s'évanouit, et il faut les dépouiller de leurs ailes, puisqu'ils ont des pieds et des bras. L'ange de M. Ziegler, comme pensée et comme exécution, est la partie la plus faible de son tableau. La figure est insignifiante, les cheveux sont cotonneux, et les plis de la draperie blanche sont indécis jusqu'à la mollesse. Par un caprice du peintre, cette robe de l'autre monde est garnie de perles de mer, et les ailes qui percent l'infini sont bariolées de vert et de rouge, comme le plumage des perroquets.

Mais si l'ange manque de caractère et de sévérité, le Daniel est simple et grave. On peut lui reprocher quelque roideur et quelque affectation. Son large vêtement brun tombe d'un bloc jusqu'à ses pieds, dessinant la hanche d'une façon disgracieuse et le ventre en avant, tandis que c'est le genou droit dont la saillie devrait être indiquée, puisque la jambe droite porte encore sur les degrés. La tête, supérieurement peinte, est d'un type commun et matériel. Le devin de Nabuchodonosor, de Balthazar et de Darius, le prophète inspiré, auquel, selon l'Ecriture, *Dieu avait donné d'interpréter les songes et les visions*, le Daniel de la Bible devait avoir une figure plus intelligente et plus radieuse. Il est vrai que Ziegler n'a compris que le Daniel passif et résigné, quand il pouvait, laissant de côté la tradition chrétienne, nous montrer le Daniel historique, magnétisant les lions par son regard et sa volonté.

Ce qu'il faut admirer dans le tableau de M. Ziegler, ce sont de puissantes qualités d'exécution, une couleur forte et sobre en même temps, un style correct et serré. Mais la conception manque de profondeur. Il y a des gens qui ont l'adresse de racheter le défaut de pensée par beaucoup de grâce et d'esprit. Le talent de M. Ziegler est trop sérieux pour se sauver au moyen de futilités. Le malheur est peut-être que le peintre du *Giotto* est arrivé trop tôt aux grands travaux publics. M. Zie-

gler a été forcé ainsi de couper court à son originalité ; le succès devient souvent fatal aux hommes qui ne sont pas doués d'une individualité inflexible, de même qu'il exalte les organisations bien trempées. L'épreuve de la Madeleine sera décisive pour M. Ziegler. Aucun peintre de notre temps n'a été mis en si belle position de manifester son génie. Il y a là plusieurs milliers de pieds carrés qui ne demandent pas mieux que d'être couverts de chefs-d'œuvre. M. Ziegler aura, du moins, eu l'audace d'entreprendre, tout seul, cet immense travail, et nous ne doutons pas qu'il en sorte un grand praticien, sinon un grand poëte.

Dieu merci, les praticiens habiles n'ont jamais été rares dans l'école française. Le côté faible de notre peinture a toujours été l'invention. Chose singulière! nous qui sommes le peuple le plus actif, le plus original, le plus inquiet et le plus spirituel de la terre, nous qui avons eu Rabelais, Corneille, Molière, La Fontaine, Rousseau et l'Encyclopédie, nous qui avons inventé tant de grandes choses, et tant de paradoxes aussi, en philosophie, en morale, au théâtre et en littérature, nous n'avons jamais rien inventé en fait de beaux-arts. Nous n'avons eu qu'une peinture d'imitation : au XVIe siècle, à la suite des Florentins ; au XVIIe, à la suite de l'école romaine et des Bolonais ; au XVIIIe, à la suite de Mme Pompadour. Nous n'avons eu qu'un petit nombre de grands artistes : la plupart ont fait leur talent en Italie, et ils y sont morts, comme le Poussin, le Valentin, Claude Lorrain et Robert ; les autres sont morts en France, sans que la France conservât seulement l'histoire de leur vie, comme Jean Cousin et les frères Lenain, ces deux modestes peintres, qui attendent une réhabilitation ; ceux-ci sont morts empoisonnés comme Lesueur, ceux-là par l'injustice, comme le Puget, ou par leur épée, comme Jean-Baptiste Lemoine. Et enfin, sans parler des autres, David est mort en exil. C'était pourtant un homme, et le seul, qui avait inventé une école nationale en peinture. Mais ses successeurs se sont bien vite empressés d'oublier la trace de son invention pour imiter à leur aise quelqu'un ou quelque chose.

Qu'était Jean Goujon, sinon le plus adroit des praticiens? Qu'était Girardon, sinon le praticien de Lebrun, cet autre praticien qui refaisait les maîtres de l'école romaine? Qu'était

Mignard, cet habile copiste, qui a peint autant et aussi vite que le Giordano? Qu'étaient les Vanloo, ces infatigables stéréotypes de la mythologie? Qu'était Bouchardon, ce dessinateur prodigieux. qui contournait une figure dans une position quelconque, d'un seul trait, et en commençant par n'importe quel bout. Il y a encore un homme qui était un grand praticien, et quelque chose de plus, un grand artiste avec de la pensée et de la poésie; et comme la généreuse société française n'a voulu nourrir que le praticien, l'artiste en est mort, après avoir copié *le Jugement dernier*.

Ce n'est donc pas l'adresse qui manque non plus à nos peintres contemporains. Depuis que la forme s'est émancipée, il s'est trouvé plusieurs exécutants d'une habileté vraiment supérieure. C'est un plaisir de voir M. Ziegler, M. Gigoux, M. Brune, et quelques autres, manier la brosse et poser une image sur la toile. On raconte que c'est cette prestesse d'exécution qui a valu à M. Ziegler les faveurs de la liste civile. M. Ziegler travaillait, je ne sais à quelle occasion, dans les galeries du Louvre ; le roi, en faisant ses tournées ordinaires, était tout étonné de voir terminée le soir une peinture à peine ébauchée le matin. Voici encore un jeune homme qui sera bientôt entre les premiers praticiens de notre école : M. Muller, l'auteur du *Martyre de saint Barthélemy*, n'a que vingt-deux ans. Sans nier la puissance de l'étude et de la volonté, il faut bien croire un peu aux facultés innées, en voyant certains privilégiés sauter d'un seul bond les degrés de l'expérience, et se trouver tout à coup presque à la hauteur des praticiens consommés. Le corps de *saint Barthélemy*, et surtout le col et le torse, pourraient soutenir la comparaison avec le *Saint Jérôme* de Sigalon. Le grand bourreau, recouvert d'une armure, est d'un dessin élégant et superbe, à la manière des Vénitiens. Toutes les figures sont touchées avec beaucoup d'aisance et de fermeté. C'est une peinture qui réunit plusieurs qualités, assez souvent dispersées. La couleur et le dessin sont arrivés en bonne harmonie, si ce n'est un peu de froideur dans le ciel, et un peu de pesanteur dans le personnage de gauche, au premier plan.

Mais ici encore la critique pourrait s'étendre longuement sur la composition. La scène n'est pas assez concentrée, et la toile paraît vide. Il y a bien plus de choses dans le *Saint Barthélemy*

de Ribera, sans parler du mérite de la peinture. C'étaient des gens qui ne perdaient pas la toile, ceux-là, et qui, une fois pris d'inspiration, resserraient leur pensée dans un certain espace, comme s'ils n'eussent pas dû avoir d'autre toile à couvrir pendant toute leur vie. Et puis, l'humanité est-elle féroce à froid et sans passion, ainsi que M. Muller nous l'a montrée? Que le bourreau fasse son office tranquillement, comme une machine mise en train, il est permis de le comprendre de la sorte ; mais que le peuple entier demeure passif devant ce grand sacrifice, la nature humaine proteste contre cette monstruosité. Pourtant l'auteur a voulu, je suppose, représenter le peuple dans ces quatre types différents, le soldat exécuteur, le gros plébéien rouge qui ressemble à un lion, l'esclave noir et le berger. Le peuple s'est toujours intéressé aux martyrs. Il leur jette des couronnes ou de la boue. Le peuple est toujours passionné, à tort ou à raison. C'est chez lui qu'on retrouve surtout les vibrations fondamentales de l'âme humaine dans toute leur virginité. Voilà, entre autres choses, pourquoi Léopold Robert est un grand artiste : c'est qu'en s'attaquant aux sentiments et aux passions, il les a placés au sein du peuple, ce foyer ardent et inextinguible d'où jaillissent toutes les fortes impulsions. Ribera n'est pas un homme qui se pique de pensée ; eh bien ! il est arrivé à la philosophie par le sentiment. Précisément entre la victime et le bourreau qui fouille sa chair en riant, on voit à quelque distance, dans le clair-obscur, deux femmes chastes et désolées qui représentent l'autre côté de l'âme humaine. C'est là de vraie et bonne psychologie, sous la peinture la plus fougueuse, qu'on a tant accusée de matérialisme.

Nous insistons un peu sur ces défauts essentiels du *Saint Barthélemy* de M. Muller parce que M. Muller, nous semble destiné à être quelque jour un grand peintre, s'il tourne son esprit vers la méditation, s'il ne s'abandonne pas à cette facilité prodigieuse. Nous ne craignons pas qu'il se laisse séduire par les pastiches mesquins de l'école qui nie la couleur, ou par les frivolités de la peinture à la mode. Il a trop le sentiment de la couleur et des grandes images pour descendre jusqu'à ces conventions impuissantes. Mais son écueil pourrait être dans le succès même, qui lui permettrait la précipitation et la négligence. Nous espérons le retrouver aux expositions prochaines et dire de lui,

comme M. Thiers de Sigalon, au temps où M. Thiers protégeait les artistes dans *le Constitutionnel* : « La France possède un peintre de plus. »

Ce n'est pas la première fois que le salon voit se révéler tout à coup un nouveau talent, et presque sans avoir été initié à ses commencements. En 1834, c'était Marilhat; en 1835, c'était Gallait : Marilhat, qui arrivait de l'Orient; Gallait, qui arrivait du pays de Rubens. Marilhat semble avoir un peu quitté cette année la voie de son originalité; mais c'est un artiste d'une constitution assez énergique pour recouvrer promptement le sens de sa vocation; nous parlerons de lui à l'article des paysagistes. Gallait aussi n'est pas demeuré peut-être aussi entier qu'à son brillant début, tant l'atmosphère du goût parisien est compressive pour les poitrines les plus exaltées. Il a été forcé d'adoucir un peu la rudesse et la verve dont il avait fait preuve dans ses *Musiciens ambulants;* mais il a gagné en science et en souplesse. Sa *Bataille de Cassel* est une des meilleures du salon, avec les batailles de MM. Charlet, Couder et Eugène Lamy. Son *Portrait de Turc* est des plus remarquables aussi, avec les sévères portraits de MM. Jeanron et Amaury-Duval, dans des manières bien différentes. Son petit tableau de genre, *le Maître des pauvres,* est encore au premier rang dans la peinture de chevalet, avec le *Prêche protestant,* de M. Henry Scheffer, et le *Van-Dyck à Londres,* de M. Camille Roqueplan. Nous examinerons tous ces ouvrages à leur tour.

La peinture de batailles pour les galeries de Versailles n'a pas porté bonheur aux vieux peintres. Là ils ont été battus par les novateurs, plus sérieusement qu'on ne se bat dans leurs flasques compositions. Une seule toile du musée de Versailles, après les batailles de Gros, rendra témoignage devant la postérité en faveur de la grande peinture au XIXe siècle. Mais cette toile est un chef-d'œuvre : c'est la *Bataille de Taillebourg,* par M. Eugène Delacroix. Toutes les autres batailles à grandes figures ne méritent pas une attention soutenue. C'est qu'il faut tout simplement du génie pour traduire de telles scènes autrement qu'à distance, en panorama, et par un effet général.

M. Gallait, comme M. Charlet et quelques autres, a eu le bon esprit de n'accepter qu'une bataille avec de petits personnages; il a pu rendre ainsi la physionomie variée d'un combat. La stra-

tégie moderne demande de l'étendue; elle agit par le déploiement de grandes lignes qu'on ne saurait indiquer, si le premier plan est encombré de deux ou trois immenses figures. Avec ce procédé, on arrive tout au plus à traduire un épisode, bien ou mal, et le drame général est censé se passer *derrière la toile*. C'est le parti qu'ont pris MM. Picot, Schnetz, Alaux, Steuben. M. Gallait, ayant à peindre une bataille du XVIIe siècle, en a entendu la composition comme l'historien militaire de Louis XIV, Vandermeulen. Les batailles de Vandermeulen ne sont point des tueries à la façon de Salvator, du Cerquozzi ou du Bourguignon. On se battait au XVIIe siècle, comme on faisait toutes choses, proprement et galamment. Les maréchaux en étaient quittes pour changer le soir de plumes et de manchettes, avant d'aller se reposer des *fatigues de la guerre* dans quelque salon doré. Suivant le livret officiel, la bataille de Cassel, en 1677, fut cependant assez chaude; le duc d'Orléans lui-même reçut deux coups *dans ses armes*, et plusieurs de ses officiers furent tués à ses côtés. Le duc d'Orléans n'en est pas moins fort calme au milieu du groupe principal, sur la droite du tableau. Il monte un superbe cheval blanc dont la tête est pleine d'animation. A gauche, on voit une charge de soldats en habit rouge, et dans le fond, partout, les colonnes s'entrechoquent et se culbutent avec beaucoup de vivacité. M. Gallait a trouvé une belle harmonie dans la partie gauche de son tableau, que la fumée du combat couvre d'une demi-teinte, tandis que le groupe de droite est en pleine lumière. Les petits détails des costumes sont finement et adroitemement peints. M. Gallait semble sacrifier peut-être trop à cette qualité de finesse, qui distinguait le charmant tableau du *Tasse*, exposé l'an dernier; l'écueil de cette recherche, c'est d'arriver à la peinture léchée de M. Paul Delaroche, auquel M. Jacquand fait, cette année, une redoutable concurrence. Il est vrai que M. Jacquand a copié tout uniment les *Enfants d'Édouard*. Voilà M. Delaroche qui a maintenant son Sosie, comme M. Lehmann avait le sien dans M. Cazes, comme M. Winterhalter, dont le défaut n'est pourtant pas l'originalité, est menacé aussi d'avoir son Sosie dans M. Debacq. Il paraît que le procédé de ces messieurs n'est pas difficile, puisqu'il mène si droit au même résultat. L'imitation est le plus grand fléau de l'école française.

Le Maître des pauvres est exécuté dans une manière analogue au tableau de *Montaigne visitant le Tasse.* La tête du vieillard a même dans ses teintes violacées quelque rapport de couleur avec celle du Montaigne; la tête de la mère, qui est d'une exquise sensibilité, se ressent un peu trop de l'influence de M. Ary Scheffer. Sauf ces réminiscences, *le Maître des pauvres,* de M. Gallait, est tout à fait digne d'approbation. La disposition de la scène est simple et touchante; les poses des personnages sont naturelles et pleines de sentiment. Mais encore une fois, nous conseillons à M. Gallait de ne pas s'arrêter à ces petites compositions. Son talent y perdrait la force et la tournure, et surtout l'ampleur.

M. Gallait est loin cependant de l'écueil que nous signalons. Sa figure de Turc est grassement peinte et ne manque pas de caractère, quoique la physionomie soit un peu commune. On dirait que c'est plutôt une tête de fantaisie qu'un portrait. Les étoffes sont moelleuses et bien drapées. Il y a surtout une main modelée avec une science supérieure. Personne ne fait les mains mieux que M. Gallait. Le seul défaut de cette peinture est l'indécision de la lumière.

Mais voici le maître des compositeurs de batailles, M. Charlet, qui s'est avisé un beau jour de faire un tableau excellent pour son début en peinture. De la lithographie, M. Charlet a sauté tout à coup en pleine toile de quinze pieds, où il nous a raconté la *Retraite de Russie.* Il faut dire que les lithographies de M. Charlet étaient déjà des tableaux admirables de couleur et de vérité. Le *Passage du Rhin* offre à peu près les mêmes qualités que la *Retraite de Russie.* Cependant le paysage, dont les plans sont nettement accusés, est d'une couleur crue et monotone. Le ciel aussi est froid et sans profondeur; mais tous les groupes qui se pressent dans les barques, ou sur les bords du fleuve, ou sur le pont, semblent volés à la nature. Chaque figure en particulier accomplit énergiquement son action, avec le sérieux et la conscience qui faisaient dire à ce vieux soldat d'Austerlitz, en apprenant la défaite de Waterloo : « Si j'avais été là, ça ne se serait pas passé comme ça. » Pourtant cette variété spirituelle ne nuit point à l'unité de la scène. C'est là un rare mérite, dans ces grandes machines compliquées où tant de ressorts concourent à un même effet, de concilier la diversité avec l'harmonie.

M. Charlet affectionne surtout l'époque de la république et de l'empire, dont la tradition est encore vivante parmi nous. Il y a puisé presque tous ses dessins populaires, qui excitaient de si ardentes sympathies sous la restauration.

La bataille de M. Eugène Lamy est aussi de la période républicaine. C'est la défaite de l'armée anglaise par le général Houchard, près de la petite ville de Hondscoot, en 1793. Les Anglais, sous les ordres du duc d'Yorck, battent en retraite, et la cavalerie française les poursuit. Il y a beaucoup de mouvement et d'énergie dans cette mêlée. Au premier plan, on emmène les prisonniers ennemis et des chevaux de main. L'auteur excelle à dessiner de petits chevaux dans toutes les allures imaginables. Ses figures ont aussi de la vivacité, de l'élégance et du naturel : moins de naturel pourtant que celles de M. Charlet. Mais, en revanche, M. Lamy est plus coloriste et plus habitué aux ressources de la palette. Son talent s'est accru singulièrement depuis sa collaboration avec M. Jules Dupré, cet habile paysagiste dont on regrette l'absence au salon.

La transformation la plus extraordinaire que nous ayons vue dans ces derniers temps est celle du talent de M. Auguste Couder. M. Couder est ce même peintre académique qui a commis autrefois tant et de si énormes crimes de lèse-peinture. M. Couder doit bien avoir environ cinquante ans, car son *Lévite d'Ephraïm,* exposé aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg, sans doute au grand désespoir de l'auteur repentant, date du salon de 1817. Ce tableau, qui a partagé le prix avec un *saint Étienne* de M. Abel de Pujol, est l'œuvre d'un homme déjà fort exercé dans la pratique, mais complètement fourvoyé par un mauvais système. Eh bien ! ce même M. Auguste Couder, qui le croirait? a fait cette année une petite bataille, admirable de couleur, de verve et d'esprit, et point du tout académique. C'est la grande *Bataille de Lawfeld,* du salon de 1836, qui a révélé, pour la première fois, cette métamorphose de M. Couder. Et à qui pensez-vous que M. Couder doive cette conversion ! à l'un de ses jeunes élèves, dont il emprunta l'aide pour peindre quelques chevaux. Dans la première surprise excitée par un changement si imprévu, on a été jusqu'à dire que M. Couder n'était pour rien dans l'œuvre signée de son nom. Il a fallu une récidive franche et radicale avant qu'on fût bien assuré de sa transformation.

Aujourd'hui que ses yeux sont ouverts à la lumière après cet aveuglement de vingt-cinq années, tous ses péchés lui sont pardonnés.

La prise de Lérida présente un effet de nuit très-habilement rendu. Les troupes se précipitent à l'assaut avec une ardeur merveilleuse. C'est un pêle-mêle tout à fait pittoresque sur la brèche du rempart. Au second plan, on aperçoit les édifices de la ville assiégée. Les murailles, les terrains du devant, le ciel obscur, les groupes serrés des combattants, tout cela est fondu dans une demi-teinte harmonieuse. Les petits uniformes militaires du temps sont bien ajustés, et rappellent l'adresse de Casanova, le frère de l'aventurier Casanova, qui a peint beaucoup de sujets analogues à la fin du XVIIIe siècle.

Par compensation à la métamorphose de M. Couder, nous avons à déplorer la défection d'un artiste qui a contribué avec quelque puissance, pendant une dizaine d'années, au mouvement salutaire de l'école française. M. Schnetz semblait avoir rapporté d'Italie une individualité fortement trempée et au-dessus de toutes les concessions. Sa peinture, en ce temps-là, avait les qualités les plus rares : du caractère et de l'originalité, une touche sûre et solide, une couleur de haut ton, un dessin accentué, ferme et correct. Aujourd'hui, la peinture de M. Schnetz est théâtrale et commune, froide, insignifiante et désharmonieuse comme celle de ses collègues de l'Institut. Sa *bataille de Cérisolles* est un digne pendant à la *Prise de Calais* de M. Picot.

T. THORÉ.

DES

CONFESSIONS DE ROUSSEAU,

ET DE SON INFLUENCE

SUR QUELQUES ÉCRIVAINS DE NOTRE TEMPS.

La première partie du cours de M. Villemain, sur la littérature du VIIIe siècle, restée jusqu'ici inédite, paraîtra dans quelques jours, et complétera enfin le plus grand monument critique qui ait jamais été tenté sur l'époque de Voltaire, de Rousseau et de Buffon, sur une littérature qui, à tort ou à raison, a eu une immense influence en Europe, et dont nous procédons tous, les uns en la niant, les autres en lui vouant une admiration exclusive. La publication nouvelle de l'illustre écrivain, toujours retardée par des préoccupations diverses, qui à ses yeux étaient des devoirs, s'adresse à la génération qui l'a tant de fois applaudi, il y a dix ans, et auprès de laquelle le succès du livre est sûr, comme aussi à cette génération plus jeune qui n'a pas entendu ces leçons qu'animaient à un si haut degré la parole éloquente, le geste vif, la voix saisissante de l'orateur, à cette génération qui, n'ayant pu échapper à l'influence puissante de sa critique, a dès longtemps reconnu M. Villemain pour maître. Dans le premier volume de son nouvel ouvrage, M. Villemain groupe autour de Voltaire, dont il apprécie l'influence sur la littérature anglaise de la reine Anne, la plupart des poëtes de ce temps, Jean-Baptiste Rousseau, Crébillon, Lamotte. L'école janséniste de d'Aguesseau, de Rollin, et du duc de Saint-Simon lui-même, qui conservait les traditions religieuses du siècle précédent, y est habilement jugée à côté des romanciers comme Lesage et l'abbé Prévost, à côté des écrivains de bel esprit comme Marivaux et Fontenelle. Dans le second volume, la figure puissante de Montesquieu, les moralistes de l'école philosophique, Vauvenargues

et Duclos, les historiens Hénault et Mably, les philosophes Bonnet, Diderot, d'Alembert, Condillac, la poésie descriptive de Saint-Lambert et de Delille, la poésie satirique de Gilbert, la prose de Buffon, comme pour clore ce vaste tableau, Rousseau avec les élans et les défaillances de son génie, tous ces hommes célèbres enfin qui se pressaient autour de *Zaïre* et de l'auteur de *l'Émile*, apparaissent à leur tour, et sont appréciés avec un charme et une grâce d'expression, auxquels l'élévation et la nouveauté des jugements viennent ajouter une grave autorité. L'obligeance de M. Villemain nous a permis de donner d'avance la fin d'une de ses leçons sur Rousseau. Après avoir parlé des écrits sérieux de Jean-Jacques, l'auteur arrive aux *Confessions :*

Rousseau renonça aux méditations politiques, et ne s'occupa plus que de sa propre histoire, de ses chagrins et de ses malheurs. C'est sous ce point de vue peut-être qu'il est le plus original. Philosophe et publiciste, il n'offre qu'un degré plus rare d'imagination et d'éloquence, appliqué à des vérités connues avant lui, ou à des systèmes en partie erronés ; et il a plus de passion et d'autorité dans le langage que de création dans les vues. Comme peintre de son propre cœur, comme écrivain égoïste et rêveur, il eut une grande nouveauté et une grande puissance. Il a empreint la littérature de ses couleurs pendant plus d'un demi-siècle, et à travers la plus grande des révolutions sociales. Il a préparé en France et en Europe, ce qui fait la poésie de notre temps, cette mélancolique contemplation de l'homme, dernier fruit des lumières et de la satiété.

En tête de ses *Confessions*, Rousseau se vante de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant deux modèles, saint Augustin et Cardan, un saint et un charlatan de génie. quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupés de lui. Le livre vraiment unique, c'étaient les *Confessions* de saint Augustin, ce cri d'humilité et cet hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir d'un pécheur et cette prière d'un converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise ; mais sa langue est trop pure pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égarements de sa jeunesse, et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout d'ailleurs, même dans

les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique. Son repentir est pieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine ; il remonte aux plus anciens souvenirs, à ces premiers instincts d'orgueil et et de colère, qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'âme, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant. A cette vue, il s'écrie, plein de trouble : « Si j'ai été conçu dans l'iniquité, et si ma mère m'a » nourri sous le péché, dans son sein, où et quand, ô mon Dieu ! » je vous prie, mon âme a-t-elle pu jamais être innocente ? »

Un larcin d'écolier, semblable à celui de Rousseau volant des pommes à son maître, n'inspire à saint Augustin que cette sérieuse réflexion : « J'ai voulu commettre un larcin, et je l'ai » commis sans nécessité, sans besoin, mais par le dégoût du » bien et l'attrait du mal. J'ai dérobé ce que j'avais déjà en » abondance et meilleur : ce n'était pas de la chose obtenue par » le larcin que je voulais jouir ; c'était du larcin lui-même et du » péché. »

Vous reconnaissez le docteur de la grâce. Mais à côté de cette austère théologie, quelle délicate observation du premier travail de l'intelligence, des premiers mouvements de la pensée ! Avec quel charme il vous raconte sa peine pour apprendre le grec, qui était le latin d'aujourd'hui, puis son attrait pour Virgile, qu'il entendait sans effort ! Mais tout à coup la voix sévère du pénitent vient blâmer cette éducation frivole et corruptrice. « Malheur à toi, fleuve de la coutume ! qui peut te » résister ? ne seras-tu jamais tari ? jusques à quand rouleras-tu » les fils d'Ève vers ce grand et redoutable abîme que trasver- » sent à peine ceux qui sont montés sur la croix ? » Se rappelant alors les leçons impures de la poésie profane, et comment il avait fait avec joie ce qu'elle autorisait par ses exemples : « Je » n'accuse pas les paroles, dit-il, qui étaient là comme des » vases choisis et précieux, mais le vin de l'erreur qu'on » nous y versait par la main de maîtres enivrés eux-mêmes. »

Je ne sais ; mais il y a là pour moi un mélange de grâce et de sévérité, un tour d'imagination que je préfère aux premières pages si vantées de Rousseau. C'est un monde également humain, mais plus noble, où l'âme, en sentant sa faiblesse, ne se complaît à rien d'impur.

Les *Confessions* de l'évêque d'Hippone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un Romain d'Afrique au cinquième siècle. Mais quelle élévation morale, quelle effusion de charité ! Rousseau, moins humilié de ses fautes qu'il ne s'attendrit sur ses malheurs, a mis, à force de talent, le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour soi. Rien de haineux dans sa tristesse ni d'orgueilleux dans son repentir ; il n'étale pas de ces tableaux où l'âme, en recherchant curieusement ses vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous ; il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche, et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là, cette confession d'une ardente jeunesse et d'une vie longtemps égarée est un livre édifiant.

Ce n'est pas que les sentiments naturels y soient anéantis devant Dieu. Quelle plus grande amitié que celle d'Augustin pour Alipe et Nébride, et pour cet autre ami qu'il ne nomme pas et et qu'il vit mourir dès sa jeunesse? Il y a là quelque chose d'une grâce ineffable. Le saint n'a pas tué l'homme ; on le sent à la manière dont il raconte, à longue distance, les inquiétudes de son esprit, les émotions de son âme ; comment il se lassa de ce qu'il apprend, comment il quitta le barreau pour la philosophie, la philosophie pour les Manichéens, et comment rien ne put suffire à son besoin de croire et d'aimer. C'est ainsi qu'il vient de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, professant l'éloquence dans les écoles des rhéteurs, et ne sachant régler encore ni sa croyance ni sa vie.

Je ne crois pas qu'il y ait une plus belle histoire des mouvements du cœur, que celle d'Augustin, disputant avec ses amis sur le bien et sur le mal, sur la matière et sur l'esprit, répudiant les Manichéens et les astrologues pour Platon, et de Platon s'élevant à l'idée du christianisme, puis entraîné par l'enthousiasme du temps, par l'exemple d'un moine d'Egypte, et tout à coup saisi d'un violent dégoût du monde, d'une ardeur de conversion et de pénitence. C'est la péripétie du drame de sa vie.

« Ainsi je souffrais, et je me torturais, m'accusant moi-même plus amèrement que jamais, et me roulant dans ma chaîne, jusqu'à ce qu'elle fût brisée tout entière, cette chaîne qui ne me retenait plus que d'une faible étreinte, mais qui me retenait encore... Je me disais au dedans de moi : « Tout à l'heure, cela sera fait; cela va l'être; » et en parlant, je croyais avoir achevé; et je n'achevais pas. Je ne voulais pas cependant retomber dans mes fautes passées; mais j'étais sur le bord, et je respirais... Les frivoles délices, les vanités me retenaient encore, comme de vieilles maîtresses; et elles me tiraient par ma robe de chair, et me disaient tout bas! « Nous renvoies-tu? et, dès ce moment, ceci, cela ne te sera-t-il plus à jamais permis; » Et quelles choses me suggéraient-elles alors, ô mon Dieu! puisse ta miséricorde les détourner de la pensée de ton serviteur! Quelles indignités elles m'offraient! quelles souillures! ». . . . . .

Les *Confessions* de Rousseau, plus détaillées, plus curieuses, n'offrent pas cet intérêt si pur, et cette grandeur morale. L'auteur a beau marquer l'époque où il adopte une vie plus sévère, des vêtements plus simples, où il supprime *les bas blancs et les dentelles,* il a beau même annoncer sa réforme antérieure, on la sent faiblement; et les derniers livres de ses *Confessions* semblent ne racheter que par des malheurs les fautes racontées dans les premiers. Toutefois, quelques parties de cet ouvrage, et d'autres écrits de Rousseau qui s'y rapportent, ont offert un modèle de composition morale, nouveau dans notre langue. Là, Rousseau a excellé dans deux choses, le sentiment de la nature vraie, prise sur le fait, dans les champs, dans les bois, et le pathétique familier, la mélancolie, dans les petites choses. Ce sont là deux traits originaux de son éloquence.

Avant lui, vous voyez une littérature élégante, majestueuse, qui faisait partie, pour ainsi dire, de la hiérarchie, et se liait à toutes les convenances du grand monde. Bossuet lui-même, le génie le plus élevé, l'homme de la plus libre éloquence, est une portion de la monarchie de Louis XIV, et en représente la dignité et la grandeur, par son langage autant que par la place qu'il y remplit. Il en est de même de presque tous les grands écrivains de cette époque, hormis La Fontaine. Plus tard, Voltaire, si novateur dans ses principes, était cependant assujetti, plié sur bien des points à l'ordre social du temps. Il n'y avait plus,

au XVIIIe siècle, un roi puissant et respecté pour lui-même ; mais il y avait encore la cour ; et, de même que Bossuet et Racine, avec leur gravité magnifique ou leur noble élégance, ont quelque chose d'assorti à Louis XIV, ainsi Voltaire pouvait paraître le poëte naturel de cette cour licencieuse et spirituelle, qui garde les abus dont elle se moque, et profite encore des choses qu'elle ne croit plus.

Il n'y a plus rien de cela dans Rousseau. Son imagination s'anime ailleurs. Une fleur des champs, un buisson lui plaît mieux que les parcs taillés de Versailles et ces jets d'eau de Chantilly, « qui ne se taisaient ni jour ni nuit (1). » Sa libre rêverie exprime souvent des choses que la bienséance interdisait aux écrivains du XVIIe siècle. En étant plus abandonnée, plus libre, elle n'est pas toujours plus naïve en s'arrêtant à plus de détails infimes, elle n'est pas plus vraie. Le naturel que peint Rousseau est celui d'un malade plutôt que d'un homme en santé. Sa sensibilité, si délicate et si vive pour peindre les beautés des champs, est parfois cynique dans la peinture de l'homme. Il aime à décrire avec une subtilité ennemie de lui-même quelques-uns de ces mauvais sentiments qui traversent l'âme, et s'enfuient bien vite. Il les arrête pour les expliquer. Mais ce mélange n'en produisait pas moins un art nouveau de plaire et d'entraîner. Tout en abaissant l'aristocratie du style, et en étendant le cercle des choses qui pouvaient s'écrire, Rousseau avait gardé une singulière habileté de langage. Par là devant un siècle amoureux des lettres, il avait fait tout supporter, en sachant tout ennoblir. Le goût déjà moins sévère ne s'offensait pas des formes un peu déclamatoires et parfois incorrectes qui se mêlent à sa diction forte et colorée; et ses mouvements, son harmonie, saisissaient l'imagination avec un empire que Voltaire lui-même n'avait exercé que sur le théâtre, et que Rousseau transportait dans la discussion et dans la prose. Par là, il était l'orateur du XVIIIe siècle : il l'était non-seulement dans les causes débattues par la société, mais dans sa propre cause, dans l'histoire de ses petitesses, de ses malheurs. Il avait donné le même droit à sa personne qu'à ses écrits; il avait fait de sa misantrophie réelle ou affectée un titre pour

(1) Bossuet, Oraison funèbre du prince de Condé.

plaire à son temps, et habitué la société à admirer en lui un de ces hommes supérieurs et mécontents qui se séparent d'elle pour la dominer.

. . . . . .

Le dernier voyage de Voltaire à Paris fournit ensuite à M. Villemain l'occasion d'un rapprochement qui se présentait de lui-même et qui l'amène aux conclusions suivantes.

L'action de ces deux homme fut, à quelques égards, aussi diverse que l'étaient leurs génies. Voltaire eut plus d'influence sur l'opinion commune ; Rousseau sur les caractères et les talents. Voltaire n'eut pas d'élèves originaux, ne suscita pas d'hommes supérieurs ; il n'eut pour disciples que la France, dont il était l'organe, et l'Europe qu'il éblouissait des idées de la France. Par cette ironie sceptique et ce zèle d'humanité, par ce goût d'indépendance et de bien-être qu'il excitait dans son temps, il a, plus que personne, préparé l'esprit du nôtre, et le contraste singulier de nos idées et de nos mœurs. Son admirable justesse d'esprit, qu'une seule passion avait faussée sur le point le plus important du problème social, fait encore le fond des opinions en France, et domine ceux mêmes qui repoussent son nom.

Rousseau n'a pas exercé sur les esprits un aussi durable pouvoir. Hormis les temps de crise sociale, où ses doctrines furent commentées par des passions furieuses, il est resté dans la classe des écrivains spéculatifs, et des hommes éloquents qui ne persuadent pas. Quoiqu'il ait légué des expressions à nos publicistes, et des formes mêmes à nos institutions, ses théories ont perdu leur empire absolu sur les esprits ; et après avoir troublé violemment le monde politique, il n'a plus eu qu'une école littéraire, qui, par contre-coup, il est vrai, agit encore sur la société même. Mais sa double influence, aux approches de notre révolution, inspirait à la fois Bernardin de Saint-Pierre et Mirabeau, le contemplatif et le tribun, le peintre élégant de la nature et l'impétueux orateur armé de colère et de génie. Bientôt, dans le bouleversement social, elle animait les études errantes d'un jeune officier français, jeté de son pays en feu parmi les sauvages de la Louisiane, et retombé du fond des déserts dans le camp de la guerre civile, et de là, dans l'isolement

barbare d'une grande ville étrangère; elle nourrissait de tristesse et d'espérance ce fugitif alors inconnu, et le soutenait par l'exemple de ce que peut le génie contre l'infortune et l'obscurité.

On voit dans le premier ouvrage de M. de Châteaubriand, sous la date de 1796 et de Londres, combien, malgré l'originalité native de son esprit, il était alors imprégné des idées et des sentiments de celui qu'il nommait *le grand Rousseau*, et qu'il plaçait au nombre des cinq grands écrivains qu'il fallait étudier. Son admiration pour cette vive éloquence semblait presque le disputer en lui à l'impression si récente qu'il remportait des scènes sublimes de la nature sauvage; et, dans la hardiesse de ses riches couleurs, il gardait quelques traces de la mélancolie du *Promeneur solitaire*. Elles se retrouvent encore dans la création si originale de *Réné*. Mais on sent qu'entre la rêverie vaporeuse du philosophe mécontent, et le dégoût ardent du jeune homme, tout un monde social s'est brisé, et n'a pu reprendre encore à la vie et au calme. La puissance de cette émotion immédiate a fait du roman de *Réné* un livre incomparable pour la profondeur et la poésie. Ce grand art d'écrire, qu'on avait tant admiré dans Rousseau, ce prestige d'une parole savante, harmonieuse, cette poésie de la prose, reparaissait avec un éclat inconu, un trésor d'images étrangères, et parfois un retour vers des modèles plus antiques et plus simples. Le disciple de Rousseau était devenu son éloquent adversaire; ou plutôt le peintre du christianisme, en reprenant le combat contre le scepticisme au point où l'avait laissé Rousseau, poussait plus loin la victoire, et rappelait vers l'Église épurée par tant de malheurs l'indépendance des esprits généreux, l'imagination des femmes, la raison des politiques, l'espérance de tous.

Pour lui, la nature s'était enrichie d'horizons nouveaux. A quelques sites de la Suisse ou du Piémont, à quelques bouquets de bois merveilleusement décrits, mais vulgaires et voisins des villes, le peintre voyageur substituait l'Océan, l'Amérique, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Judée; tous les grands points de vue de la terre et de l'histoire. Cette solitude, artificiellement rêvée par Rousseau, un autre l'avait surprise et contemplée vivante dans les déserts de l'Amérique. Cette vie sauvage, abstraitement défigurée par le philosophe, un autre la faisait entrer dans la poésie, et l'ajoutait comme une nouvelle scène au drame iné-

puisable du cœur. Quelle vaste carrière d'imagination ! quel éclat de génie ! Et pour marquer encore un point de ressemblance, quelle union de l'éloquence la plus ornée, la plus brillante, avec la précision sévère du style politique !

L'influence de Rousseau n'est pas moins sensiblement marquée dans les ouvrages du grand poëte anglais de notre époque. Mais elle y est gâtée bien plus que corrigée. En fortifiant chez Byron cette haine contre la société, qui n'est pas le jugement de l'homme vertueux et du sage, elle s'empreint d'un alliage de scepticisme. De là, cette poésie mélancolique et pourtant sensuelle, amère sans être sérieuse, empruntant au spectacle de la nature les plus riches couleurs, et comme illuminée de cet éclat physique du monde, mais n'y portant pas l'émotion morale qui en serait la grandeur et la vie. Le génie de Rousseau n'en a pas moins une grande part dans les impressions qui ont formé le poétique égoïsme du peintre de *Childe-Harold* et de *Lara*, comme Voltaire, dans l'éducation philosophique du peintre de *Don Juan*. Byron avait, dans la mémoire et devant les yeux, le bosquet imaginaire de *Clarens* (1), comme les bords enchanteurs et tant de fois parcourus du *Léman;* et Rousseau lui a donné plus d'une inspiration de misanthropie et d'amour.

Enfin, si de nos jours encore, et dans notre langue, une poésie nouvelle, qui semble née d'elle-même, a cependant été redevable à sa prose éloquente, si ce chant religieux, qui s'élevait naturellement d'une âme jeune et tendre, a reçu de l'étude quelques inflexions étrangères, on ne peut méconnaître, dans les *Méditations* de M. de Lamartine et dans la ravissante douceur de ses vers, çà et là quelques sons embellis du *Vicaire savoyard* et du *Promeneur solitaire*. Peut-être même, dans l'emploi que cette poésie mélodieuse fait des mots les plus simples, dans les détails familiers où se plaît cette élégance si noble, on sent que, s'il y a beaucoup de la langue divine de Racine, il y a plus encore de l'abondance pittoresque de Rousseau. La source de cette abondance d'émotions et d'images est la même chez le philosophe et le poëte; c'est le spiritualisme et l'amour. Mais cette source doit jaillir de l'âme, et ne s'emprunte pas.

(1) Clarens sweet Clarens, birth-place of deep love, etc.
(*Child-Harold*, cant. III.)

Heureux celui qui l'a découverte en soi, dès les premiers ans, l'a gardée sans mélange, et la répand sur tout le cours d'une noble vie ! son génie aura ce que la perfection savante de l'art ne donne pas toujours, et l'originalité naîtra, pour lui, de la pureté morale et de la grâce.

L'influence littéraire de Rousseau se retrouve aussi dans un des plus véhéments contradicteurs que ses écrits aient rencontrés de nos jours. Le célèbre auteur de l'*Indifférence*, dans sa logique hardie et tranchante, dans son style impétueux et travaillé, offre plus d'un trait de ressemblance avec le peintre d'*Émile*, dont il a peut-être trop vanté l'élocution enchanteresse. On voit qu'il s'est formé à cette école, bien plus encore qu'à celle des pères. Il a, comme l'hébreu fugitif, enlevé les armes de l'Égyptien, pour le combattre. L'imitation du style est parfois si marquée, qu'elle rappelle ces ouvrages de la *Renaissance* où un moderne s'appropriait, sous un cadre chrétien, soit *Florus*, soit *Térence*. Quant au fond même des opinions, si le prêtre du XIXe siècle réfute avec une grande hauteur les contradictions et l'insuffisance du théisme de Rousseau, on démêle pourtant je ne sais quelle prédilection dans l'hostilité même. On reconnaît la leçon oratoire du maître dans les rudes coups que lui porte l'élève; et on retrouve même sa leçon philosophique dans quelques opinions (1) hardies, indociles, que garde cet élève prosterné sous la foi. On sent que l'éloquent apôtre de l'*autorité* a été l'assidu lecteur du *Contrat social*, et que cet ardent esprit pourrait passer encore d'un extrême à l'autre.

Mais je m'arrête, et je ne voudrais pas juger nos contemporains, pour achever l'analyse de Rousseau. Qu'il nous suffise d'avoir marqué les principaux caractères de ce grand écrivain, publiciste erroné, mais puissant, moraliste inégal mais souvent sublime et salutaire. Ce qu'on peut lui reprocher tombe devant le bien qu'il a fait. De même que l'antiquité, en divinisant ses héros, les séparait de tout ce qu'ils avaient eu de faible et de terrestre ; ainsi, dans cette apothéose que fait la gloire, les erreurs de l'homme s'effacent par ses services. A ce titre, Rousseau conservera des droits à l'admiration, comme écrivain de génie, malheureux par son génie même, comme sage et utile

(1) *Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, pag. 411.

ami des premières années de l'enfance, comme éloquent défenseur du sentiment religieux dans un siècle de scepticisme, comme interprète formidable des principes populaires qui devaient se rectifier après lui, et contribuer par leur excès même à fonder la liberté sur les lois.

VILLEMAIN.

CHATEAUX SUÉDOIS.

I.

SKOKLOSTER.

Le Mœlar est l'un des plus beaux, l'un des plus grands lacs de la Suède; il s'étend à travers l'Uppland, la Vestermannie et la Sœdermannie. D'un côté il reflète dans ses eaux limpides les forêts du Nord; puis, comme un fidèle sujet, il vient mourir au pied du château de Stockholm. Il touche au golfe de Bothnie et à la mer Baltique. Sur ses bords, c'est-à-dire sur un espace de quarante lieues de longueur, on voit s'élever des villes, des villages, des châteaux. La cloche des églises retentit au sein des forêts qui l'entourent, le chant des pêcheurs résonne sur ses ondes, et le brick de commerce aux flancs évasés le traverse à côté de l'aristocratique yacht anglais. C'est sur une des rives du Mœlar, à deux milles d'Upsal, que le feld-maréchal Wrangel bâtit le château de Skokloster. L'été, les habitants des villages voisins s'en vont, le dimanche, visiter cet antique domaine illustré par maint souvenir, et cet édifice construit par un des héros de la Suède. L'hiver, tout est silencieux dans cette romantique contrée; les *Nek*, ces musiciens magiques qui apparaissent à la surface des eaux avec des cheveux verts et une harpe d'argent, se retirent dans leurs grottes de cristal; la cigogne s'enfuit vers les régions du sud, et le pêcheur ramène à terre ses barques et ses filets. D'une de ses rives à l'autre le lac est cou-

vert d'une glace épaisse, il n'y a plus de murmure dans ses vagues, plus de chants dans la forêt, plus de soupirs dans l'air. La nature, fatiguée après la moisson d'automne, s'endort comme une mère après un enfantement, et le soleil impuissant qui l'éclaire ne ramène sur sa face pâle qu'un sourire fugitif et un rayon de vie qui ressemble à un vain désir. Mais alors les nuages qui ceignent l'horizon, et les bois de sapins couverts de neige, donnent à certains points de vue un aspect imposant. Il y a des monuments qui semblent grandir à travers les ombres de l'hiver, comme la tradition historique à travers les ombres du passé. Après avoir parcouru les chroniques de l'Uppland, il me sembla que Skokloster était un de ces monuments.

J'y arrivai par une froide matinée du nord, avec un guide qui ne connaissait pas le chemin. Nous descendîmes dans un ravin inhabité; nous sillonnâmes longtemps le lac, où l'on n'apercevait point de route. Mon cheval, haletant et couvert de givre, pouvait à peine faire passer au milieu des amas de neige le léger traîneau qui m'avait amené jusque-là. Par pitié pour lui, je quittai mon siége de peau de renne, où j'étais emmaillotté comme un enfant, et je m'en allai, à travers le Mœlar, à la découverte de Skokloster, tandis que mon conducteur, la tête baissée, le regard pensif, tâchait de faire revivre dans sa mémoire infidèle les instructions qu'il avait reçues à son départ d'Upsal. Tout à coup, au détour de la forêt, à la pointe d'une baie, j'aperçus le château avec ses quatre tours épaisses surmontées d'un globe de fer, et sa coupole couverte de neige, comme une tête de vieillard couverte de cheveux blancs. Une heure après, j'étais là, assis dans une grande salle voûtée, sur un large fauteuil en cuir, comme un laird d'Écosse. Un grand feu pétillait dans le foyer; un domestique posait, sur la table de chêne massive, un plat de venaison et une bouteille de vin de Madère. Mon cheval avait été mis à l'écurie, mon guide avait déjà pris place à l'office, et je bénissais le maître absent, qui de loin exerçait ainsi envers un étranger l'hospitalité traditionnelle de ses ancêtres.

Toute cette salle où je venais de m'installer, comme un habitant du château, avait un aspect singulier. De lourdes tapisseries, effacées par le temps, couvraient le plancher. Des épées de fer, ternies par la rouille, étaient suspendues aux murailles. Ici on

apercevait une armoire en bois, incrustée, qui avait servi autrefois à la toilette de quelque grande dame, mais qui, depuis longtemps, ne renfermait plus ni rubans de soie, ni parfums; là, une pendule à colonne d'argent, dont le balancier rendait un son plaintif et monotone. A travers les fenêtres posées au fond d'une embrasure épaisse, et couvertes d'une couche de glace, le jour ne jetait qu'une clarté incomplète sous cette voûte élevée. La moitié de la salle était inondée de rayons, l'autre était plongée dans l'ombre. Quand je regardais cette demeure antique, sillonnée ainsi par de grandes teintes de lumière et par de grandes ombres, je croyais être en face d'un tableau de Rembrandt, et quand je vis entrer le sommelier du château, avec sa redingote grise, son chapeau de feutre et son trousseau de clés à la main, il me sembla voir apparaître, dans un rêve, tout un chapitre de Walter Scott. Cependant des objets d'une date plus récente contrastaient avec ces débris du passé. Le lit ancien était couvert de rideaux de soie de Lyon. Sur les tentures en cuir brun, on voyait çà et là des gravures parisiennes avec des cadres dorés, et, sur la table de chêne, des couverts d'argent nouvellement ciselés, des assiettes de porcelaine et des tasses d'Angleterre fraîchement vernies. La civilisation moderne, avec toute son élégance, s'est mariée ici à l'œuvre du XVI siècle. Le château, qui a appartenu aux hommes d'armes de la guerre de trente ans, appartient aujourd'hui au comte Brahe.

L'histoire de Skokloster est mêlée aux plus anciennes traditions de la Suède. Sur une des montagnes qui environnent le château, les paysans de la contrée venaient autrefois célébrer leurs cérémonies païennes. Ils allumaient, au milieu de la nuit, de grands feux, et faisaient des conjurations pour préserver leurs moissons de la grêle et leurs bestiaux de la peste. Un peu plus loin, les pirates de l'Uppland s'étaient bâti une forteresse. C'est de là qu'ils s'élançaient à travers les eaux du lac pour piller, sur les côtes, la cabane du laboureur et la cargaison du marchand. C'est là qu'ils se rassemblaient, après leurs sanglantes expéditions, pour boire le *miœd* dans les coupes de corne, chanter leurs chants de guerre et raconter leurs exploits. Sous les sombres rameaux de sapin, on aperçoit encore les débris de leur forteresse pareille à un nid de vautours; et, quand on creuse la terre, on trouve les armes qu'ils ensevelissaient avec

eux pour combattre dans un autre monde, après avoir assez longtemps combattu dans celui-ci. Les historiens du Nord ont l'un après l'autre, dépeint les mœurs farouches de ces tribus de corsaires; mais parmi les terribles souvenirs d'une époque sans lois et sans frein, on raconte çà et là des pages mélancoliques qui appartiennent aux poëtes. Telle est, par exemple, cette charmante saga de Gumlangi, cette histoire d'une jeune femme qui meurt en pressant sur son sein le vêtement de celui qu'elle a aimé. Telle est la tradition de Sigurd Ring, dont un poëte suédois, Stagnelius, a fait une tragédie. Sigurd était roi de Suède. Dans une fête publique, il aperçut une jeune Norvégienne, nommée Alfsol et remarquable par sa beauté; il en devint amoureux et la demanda en mariage. Mais les frères d'Alfsol, le trouvant trop vieux, la lui refusèrent. Aussitôt il leur déclare la guerre, et s'avance contre eux avec ses cohortes de soldats. Les Norvégiens, craignant d'être vaincus et ne voulant pas lui abandonner la jeune fille, l'empoisonnent. Sigurd combat avec héroïsme, met en fuite ses adversaires, puis se précipite dans la demeure d'Alfsol. Quand il la trouva étendue morte sur le parquet, il ne versa pas une larme, il n'exhala pas un soupir; il prit entre ses bras cette jeune fille dont le regard avait ravivé son courage, réchauffé sa vieillesse, il l'emporta sur son navire, la mit sur la proue, et s'en alla à travers les mers jusqu'à ce que l'orage éclatât sur sa tête, jusqu'à ce que la mer l'engloutît avec celle qu'il aimait.

Le christianisme remplaça par des couvents les forteresses de Vikingr. Il y eut à Skokloster un couvent de femmes qui subsista glorieusement pendant trois siècles. A l'époque de la réformation, le domaine religieux, qui s'était agrandi par mainte fondation, fut réuni à la couronne. Charles IX le donna à son feld-maréchal Hermann Wrangel. C'était un de ces intrépides soldats du XVIe siècle, qui avait gagné l'un après l'autre ses grades sur le champ de bataille. Il voulut faire de Skokloster sa retraite de vieillard, et il y bâtit une humble demeure à côté de l'église. C'est de là que son fils Charles-Gustave partit pour la guerre de trente ans. Lorsqu'il revint de ses glorieuses campagnes, il trouva la maison de son père trop chétive et lui demanda la permission d'en bâtir une autre. Le père, dit la tradition, lui répondit par un soufflet. Charles s'inclina devant la

main qui venait de le frapper, la baisa, et le fier Hermann, touché de cet acte d'humilité, lui permit de dédaigner la demeure où il avait vécu et d'en construire une plus splendide. Le lendemain, les architectes étaient à l'œuvre, et le château de Charles s'éleva à côté de celui de son père.

Mais il ne jouit pas longtemps de son œuvre. La guerre l'appelait en Allemagne; il y retourna et s'en revint avec le bâton de feld-maréchal. La guerre éclata en Danemark; il prit le commandement de la flotte, la gouverna comme un vieux marin, et gagna dans une bataille son brevet d'amiral. Sa vie fut une vie de guerre et d'expéditions aventureuses, une vie de soldat illustrée par une bravoure qui ne se démentit jamais et couronnée par le succès. Il l'avait commencée sous Gustave-Adolphe, il ne la termina que sous Charles XI. Dans un siècle de combats, il fut comme le bouclier de la Suède et le rempart de quatre royautés. Il était vieux, malade, affaibli par ses blessures et retiré dans son gouvernement de Poméranie, lorsque Charles XI l'appela à prendre le commandement de l'armée qui devait entrer dans l'électorat de Brandebourg. Il fit un dernier effort pour servir son pays; mais cette fois la nature trahit son courage. Il fut forcé de revenir dans son château de Spiker et mourut bientôt, laissant après lui de grands souvenirs et un grand nom. C'était, dit le comte Bonde dans ses anecdotes sur l'histoire de Suède, un des plus grands généraux de son temps, un homme d'un cœur aussi loyal que brave, aimant le faste et la dépense, et plus enclin à se battre qu'à se mêler d'intrigues. Il avait cueilli sa première branche de laurier à Lutzen, il cueillit la dernière à Varsovie, dans une bataille qui dura trois jours, et où il commandait l'aile gauche de l'armée suédoise, tandis que Charles X, commandait l'aile droite.

Au milieu de ces actions d'éclat, le malheur le saisit avec sa main de fer. Il vit mourir, l'un après l'autre, ses cinq fils. L'un d'eux avait déjà atteint sa vingtième année. C'était un beau jeune homme. l'espoir de son père qui eût voulu lui léguer ses titres et sa gloire. Il mourut comme les autres, et le vieux feld-maréchal s'agenouilla devant Dieu. Il fut, comme il le dit lui-même, *victor victus*. Il pleura et pria. Dans ce temps-là, le sentiment religieux vivait encore au fond de toutes les âmes; les soldats se jetaient à genoux avant d'engager la bataille, et

les généraux déposaient dans la nef de l'église les drapeaux qu'ils avaient conquis.

Charles Wrangel avait encore quatre filles. L'aînée épousa le sénateur Nils Brahe. C'est par cette alliance que le château de Skokloster devint la propriété de cette famille, l'une des plus célèbres et des plus anciennes familles du Nord. Rudbeck dit, dans son *Atlantica,* que *Brahe* signifie *Brahman,* c'est-à-dire homme habitué aux grandes actions, et Saxo le grammairien dit qu'il y avait des Brahe à la bataille de Brahvalla, que le roi de Suède, Hakon Ring, engagea, en l'an 740, contre Harald-Hildetand, roi de Danemark.

Deux familles de ce nom s'illustrèrent en Suède et en Danemark. A celle de Danemark appartient Ticho-Brahe l'astronome ; à celle de Suède, sainte Brigitte, mère de huit enfants, et sainte Catherine, sa fille. On conserve encore à Skokloster le manuscrit des Révélations de sainte Brigitte, le premier livre de cette philosophie mystique, qui devait plus tard occuper le génie de Jacob Bœhme et de Svedenborg. Ce fut elle qui fit faire, par son confesseur, la première traduction de la Bible en suédois. Ce fut elle qui fonda le monastère de Wadstena, où l'on vit s'élever une école importante, à une époque où il n'y avait d'écoles que dans les cloîtres. Elle fit le pèlerinage de St-Jacques de Compostelle, le pèlerinage de Rome et de Jérusalem, portant partout des encouragements au peuple, des remontrances aux moines et des avis aux princes. Sa vie fut un symbole de tous les rêves pieux du moyen âge. A l'âge de trois ans, dit la légende, elle n'avait pas encore parlé. Sa mère craignait qu'elle ne restât muette. Elle s'éveilla un matin en chantant les louanges de Dieu. A sept ans, elle se distinguait entre toutes ses compagnes par sa piété, par son amour pour le travail, et la sainte Vierge venait elle-même s'asseoir à côté d'elle, et lui enseigner à coudre. Quand son mari mourut, elle vit apparaître le Christ qui lui mit une couronne d'or sur la tête, et la nomma sa fiancée. Nous ne croyons plus guère aujourd'hui à tous ces miracles ; mais respectons du moins ce qu'il y avait de poétique dans l'idée qui les enfanta, et dans la tradition qui les recueillit.

Le château de Skokloster, ennobli par ces deux puissantes familles de Wrangel et de Brahe, est un vaste édifice à quatre façades, élevé sur une colline et dominant le lac. Il est bâti

dans un style d'architecture simple, mais imposant. Au milieu est une cour carrée, semblable à une enceinte de cloître; une large galerie soutenue par des arceaux en fait le tour. Le vestibule est orné de huit colonnes de marbre d'Italie, ce qui est une étrange rareté dans le Nord. Ce fut Christine qui les donna à son feld-maréchal Wrangel. Quand Charles XI entreprit de réunir à la couronne les propriétés que ses aïeux avaient données aux nobles de Suède, il mit le séquestre sur les huit colonnes, et le propriétaire paya 18,000 r. b. (36,000 fr.) pour les conserver.

L'intérieur des appartements respire encore cet air de richesse et de grandeur que l'on retrouve dans toutes les habitations seigneuriales du moyen âge. Là sont les salles de chevaliers, hautes et profondes, les plafonds chargés d'ornements, les parquets travaillés avec art, les portes à deux battants, dorées et sculptées, et les tapisseries de haute lice couvrant les murailles. Ces salles ont perdu leur fraîcheur primitive. En plusieurs endroits, la dorure des panneaux s'efface, la guirlande des plafonds s'ébrèche, et la couleur des tapisseries commence à pâlir. Mais ces constructions d'une autre époque, quand elles sont seulement ternies par les siècles, ressemblent à la mâle beauté de l'homme, à laquelle le temps donne un caractère plus grave, en lui ôtant le vermillon de la jeunesse.

Les quatre grandes tours du château et la plupart des salles ne renferment que des objets d'art ou de science. N'est-ce pas une singulière chose que de s'en aller ainsi au fond d'une des provinces reculées de la Suède, dans une habitation isolée au milieu des bois, et d'y découvrir l'arsenal historique du royaume, le musée de la guerre de trente ans?

Charles Wrangel avait amassé à Skokloster tout ce qu'il recueillit dans ses campagnes, et les comtes de Brahe agrandirent sa collection. C'est là qu'on trouve les anciens glaives des Scandinaves, les poignards à longue lame, les lourdes épées à deux mains, les cuirasses de fer des chevaliers du moyen âge et les casques à ressorts. C'est là qu'on trouve plus de douze cents armes de tout âge et de toute sorte, depuis le fusil damasquiné du pacha turc jusqu'à la carabine en cuivre des Suédois du XVIe siècle, depuis l'ancienne arquebuse jusqu'aux pistolets à manche d'ivoire que Christine portait dans sa petite main de

femme. Les rois eux-mêmes ont enrichi ce musée militaire. Charles X y a déposé le glaive tranchant sur lequel il avait fait graver un calendrier, en vrai soldat qui veut compter ses jours par ses batailles ; Charles XIV y a déposé l'épée qu'il portait dans ses guerres d'Allemagne. J'ai vu là aussi le bouclier de Charles-Quint et une main de fer de chevalier, la vôtre peut-être, valeureux Gœtz de Berlinchingen !

Dans une des salles qui touchent à cette galerie, le propriétaire actuel de Skokloster a fait peindre à fresque les principales phases de la vie militaire et de la vie politique de son roi. C'est un travail de bon goût qui fait honneur à celui qui en a donné le plan et à celui qui l'a exécuté.

La bibliothèque et les manuscrits composent les deux autres ailes du château. C'est une des plus intéressantes et des plus riches collections qui existent en Suède. Il y a là 22,000 volumes choisis et plusieurs raretés bibliographiques d'un grand prix, notamment les quatre volumes de l'*Atlantica* dont il n'existe plus que cinq exemplaires. La collection des manuscrits renferme la correspondance du feld-maréchal Wrangel pendant la guerre de trente ans, des centaines de lettres autographes des rois de Suède, des sénateurs, des généraux, et une quantité de documents relatifs à l'histoire de ce royaume pendant les XVIe et XVIIe siècles. On garde aussi parmi ces œuvres suédoises une traduction française de Quinte-Curce. C'est un magnifique manuscrit in-folio sur parchemin, orné d'arabesques, de vignettes et de larges dessins en tête de chaque chapitre. Cette traduction est sans date, mais elle est dédié à Charles le Téméraire à l'époque où il venait de soumettre les Liégeois. Ainsi elle a dû être écrite vers 1475 ou 1476, et elle appartenait vraisemblablement à celui à qui l'auteur l'avait dédiée, car on voit encore le chiffre du prince gravé sur les coins de cuivre qui ornent la couverture. Il est probable que Marguerite de Bourgogne emporta ce livre en Flandre ou en Allemagne, et la guerre de trente ans le livra à la Suède. Dans son ouvrage sur la bibliothèque des ducs de Bourgogne, M. de Santander ne fait pas mention de ce manuscrit. Si j'avais pu consulter mon savant compatriote Weiss, je suis sûr qu'il m'en aurait expliqué toute l'histoire ; mais, comme il est à cinq cents lieues de moi, je suis contraint d'avouer mon ignorance.

Le comte Magnus de Brahe est un de ceux qui ont le plus contribué à enrichir cette bibliothèque. Il a lui-même fait le catalogue des livres imprimés, tandis que M. Schroder, professeur à Upsal, faisait celui des manuscrits.

Les graves fonctions dont son fils est investi ne l'empêchent pas de donner à ces richesses littéraires toute l'attention qu'elles méritent et d'en ouvrir l'accès avec la plus parfaite courtoisie à ceux qui s'y intéressent. Nul voyageur n'a visité Skokloster sans en rapporter quelque douce émotion ou quelque souvenir de reconnaissance. Les dons du cœur sont héréditaires dans la famille des Brahe autant que ceux de la valeur et de l'esprit.

Il existe aussi à Skokloster une galerie de tableaux nombreuse. Elle renferme les portraits de plusieurs étrangers, et de la plupart des grands personnages du temps de Gustave-Adolphe, de Christine et de ses successeurs. La plupart de ces portraits ont été faits du vivant même des personnages qu'ils représentent. Ce sont des documents historiques à joindre à ceux de la bibliothèque. Il en était un, entre autres, que je cherchais dès mon entrée dans la salle ; c'était celui de cette belle Ebba Brahe que Gustave-Adolphe voulait faire reine de Suède Mais je ne trouvai qu'un médaillon renfermé dans une boîte d'ivoire, grossièrement peint, défiguré par le temps, puis altéré encore par une main malhabile, et un tableau en pied qui la représentait en robe noire, les cheveux blancs, les yeux éteints, le front ridé, une véritable élégie de deuil après un dithyrambe de jeunesse.

L'histoire raconte assez brièvement cette charmante vie d'Ebba, mais la tradition populaire, qui laisse rarement échapper une image tendre et gracieuse, s'est emparée du froid récit des annales suédoises, et en a fait un de ses romans d'amour.

Quand l'épouse du grand chancelier Brahe se sentit près de mourir, elle pria la reine de prendre sous sa protection sa fille unique, sa petite Ebba, qui était alors âgée de trois ans. La reine le lui promit, et dès que la comtesse fut morte, elle prit la jeune fille dans son palais et la fit élever sous ses yeux. Ebba grandit auprès de Gustave-Adolphe qui avait un an et demi de plus qu'elle, et tous deux s'aimèrent. Ce n'était d'abord qu'une affection de frère et de sœur à laquelle la reine souriait ; mais la jeunesse amena l'amour. Quand Gustave partit à l'âge de quatorze ans pour l'île d'Œland, il quitta en pleurant sa chère

Ebba et la pria de ne pas l'oublier. Quand il fut proclamé roi à l'âge de dix-huit ans, il accourut avec joie auprès d'elle, lui donna un anneau de fiançailles et lui promit de l'épouser (1). C'est après cette promesse de son roi, c'est dans une de ses douces rêveries d'amour, qu'Ebba écrivit sur une des vitres du château ces deux vers suédois :

Jag œr fornœid med lyckan min
Och tacka Gud fœr nadan sin.

Je suis contente de mon destin,
Et je remercie Dieu de sa clémence.

Mais la reine avait suivi d'un regard inquiet tous ces développements d'une passion si franche et si naïve. Elle avait pour son fils des projets ambitieux ; elle voulait qu'il épousât une princesse étrangère, et, quand elle eut lu l'inscription d'Ebba, elle écrivit au-dessous :

Det ena du vill, det andra du skall,
Se plagar mœst ga i sadana fall.

Tu veux avoir ce destin, mais tu en auras un autre ;
C'est ainsi que cela arrive le plus souvent.

Peu de temps après, Gustave fut obligé de partir pour repousser Chrétien IV, qui venait de faire une invasion en Suède. La reine résolut de profiter de son absence pour lui enlever Ebba. Tandis qu'elle cherchait autour d'elle un homme digne d'épouser sa pupille, et capable de la faire respecter, le comte Jacob Pontusson de la Gardie arriva à Stockholm. C'était un descendant de ce valeureux chevalier de Languedoc qui, du service de France, avait passé à celui du Danemark, où il avait été fait prisonnier par les Suédois, et qui, de prisonnier, était devenu l'ami d'Eric XIV et le favori de Jean III. Le comte Pontusson revenait de faire un voyage en pays étranger. Il était jeune

(1) Le témoignage de plusieurs historiens, et en dernier lieu celui de Geiier, ne laisse pas de doute sur cette promesse. Du reste, la famille des Brahe était depuis longtemps alliée à la famille royale. Joachim Brahe avait épousé la sœur de Gustave Wasa.

beau, aimable; la reine lui proposa d'épouser Ebba. D'abord il répondit par un refus, car il connaissait la passion de Gustave. Mais la reine insista, lui dit qu'elle le prenait sous sa protection, répondait de tout ce qui pouvait arriver, et le comte, qui n'avait pu voir Ebba sans être frappé de ses admirables qualités, accepta avec joie la proposition de la reine. Le plus difficile alors était d'obtenir le consentement d'Ebba. Quand elle connut les projets du comte, elle pleura, car elle aimait véritablement Gustave-Adolphe. Elle essaya de résister à la demande qu'on lui adressait comme un ordre, puis elle implora un délai. Mais tout fut inutile; la reine ne voulait faire aucune concession, et la pauvre Ebba, seule au milieu d'une cour où tout semblait contre elle, se résigna à son sort, et épousa le comte de la Gardie. Voilà ce que dit l'histoire. La chronique romanesque ajoute que, lorsque Ebba fut contrainte de céder à la volonté de la reine, elle envoya un courrier à Gustave pour le prévenir de ce qui se passait. Puis elle se laissa conduire le plus lentement possible dans la chambre où elle devait recevoir la bénédiction nuptiale, et, au moment où elle venait d'échanger l'anneau de mariage, Gustave, qui accourait des frontières de Suède, apparut haletant et couvert de sueur. « Vous arrivez trop tard, lui dit la reine, le mariage est fait; Ebba appartient au comte de la Gardie(1). »

Il reste dans diverses collections d'autographes plusieurs pages touchantes de cette correspondance d'amour que Gustave-Adolphe et Ebba entretenaient ensemble quand ils étaient éloignés l'un de l'autre. J'ai trouvé dans un manuscrit de Skokloster une élégie en vers suédois, composée par Gustave, et adressée à Ebba. C'est le langage du cœur dans toute ce qu'il a de plus tendre, de plus humble et de plus résigné. Après avoir copié cette élégie, j'ai essayé de la traduire, mais je n'ai pu que l'imiter très-faiblement.

Le mal que je ressens, je ne puis le décrire,
Je rêve et je languis, j'attends et je soupire.

(1) La tradition populaire dit que la reine força Ebba de se fiancer et de se marier le même jour. Le fait est qu'elle fut fiancée, le 11 novembre 1617, mariée sept mois après, et qu'elle devint mère de quatorze enfants.

Je n'ai plus de gaîté, plus de paix dans le cœur ;
Pour me faire revivre il faudrait un sourire.
Et toi, tu ne veux pas sourire à ma douleur.

Après avoir aimé si longtemps en silence,
Je croyais t'émouvoir par mon humble constance ;
Je voulais t'adorer, te chanter, te bénir.
Veux-tu donc à jamais briser mon espérance,
M'exiler de ton cœur et de ton souvenir ?

D'autres femmes au monde ainsi que toi sont belles,
Il n'en existe pas une seule d'entre elles
Qui par tant de rigueur réponde à tant d'amour.
Mais qu'importe ? Mes vœux et mes pensers fidèles,
Et mes regards ardents, te suivent nuit et jour.

J'aime et je veux aimer. Je veux attendre encore
Le regard dont j'ai soif, le bonheur que j'implore ;
En te priant toujours, j'espère t'attendrir.
C'est de toi que me vient le mal qui me dévore,
C'est toi seule qui peux m'aider et me guérir.

Et si tu n'entends pas la voix qui te réclame,
Si rien ne te fléchit, jamais nulle autre femme
Ne pourra plus troubler mes sens et ma raison.
Je serai seul, hélas ! et seul, du fond de l'âme,
J'accuserai mon sort sans outrager ton nom.

Quand j'eus visité la bibliothèque et les tableaux, je descendis dans l'église. C'est tout ce qui reste de l'ancien cloître de Skokloster : une chapelle à trois nefs, bâtie dans le style primitif gothique, une chapelle seigneuriale où tout provient des maîtres du château, le lustre d'argent suspendu à la voûte, l'orgue placée au bas de la nef, le tableau allemand qui décore le maître-autel, et l'arbre généalogique qui étend ses larges rameaux sur les murailles du chœur.

Les tombeaux de la famille Wrangel sont dans une enceinte touchant au chœur de l'église, et fermée par une grille. Là est le mausolée du feld-maréchal Hermann et celui de son fils Charles-Gustave. Le vieux Hermann est couché sur la pierre, les mains jointes ; Charles est à cheval, l'épée à la main. Tous deux sont là comme les représentants d'une même idée de guerre :

le père s'est endormi après ses années de combat, le fils a repris le bâton de commandement et s'est mis en route.

Dans la même église on enterra, vers le milieu du siècle dernier, Mme Nordenflycht, la première femme poëte dont le nom mérite d'être cité dans les annales littéraires de la Suède. Toute jeune encore, elle vint, avec le voile noir des veuves, chercher une retraite au bord du Mœlar. Elle écrivit des poésies didactiques, des élégies, des pastorales. C'était le temps où la Suède se prenait d'une belle passion pour les bergères qui avaient fait le tour de l'Europe, le temps où tous les poëtes conduisaient un troupeau dans la prairie, où toutes les femmes s'appelaient Chloé et Amaryllis, et où tous les arbres étaient impitoyablement déchiquetés par des chiffres d'amour. Mme Nordenflycht suivit la tendance de l'époque ; elle fit de son élégie de deuil une églogue, et mérita d'être appelée *la Bergère du Nord*. Mais, après avoir longtemps pleuré sur son amour de jeune fille, elle aima de nouveau, et fut dédaignée. Dans son désespoir, elle fit comme Sapho, elle se précipita dans les vagues. Un de ses domestiques accourut à son secours assez tôt pour la sauver ; mais elle tomba malade, et mourut trois jours après. Elle a laissé un recueil assez volumineux de poésies entachées de cet esprit d'affectation qui régnait de son temps dans la littérature suédoise, mais qui offrent cependant des pensées vraies et bien rendues. Le lieu qu'elle habita fut célèbre pendant sa vie, l'endroit où elle est ensevelie aurait quelque droit de l'être ; mais, à Skokloster, la gloire militaire a éclipsé toutes les autres gloires. Le sacristain qui m'accompagnait dans l'église m'expliqua tous les écussons peints sur les murailles, et ne put me dire où était la tombe de celle dont les compositions poétiques avaient occupé pendant plusieurs années les beaux esprits de Stockholm.

Tandis que je regardais les armoiries du chœur et les épitaphes de la nef, la vieille église du cloître commençait à s'obscurcir ; mais une belle soirée d'hiver m'appelait au dehors. Un voile bleu imprégné de lumière ceignait l'horizon ; le ciel était pur et étoilé ; le soleil, qui avait disparu dès le matin, se remontrait tout à coup comme pour donner un dernier baiser à la terre, comme pour répandre des teintes de pourpre sur son lit de neige. C'était une de ces nuits d'hiver limpides et argentées, une de ces nuits plus belles que le jour. Au loin l'on n'entre-

voyait que la plaine toute blanche, où les étoiles scintillaient, la forêt de sapins couverte de son manteau de neige, et le château, seul debout au milieu de la solitude. L'ombre du soir l'enveloppait déjà ; mais ses fenêtres étaient encore éclairées par les rayons du soleil couchant. Tout était calme et silencieux; nul bruit dans la forêt, nul bruit sur le lac, et si, de temps à autre le vent se levait pour faire entendre quelque soupir interrompu, ce vent, pareil à celui qui résonnait autour des héros d'Ossian, semblait parler des temps passés.

Lorsque, après avoir contemplé ce tableau imposant, je rentrai dans ma grande chambre voûtée, où la clarté de deux bougies ne répandait qu'une lumière pâle dans une ombre mélancolique, je me disais que je voudrais voir apparaître, pendant la nuit, quelqu'un de ces personnages illustres qui m'avaient occupé tout le jour : le vieux Hermann Wrangel et son fils Charles-Gustave, et, avant tout, Ebba Brahe.

Mais j'avoue à ma honte que je dormis très-prosaïquement et que je n'eus qu'une apparition le lendemain ; c'était celle du domestique diligent qui venait allumer du feu dans ma chambre et me demander à quelle heure je voulais déjeuner.

Stokholm, 1838.

X. Marmier.

CÉLINE LA CRÉOLE.

I.

On entendait encore le bruit qui succède aux plaidoiries des avocats, lorsque les jurés se sont retirés dans la salle de délibération. Jamais la cour d'assises n'avait offert plus d'intérêt à la curiosité du peuple de Paris; depuis six heures, et il était minuit, il avait été sous le coup des plus violentes émotions. Brisé de fatigue, trempé de sueur, haletant, debout, il attendait maintenant la conclusion heureuse ou fatale du drame dont il avait si péniblement, si curieusement, écouté les actes et les scènes. Des groupes qui n'avaient pas pu forcer les portes de la salle remplissaient les escaliers, et stationnaient en longues et noires traînées jusqu'à la rue où ils encombraient la chaussée. Une chaîne électrique n'aurait pas plus étroitement lié les pâles auditeurs de la salle et ceux qui étaient dehors. Ceux d'en haut communiquaient à ceux d'en bas les moindres incidents des débats, malgré les distances, les huissiers et les gendarmes.

La femme accusée s'était évanouie au moment où les jurés avaient quitté leurs siéges pour entrer en délibération. Conduite dans une salle voisine, elle était assise entre quatre gendarmes stupides, qui ne s'occupaient pas plus d'elle que de son enfant, charmante petite fille, toute pâle de la pâleur de sa mère.

Dès qu'elle rouvrit les yeux, elle prit les mains de son enfant dans les seinnes et elle murmura comme une prière :

Mon Dieu, que vont-ils décider? Voilà plus d'une heure qu'ils délibèrent! Ah! si je suis condamnée! condamnée!..... mon

Dieu ! redescendre encore dans cette horrible prison ; plutôt la mort ! Et ce peuple qui m'a vue, qui fouillait sous mon voile, qui comptait mes battements ! Il est donc sans pitié, sans âme, ce peuple !.... Tigre ! Innocente ou coupable, peu lui importe.

Un gendarme bâilla.

Un autre éternua.

Les deux autres laissèrent tomber leur sabre sur les dalles.

Une heure sonna à la Sainte-Chapelle.

Que c'est long !.... Tiens, Emma, touche mon front ! il est de feu ; de feu comme mes mains, comme tout mon corps.... Mais tu ne comprends pas ? Puisse-t-elle ne jamais se rappeler cette nuit..... Écoutons..... rien encore. C'est le peuple qui rit. Est-ce qu'il ne dort jamais le peuple ? Emma, ne te trompe point, ma fille. — J'ai besoin de prévoir ses souvenirs. — Ce monde, cette foule, c'est le théâtre ; nous sommes au théâtre. Ces hommes noirs étaient masqués. Nous étions au premier rang pour voir la comédie. N'est-ce pas que cela te plaît ?... Les heures ne marchent donc plus ! Sommes-nous morts ou vivants ? car je n'entends plus rien ; je ne m'entends plus moi-même.

Un des quatre gendarmes sortit de son immobilité, et posant la main sur l'épaule de l'accusée, il lui dit : Allons ! madame, levez-vous ! ce sont les jurés qui entrent dans la salle.

— Est-ce que c'est toujours la comédie, maman ? demanda la petite Emma.

— Messieurs, je n'ai pas la force de vous suivre, répondit l'accusée aux gendarmes.

— Nous vous aiderons à marcher, en ce cas.

Quand les gendarmes aident, ils s'y prennent bien. Ils portèrent l'accusée jusque dans la salle du tribunal avec une humanité pleine de prudence.

Quelques minutes après, le jugement était rendu, mais la femme qu'on venait de condamner ou d'absoudre, n'avait pas pu l'entendre sans retomber dans son premier évanouissement. Elle fut ramenée à la même place avec sa fille, qui, de lassitude, la pauvre enfant, s'était endormie sur les genoux de sa mère.

Tout à coup un jeune avocat vient à elle, et et dit avec une expression mêlée d'enthousiasme et de respect :

— Vous êtes acquittée, madame.

— Est-ce à mort? répondit-elle, troublée comme jamais femme ne le fut.

— Acquittée, vous dis-je, répliqua l'avocat. — Acquittée : vous êtes libre.

— Mon enfant, s'écria-t-elle, mon enfant!.... Monsieur, vous êtes un honnête homme. Laissez-moi presser votre main. Je n'ai pas de l'or pour vous payer. En aurai-je jamais assez pour m'acquitter envers vous? Mais je vous aime autant que ma fille, et elle vous aimera comme moi. J'ai perdu ma mère, et j'ai pleuré; mon père, et j'ai beaucoup pleuré, mais pour ces deux douleurs je n'ai jamais versé tant de larmes que pour la joie que vous me faites. Acquittée, répétait-elle en embrassant sa fille, et en portant à ses lèvres la toge de son défenseur; mais c'est plus que la vie que vous me rendez : c'est celle de ma fille, c'est son honneur, — c'est le mien. Mais qu'ai-je fait pour vous? Vous ne savez pas mon nom; je ne sais pas le vôtre; une femme va être condamnée : c'est moi! Dieu seul est là pour l'assister : un inconnu se lève pour la défendre. Mais alors vous êtes un ange. Mais encore, qu'ai-je fait à Dieu, lui si haut qui m'a vue si bas!

Le visage, les gestes, le regard de cette jeune femme acquittée, offraient encore, si c'est possible, plus de désordre que ses paroles. Elle était belle d'effroi et de reconnaissance à la lueur des flambeaux, et au milieu de la solitude qu'une partie de la foule laissait derrière elle en se retirant.

Quoique profondément attendri, son défenseur accueillait avec beaucoup de réserve les paroles ardentes qu'elle laissait tomber. Quand il la vit plus calme, il lui répondit avec douceur :

— Madame, j'ai plaidé aujourd'hui pour la première fois. Votre cause est ma première cause. C'est vous que je dois remercier. Je l'ai acceptée d'office; en ne la laissant pas à d'autres plus habiles que moi, je vous ai exposée au péril d'un début. Mon inexpérience, ma timidité, pouvaient vous perdre. Nous sommes sauvés tous deux.

— J'aurais donc fait, monsieur, quelque chose pour votre réputation?

— Tout, madame; la première cause est le premier pas dans le monde, et je l'ai gagnée!

— Alors, attendez-vous, monsieur, à une glorieuse existence. Tenez, je ne me trompe pas, — on applaudit encore.

Le jeune avocat rougit tout à la fois de fierté et de modestie, et il répondit à demi-voix :

— La bienveillance, l'indulgence pour un débutant.

—Elle n'a éclaté que pour moi. Acquittée, répétez-moi ce mot.

— Oui, madame, acquittée; mais j'ai craint un moment pour vous; j'ai craint que la justice des hommes ne vous fût pas aussi dévouée que celle de votre défenseur.

— Et comment?

— Votre acquittement n'a été prononcé qu'à la majorité d'une voix, d'une seule voix.

— D'une seule voix, monsieur; et sans cette voix je montais sur l'échafaud où l'on marque avec un fer rouge. Et cette voix pouvait s'égarer! Et les autres?

— Celles-là vous ont condamnée! Et elles ne sont pas les seules.

— Que dites-vous?

Celle qui était dans l'exaltation, il n'y avait qu'un instant, douta de son bonheur, de sa résurrection; elle n'osa plus regarder son défenseur en face. Celui-ci ajouta :

— Le public, madame, est toujours de l'avis de l'avocat général; rarement il absout; et quand il faut qu'il subisse un acquittement, alors.....

— Alors, monsieur; parlez; alors.....

— Ses observations subsistent. Il a condamné.

— C'est-à-dire, monsieur, que l'opinion est impitoyable.

— Impitoyable, madame.

— Mais vous, vous dont l'éloquence est servie par une intelligence si droite, vous joignez-vous aux juges qui m'ont proclamée innocente ou à l'opinion qui n'est de l'avis que de ce qui la flatte. — le crime?

Il fut affreux pour celle qui hasardait cette question en tremblant, de ne pas recevoir de réponse.

— Mais vous ne répondez pas, monsieur? Oh, celui en qui j'ai rencontré un si généreux défenseur n'eût donc été qu'un implacable juge? Quoi! si la voix qui m'a acquittée eût dû être la vôtre...., mon doute est presque une certitude, vous m'auriez sans doute frappée?

Le défenseur continua à garder le silence.

— En vérité, votre silence m'épouvante; je crois être encore devant le jury.

Enfin, d'un son de voix triste et gêné, le défenseur répondit :

— Je vous demanderai la grâce de ne pas motiver mon hésitation.

— Je la comprends, monsieur; vous seul méritez que je fasse un effort pour éclaircir vos doutes. Apprenez-le, il m'importait moins de triompher que de sortir d'ici innocente. Le triomphe eût coûté l'honneur d'un autre; d'un autre, entendez-vous, monsieur?.... Lisez ceci.

Ce ne fut pas sans une douleur, dont tous ses traits se colorèrent, que la jeune femme remit à son défenseur une lettre que celui-ci parcourut avidement. Il dit ensuite :

— Eh quoi! madame, lorsqu'en montrant cette pièce, irrécusable témoignage de la culpabilité d'un autre, vous étaliez votre innocence au grand jour, vous avez mieux aimé hasarder les chances d'un jugement qui, je le répète, a bien pu vous donner la liberté, mais qui vous rendra difficilement l'estime du monde! Eh! pourquoi ce dévouement?

La jeune mère montra sa fille qu'elle avait posée sur son bras :

— Ne l'avez-vous pas lu? J'étais mère, monsieur.

— Je comprends à la fin! En vous menaçant de vous arracher la vie, si vous ne participiez point à une action infâme, on calculait qu'il fallait aussi passer à travers celle de votre enfant.

— Une vie répondait de l'autre. Par la mère on tenait la complice. C'étaient là les combinaisons qu'on avait ourdies. Elles ont réussi, que voulez-vous?

— Ce que je veux! — Vous n'êtes pas coupable, madame. Votre avocat devenu juge, vous absout une seconde fois.

— Gardez-moi le secret; sa famille est si puissante!

— Il n'y a plus de familles puissantes, madame; il n'y en a que de riches et de pauvres, de vertueuses et d'avilies; vous avez mieux que mon secret, maintenant vous avez mon estime, et je la ferai partager à tous. Si ma voix a du retentissement, j'en remplirai les voûtes de nos tribunaux. On veut bien accorder

quelque autorité à ma plume ; elle retracera dans nos journaux, dans les écrits du temps, et votre sacrifice et votre réhabilitation. Ce peuple que vous avez calomnié parce que vous étiez malheureuse, ce peuple a un cœur sous ses haillons. Croyez-le, madame, quand il saura la vérité, il vous plaindra, il maudira ceux de vos juges qui vous ont mesuré la justice, et ses plaintes et ses malédictions sont puissantes. Le peuple prend son magistrat souverain dans la rue, l'assied sur une borne : — ce juge au-dessus de tous les juges, c'est l'opinion.

— Ne m'avez-vous pas promis le secret ?

— Je le tiendrai. Je publierai les faits, je tairai les noms.

— Mais le scandale ?

— Je le partagerai avec vous. Il sera les premiers honoraires de ma première cause. Ah ! j'en cherchais une juste pour mon coup d'essai ! Mon Dieu ! je vous remercie, je l'ai trouvée. L'enthousiasme n'est plus un ridicule ; le barreau n'est plus un théâtre. Malheur à l'avocat sans conscience ! malheur à lui ! je lui défends de dormir.

— On vient. La foule diminue, — adieu ! merci ! merci, monsieur ! pour la vie ! votre nom, dites-moi votre nom ? demanda d'une voix suppliante cette femme dont le regard était beau comme le repentir. Votre nom, si je ne vous revois plus ?

Le jeune avocat semblait ne pas entendre la question qui lui était adressée, il regardait la porte qui s'ouvre sur le tribunal, les curieux dont le torrent s'écoulait sans trop désemplir pourtant les salles, et il reportait sa pensée de ce tourbillon à la femme levée devant lui pour partir.

Mon nom est Adolphe Néri, répondit-il enfin. Mais que parlez-vous de ne plus me voir ? Pourquoi ne vous reverrais-je plus ? Votre main ; donnez-moi votre main, madame.

— Que voulez-vous faire ?

— Je veux traverser la salle du tribunal avec vous. Il faut qu'on sache et qu'on voie que votre avocat est de moitié dans votre cause ; qu'il l'a faite sienne ; qu'il n'a pas seulement gagné un procès, mais son procès.

Effrayée, la jeune femme cacha sa main sous son châle ; mais Néri la saisit avec force, et continua :

— De loin et de près, il faut qu'on nous voie l'un et l'autre.

Venez, madame, votre réhabilitation commence. Levez la tête ; vous êtes innocente comme moi.

Malgré sa résistance, la jeune mère fut obligée d'abandonner sa main à Néri, et ils entrèrent tous deux au tribunal.

II.

Ils avaient à peine quitté la salle qu'ils occupaient, que deux hommes, tous deux fort agités, à peu près du même âge, parurent et se regardèrent pendant quelques minutes avec des sentiments différents. Celui dont les manières étaient beaucoup moins recherchées et qui portait encore au visage la chaude préoccupation de l'arrêt rendu par lui, car c'était le président des assises, dit à l'autre, en se frottant les mains :

— Notre jeune homme a, ma foi, bien plaidé. — Très-bien, n'est-ce pas, monsieur de Gravesende ?

M. de Gravesende eut un sourire forcé, mais il put répondre :

— C'est un brillant début, j'en conviens.

— Cela me rappelle, monsieur le comte, nos beaux jours des parlements ; — de loin, comme bien vous pensez. Cela manque d'étude ; la tradition du geste perdue ; le fameux geste de Gerbier que le roi voulut connaître. — L'apostrophe méprisée ; la prosopopée avilie ; la prosoposée, cette grande chose ! — La citation complétement déshonorée. On se borne à plaider en français et avec chaleur. J'avoue néanmoins que mon futur gendre donne de belles espérances.

— Très-belles, monsieur Blinvilliers, affirma le comte de Gravesende avec la même retenue polie.

— Ah ! ca, j'oublie qu'il a plaidé et gagné contre vous. Mais c'est d'office ; vous l'avez vu. Pardonnez-lui ce succès. Cette pauvre fille allait être jugée sans avocat ; — c'est mourir sans médecin. C'est inusité.

En souriant du bout des lèvres et à la hauteur de son jabot, le comte répondit au président Blinvilliers :

— Vous savez que personnellement je tenais peu à donner suite à cette affaire ; mais madame la comtesse attachait beaucoup de prix à ses diamants, et d'ailleurs le procès était trop avancé quand j'en ai eu connaissance pour l'arrêter. Loin de

m'affliger de cette perte, croyez que je m'intéresse au succès de notre jeune ami aussi vivement que vous et votre famille. Mais votre famille n'est-elle pas ici? Mme Blinvilliers et Mlle Rosemonde, votre fille, n'ont-elles pas été témoins du triomphe si imprévu de M. Néri? La plus belle part leur en revient.

Se retournant avec surprise, M. Blinvilliers se demanda :

— Qu'est-ce donc que ce bruit? le peuple n'est-il pas satisfait? Il est vrai qu'il comptait sur quelque chose de mieux qu'un acquittement. Allons ! allons ! les assises prochaines seront plus heureuses. Nous aurons beaucoup de faux monnayeurs et deux ou trois petits parricides. Patience !

Voulant connaître la cause de la rumeur qu'ils avaient entendue, le comte de Gravesende était allé tout près de la porte de la salle du tribunal. Il revint dire à M. Blinvilliers :

Ce sont des sifflets, des cris, des huées, — que se passerait-il dans la salle?

Tandis que le comte et M. Blinvilliers cherchaient à s'expliquer cette perturbation inusitée, la femme de Blinvilliers et sa fille arrivent vers eux dans le plus grand désordre d'idées. Mme Blinvilliers, rouge comme une rose tremière, pourprée jusqu'aux oreilles, les bras en l'air, disait ou plutôt criait :

— Cachons-nous ! c'est à mourir de honte. J'étouffe de colère. Tous ces sifflets, toutes ces huées, ces ricanements, ces mépris !

— Pour qui donc? ma chère amie.

— Tout cela pour lui.

— Pour lui?

— Oui, monsieur le comte; il a traversé la salle, la tête haute, le regard fier, la tenant par la main, comme il l'eût fait dans un salon pour moi ou pour notre Rosemonde. Il a regardé le peuple et les galeries, puis il est sorti.

— Mais qui donc?

— Lui ? Votre calme me fera mourir. Alors les quolibets, les apostrophes, ont plu, et nous en avons rougi jusqu'au fond des yeux. Ne rougissez-vous pas?

— Je ne demande pas mieux que de rougir, ma chère amie, répondit le président Blinvilliers; mais je vroudrais savoir auparavant...

— Que voulez-vous savoir ?

— De qui vous parlez.

— Ne vous l'ai-je pas dit? de notre futur gendre, de M. Néri; cet avocat des belles, ce défenseur des opprimées, ce don Quichotte des tourneuses de fausses clés.

Terrifié, mais toujours calme, M. Blinvilliers répondit :

— Voyez la jeunesse. Et voilà tout juste nos philosophes! Avec cela les plus heureuses dispositions! et un si beau succès!

— Oui! encore un semblable, et il sera exclus de tous les salons de Paris, interrompit Mme Blinvilliers. J'en suis indignée, mortifiée.

— Et qu'en dites-vous, monsieur le comte? demanda M. Blinvilliers en époussetant ses souliers avec son mouchoir.

— Je pense, répondit le comte, avec une indulgence de grand seigneur, qu'il faudrait entendre M. Néri.

— Doit-on supporter, monsieur le comte, une excuse légitime à cette scandaleuse folie?

— J'en suppose plusieurs, madame. D'abord n'est-il pas sûr d'en trouver toujours une auprès de mademoiselle? cela doit suffire, à beaucoup d'égards.

Mlle Rosemonde, qui, jusqu'ici, n'avait pas ouvert la bouche de peur de déranger le joli nœud de rubans placé sous son menton daigna répondre :

— En vérité, monsieur le comte, je ne sais encore quel accueil je dois faire à M. Néri. Je ne suis pas la moins blessée de sa conduite.

— Il faudra bien pardonner pourtant, mademoiselle. L'hommage qu'on rend à toutes les femmes n'est-il pas une garantie pour celle qu'on préfère?

— Je ne comprends pas, monsieur le comte.

Telle fut la réponse, assez sensée du reste, que fit Mlle Rosemonde à M. de Gravesende, qui reprit : Moi, je m'entends très-bien.

Ceci fut dit à part. Il ajouta plus haut :

— Je veux dire que la chaleureuse imagination de M. Néri a pu se tromper sur l'intérêt qu'inspire l'innocence compromise, et que vous le verrez revenir à vous aussi honteux que d'une infidélité, quoiqu'il n'en ait pas un seul instant mérité le reproche. Il aura mis les apparences du fait contre lui, afin d'avoir l'occasion de mieux vous prouver sa constance à l'avc-

nir. Un tort qu'on se donne est quelquefois un piége; prenez garde!

— Vous m'alarmez au lieu de me rassurer, monsieur le comte.

— Au contraire, je vous rassure. M. Néri est jeune, sa cliente est fort belle ; il vous savait dans la salle ; il a voulu publiquement vous témoigner ce qu'il ferait pour vous, en se sacrifiant à quelque chose de si bas qu'une femme flétrie, innocente ou non. C'est un dévouement dont tout le mérite rejaillit sur vous.

Il était difficile de faire goûter l'argumentation à Mme Blinvilliers ; elle s'écria :

— Vous êtes trop bon, monsieur le comte, de donner un tour si généreux à l'odieuse extravagance de M. Néri ; vous ne risquez sa justification qu'à la faveur d'un motif dont ma fille, moi et mon mari, devons être blessés. L'alliance que nous contractons avec cette famille n'est, après tout, fondée que sur des rapports purement d'intérêt. Il n'apporte en dot ni un grand nom ni une illustre réputation.

— Je n'ignore pas, reprit le comte, que votre protégé est sans nom. Je n'ai pas parlé de sa naissance. Le fils d'une grande famille ne se fût pas permis impunément une telle incartade : son arbre de noblesse eût été coupé au pied, et son blason foulé par les domestiques.

Mme Blinvilliers se rengorgea.

— C'est vrai ; M. le comte raisonne juste, mon ami, et si vous m'eussiez écoutée, vous n'auriez pas à la légère introduit un homme de rien dans la famille.

— Un homme de rien ! un homme de rien, ma chère amie, répondit le président en hochant la tête ; il a quarante mille livres de rente, et....

M. Blinvilliers n'eut pas le temps d'achever sa phrase : Néri se présenta. Il avait quitté la robe ; mais il était encore tout ému. D'une voix ferme et lente, il dit :

— Au lieu de répondre aux expressions de colère dont je sens partout les menaces, permettez-moi de m'expliquer en peu de mots. Mlle Céline n'a été acquittée qu'à la majorité d'une voix : cet acquittement peut être complet pour la loi, mais c'est une dérision pour le monde. C'est devant le monde, devant l'opinion,

qu'il m'importait de gagner sa cause ; elle est maintenant gagnée ; mon devoir d'avocat et d'homme est presque rempli. J'aime à croire, continua-t-il en s'adressant à M. Blinvilliers, que dans votre jeunesse, vous en eussiez fait autant, si toutefois vous n'avez pas surpassé mon zèle dans une de ces belles causes où vous luttiez d'éloquence avec les Malesherbes.

M. Blinvilliers passa la manche de son habit sur la forme de son chapeau ; il ne répondit pas.

Néri poursuivit :

— Et vous, madame, dans ce temps de gloire pour votre mari, vous deviez être heureuse, comme je pense que le serait Mlle Rosemonde, si ma réputation lui appartenait.

Mme Blinvilliers imita le silence de son mari.

En fille bien née, Mlle Rosemonde regarda sa mère avant de risquer une réponse qu'elle ne risqua pas, après que Néri lui eut dit :

— N'est-ce pas que vous m'approuvez, mademoiselle ?

Confus, Néri n'ajouta pas moins :

— Si par ce silence, je dois comprendre que je n'ai pas le bonheur d'être approuvé, je n'en resterai pas moins pénétré de la bonté de mon action et du désespoir de ne pas la voir goûtée comme elle le mérite.

— Monsieur Néri, répondit, se contenant à peine, Mme Blinvilliers, si vous vous mettez sur le pied de promener dans la salle du tribunal toutes les accusées, je vous conseille de prendre un piqueur.

Encouragée par cette raillerie de sa mère, Mlle Rosemonde ajouta :

— M. Néri a-t-il baisé la main de Mlle Céline, après l'avoir fait monter dans sa voiture ?

— Je n'ai pas baisé la main de Mlle Céline ; je l'ai reconduite, non à sa voiture, mais à la mienne.

— Dans votre voiture, monsieur !

— Dans votre voiture ! répliqua Mme Blinvilliers ; je n'y monterai plus de ma vie.

Avec un sang-froid plein de dignité, Néri répondit :

— Je la lui donnerai. — Terminons cette scène.

— Elle est terminée, dit en fureur Mme Blinvilliers ; elle est terminéee ; retirons-nous, monsieur Blinvilliers.

— Madame, dit le comte de Gravesende, souffrez qu'à défaut de la voiture de monsieur, je vous offre la mienne.

— Nous l'acceptons avec gratitude.

Ayant offert son bras à Mme Brinvilliers et à Mlle Rosemonde, et ayant éprouvé deux refus, Néri les laissa partir. Quand il les vit loin, il se dit, avec une concentration sourde :

— M. le comte de Gravesende, vous êtes un misérable, et votre fils.... Deux heures : elle doit être rendue. En effet, voici Pierre.

Te voilà, Pierre ; voyons ; où l'as-tu conduite?

Pierre répondit :

— Où elle a voulu.

— Mais encore ?

Hôtel du Parc, rue Montmartre.

— Pierre, demain, à dix heures, rue Jérusalem, à la préfecture de police.

III.

Quand vous ignoreriez que la police a son centre dans la rue Jérusalem, vous le devineriez, si le hasard vous poussait entre les deux rives où s'élève son château, son temple ou son antre. Cet antre est entre deux canaux comme les prisons de Venise ; quelques maisons affreuses, borgnes, bistres, écornées, sont placées en vedettes et vous regardent lorsque vous vous engagez dans les détours qu'elles tracent. Quelques argentiers du temps de Charles IX font semblant de vendre des ciboires aux personnes qui n'entrent pas chez eux pour acheter. L'ouverture de ces chicots de maison est si étroite qu'un écrivain resta une fois si hermétiquement encastré dans un escalier, que le libraire-éditeur chez lequel il allait, fut obligé de venir à son secours et de l'arracher, comme une bourre, du fond de ce canon tordu. On voit aussi tout près de cette demeure mystérieuse un jardin misérable, planté à fleur de pavé et regardant couler derrière sa grille, en soupirant, une eau jaune et bourbeuse. C'est le jardin de la police. Les arbres sont prisonniers à vie ; ils ombragent des sergents de ville et point de fleurs. L'endroit le plus animé, et il l'est beaucoup, c'est l'angle où s'incruste le marchand de vin. C'est un trou peint en rouge, rempli jour et nuit

de forcats libérés qui vont se présenter à la police, pour prouver qu'ils ne sont pas morts ; d'hommes de la chose publique, armés d'un gourdin, ayant la joue enflée par la chique, et portant une longue redingote bleue de plusieurs arpents ; de filles de mauvaise vie qui reviennent de l'antre avec la permission d'exercer la peste au profit des étrangers et des nationaux. Ce brave marchand de vin suffit à tout, ne répugne à rien ; il sert tout le monde, verse le rouge et le blanc, sans s'inquiéter de la moralité de ses pratiques.

La cour de la préfecture de police est très-curieuse ; il faudrait avoir du temps et de l'espace pour en parler savamment. On y entend aboyer de gros chiens qui servent, Dieu sait à quoi ; ce sont des mouchards dans l'ordre des quadrupèdes. Au second plan, des municipaux étrillent des chevaux ; au troisième, des hommes se font des signes ; au quatrième, il y a encore des mouvements plus mystérieux, partout la délation, l'arrestation, l'incarcération, transpirent. Les murs n'ont pas que des oreilles et des yeux ; ils ont des mains.

Néri traversa ces rues, ces ruelles, et fit arrêter sa voiture à l'entrée de la cour de la préfecture. Il monta un escalier plein de poussière et de sonorité, pénétra sous des voûtes noircies par les traces de la fumée des chandelles, peinture à fresque des geôliers, et il arriva enfin à une salle ténébreuse. Sur une table de sapin noir, un commis de mauvaise mine était occupé à écrire. La plus profonde solitude, le plus grand silence régnaient dans cette caverne.

Néri alla furtivement vers l'employé et lui dit :

— Monsieur !

L'employé eut une espèce de saisissement. Il répondit :

— Qui est là ?

— Monsieur, dépêchons-nous. Ne me demandez pas comment je suis arrivé jusqu'ici, jusqu'à vous. C'est inutile ; d'ailleurs vous le savez. Il m'a fallu employer un moyen dont je vois déjà la réussite dans vos yeux.

— Avez-vous des armes ? demanda l'employé, en laissant tomber sa plume.

— J'ai de l'or.

L'employé parut un peu rassuré.

Écoutez-moi, continua Néri, entre deux hommes comme

vous, le langage tranchant de l'égalité eût été le meilleur, la trahison était un service d'ami ; quitte pour la revanche. Entre deux hommes délicats, la demande devenait une prière, j'aurais prié ; entre vous et moi, il n'y aura, monsieur, ni reconnaissance ni prière. Je vous demande une délation. Voilà de l'or : combien valez-vous ?

— Monsieur m'outrage.

— Vous ne répondez pas à la question. Combien valez-vous ?

— Vous ne me connaissez pas, monsieur !

— Encore une fois, s'écria Néri, j'ai besoin de vous ; avez-vous besoin de moi ?

— Mais au moins faudrait-il savoir quel genre de service vous sollicitez d'une si étrange manière ?

— Enfin vous répondez, dit Néri. Voici ce que je vous demande. Vous possédez ici un infernal recueil où sont renfermés tout au long les événements de Paris ; jour par jour, heure par heure, ils y sont écrits pour l'instruction d'un gouvernement paternel et sous l'œil de la police. Nationaux, étrangers, gens qui séjournent, gens qui passent, tous y sont : c'est le livre de vie. Marchez au soleil, au grand air, sous le ciel, avec les apparences de la plus absolue liberté, et votre visage et toutes ses couleurs viennent se réfléchir dans cette chambre obscure. Au jour de quelque faute, de quelque erreur, vite la feuille est trouvée, la silhouette se détache, et votre condamnation s'achève. Ces archives, ce recueil, c'est le LIVRE NOIR. Vous en êtes le gardien : je vous demande à le voir; montrez-le-moi, avez-vous entendu ?

— Savez-vous bien, monsieur, répliqua l'employé, que ce Livre Noir, dont l'existence n'est pas même soupçonnée par les deux tiers des habitants de Paris, ne se montre à personne ? qu'il est la clé de toutes les existences, et qu'en le livrant à d'indiscrètes curiosités, on jetterait au vent le repos, l'honneur, la fortune des premières maisons de France ? L'ouvrir, c'est la guerre civile.

— Une demande aussi isolée que la mienne est sans danger, répondit Néri, qui tremblait d'impatience.

— Si je cède, continua l'employé, ce n'est qu'à la condition de parcourir le livre noir avec vous et de ne vous y laisser lire que les détails qui vous sont purement personnels.

— J'y consens, — mais voyons.

L'employé se leva, ouvrit une armoire de fer, en tira un grand registre qu'il posa sur une table de marbre scellée au mur. Néri et l'employé parcoururent ensemble pendant quelques minutes le livre noir. Enfin, l'employé lui dit :

— Eh bien ! monsieur, oserez-vous nier que mes répugnances à vous montrer ce livre étaient légitimes ? Ne croyez-vous pas que de semblables révélations étonneraient tout Paris, toute la France ?

— En effet, ma surprise est grande, je lis ici : — La comtesse d'Abeille... — Je la connais...

L'employé fit un geste d'autorité pour empêcher Néri de lire davantage.

— Pardon, dit Néri, ceci est sans importance pour vous ; et il continua à lire tout haut :

« La comtesse d'Abeille; elle est de tous les comités, a quêté pour les Grecs, pour tous les incendiés; a mis en circulation 600,000 fr. de faux billets de banque. Protégée par le prince de...

L'employé posa sa main sur le feuillet ouvert, pour empêcher Néri de continuer.

— Ne lisez pas, monsieur.

— Passons, puisque vous le voulez.

Néri lut plus loin :

« Madame Antoine de Vieux-Préal. Chaque année elle va prendre les eaux de Bagnères avec son confesseur et son docteur. Madame de Vieux-Préal n'est nullement malade. Elle conspire avec l'Espagne. Son confesseur est un gendarme du roi Ferdinand, son docteur est un moine. »

« Marquis de Audelaure; reçu à la cour, aimable, galant, poëte, espion de l'empereur de Russie. On l'épargne parce qu'il sert plus qu'il ne nuit. Les lettres qui lui sont adressées de la Russie sont préalablement ouvertes. »

« Ayguemare, baron du saint empire, chef d'une société de vieux émigrés. ... »

Néri fut interrompu par cette remarque de l'employé :

— Cette société a cessé d'exister à la restauration.

Et Néri continua :

« Ils passent leurs soirées, depuis 92, à imaginer des machi-

nes infernales. Ils sont vingt-huit, dont il faut déduire quatorze affiliés de la police qui s'y sont introduits. Ces gens ne valent pas les frais de suspicion qu'ils coûtent. — A charge à la police.

« Bac, imprimeur. On a longtemps cherché l'endroit où ce napoléoniste imprimait ses pamphlets contre le gouvernement légitime des Bourbons. Aujourd'hui, on sait où il les imprime. On feint de le croire caché sous une arche du pont Marie, dans la pompe. Il est dans l'île Louviers. Ses presses sont dans un carré de bouleaux. En ce moment il compose une chanson écrite par le chef de la police contre le ministère. Un joueur d'orgue le dénoncera. Le printemps prochain, il sera aux bagnes de Brest... »

— Mais c'est infâme, s'écria Néri.

— Non, monsieur, c'est un moyen politique.

L'étrange lecture fut poursuivie.

« Bergh, étranger qui imite parfaitement la voix et l'attitude de Napoléon ; il se dit échappé de Sainte-Hélène et organise une réaction dans le quartier des étudiants. Il touche ses fonds de la police ; mais comme, en qualité d'étranger, cet homme est suspect, on le fait surveiller par un faux dauphin, qu'il surveille lui-même à son tour. Les deux concurrents à la couronne s'espionnent.

Ceci est du moins spirituel, pensa Néri.

« La demoiselle Bonnet. C'est la seule séduction dont on a pu entourer un homme d'état intègre qui avait résisté à l'argent et aux faveurs de la cour. On l'a eu par une femme. La demoiselle Bonnet passe deux fois par semaine de l'alcove à la police. »

— Quel attentat à la moralité !

Ce cri échappa à Néri, auquel l'employé répondit :

— De quelle moralité parle monsieur? De celle de l'état ou de celle de la demoiselle, ou enfin de celle du député? Car le plus corrompu est celui qui cède.

— C'est celui qui tente, monsieur, et les honnêtes gens...

— Vos honnêtes gens sont bien faibles.

— Je ne suis pas ici, monsieur, pour suivre un cours de morale.

— Ni moi pour le faire. Arrivez, monsieur.

Néri leva les yeux et dit :

— Et ce nom fatal ne se montrera pas !

— Si c'est une honnête personne, la recherche peut être inutile, fit remarquer l'employé.

— Oui, monsieur, et très-honnête.

— Alors fermons le livre noir.

— Laissez-moi ce livre.

— Et si vous rencontrez ce nom?

— Ce sera un ange égaré parmi les démons ; on aura ramassé une fleur dans le boue ; dites au tombereau de s'arrêter.

— Cherchez votre fleur, répondit froidement l'employé en s'arrangeant les ongles avec le tranchant d'un grattoir.

— Quelles archives de corruption ! Sa place devait-elle être là ! Du courage ! La patience a aussi son héroïsme.

— Si vous me disiez son nom, l'habitude de feuilleter ce recueil me permettrait de vous conduire d'un œil plus sûr aux renseignements que vous désirez.

— Je vous le dirai, mais malheur à vous s'il sort de cette enceinte ! Son nom est Céline.

— Ensuite ?

— Rien autre.

— L'indication est un peu vague. Voyons :

« Camille. — A seize ans enlevée, à dix-huit marquise, à vingt ans morte à Bicêtre. »

— Passons, monsieur, ce n'est pas cela.

— « Catherine, dite les beaux bras. Séduite à douze ans, couronnée rosière à quinze ans, morte à Poissy, dans la maison de force, à vingt-cinq. »

— Passons, passons. s'écria Néri, ou je meurs.

L'employé continua avec calme :

— Je ne vois pas de Céline.

— Je respire.

— Attendez pourtant. « Caliste, plus connue sous le nom de la prude. Vendue par sa mère à un Anglais, échangée ensuite contre un cheval irlandais, aujourd'hui dame de soirée chez Frascati. Baronne. »

— Eh bien ! pas de Céline, n'est-ce pas ?

L'employé murmura :

— Clari !.. Célie... Céline... Céline !...

— Enfer !

— Plaît-il?

— Je... Je vous écoute.

— « Céline, dite la belle créole. » Est-ce cela?

— La belle créole : — j'ignore si...

— Voilà qui ne laisse rien ignorer. Céline, dite la belle créole...

L'employé ajouta cette qualification : *femme déchue*. Néri cria :

— Vous en avez menti !

— Monsieur s'adresse au livre.

— Continuez.

— Ou présumée telle, ajouta l'employé.

— Présumée telle ! Vous flétrissez et vous exprimez un doute! Vous déshonorez et vous ignorez encore? Vous condamnez et vous ne savez pas tout! Vous brûlez au front et à l'épaule, et il vous reste à savoir! Et que ferez-vous lorsque vous aurez une certitude? Monsieur, ce livre est la plus horrible invention que je sache!.. Cachez-le-moi, j'en ai peur.

Avec le même sang-froid, l'employé lut :

« Dite la belle créole, venue de l'Ile-de-France à dix ans. » — Est-ce elle?

— Je vous paie pour me répondre et non pour m'interroger!

— Très-bien, monsieur. « A quatorze ans abandonnée de ses parents, restée à Paris; manquant d'asile et de pain. »

Néri tourna la tête avec désespoir.

— Et de pain. « Placée chez une modiste par les bons soins de M. Édouard de Gravesende, fils du comte de ce nom. »

— Avant d'arriver à l'histoire du fameux procès sous le coup duquel elle est encore, voici, tout au long, trois ans de sa vie. Faut-il lire?

— Lisez!

« Bruits nocturnes. »

— Oh! mon Dieu!

« Trouble à domicile. »

— Le sang me monte des pieds au cœur.

« Descente de la police. Procès-verbal. »

— Assez! assez! cria Néri. Entendez-vous? C'est là sa page? Donnez que je la lise.

Et Néri repoussa violemment l'employé et lui dit, sa face contre sa face :

— Tiens ! la fleur n'est plus dans le tombereau.

Néri avait emporté le feuillet du livre noir.

— Ne remue pas, ou je cloue ta tête sur ce livre ! Je t'ai marchandé avec de l'or. J'avais oublié de te dire que je compléterais la somme avec du fer, si tu n'étais pas content. Je tiens le marché.

Et Néri jeta quelques billets de banque à l'employé. Il sortit en tenant le feuillet du livre noir d'une main et un poignard de l'autre.

IV.

Rien, de nos jours, ne respire le bonheur comme la classe bourgeoise ; ce bonheur est une compensation à la dignité nobiliaire à jamais perdue. Les hôtels ont été démolis par la bande noire, mais à leur place et avec leurs décombres, se sont élevés des bâtiments spacieux, pleins de lumière et d'air. On ne voit plus d'escalier, chef-d'œuvre de quelque Jean Goujon, tourner en vis, se tordre en serpent pour s'épanouir en chimère de la base aux combles, mais quatre personnes peuvent monter aujourd'hui de front, le pied sur le chêne, la main sur l'acajou ; les appartements n'ont plus cent pieds de longueur, mais de grossières poutres ne les traversent plus ; ils ne sont plus sonores, mais des tapis cotonneux, de chaudes tapisseries les revêtent. Les tableaux de famille sont descendus du clou avec les arbres généalogiques ; mais les paysages, les sites que nous possédons, les pays que nous avons parcourus, en ont pris la place. Nos fauteuils sont loin d'être aussi grands, mais ils sont plus commodes ; un sénéchal n'y serait pas à l'aise, un connétable dédaignerait de s'y asseoir ; mais quelle figure ferait un connétable bardé de cuir et d'acier, dans un salon peint par Feuchères, où les tables, soutenues par des pieds de biches, en ont toute la légèreté ?

Fils unique d'un négociant immensément riche, Néri, qui n'avait embrassé la profession d'avocat que pour avoir un titre dans la société, avait réuni autour de lui les plus élégantes facilités de la vie parisienne. Il se reposait des fatigues de l'esprit

par des distractions somptueuses, mais sagement réglées. Il recevait quelques amis ; il passait les vacances dans ses terres ; il avait sa loge à l'Opéra. Il ne manquait à son bonheur, pour être complet, qu'une ambition. Peut-être fut-il trop généreusement servi. Enfin il en eut une.

Quelques jours après l'issue glorieuse de sa plaidoirie, il était assis dans son cabinet auprès de sa jeune cliente.

— Que je me trouve heureux maintenant ! lui disait-il ; ennemi d'une profession où malgré mille exemples contraires, je ne voulais voir que gains sordides et triomphes équivoques, je lui dois pourtant les premières émotions nobles de ma vie. Lassé de ne point rencontrer une de ces causes qu'on embrasse avec la chaleur d'une personnalité, qu'on défend avec l'énergie de la conscience et que l'on perd avec la satisfaction d'un devoir accompli, j'allais la quitter. J'y reviens. Vous me l'avez fait aimer. Heureuse ou non, ma carrière sera désormais votre ouvrage.

Céline répondit à ces paroles animées d'une grande sincérité, que la générosité de Néri voulait trop tôt la dispenser de la reconnaissance. Elle l'engagea à suivre une profession qui ne tarderait pas à devenir une puissance au milieu de nos mœurs. Elle lui cita des hommes illustres qui s'étaient élevés de la défense du citoyen à celle du pays.

Néri était ravi d'entendre cette voix si douce l'entretenir de si fières espérances. C'était enivrant pour l'âme d'un jeune homme de voir ses illusions devinées et partagées.

— Où donc demanda-t-il à Céline, si jeune encore, car vous n'avez pas dix-neuf ans, avez-vous puisé cette haute raison et ce langage si persuasif que vous lui prêtez ?

— Je suis née à l'Ile-de-France, répondit-elle. Mon grand-père était le compagnon d'armes du vertueux Lally. Je suis restée étrangère à vos mœurs, jusqu'à douze ans ; devenue orpheline à cet âge, un vieux parent me remena en France, à Paris.

— Ensuite ? s'informa Néri qui ne s'aperçut pas de la peine qu'éprouvait Céline à faire ces simples aveux. Ensuite ?

— Je vous parlerai de mon enfance, de la liberté de nos colonies où la vie est si fraîche et si monotone. Voulez-vous que je vous dise nos champs semés de riz, nos plaines parfumées de girofle, ou nos palmiers qui s'ouvrent au soleil et se ferment à la

rosée de la nuit, comme s'ils avaient une âme? Et tout a une âme sous ce beau ciel. La nature est une fête. Quand on naît, on s'éveille ; quand on meurt, on s'endort. On existe entre deux sommeils.

Sourd à cette poésie du souvenir, Néri interrompit pensivement :

— Ce vieux parent vous ramena à Paris?

— Vous ne voulez donc pas, reprit-elle, que je vous dise nos danses si légères, à nous, pauvres sauvages, qui n'avons pour salle de bal que le sable fin, pour lustre que la lune claire, et pour siége que les hautes herbes.

— Une fois à Paris, ce vieux parent...

— Mourut.

La réserve de Néri éclata.

— Il mourut, et vous restâtes seule!

— Seule et sans protecteur. J'avais quinze ans.

— Sans asile... et personne?...

— On m'offrait un asile, mais pour une nuit; du pain, mais sur des tables somptueuses; de la protection, mais pour un jour. Je patientai. La Seine est profonde, me disais-je, et j'ajoutais comme nos sauvages : La mort est pour tout le monde.

— Vous ne mourûtes pas !

— Mon ami, la faim est une terrible chose, et les nuits d'hiver, pour une pauvre créole, sont bien longues, bien froides, bien ternes. Marcher sur la glace avec des pieds nus ! montrer des dents blanches de faim à l'impitoyable carreau du boulanger ! n'avoir que son haleine pour feu et sa main pour oreiller ! Trois jours, trois nuits, je supportai cette affreuse situation.

Courbé sous une profonde anxiété, Néri s'écria :

— Et le quatrième jour?

— Le quatrième jour, je tendis la main; il y tomba une pièce d'or.

— Et vous ne me connaissiez donc pas? vous ne saviez pas que j'existais?

— Je m'éveillai, reprit Céline, dans un lit richement paré; en cherchant le sable qui la veille souillait mes cheveux, j'en arrachai des fleurs; en ouvrant les yeux pour m'expliquer cette éblouissante illusion, je tombai dans un autre rêve. J'appelai,

des domestiques accoururent. Vous n'avez pas oublié que j'avais faim.

Néri se cacha le visage dans les mains et dit d'une voix étouffée :

— Poursuivez !

— On m'a dit que j'étais belle avec mon front brun et ma robe étincelante, lorsque je l'étalais dans les loges de l'Opéra, lorsque mes yeux créoles incendaient d'étincelles mes admirateurs. Folle! je me plaisais à dominer ces cris d'ivresse qui montaient à mes pieds ! je me plaisais à me précipiter dans une voiture de soie sur ce même pavé que j'avais réchauffé de mon corps.

En froissant dans sa main le feuillet du livre noir et en le consultant, tandis que Céline parlait, Néri dit :

— Après ?

— Après !... Vous voulez donc tout savoir ? Vous avez plus de courage que ma mémoire ! Après et bien après, je passai de mode. Je n'étais qu'un enfant. La route du vice est une pente : on ne la remonte bien que lorsqu'on est arrivé au bout. Êtes-vous las de me suivre ?

— Poursuivez ! poursuivez !

— J'appartenais à M. le vicomte de Gravesende aujourd'hui en Italie avec le fils du président Brinvilliers. Emma, ma fille, naquit à cette époque de ma vie ; Emma m'est restée comme le témoin le plus outrageant de ma conduite : les enfants sont des remords !... Gravesende m'abandonna, revint, m'assit à la table de ses amis. Jamais un passé accusateur — le passé à seize ans — ne me montrait la route que j'avais déjà parcourue. Le vicomte fut moins attentif à ma conduite ; au contraire, il semblait lui-même m'autoriser à de nouvelles erreurs. Insensiblement je le perdis de vue ; mais son œuvre était accomplie. Le prisme se ternit, et celle pour qui, quelques mois auparavant, la porte des hôtels s'ouvrait à deux battants, se retrouva bientôt à la même place où elle avait été ramassée.

— Vous m'épouvantez, madame.

— J'achève : la même main vint me relever. Je fus placée, par M. le vicomte de Gravesende, chez sa mère. Vous savez comment j'en suis sortie.

— Pitié ! s'écria Néri ; pitié pour vous, madame ; mais vengeance ! Vous avez été vile ; mais vous n'aviez pas seize ans.

Vos crimes sont au monde. Réprobation au monde qui demande la vertu à la faim! Vos malheurs sont un mauvais rêve ; n'y croyez pas. Je n'y crois pas, moi !

Néri prit la main de Céline.

— Vous avez dû bien souffrir, bien pleurer. Voyez, rien qu'à vous entendre.

— C'est que vous avez le cœur bon, mon ami.

— C'est que je vous aime, madame.

Effrayée, Céline se leva et voulut sortir.

— C'est mal, monsieur ! Vous savez qui je suis.

— Je ne sais plus rien — je vous aime. Votre âme n'était pas prostituée ; elle était avec ces climats que vous avez quittés et dont vous m'enchantiez tout à l'heure. L'âme se ne vend pas, elle se donne.

Vous n'avez pas aimé....

— N'est-ce pas que vous voulez savoir si je vous aime? demanda Céline d'un ton plein d'amertume.

— Si vous vous rappelez ma défense dans votre cause; si vous avez regardé mon visage quand je vous ai dit : acquittée ! pourquoi demander si je vous aime?

— Oh ! cachez bien cette passion ; étouffez-la sous le respect que vous vous devez. Fuyez-moi ; je déshonore.

— Il est trop tard, répliqua Néri, on sent là ce qui ne doit pas guérir.

— Mieux vous vaudrait mourir, mon ami. Savez-vous que l'amour a besoin de toute l'existence d'une femme; qu'il a le droit de demander compte du passé ? Savez-vous qu'une minute donnée à un autre revient toujours à la mémoire de celui à qui on l'a dérobée ? Malheur à la femme qui s'est oubliée ! malheur à l'homme qui se souvient !

— Oui, interrompit Néri ; malheur à l'homme qui se souvient, lorsqu'il revient, armé du passé, frapper la femme qui s'est penchée sur son épaule, qui lui a versé, goutte à goutte, ses larmes brûlantes dans le cou et sa confession dans l'oreille. Oui ! malheur à celui qui fait de la confidence d'autrefois l'outrage d'aujourd'hui, et qui torture pour une faute qu'on lui a apprise dans une révélation qu'on ne lui devait pas.

— Mon ami, les hommes n'oublient jamais.

— N'en sont-ils pas plus sévèrement punis ?

— Oui ; mais ils préfèrent le malheur d'avoir raison contre eux-mêmes au calme de l'oubli.

— Ceux-là n'étaient pas dignes de leur sort. Pourquoi demander à une femme qui a attiré sur votre front la paix du ciel son origine ou céleste ou obscure? Demande-t on à la statue qu'on admire combien de coups de foudre l'ont frappée quand elle n'était qu'un rocher? Les vertus de la femme sont l'ouvrage de l'homme qui l'aime. Et pourquoi ne se pas charger aussi de toute la généalogie d'une femme pour avoir à souffrir de la légèreté des bisaïeules? Trève à ces généralités : parlons de nous.

A mesure que Néri passait de l'exaltation au mépris pour le monde, Céline devenait de plus en plus sérieuse aux paroles qu'elle entendait à regret, et presque avec remords. Sa peine était visible quand elle dit :

— De quelque éloquence que vous coloriez vos raisons, monsieur Néri, vous n'éviterez un piége que pour en découvrir un autre. Ne voyez-vous pas que le but de votre passion n'a que faire de ces principes, bons tout au plus à considérer dans une union plus sévère que celle que vous semblez méditer.

— Il est vrai que je ne me suis pas expliqué aussi franchement que je l'aurais dû. L'injustice de certains préjugés m'a emporté au delà des termes de notre conversation. Céline, votre beauté, vos malheurs, je ne sais quel mépris courageux pour l'opinion, m'ont inspiré pour vous le plus vif attachement, le plus noble amour : le partagez-vous?

— Je le partagerais que je devrais me taire ; et, si vous n'avez pas assez de raison pour dompter une passion si peu réfléchie, j'aurai, moi, assez de reconnaissance pour ne pas vous faire regretter de m'avoir connue.

— Vous vous avilissez trop, Céline.

— Et vous, vous respectez-vous assez?

— J'aime, dit Néri, en baisant la main de Céline, et vous m'appartiendrez. Mépris, cent fois mépris pour l'opinion. Qu'elle vienne ! j'ai de l'or pour l'éblouir ; qu'elle vienne ! j'aurai bientôt un nom pour lui imposer ; qu'elle vienne enfin ! je suis homme, et malheur à qui vous blessera seulement du regard ; je ne le blesserai pas, moi ; je le tuerai.

Ce cri s'échappait de la bouche de Céline : « Insensé ! y son-

gez-vous ! moi votre maîtresse ! » quand ils entendirent du bruit dans l'antichambre. Céline se tut aussitôt et poussa son fauteuil jusqu'au bout de l'appartement, contre la croisée. Elle se trouva presque cachée par les rideaux au moment où M. Blinvilliers entra dans le cabinet de Néri, qui fut fâché de cette visite autant que du mystère que Céline allait l'obliger de mettre dans la conversation par sa retraite spontanée. M. Blinvilliers ne la vit pas.

En tendant la main à Néri, il lui dit :

— Bonjour, notre jeune ami, bonjour.

— J'ai quelques torts, balbutia Néri.

— De très-grands. Trois jours sans venir nous voir ! lorsque tout Paris retentit encore de votre plaidoirie. Où passez-vous donc vos journées ?

— Chez moi.

— Et vos soirées ?

— Chez moi.

— Vous n'imaginez pas les carillons de ma femme et les bouderies de ma fille : sans mon fils, arrivé hier d'Italie, j'abandonnais la place. Heureusement cette diversion ! On cause Florence et Milan. Vous pensez bien, du reste, que tout est oublié ; de votre conduite, tranchons le mot, de votre incartade, il n'en est plus question. Revenez donc au plus vite demander votre pardon : je serai votre avocat.

— Je ne solliciterai aucune indulgence pour une action aussi naturelle ; j'espère, au contraire, ramener un jour quelques esprits trop prévenus à voir la chose plus humainement.

Le président sourit avec une incrédulité remplie de tolérance.

— Ne débutez pas par ma famille ; elle a ses préjugés de fondation.

— C'est par elle que j'aurais désiré commencer la conversion.

De la tolérance, M. Blinvilliers passa à la légère ironie.

— Folie ! exagération de jeune homme !

— Soit. Brisons là-dessus.

— De grand cœur. Ah ! çà, m'accompagnez-vous ?

— Pardon ; je ne le puis aujourd'hui.

— Tant pis ! Mme Blinvilliers ne vous oubliera pas dans ses prières de belle-mère.

— J'intéresserai sa bienveillance en faveur du travail qui m'aura retenu.

— Vous avez donc beaucoup de causes à étudier?

— Je n'en ai qu'une : mais elle m'absorbe tout entier. Trois jours et trois nuits y ont déjà été sacrifiés.

— Dévouement antique ! Et cette cause, est-ce un infanticide? ils sont à la mode. Est-ce quelque assassinat sur la grande route? c'est aujourd'hui le passe-temps des assises. On doit quelque distraction à ce pauvre jury. C'est bien ! très-bien ! mais il faut savoir partager son temps. Donner un peu aux plaisirs, un peu à ses amis, et un peu aux infanticides, c'est la maxime des anciens.

— Grâce au ciel, l'affaire qui m'occupe n'est pas de cette gravité.

— Un rien, je gage. Fausse monnaie, faux sous-seing privé, bigamie?

— Pas précisément.

— Alors que faites-vous?

— Je travaille assidument, et de tout mon zèle, à justifier Mlle Céline par un écrit que je ferai distribuer dans toute la France.

M. Blinvilliers fronça les sourcils, comme un homme qui cherche, et allongea les lèvres, comme un homme qui n'a rien trouvé.

— Mlle Céline? j'ai oublié, complétement oublié. Aidez-moi.

— Vous l'avez condamnée.

— On en condamne tant !

— Mlle Céline, reprit Néri, est la personne si odieusement compromise dans le vol de diamants de Mme la comtesse de Gravesende.

— Je crois y être... j'y suis. Mais n'a-t-elle pas été acquittée, cette Mlle Céline ?

— Oui ! mais à la majorité d'une voix. C'est une cruelle dérision. Oui ! Mais elle a passé cinq mois dans un cachot, grâce à la puissance de ses ennemis. Cinq mois ! entendez-vous? On saura la vérité.

— Mon ami, c'est là un beau texte à l'éloquence. Je vous approuve : cela vous mettra en relief. Seulement je blâme la forme. Au fait, je crains pour vous. Cela fera scandale.

— Et pourquoi cela?

— Pourquoi! répondit M. Blinvilliers en faisant mille grimaces de doute et de dédain, en se mouchant, en prenant du tabac, en remuant la tête; pourquoi? parce que....

Néri regarda furtivement du côté de la croisée.

— Qu'avez-vous, mon ami?

— Rien : poursuivez, je vous prie.

— Pourquoi? me demandiez-vous? parce que votre cliente, après tout, est très-difficile à laver de tout soupçon.

— On ne soupçonnera que la justice de certains juges.

— Alors, mon jeune ami, le conseil de discipline vous interdira.

— Blinvilliers gourmandait Néri, comme se serait cru en droit de le faire d'Aguesseau, parlant à un stagiaire de dix-huit ans.

— Ai-je songé seulement au conseil de discipline? Il me faut l'opinion, dit sèchement Néri.

Il y eut de la pitié dans cette réplique de M. Blinvilliers :

— Vous ne l'aurez pas.

— Je l'aurai. C'est d'ailleurs ce que l'événement montrera.

— Après tout, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la Céline n'est qu'une femme perdue....

Néri crut avoir reçu un soufflet.

— Femme perdue, dites-vous; Céline!

Néri courut vers la croisée, en conduisant par force Céline devant M. Blinvilliers :

— Taisez-vous, monsieur! taisez-vous! Mademoiselle Céline est ma femme. Respect à ma femme! Respect à madame Néri.

V.

M. Blinvilliers était sans naissance, mais il n'était pas sans ambition, malgré sa capacité fort ordinaire et peut-être à cause de cela. Il était devenu juge parce qu'il avait été avocat, et il avait été avocat parce qu'un de ses oncles l'avait arrangé ainsi, en lui léguant de beaux revenus. Dans une autre circonstance donnée, il eût été tout aussi bien banquier, tapissier ou homme d'affaires. Son esprit allait à tout, parce qu'il n'avait de supériorité réelle sur aucun point. L'usage lui avait enseigné à condamner les gens tout comme un autre. Depuis vingt ans, il avait

pris l'habitude de se vêtir de noir de dire *considérant* ou *attendu* et d'envoyer les gens aux bagnes ou à l'échafaud. Ensuite il allait dîner. Comme on montait vite en grade sous la restauration lorsqu'on tenait au barreau par quelque fil noir, tous ses amis avaient fait leur chemin. Il n'y avait pas de raison pour qu'il ne se poussât pas, lui aussi, qui avait une femme ambitieuse, des amis à la cour et dans l'Église, et qui, en outre, avait une fille à marier. Un beau jour, il se trouva en rapports d'estime avec la famille Gravesende, toute-puissante au pavillon Marsan, et, comme on l'a vu, jetée dans un procès assez sérieux. Si les Gravesende avaient perdu leur procès, ce n'était pas assurément par sa faute. Il n'avait guère à se reprocher que l'intervention éloquente de celui dont il avait eu le projet de faire son gendre. Mais tout n'était pas désespéré pour lui.

Il se disposait à aller à la messe à Saint-Thomas-d'Aquin, l'endroit où l'on était le plus sûr d'être aperçu dans l'exercice de ses devoirs religieux, quand on lui annonça la visite matinale de Mme la comtesse de Gravesende.

M. Blinvilliers courut à sa rencontre, tout ébouriffé de cet honneur.

— Mme la comtesse, vous déranger, et de si bonne heure ! Je suis désolé de ne vous avoir pas prévenue.

— Asseyons-nous et causons, monsieur Blinvilliers; votre affaire est en bon chemin.

— Puisque vous daignez vous y intéresser....

— Oui, j'ai quelque crédit ; mais, mon cher monsieur Blinvilliers, qu'il en faut pour vous servir !

— C'est que vous demandez trop pour mon mérite, sans doute. Quand la faveur se mesure à la capacité, elle est quelquefois exigeante.

— Non, vous avez du mérite ; d'ailleurs, ce n'est pas la question ; mais pourquoi avoir été président sous l'empire? il fallait attendre.

— Attendre! Sans doute il eût été plus glorieux et plus convenable... mais qui prévoyait une restauration ?

— On prévoit toujours ces choses-là.

La réplique était à conserver.

— C'est vrai, osa dire M. Blinvilliers. Mais, après tout, je ne suis pas le seul. Au fond, moi et les autres, nous travaillions

peut-être plus qu'on ne pense à cette glorieuse restauration.

Mme de Gravesende se prit à rire avant de répondre :

— Oui, en rendant si mal la justice, que vous la faisiez détester, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas cela.

— Tenez, ne dites rien. A la cour on accepte ces réponses.

— Disposez du coupable, madame.

— Nous arriverons à vous faire nommer commandeur.

— Que de grâces!

— Oui, après m'avoir fait perdre un procès qui promettait tant, ingrat!

— Que voulez-vous, les jurés sont de grossiers bourgeois qui jugent avec leur bon sens.

Les deux fauteuils se rapprochèrent, M. Blinvilliers prêta une attention plus soutenue et plus soumise aux paroles dites à voix basse, de Mme de Gravesende. Elle dit :

— Et si vous saviez l'éclat qu'il produisait déjà à la cour. On s'en occupait, comme autrefois de l'affaire du collier; l'exagération grossissait chaque heure mes pertes; le vol passait déjà un million. Vous ne vous figurez pas l'intérêt qu'inspirait ma position. Que j'étais bien en mesure de vous servir!

— Jugez de mes efforts, — nous ne l'avons perdu qu'à la majorité d'une voix.

— Celle de mon fournisseur de foin, peut-être?

— Elle aurait pu vous le faire gagner.

— Mais, demanda la comtesse, en regardant le président Blinvilliers dans le fond des yeux : Avons-nous perdu sans ressources? Ne pourrions-nous pas le continuer sous une nouvelle forme? Pourvu qu'on en parle... Voyez, — c'est dans votre intérêt... poussez-moi; je vous porte.

Quoique intimement convaincu que les arrêts de cour d'assises sont sans appel, M. Blinvilliers ne répondit pas moins avec une espèce d'assurance :

— Il faudrait que le ministère public en appelât pour quelque vice de procédure.

— Et pourquoi n'appellerait-il pas?

— Je l'ignore, madame.

— Est-il ambitieux?

— Qui ne l'est pas?

— C'est assez. Mais, songez-y, il nous faut du bruit, d'une manière ou d'autre. Donnez-moi du scandale, et vous êtes commandeur. Vous avez une famille à faire avancer dans le monde; une fille, un fils charmant. Et Mme Blinvilliers et Mlle Rosemonde sont sans doute à Paris?

— Elles vont descendre.

— A propos, avez-vous vu mon Édouard, depuis son retour d'Italie?

— Deux fois, madame; hier au moment de son arrivée avec mon fils, et ce matin encore. Ils sont allés tous deux revoir leur cher Paris. A huit heures ils étaient déjà à cheval.

— Ces pauvres chers enfants! Édouard est mieux, beaucoup mieux. Les missions diplomatiques forment les jeunes gens. Ils voient les mœurs, les étudient... un peu au galop. Mais que ne fait-on pas au galop aujourd'hui?

— Mon fils, lui, est revenu beaucoup plus sérieux.

— C'est qu'il veut être envoyé en Autriche. Toujours de la diplomatie.

— Tant de bontés, madame de Gravesende.

— Pourquoi pas? Mais pourquoi vous êtes-vous laissé nommer président sous l'empire?

M. Blinvilliers allait trouver quelque nouvelle ingénieuse excuse pour avoir été président sous l'empire, mais il n'en eut pas le temps. Un domestique annonça Mme Blinvilliers et Mlle Rosemonde.

La comtesse et la femme du président ne s'aimaient guère; elles avaient leurs raisons pour justifier ce peu de sympathie. A elles deux, elles représentaient deux systèmes politiques incompatibles, et qui, surtout à l'époque où se passaient les événements que nous rapportons, étaient plus que jamais ennemis. Néanmoins ces deux dames se précipitèrent l'une vers l'autre, avec une tendresse qu'elles auraient dû borner à cette effusion si sincère.

— Quel honneur, s'écria Mme Blinvilliers, de vous voir chez nous! L'avantage est si rare...

— La cour est un tyran, répondit Mme Gravesende. Tous mes instants sont consacrés au despotisme de l'étiquette. Mais enfin il faut se dévouer au retour des bonnes traditions. Chacun son tour, madame. Vous avez eu les gloires de l'empire, à nous maintenant les splendeurs de la restauration.

Sentant où cette flèche ironique la blessait, Mme Blinvilliers repartit en souriant ; mais quel sourire !

— Les robes à queue nous ont encore éconduites, comme les éperons vous avaient chassées.

Le choc en appelait un autre.

— Nous n'avons pas été chassées, s'il vous plaît, madame. L'émigration a eu de plus nobles motifs qu'un refus de portier.

Feignant de la tolérance, Mme Blinvilliers ajouta :

— Je veux bien.

La collision en fût restée là, si ce *je veux bien* avait été prononcé sans accent moqueur. Il fut répondu à ce je veux bien, par :

— Vos illustrations impériales sentaient singulièrement le tabac.

— Elles étaient pour le moins aussi agréablement parfumées que les mousquetaires rouges de Monsieur.

Toute violente dispute entre hommes finit par le sang, et entre femmes, par le ridicule. Mme la comtesse s'écria :

— Ne raillez pas Fontenoy !

— Ne narguez pas Iéna et Friedland !

— Nous comptons douze siècles de monarchie.

— Et nous cinquante batailles rangées.

— Allons, mesdames, dit M. Blinvilliers, que je vous donne une charte. Fondez vos deux gloires. « La noblesse ancienne reprend ses t tres, la nouvelle garde les siens. Charte constitutionnelle, art. 61. »

Au moment où M. Blinvilliers mettait la main de sa femme dans celle de Mme de Gravesende, le vicomte Édouard de Gravesende entra. Il s'arrêta d'admiration à l'entrée du salon.

— A merveille ! Voilà, monsieur Blinvilliers, une réconciliation comme rarement deux plaideurs vous en offrent l'exemple. Le barreau en jettera les hauts cris : le jugement, la paix, et point de plaidoierie.

— Approchez, monsieur le diplomate, et apportez à la conversation votre amabilité. Dites-nous, comment avez-vous retrouvé notre Paris ?

— Les absents ont tort, répondit Édouard. Paris m'a dépassé. Rien n'est changé, mais tout est embelli. Mademoiselle, j'ai

trouvé les femmes plus jolies que jamais ; c'est un enchantement qui me poursuit jusqu'ici, et je reviens d'Italie ; les toilettes, madame, semblent avoir retrouvé les beaux jours de l'empire ; ma mère, en vérité, les équipages blasonnés courent sous vos yeux comme un nobiliaire ; on dirait les temps de l'ancienne monarchie ; avec cela le ciel de Naples. On devrait passer la moitié de sa vie loin de Paris, et l'autre moitié à jouir de la surprise de le revoir.

Enfin Mlle Rosemonde daigna dire à M. Édouard de Gravesende :

— Monsieur a dû pourtant rapporter bien des merveilles de sa mission à la cour de Naples?

— Et bien des secrets, ajouta M. Blinvilliers.

— Qui tous ne sont pas des merveilles, répondit Édouard. Je voudrais vous dire, mademoiselle, continua-t-il avec une grâce charmante dans ses manières, que j'ai vu fumer le Vésuve et trembler Parthénope ; mais ce sont deux curiosités dont les lettres de recommandation ne procurent pas la jouissance. L'opéra est divin à Naples.

— Est-ce mieux qu'à Favart?

— Je n'ose décider, mademoiselle. Et si la singularité implique une préférence, mon ambarras devient encore plus grand, car à Paris, j'ai entendu des chanteurs italiens, et à Naples des cantatrices françaises, ce qui n'empêche pas les exclusions de vanité nationale. On se méprise et l'on se vole.

— Mon frère Gustave m'a beaucoup parlé d'une fête française que vous avez donnée aux grands seigneurs napolitains et qui a été fort goûtée.

— Une fantaisie, mademoiselle.

— Une fantaisie ! répéta le président, qui vous a autant coûté qu'une folie.

— Trente mille francs, pas davantage, monsieur Blinvilliers. L'honneur national a besoin de cette pompe à l'étranger. Les Anglais nous écrasent.

— Mon frère Gustave n'a pas, je crois rapporté d'Italie des souvenirs aussi vifs que les vôtres.

— Assurément non. Il me prêchait toujours sur les économies. Veut-il être député un jour?

— Et où avez-vous quitté mon fils? demanda madame Blin-

villiers au vicomte. Vous êtes sortis ensemble, à ce que je crois.

— Il a disparu comme un éclair au coin d'une rue voisine des boulevards. Rentrez seul, m'a-t-il dit, j'ai à remplir une commission dont j'ai été chargé à Florence ; et il est parti. Mais il était préoccupé !... Si nous n'étions arrivés d'hier, je croirais volontiers qu'il a déjà ramassé quelque duel.

— Un duel, s'écria toute pâle madame Blinvilliers,—un duel, dites-vous?

— Un duel ! répétèrent Rosemonde et M. Blinvilliers.

— Mon fils, dit madame de Gravesende à Édouard, expliquez-vous mieux.

— Vous m'avez mal compris. Je n'ai pas dit que Gustave avait un duel, j'ai comparé son empressement discret à la précipitation d'un duel ; c'est une comparaison.

— Mais il ne revient pas cependant, dit madame Blinvilliers, en regardant la porte qui s'ouvrit à l'instant même, pour laisser passer le comte de Gravesende. Il était fort agité.

— Monsieur Blinvilliers, un mot.

— Parlez !

— Terminons au plus vite ce malheureux procès. Il circule des bruits.

— Mais madame la comtesse est venue, au contraire, pour m'engager à lui donner, à tout prix, une suite éclatante.

— Imprudente. On parle d'un travail de M. Néri, qui doit mettre au jour des révélations étranges.

— On répondra.

— Comprenez-moi. C'est ce qu'il faut soigneusement éviter. Ma protection vous est chère, n'est-ce pas? Le duc d'Angoulême sait déjà les droits que vous avez au titre de commandeur. Je les appuie. Bientôt vous n'aurez plus rien à désirer. Que votre reconnaissance devance la mienne. Terminons, étouffons, anéantissons cette malheureuse affaire.

— Nous l'étoufferons, répondit le président. Mais il pensa : — je ne connais rien de plus dangereux que deux protecteurs, si ce n'est un troisième.

En homme du monde, le comte se composa sur-le-champ un nouveau visage, et le sourire aux lèvres, il dit à ces dames :

— Excusez-moi, je vous prie, si je ne vous ai pas d'abord

adressé mes hommages. J'avais deux mots pressants à confier à M. Blinvilliers. Comment se portent ces dames ?

— Vous nous trouvez toutes chagrines de l'absence de mon fils.

— De M. Gustave ? Calmez vos inquiétudes. Je l'ai rencontré avec M. Néri. Leur voiture allait d'un pas rapide vers la barrière de l'Étoile.

Cette imprudence nouvelle fut un coup de foudre.

— Plus de doute ! s'écria Rosemonde ; ils vont se battre ! Et sa mère ajouta : C'est la route du bois de Boulogne ; on aura dit à Gustave l'étrange conduite de M. Néri!

— Sa conduite méritait en effet une haute leçon, se permit de dire le vicomte de Gravesende. N'est-ce pas, mon père ?

— Sans doute, répondit le comte, mais fallait-il tant se hâter ? M. Néri n'a commis qu'une étourderie. D'un instant à l'autre, il peut venir vous demander sa grâce.

M. Blinvilliers, qui avait perdu la tête à l'idée d'une rencontre entre son fils et Néri, lâcha ce cri :

— Mais il est marié.

— Marié ! répétèrent sur divers tons d'indignation Mme Blinvilliers, sa fille, la comtesse, le vicomte et son père.

— Oui, marié.

Rosemonde fut courroucée ; elle se jeta dans les bras de sa mère, moins pour y cacher la douleur d'une passion trahie que la douleur d'une fierté blessée.

Il y eut des pleurs, du silence, des menaces.

— Après tout, mademoiselle, dit Mme de Gravesende, opposez le mépris au mépris. Faites dire que vous aviez si peu le projet de donner votre main à ce petit avocat de rien, que depuis un an votre parole était engagée ailleurs. Supposez une illustre alliance. Vous avez le droit d'aspirer à toutes. Vous n'auriez pas besoin d'aller loin pour que ce prétexte, accablant pour ce M. Néri, fût une vérité au lieu d'un simple prétexte. Qui ne sera heureux d'avoir à vous fournir cette noble consolation ?

A ces paroles, Mme de Gravesende joignait les plus affectueuses caresses ; elle baisait Rosemonde au front ; elle essuyait du coin du mouchoir quelques avares larmes répandues. Son regard enfermait dans un cercle sympathique son fils, Rosemonde, M. Blinvilliers et sa femme, toute surprise et toute satisfaite de

ces insinuations assez directes pour qu'on les accueillît avec reconnaissance.

Mme Blinvilliers tendit la main à Mme de Gravesende, et il y eut deux futures belles-mères de plus au monde.

Les amis des deux familles n'auraient pas été surpris de cette alliance si promptement conclue, eux qui savaient que depuis longtemps elle aurait eu lieu si les Gravesende n'avaient craint de montrer trop ouvertement le mauvais état de leur fortune par une alliance avec de riches parvenus, et si les Blinvilliers n'avaient pas eu peur de faire dire qu'ils achetaient de vieux parchemins pour leurs écus en proposant leur fille au vicomte. Aucune de ces deux fiertés n'ayant jamais osé faire le premier pas, Néri s'était glissé au milieu du conflit et il avait été accepté. Son mariage avec Rosemonde venait de se rompre avec éclat. Cette circonstance mettait de nouveau les deux familles en présence ; et l'union, tant de fois dans le vœu des Gravesende et des Blinvilliers, s'opérait sans aucun sacrifice imposé à leur orgueil respectif.

Le comte se dit à part :

— Je respire : mon procès est terminé.

Et en lui-même, M. Blinvilliers se dit : Me voilà commandeur. Qu'avais-je proclamé ? La nouvelle noblesse doit se fondre dans l'ancienne : elles se valent toutes.

Mme la comtesse de Gravesende pensa ceci : Ce sont des gens d'infiniment de rien, mais j'aurai beau jeu pour continuer mon affaire.

Tout allait à merveille, sauf la position de Gustave, qui éveillait de minute en minute les plus vives alarmes.

Il arriva sur ces entrefaites, et ce ne fut qu'une exclamation : Le voilà !

— Qu'est-ce donc? demanda Gustave. Pourquoi cet étonnement de me revoir ici ? Vous êtes pâle, ma mère ; vous pleurez, ma sœur ; mon père, qu'y a-t-il ?

— Ne nous le cachez pas, Gustave, vous venez de vous battre. Seriez-vous blessé ?

— Vous savez donc tout ? Mon silence accroîtrait votre anxiété; je parlerai. Eh bien ! demain, lui et moi, à huit heures, à la porte d'Auteuil.

— Mon ami, dit Édouard avec quelque noblesse, je vous de-

vaincrai. Votre duel est le mien ; votre affront est le mien. Il y a plus, il n'est que le mien. Vous vous battiez pour votre sœur, et votre sœur sera ma femme. Quelles sont les armes qu'il a choisies ?

— L'épée.

— Il est mort.

VI.

Édouard se présenta seul chez Néri. Prié d'attendre quelques minutes au salon, il s'assit dans un fauteuil afin d'examiner plus à l'aise la riche galerie de tableaux dont la pièce était ornée ; et quand son admiration fut complète, il se dit avec le même calme, car il était parvenu à triompher de tout ce qui émeut les hommes ordinaires : Pourquoi suis-je ici ? que me veut-on dans cette maison ? Ce M. Néri est donc bien pressé qu'il ne peut remettre la partie à demain ? N'accepterait-il pas le cartel que je lui ai envoyé ? Feindrait-il de n'en pas comprendre les termes ? Ils sont pourtant assez précis. Que je le relise.

« Monsieur,

» Je me propose au lieu et place de M. Gustave Blinvilliers. Par un événement dont je n'ai pas besoin de vous instruire, car je ne vous apprendrai pas que sa sœur sera bientôt ma femme, il se trouve naturellement en dehors d'un affront imméritè. C'est moi que cela touche. La réparation m'est imposée. Vous voudrez bien m'accepter comme votre adversaire naturel. L'arme que vous aviez choisie sera la mienne.

« Je suis, etc. »

Rassuré sur sa rédaction, le vicomte croisa de nouveau ses jambes et joua avec sa petite canne à pomme d'or jusqu'à ce qu'il plût aux domestiques d'annoncer le maître de la maison. Il parut enfin.

— Asseyons-nous, monsieur.

— Vous m'avez fait appeler.

— Je vous remercie de votre exactitude.

— Que me voulez-vous, monsieur Néri ?

— Je n'accepte pas votre défi, monsieur de Gravesende.

— Monsieur.....

— J'ai, monsieur, pour maxime de ne jouer ma vie qu'à risques pareils. J'aime à croire que vous ne vous mesureriez pas avec un homme sans honneur. Sans m'expliquer ici plus ouvertement, souffrez que je vous refuse.

— Vous m'insultez, monsieur, s'écria Gravesende, et si vous n'étiez chez vous.....

— Nous serions dans la rue, et vous y perdriez, car je parlerais haut.

— Parlez donc.

— Écoutez-moi. Je vais me marier; vous vous marierez bientôt. Un étrange hasard vous fait épouser celle qui m'était destinée et me donne pour femme celle qui aurait dû être la vôtre.

— Je ne comprends, interrompit Édouard, que la moitié de votre phrase.

— C'est pour éclaircir l'autre moitié que je vous ai demandé.

— Mon impatience.....

— Je modère la mienne, soyez maître de la vôtre. La femme que vous auriez dû épouser va donc devenir la mienne.

En arrangeant ses cheveux, fort bien arrangés du reste, Gravesende repartit d'un ton moqueur :

— Que m'importe ? D'ailleurs, monsieur, si vous vouliez réparer personnellement, par la sanction du mariage, les nombreuses irrégularités que j'ai commises, je vous serais fort obligé d'une part, mais de l'autre, je craindrais pour vous le crime de polygamie.

Aussi froidement, mais avec moins de légèreté, Néri dit à Édouard :

— Vous plaisantez avec esprit, monsieur; mais nous ne sommes pas à une soirée de la Chaussée-d'Antin. Cette femme a été séduite par vous.

— Diable ! vous m'accordez du mérite.

— Je n'insisterai point, continua Néri, sur les circonstances de cette liaison. Vous n'y tenez pas, je pense.

— Au contraire, monsieur, j'y tiens; insistez : vous ne pourrez si éloquemment défendre votre protégée que vous ne soyez obligé de partager entre elle et moi la singularité de vos récriminations. Les complices ne méritent-ils rien ?

— Vous seul êtes coupable, monsieur!

— Cela serait, que me demandez-vous? Que voulez-vous? Une réparation à main armée lorsque vous refusez celle que je viens solliciter jusque chez vous?

Rien n'était plus insolent, calme et goguenard, que la figure de Gravesende, trop habitué aux roueries des duels, et des meilleurs, pour s'arrêter à ces velléités belliqueuses d'un avocat qui se permettait d'élever la voix au point de dire:

— Je ne vous demande pas une réparation, je l'exige.

— Vous vous êtes enfin décidé; c'est bien heureux; à quand la rencontre?

— Ceci, reprit Néri, ne me vengerait pas, ne réparerait rien. Moi mort, on jetterait un peu de terre; vous mort, un peu de marbre; et la femme outragée, que deviendrait-elle. Non? monsieur le vicomte, pas de duel; il faut que nous vivions tous trois.

— Vous abusez étrangement, monsieur Néri, de la position complaisante où une fois dans ma vie, il m'a paru amusant de me placer, ne fût-ce que pour savoir par expérience jusqu'à quel point irait mon sang-froid : tout a un terme. Et dites-moi enfin le genre de réparation que vous prétendez m'imposer.

— Voici ce que j'exige. Si j'eusse été son frère, j'aurais couru avec vous les chances d'un combat à mort; si j'eusse été son père, je vous aurais fait sauter la cervelle, sans même vous honorer d'un défi.

En collant ses gants blancs sur ses jolis doigts délicats, de Gravesende répondit avec une parfaite indifférence :

— Mais, puisque vous n'êtes ni son frère, ni son père...

— Puisque je ne suis que son mari, je vous invite, au nom de l'honneur, monsieur, à reconnaître pour votre fille, Emma, qui prendra votre nom de Gravesende.

— Vous dites que...

Néri répéta lentement sa phrase.

Alors Gravesende tira son lorgnon, et regarda les tableaux sans plus se soucier de ce qu'il avait entendu. Au bout de quelques minutes, il demanda à Néri :

— Avez-vous entendu Mme Malibran, au dernier concert?

Pour la troisième fois, Néri redit sa proposition, et si près du visage du vicomte de Gravesende, que celui-ci fut obligé de reculer son fauteuil : il commençait à sentir la pointe dans les côtes.

Sa réponse fut celle-ci :

— Votre proposition est aussi ridicule qu'inintelligible. Mon nom et mes titres ! les donner à je ne sais qui ! Assez, monsieur.

— Vous donnerez votre nom, vos titres et vos armes à Mlle Emma. Ne croyez pas que j'estime tout cela bien haut, ni bien lourd. Mais enfin, c'est à vous et à elle. A qui voulez-vous qu'elle demande un nom ! qui le lui donnera d'ailleurs ? Le nom, c'est le sang ; et son sang est le vôtre ; le nom, c'est la race et sa race est la vôtre ; le nom, c'est ce qui fait qu'on n'est pas une pierre, une goutte d'eau ; le nom, c'est l'âme. Je vous l'ai dit, ce n'est pas absolument votre illustration qu'elle demande, c'est son numéro dans la vie. Vous appelleriez-vous des noms les plus obscurs, s'il en est devant Dieu, je réclamerais avec la même instance ce nom obscur, afin que, vivante, elle ne se perdît pas sur le chemin de la vie, afin que, morte, les voyageurs ne s'essuyassent point les pieds sur son tombeau, faute d'y lire quelque chose.

Revenu à son impertinence, de Gravesende se rejeta sur le dos du fauteuil et voulut bien répondre :

— Vous êtes bien suffisant, monsieur, pour garantir ainsi les paternités étrangères. C'est déjà beaucoup, je présume, de répondre de la sienne propre. Apprenez cela de moi.

— Ah ! vous doutez de la vôtre ?

— Comme tout le monde. Et s'il vous plaisait, monsieur, de m'accabler de toute la génération bâtarde du siècle, vous serviriez-vous de raison meilleure et plus concluante ?

— Je dois faire cesser vos doutes. Écoutez, monsieur de Gravesende, il est un nom que je n'ai pas voulu souiller en le jetant au milieu de nos débats ; vous me forcez à le prononcer ; mais songez-y, il sera ma dernière raison. Après avoir nié votre fille, nous allons voir de quel front vous soutiendrez la vue de sa mère. Oui, de sa mère ! Il m'en coûte de la confronter avec un homme tel que vous, mais je me suis armé de courage. Nierez-vous Céline dite la Créole ? nous voilà enfin dans le

même bagne. — Vous serez encore vicomte dans une heure.

Néri sonna.

Pierre, le domestique, parut.

— Dites à Madame de descendre au salon.

— Oui, monsieur.

L'impertinence n'arrivait plus jusqu'aux lèvres de Gravesende, renversé par cette foudroyante détermination de Néri dont le cœur saignait en dedans. Ces deux hommes prévoyaient avec des terreurs différentes la continuation d'une scène qu'il n'était maintenant pas plus permis à l'un qu'à l'autre d'arrêter.

La porte du salon s'ouvrit, et Céline, sans distinguer quelle était la personne assise auprès de son mari, alla vers Néri ; mais celui-ci l'arrêta ; il se plaça devant elle pour l'empêcher de voir, avant une préparation nécessaire, la figure d'Édouard de Gravesende.

Son émotion fut grande en lui disant :

— Madame, il faudrait toute une vie de pardon pour effacer le coup que je vais vous porter ; jamais homme n'a dégradé la femme qu'il aime aussi odieusement que les circonstances m'obligent à le faire ; jamais, avec plus de pitié dans le cœur, on ne s'est montré plus cruel ; et vous auriez le droit de m'appeler votre bourreau, si, dans cette boue où je vous force à marcher, vous ne deviez ramasser les titres de votre fille. C'est la dernière souillure du passé ; j'en partagerai l'opprobre avec vous. Du courage !

Céline n'exprima son étonnement que par ces mots :

— Vous m'épouvantez, mon ami. Je veux voir l'homme qui est ici.

Céline laissa tomber sa tête sur l'épaule de Néri, après avoir reconnu Gravesende.

— Eh bien ! monsieur, la reconnaissez-vous ? Était-elle plus pâle, lorsque, par une nuit d'hiver, vous la ramassâtes sur la neige ? Répondez donc !

— Je ne reconnais pas madame.

La main de Néri se posa sur la bouche de sa femme.

— Taisez-vous, madame, il n'est pas temps pour vous de répondre..... Niez, monsieur, niez tout à votre aise, lorsque la pâleur de votre front dément l'imposture de votre bouche. Niez ! certes ! il n'est pas glorieux d'avouer la corruption exer-

cée, la main armée d'or, sur la faim qui chancelle ; ni ces nuits allumées de débauche où vous traîniez l'innocence enivrée ; ni cette indifférence criminelle qui la pousse avec le pied du sofa dans la rue ; ni de reconnaître pour enfant cet être, votre ouvrage, qui rebondit sur le pavé et qui éclabousse de l'infamie sur votre blason. Tant pis ! fils d'une noble maison, vous l'essuierez avec votre manchette.

Après avoir gonflé son front et levé les yeux au plafond, comme une panthère blessée du haut d'un arbre, de Gravesende rugit ces paroles :

— Est-ce un guet-apens ? et, pour compléter cette scène, a-t-on caché des poignards derrière la tapisserie?

— Suis-je assez punie ? dit Céline en se précipitant entre de Gravesende et Néri. Assez, messieurs, je vous en prie tous deux, tous deux à genoux. Vous ne voulez pas m'avoir connue, vous : eh bien ! soit ! Ne vous regardez pas ainsi. C'est trop de la mort de deux hommes pour une femme comme moi.

— Je sors, dit de Gravesende en allant vers la porte d'un pas fiévreux.

Néri l'ouvrit à deux battants et s'écria :

— Sortez ! Mais dans un mois vous vous mariez, m'a-t-on dit; eh bien ! dans un mois je vous rendrai ma visite de noces, vicomte ! je vous suivrai devant le magistrat, devant le prêtre; au banquet de deux illustres familles réunies, je m'assiérai. Savez-vous qui j'y conduirai ? votre fille y sera ! et je dirai à tous, au magistrat, au prêtre, devant la croix du Christ et devant vos armes en velours : Cette pauvre enfant, sans nom, regardez-la tous ? C'est la comtesse de Gravesende. Gens d'épée et de robe, descendants des pairs de saint Louis, saluez ! Oh ! ne raillez pas, monsieur ! vous ne savez pas quel coup de marteau je porterai à votre écu ! Vous ne prévoyez pas l'épouvantable spectacle de cette apparition ! Quelle effrayante surprise c'est pour une famille qu'un semblable présent. Il y aura des rires moqueurs, des pitiés insultantes, des remords inutiles. Quel bouquet de mariée à placer à côté de votre femme, que cette enfant d'une autre et de vous ! M. le président Blinvilliers achète des parchemins pour un million en vous donnant sa fille; il aura mieux qu'un noble, il aura toute une race. Dans un mois je vous promets cette entrevue. Vous pourrez, si vous le voulez, faire

passer vos chevaux sur le corps de votre fille, mais après seulement vous pourrez la nier.

Le désespoir avait doublé les forces de Céline. A cette image horrible de sa fille écrasée, elle éclata :

— Quelle affreuse menace! Ma fille, elle n'est à personne, entendez-vous ! elle est à moi. Après tout, mieux lui vaut une mère qui ne l'abandonnera jamais, que je ne sais quel nom qui ne la sauverait peut-être pas de la honte de sa naissance. Gardez vos titres, je veux mon enfant !

Exaspéré autant qu'on peut l'être, de Gravesende revint au milieu du salon.

— Soit ! dit-il, cette enfant est à moi. Mais sa mère donc, à qui a-t-elle été ! Et n'êtes-vous pas aujourd'hui son mari?

— Oh ! n'outragez pas mon mari : il sait ma vie et m'a pardonné.

— Taisez-vous, interrompit Néri, ne vous justifiez pas. Il croit par cette menace arrêter mes révélations. Vous me connaissez mal, monsieur. Que vous savez peu à qui vous parlez ! Quand j'ai bravé l'opinion, c'est à-dire tout le monde, croyez-vous que je me briserai à un grain de sable. Vous allez voir.

Et Néri courut à une table, prit une plume et du papier, et il écrivit. Lisez, dit-il à Gravesende.

« Je reconnais pour ma fille mademoiselle Emma à laquelle il sera permis de prendre mes titres et de faire valoir ses droits à ma succession.

— Signez-vous ?

— Jamais.

— En ce cas, monsieur le vicomte, lisez encore ceci. Est-ce là votre écriture ?

Je lirai avec vous, je lirai pour vous :

« Ma chère Céline,

» Demain, à minuit, vous vous introduirez dans l'appartement de ma mère, vous ouvrirez son secrétaire, vous prendrez...

— N'achevez pas, au nom de mon Dieu ! s'écria Céline, n'achevez pas, Néri !

Néri essaya vainement de lire : les efforts de sa femme ne lui permirent que de faire entendre cette dernière phrase :

« Ou bien ! j'en finirai avec vous, et vous serez bientôt mère. »

— Non, vous ne ferez pas usage de cette pièce, Néri, mon ami.

— J'en laisserai le soin à son beau-père, le président des assises.

A cette menace de Néri, Céline se précipita sur la lettre, l'arracha, la déchira, et en mit les morceaux dans sa bouche.

— Monsieur, dit-elle comme une folle en s'adressant à Néri, monsieur, cet homme est le père de ma fille, d'Emma, et il ne faut pas....

Elle tomba évanouie et froide aux pieds de ces deux hommes.

— J'avais prévu, dit Edouard de Gravesende, en sortant d'un air triomphant, que vous aviez trop d'intérêt à ne pas me nuire pour que j'eusse sérieusement à craindre. Où sont vos preuves, maintenant?

Il y a des incidents providentiels : ayant entendu le bruit qui se faisait autour d'elle, la petite Emma était accourue au salon.

— Mademoiselle, lui dit Néri, accompagnez humblement monsieur jusqu'à la porte de la rue.

LÉON GOZLAN.

LA BOURSE

ET

LES ACTIONS INDUSTRIELLES.

Il y a eu, dans ces dernières semaines, un singulier mouvement à la Bourse; mais il était prévu par les clairvoyants, et déjà depuis longtems les habiles se tenaient prêts à l'exploiter. La spéculation sur les valeurs industrielles a remplacé momentanément le jeu de la rente, et paraît destinée à le remplacer encore à la première occasion. Ce devait être la conséquence inévitable de tant d'hésitations sur la grande question de la conversion du 5 pour 100. Combien de fois cette question a été soulevée depuis trois ans! combien de fois elle a été abandonnée et reprise, pour n'être jamais discutée à fond, sur un projet sérieux, à plus forte raison jamais résolue! On s'est lassé de cette perpétuelle menace, toujours vaine; on n'y croit plus, même aujourd'hui, à la veille de la discussion; on a sondé, on croit savoir d'avance tout ce qu'elle peut contenir dans les circonstances actuelles, et sous l'influence de la volonté puissante qui domine toutes les affaires du pays. De ces projets de conversion qui reparaissent périodiquement devant la chambre, il peut sortir de graves embarras pour tout ministère, même pour celui qui saurait le mieux faire tête à l'orage et ne pas se retirer devant une difficulté de cet ordre inférieur. Mais ce qui ne sortira jamais de pareilles propositions, ainsi mises en avant par un innocent exercice de l'initiative parlementaire, c'est la conversion elle-même : elle est impossible, tant que le gouvernement ne sera pas mis en demeure de la proposer en son nom,

sans délai. Une telle opération ne peut s'accomplir, si elle ne part pas tout entière de l'initiative gouvernementale.

On sait cela à la Bourse, où cependant l'on ignore, en général, beaucoup de choses de la vie politique. Mais il suffit que les principaux meneurs soient bien informés et calculent exactement d'avance la portée de cette affaire qu'on fait si grosse; il n'y aura pas beaucoup de jeu, parce qu'il n'y aura ni frayeur exagérée, quoi que décide la chambre, ni trop vive espérance. Le temps de cette question, son *opportunité* pour la Bourse, n'est pas encore tout à fait arrivée. M. Antoine Passy est venu avec son formidable rapport; il a déclaré la conversion salutaire, praticable, légale; on en conviendra avec lui; il a ajouté qu'elle est opportune, mais on a pu voir déjà s'il avait effrayé beaucoup d'habitués de la bourse par ce grand mot, le plus décisif pourtant qu'une commission parlementaire puisse prononcer. On est las de la peur. Au commencement de la session, on a pris l'alarme en voyant un si grand nombre de députés déployer le mandat qu'ils prétendaient avoir reçu pour la conversion; la frayeur des rentiers s'est escomptée alors par une forte baisse, qui a été comblée depuis et qui ne se reproduira pas facilement sous le coup d'une nouvelle menace.

Dans cette disposition d'esprit où est la Bourse, que vouliez-vous que fît la corporation des agents de change? Elle vit de mouvement, et non de beaux rapports et de fausses alertes parlementaires. Il lui fallait donc trouver, à défaut des fonds publics qui languissent, quelque terrain inconnu où la spéculation pût se développer. Les charges sont lourdes, elles coûtent un million, et plus; il n'est pas rare que quatre jeunes gens de famille s'associent pour en entreprendre à frais communs l'exploitation, plus pénible et moins fructueuse qu'on ne l'imagine. Il n'y a pas deux charges peut-être qui appartiennent en entier au seul agent qui en est titulaire, et croyez bien que, si l'on a le bonheur d'être né avec un million et le triste avantage de connaître la Bourse, on n'ira pas porter là son million; ou si l'on ose l'y hasarder, comme spéculateur indépendant et isolé, on se gardera bien de payer de ce prix l'admission au parquet. Les chances ne sont pas toujours favorables, et il y a de mauvaises veines. Certes, nous connaissons des *tiers* et des *moitiés d'agents de change*, qui font assez figure dans le monde; mais il

faut que le courtage prospère. Or, nous l'avons dit, il était sur le point de leur manquer tout à fait, parce qu'on ne savait plus, à la Bourse, dans quel parti se classer pour asseoir une spéculation quelconque sur la rente. Les *haussiers* et les *baissiers*, d'ordinaire si fidèles à leurs croyances exclusives, n'osaient plus s'attacher comme autrefois à une seule idée opiniâtre : l'incertitude régnait partout, et la foi s'exilait même de la bourse. Dans cette extrémité, on avait besoin d'une idée pour vivre et pour amuser le tapis jusqu'au moment où la conversion deviendra une affaire vraiment sérieuse. Les agents de change ont appliqué à leur détresse présente, l'avertissement charitable d'un poëte satirique :

> Vous vous abandonnez et Dieu vous abandonne,
> Courage ! intriguez-vous, faites quelque *madone* ?

Aussitôt dit, aussitôt fait. On a voilé temporairement ces deux grandes idoles du 5 pour 100 et du 3 pour 100, auxquelles ont été immolées, croyez-moi, bien d'autres victimes que les pauvres moutons qui sont venus récemment sauter l'un après l'autre dans l'arène des actions industrielles. Une douzaine de privilégiés du parquet, sur soixante qui sont inscrits au tableau, sont arrivés l'un avec sa houillère du *Flénu*, l'autre avec sa *Grand'Combe*, celui-ci avec le *Saint-Berain* ou la *Chazotte*, celui-là avec le charbonnage de *Pont-de-Loup-Sud*, concédé pour la première fois en 1828 et qui n'avait pas fait grand bruit depuis lors; M. D....., avec le *fer galvanisé*; M. L....., avec tous ses *asphaltes* français, allemand, belge, anglais; quelques-uns avec le *papier-maïs*, la *savonnerie de l'Ourcq*, les *moulins de Saint-Maur*; d'autres avec le *bitume de Lobsann*, ou le *bitume de couleur*, inventé par M. Roux, cet heureux inventeur d'une autre drogue fameuse pour les maux de dents.

Nous n'en finirions pas avec l'énumération des divers fonds industriels qui ont cours à la Bourse. La cote la plus réservée, pour peu qu'on s'y pique d'approcher d'une certaine exactitude, en contient environ cinquante-huit, en y comprenant les chemins de fer, les canaux, les banques provinciales ou particulières.

Parmi ces fonds que nous avons désignés tout à l'heure, presque au hasard, et parmi ceux-là même qui ont paru les

plus avantureux, sans doute comme étant les plus nouveaux; il en est dont nous aurions scrupule de parler légèrement. Tel est, par exemple, le *fer galvanisé*, la plus importante découverte que la science ait mise depuis longtemps à la disposition des arts industriels : il a vu ses actions s'élever démesurément en trois jours, il les a vues s'abaisser de même, il les verra se relever peu à peu par un mouvement plus ferme et plus certain; cet avenir lui est garanti par les théories scientifiques les plus incontestables, théories dont MM. Arago, Dubrunfaut, Thénard, Dulong, ont bien voulu se faire eux-mêmes les démonstrateurs, en fortifiant leurs conclusions de l'opinion, peut-être encore plus compétente, de quelques hommes pratiques éminents, MM. Polonceau, Bélanger, Frimot. Telles sont encore les diverses ramifications de *l'asphalte-Syssel*, ce fonds dont chacun de nous peut apprécier les beaux résultats par ses yeux, et sous ses pieds, et qui a subi dernièrement des variations de jeu insignifiantes, après avoir résisté plusieurs jours merveilleusement aux efforts inouis que tenait l'agiotage pour l'abaisser au niveau de tant d'autres entreprises dépréciées.

Ce n'est pas d'hier qu'une place à la Bourse a été donnée à la spéculation des fonds industriels, à côté des rentes françaises et étrangères. Nous ne voulons pas remonter jusqu'à l'époque où les premières actions des nouveaux chemins de fer furent émises : cela ne passe plus pour un jeu, auprès des mouvements que nous voyons aujourd'hui, et du moins la chambre, si elle en disait son avis, serait tentée de considérer les opérations sur chemins de fer comme un jeu tout national et d'intérêt public. Elle veut que les chemins de fer s'exécutent, elle a quelque penchant pour le concours des compagnies, elle doit vouloir aussi les conditions dont ne peut se séparer l'accomplissement de son vœu. Personne, pas même le stoïque M. de Salverte, ne s'est encore avisé, si nous avons bonne mémoire, de tonner contre la hausse imprimée par l'agiotage aux actions du chemin de Saint-Germain ; et pourtant c'est une chose assez extraordinaire de voir les actions d'une entreprise, qui aura coûté définitivement 13 millions, au lieu des 6 millions prévus par les devis primitifs, s'élever à deux capitaux pour un, quand, de l'aveu de tout le monde, c'est une opération financière qui ne sera pas heureuse, à moins qu'on ne réussisse à faire de ce

spécimen de rail-way, bon tout au plus jusqu'à présent pour amuser les Parisiens, une tête de chemin de fer pour ceux de Belgique, d'Orléans par Versailles et de Rouen par Pontoise.

Donc, sans reprendre d'aussi haut l'histoire de la spéculation hasardeuse qui s'est établie sur les valeurs industrielles à la Bourse, il suffira de rétrograder seulement jusqu'à l'époque, assez voisine de nous, où régnait, au parquet et dans la coulisse, le *gaz portatif*. C'est de ce moment que date vraiment la fièvre de jeu d'un nouveau genre, qui fit négliger pendant quelques jours la rente et qui était parvenue récemment à son dernier degré d'exaltation. Ce gaz, que quelques-uns appelaient le *gaz portatif de M. Gisquet*, se présentait aussi au monde sous les auspices d'un nom qui a toujours protégé cet autre nom de son puissant patronage financier, mais qui cette fois restait un peu dans l'ombre pour ne pas compromettre, au jour trop vif de l'agiotage, l'auréole patriotique dont il brille depuis 1830. On ne s'informa guère de l'utilité réelle de ce gaz, ni de ses applications spéciales, ni des points de comparaison entre lui et le gaz qui se distribue dans tous les canaux de la ville. On le savait *portatif*, voilà tout, et l'on s'en apercevait, du reste, à la rapidité avec laquelle ses actions passaient de main en main. Il n'est pas besoin, à la Bourse, d'être plus savant pour spéculer avec bonheur. Qu'il fût *comprimé* ou *non comprimé*, on s'en inquiétait peu, et encore moins de rechercher ce que pouvait signifier cette distinction. Aujourd'hui, l'on doit se dire qu'en effet c'était un *gaz comprimé*, éminemment compressible, à voir la baisse qu'il a subie et dont il ne se relève plus : c'est le seul phénomène physique dont les boursiers tiennent compte; c'est le seul fait qui mérite à leurs yeux d'être observé.

Mais avant la baisse, à laquelle tout vient aboutir trop souvent, il y eut sur ce gaz une hausse qu'on trouva alors prodigieuse (on n'avait pas été encore témoin des miracles de ces derniers jours), et elle servit d'excitation à d'autres entreprises pour se produire sur le même marché. La veine qui fut d'abord exploitée fut celle des houillères. On pouvait, en cette matière, citer un exemple de succès inoui dans le passé : il n'y avait qu'à nommer les mines d'Anzin, dont l'exploitation fut commencée, il y a environ soixante ans, avec un capital de *cent vingt mille francs*, divisé en vingt-quatre actions de *cinq mille*

francs, qui valent aujourd'hui chacune *trois millions*, et portent ainsi la valeur totale du fonds primitif à *soixante-douze millions*. Vous concevez qu'il n'est pas difficile, avec ces données, à un agent tant soit peu habile, d'imprimer une hausse factice à des actions de mines de houille : le public ne s'avise pas tout d'abord d'une observation pourtant bien simple, c'est que le succès même d'Anzin a dû provoquer depuis longtemps l'exploitation de la plupart des charbonnages vraiment avantageux par leur fécondité ou leur situation favorable, et que s'ils n'ont pas été tirés de l'oubli, il y a déjà contre eux, en général, une prévention fâcheuse. On compte ordinairement, à la Bourse, sur le don précieux que reçoit le public, en y entrant, de ne réfléchir qu'après avoir perdu tout son argent, et de philosopher alors tout à son aise, comme *le Joueur* de Regnard. Le parquet fut donc envahi par vingt titres divers, représentant je ne sais quelles richesses minérales, toutes plus inconnues les unes que les autres, ou déjà délaissées antérieurement : on eut les mines d'or de la Gardette, les houillères de Montet-aux-Moines, de Theurée-Maillot, de la Grande-Veine, de Flénu, de Fraisse, de la Chazotte, de Saint-Berain, de Gémonval, de Montieux. — Les actions de toutes ces entreprises furent émises au-dessus du pair. Il faudrait qu'un agent fût bien maladroit pour n'avoir pas cette bonne chance en commençant; il se ferait siffler de la compagnie et serait mis à *l'index* du syndicat. Presque toutes, à l'heure qu'il est, sont descendues au-dessous du taux nominal, ou n'en valent guère mieux.

Il était nécessaire de se jeter sur autre chose, pour combler le vide de la spéculation : heureusement les bitumes se sont rencontrés à point nommé, le jour où languissait le jeu sur les houillères. Cette fois, la vogue paraît devoir être plus durable, comme elle est plus raisonnée. L'exemple positif d'un succès déjà grand, obtenu rapidement par la compagnie de l'*asphalte-Seyssel*, a entraîné les capitaux disponibles vers cette affaire et toutes celles qui lui ressemblent. La compagnie de l'*asphalte-Seyssel*, en effet, a distribué, dit-on, pour neuf mois d'exercice encore incomplet, un dividende de 35 pour 100 : les actions du taux nominal de 1,000 francs, qui se négociaient déjà avec une très-forte prime, se sont élevées, par des accroissements successifs de plusieurs centaines de francs, au-dessus de 10,000 francs.

Elles s'y sont maintenues pendant plusieurs jours obstinément, et toutes les fois qu'elles s'abaissent quelque peu, c'est pour reprendre leur élan et se rapprocher de ce niveau magnifique, comme s'il était pour elles un état normal.

Certes, le dividende qu'on attribue aux actions de Seyssel ne suffit pas pour justifier une hausse de dix capitaux pour un. Mais la spéculation a tenu compte de la nouveauté de l'entreprise, de ses travaux si récemment abordés et si prospères, enfin de son avenir, dont il est permis, sur ces premières données, de concevoir les plus belles espérances. On a un peu escompté, à vrai dire, l'inconnu dans cette opération ; cela était-il donc si déraisonnable, quand tout ce qui en est déjà connu, à peine au bout de quelques mois, se présente sous des couleurs si riches? Et puis, ajoutez que chacun de nous, pour apprécier le travail intelligent et *artistique* de la compagnie de Seyssel, peut tous les jours fouler sous ses pieds le parquet, si doux au marcher, de ses beaux trottoirs de la rue de Rivoli, de la place Louis XV, et de quelques parties des boulevards. Aussi est-ce là un fonds, à la Bourse, qui peut fléchir, mais non pas rompre, et qui a résisté aux tempêtes les plus violentes qu'on eût vues depuis longtemps : c'est bien là un bitume qu'on appellerait élastique à bon droit, comme celui de M. Polonceau, car s'il ne l'est point sous nos pas, il l'est dans notre portefeuille ; à peine courbé un moment à tous les vents de l'agiotage, il se redresse toujours.

Il y a plus, on a lieu de croire qu'il a beaucoup aidé à soutenir d'autres fonds qui ont avec lui une analogie plus ou moins éloignée. Il suffit, en ce moment, d'être un bitume ou d'en avoir l'air, pour être accueilli, fêté à la Bourse, c'est à dire négocié avec prime. Nous ne connaissons guère à cette règle générale d'autre exception que celle de l'*asphalte-Guibert*. Par quel caprice la Bourse a-t-elle été défavorable à ce pauvre bitume si modeste, et qui s'était offert publiquement, au pair, à qui voulait en prendre? Apparemment on lui aura fait un crime de cette modestie même, assez déplacée dans une région où tout a l'humeur un peu gasconne.

Le bitume de gaz de *Dez-Maurel*, connu précédemment par des expériences qui lui sont propres, mais moins finies, moins parfaites, moins satisfaisantes à l'œil de l'ingénieur que celles

du *Seyssel,* a attendu l'incroyable succès de celui-ci, pour s'élever beaucoup aussi, mais en le suivant, et de très-loin. Le Dez-Maurel varie maintenant entre 2,000 et quelque chose de plus : le taux nominal des actions était à 1,000 fr.

A la vue de ces hausses étonnantes, tous les bitumes qui se préparaient dans l'ombre ont hâté le moment de leur apparition. Sans parler du bitume Polonceau, auquel le nom de son auteur assure un rang à part dans l'opinion publique, nous avons eu à faire connaissance avec celui qui nous est venu de Lobsann (département du Bas-Rhin, avec celui qu'on appelle *colorié* et qui sort de la même officine que le *Paraguay-Roux;* et tout n'est pas dit : on en annonce plusieurs autres qui vont réclamer leur place au soleil, s'étendre sur nos trottoirs, cimenter le pavé de nos rues, protéger l'imperméable couverture de nos maisons, ou marbrer le carreau et les murs de nos salles à manger, si toutefois la même vogue continue.

On connaît un moyen de faire la vogue quand elle n'existe pas, ou de l'accroître si elle existe ; et le bitume colorié, entre autres, en a fourni un exemple remarquable, qui n'a pas étonné les familiers de l'agiotage. Des amis chaleureux, c'est à dire des privilégiés auxquels étaient assurées des actions au pair (on n'est ami chaleureux qu'à ce prix), se mirent à proclamer, huit jours à l'avance, la venue bienheureuse de ce bitume colorié et en racontèrent des merveilles. Le public s'éprit de belle passion pour cet inconnu si vanté ; il en demanda sa part, il offrit d'en payer les actions d'une prime plus que raisonnable, avant l'émission; généralement il fut repoussé et il put croire que toutes étaient promises, qu'il n'en restait plus une seule à la disposition de la compagnie. Arriva le grand jour où elles allaient être cotées officiellement : leur taux nominal était de 1,000 fr., et tout le monde, un peu avant que l'horloge sonnât l'ouverture des opérations ordinaires de la Bourse, en demandait à 2,000 fr. et n'en obtenait qu'avec peine un petit nombre. Dès les premiers cris tumultueux qui s'élèvent au parquet, à une heure et demie, le cours de 2,500 fut atteint, puis celui de 2,600. Il fut aisé de reconnaître, à la manière dont cette hausse était gouvernée, que presque toutes les actions étaient demeurées dans quelques mains qui avaient l'espérance et eurent un moment la force de les conduire à leur gré.

C'est ainsi, le plus souvent, que commence la négociation des nouvelles affaires. Nous n'en sommes pas réduit sur ce point à des conjectures : il nous souvient d'avoir entendu un jeune agent de change, plein d'honneur et de probité ombrageuse pour lui-même et pour sa compagnie, tancer vertement et à haute voix un des intermédiaires, sans doute, subalternes, d'une opération de ce genre, qui osait se vanter, à haute voix aussi, de l'habileté de ses patrons à allécher, par de vaines offres et des refus irritants, l'ardeur de la foule moutonnière, forcée par cette manœuvre de prendre ensuite des actions à tout prix. — Hâtons-nous de dire, pour donner une faible consolation à la morale publique, que ces ingénieuses combinaisons, si bien connues de tout le monde et où tout le monde se laisse prendre facilement. n'obtiennent pas toujours le résultat qui en est attendu par les metteurs en œuvre à la Bourse. Les cours ont bientôt fléchi, et vraisemblablement on se flatte si l'on prétend que beaucoup de titres ont été placés avec cette prime considérable du premier jour. La *couleur,* par exemple, comme on dit dans le jargon abréviatif et énergique des joueurs, n'a pas réussi longtemps à ce degré ; on l'a vue tomber jusqu'à 1,500, puis elle s'est relevée et reste à peu près stationnaire vers le taux de 1,600, un peu plus, un peu moins (1).

La même chose est advenue de la hausse rapide du bitume de *Lobsann,* qui a été coté un instant à 6,000, dans le paroxisme universel des valeurs de l'industrie, et qui se tient aujourd'hui dans les environs de 2,500. Pendant que ce fonds baissait, on a essayé de le soutenir par un procédé du moins très-légitime : on s'est installé sur la place même de la Bourse, en face du temple du jeu, et l'on a gratifié le magasin de Susse et de ses voisins d'un trottoir bitumé en *lobsann,* et un écriteau, élevé sur les débris des dalles de l'ancien système, ne laissait ignorer à personne l'origine de ce précieux bitume, pendant que les ou-

(1) Cependant on peut voir maintenant, à l'une des ouvertures de la grille qui entoure la Bourse, une mosaïque de cette composition colorée, dont un gardien vigilant, avec une aspersion continuelle de seaux d'eau, rafraîchit l'éclat, nécessairement terni par les pieds des passants, et par le mélange intime de la matière bitumineuse avec les oxydes métalliques, bases de toutes ces couleurs.

vriers travaillaient à la hausse, innocemment, au milieu d'une vapeur suffocante.

C'est depuis lors que d'autres entreprises rivales s'établissent avec leurs chaudières portatives et leurs divers écriteaux, sur le moindre trottoir de trois pieds qu'on veut bien leur concéder dans des rues moins appropriées à la spéculation : on en est partout empoisonné, en attendant que, de ce nuage de fumée, leurs actions sortent brillantes comme l'asphalte de Seyssel. Mais cet heureux sort n'est pas d'ordinaire réservé aux derniers venus, et tant pis pour qui arrive tard à cette curée dont l'engouement parisien fait les frais.

Il s'est rencontré toutefois un bitume qui, plein de confiance dans la juste et honorable renommée de son inventeur, paraît s'inquiéter fort peu d'arriver tard : c'est celui auquel M. Polonceau a bien voulu donner publiquement la consécration et la sauvegarde de son nom. Cet habile ingénieur ne s'est pas pressé de mettre au jour son invention ; voilà dix ans qu'il y songe d'une manière sérieuse et active, et qu'il fait des expériences concluantes pour lui-même, pour ses amis et pour quelques hommes d'art capables de le juger : voilà un mois seulement qu'il a permis à une compagnie d'en occuper la Bourse. Et encore, dit-on, il a fallu lui forcer la main ; il lui répugnait de prévoir que l'enthousiasme des spéculateurs précéderait le succès positif de ses applications, au lieu de le suivre, comme cela devrait être dans l'ordre naturel des choses. Par bonheur il avait choisi pour agent l'un des hommes les plus intelligents, les plus actifs et les plus prévoyants qui dominent le parquet, M. J....., c'est tout dire. Il n'y a pas, depuis longtemps, une bonne affaire, sans que M. J..... ne l'ait devinée et n'y prête son concours ; aucune influence aujourd'hui, à la Bourse, n'est plus grande que la sienne, pas même celle de M. Rotschild, qui, dit-on, s'abandonne parfois au sommeil dans la spéculation, et même aux incertitudes plus fâcheuses que le sommeil, depuis que la rare intelligence de son frère Nathan est allée se réunir aux génies de la finance des siècles passés, à Samuel Bernard à Jacques Cœur et au grand saint Éloi, cet honnête argentier du bon roi Dagobert.

Donc M. J...., avec ce sang-froid qui le rend maître de lui, de ses bénéfices et de ses pertes volontaires, a retenu bien à pro-

pos l'essor que les actions du bitume-Polonceau allaient prendre, comme toutes les autres, dans la fièvre incroyable qui s'était emparée de tous les esprits, il y a vingt jours. Il n'a pas voulu que le fonds, qu'il avait mission *de contenir et de maintenir*, fût épuisé par une exaltation prématurée avant l'épreuve décisive de la pratique. Par des ventes considérables, effectuées en temps opportun, il ne lui a pas permis de dépasser 1,100 fr.; il l'a ramenée un moment à 775 fr., d'où il l'a laissé remonter à 900 fr. environ, pour un capital nominal de 500 fr., ce qui semble devoir être sa situation normale jusqu'au jour, très-prochain, où l'on verra une partie du boulevard transformée par l'emploi de ce bitume, qui s'y étendra sous toutes ses formes, en chaussée de cailloutis, en pavage de grès d'un nouveau modèle, et raccommodera même le pavé ordinaire de la ville de Paris, pour le rendre au moins supportable aux voitures. Le préfet de la Seine, à qui l'ingénieur du Simplon, du pont du Carrousel et de tant d'autres beaux ouvrages, était allé demander l'autorisation nécessaire pour ses nouveaux travaux, et le choix d'un emplacement, a répondu : « Où vous voudrez, quand vous voudrez, et tant que vous voudrez. » On le croira facilement : M. de Rambuteau comprend trop bien les intérêts qu'il administre pour avoir donné une autre réponse.

Ce procédé de bitumage pour les chaussées n'est pas le premier exemple du soin que s'impose M. Polonceau d'examiner consciencieusement les chances d'une affaire, au point de vue économique, avant de l'offrir aux capitalistes. On raconte à la Bourse (et le fait est vrai), que, lorsqu'il eut l'idée de son pont du Carrousel, il alla prendre un logement au cinquième étage d'une maison du quai Voltaire, et que de ce point culminant, il observa et compta une à une, pendant de longues journées, toutes les voitures qui, débouchant des rues de Seine, des Saints-Pères, des Petits-Augustins, ou bien de la place du Louvre et du guichet vis-à-vis la rue des Saints-Pères, étaient forcées de remonter jusqu'au Pont-Royal ou au Pont-Neuf, pour trouver un passage d'une rive à l'autre de la Seine, faute d'une voie intermédiaire à voitures, capable de suppléer cette passerelle à piétons qu'on nomme le Pont-des-Arts. Quand il eut bien fait tous ses calculs, il offrit son idée et éprouva quelque peine à la faire accepter. Cependant il ne s'était pas trompé : les actions du

pont du Carrousel, aujourd'hui qu'elles sont classées positivement par l'irrécusable *criterium* du dividende, sont au double de leur capital d'émission ; et l'ingénieur, notez cela, n'en a pas, n'en a jamais eu une seule pour lui. Il est de notoriété publique que, s'il se préoccupe toujours de la question financière, c'est pour les autres exclusivement. Qu'il puisse seulement, à Auteuil, son ermitage actuel, se bâtir quelque chose comme un de ces châlets qu'il habitait au Simplon, dans sa laborieuse et riante jeunesse, et en être le seul maître et seigneur, il sera le plus heureux des hommes. L'art est tout à ses yeux et le console de toute chose, même de l'ingratitude, même de la calomnie.

Ce qu'il a toujours demandé à son art, c'est le moyen de faire des routes au plus bas prix possible, et cette disposition constante de son esprit, ce parti pris en faveur de l'économie, valent la peine qu'on s'y arrête, quand il s'agit de chaussées bitumées dont l'exécution, en général, risque d'être dispendieuse, si l'on n'y prend garde. Faire bien, et surtout faire à peu de frais, voilà l'ambition de toute sa vie pratique. On conte à ce sujet une autre histoire. Sous la restauration, quand il était ingénieur en chef de Seine-et-Oise, la duchesse de Berry, qui avait à traverser, dans ses fréquents voyages à Rosny, une partie de route défoncée et parfois dangereuse, porta ses plaintes à Versailles et demanda qu'on la rétablît en pavés comme le reste. Mais les fonds manquaient pour le service départemental des ponts-et-chaussées, il fallait recourir à un expédient; l'ingénieur dont nous parlons, visant au bon marché, combla cette lacune par une chaussée en cailloutis, d'après son système. La duchesse en fit l'essai, et lorsqu'elle se sentit portée rapidement et doucement sur une route enfin bien roulante, ayant tous les avantages du pavé sans ses inconvéniens, et qui permettait de causer à voix basse en voiture, grâce à l'amortissement presque complet du bruit, elle se trouva si heureuse qu'elle demanda si on ne pouvait pas, pour lui faire plaisir, dépaver tout le chemin de Paris à Rosny, et le mettre en cailloutis : caprice vraiment trop royal, auquel pourtant on aurait cédé en un autre temps, si, par exemple, la duchesee de Berry eût été la duchesse de Bourgogne, et qu'aussi bien Rosny eût été Marly, cette fantaisie de grand roi, plus folle encore que Versailles.

Le seul tort que nous connaissions aux chaussées bitumées, soit cailloutis, soit pavé, c'est d'être chères, quant à leur premier établissement ; mais ce tort est déjà sûr d'être atténué par l'économie sur les frais d'entretien, et d'ailleurs il sera moins sensible, quand on employera des bitumes tels que ceux de Polonceau et de Dez-Maurel. Ce sont des bitumes composés avec le goudron minéral artificiel, résultant de la fabrication du gaz d'éclairage, ou avec toute autre matière résineuse qu'on pourra obtenir au rabais. Si les usines à gaz, encore trop peu nombreuses chez nous, ne fournissent pas ce goudron en quantité suffisante, il sera facile, par le même procédé, d'en extraire tout ce qu'il faudra de la houille, qui contient, comme chacun sait, trois éléments : le coke, que l'on vendra pour l'alimentation de certaines manufactures, le gaz qu'on brûlera immédiatement si on n'en trouve pas l'emploi dans l'éclairage public ; enfin la partie résineuse, qu'on gardera pour le perfectionnement des chaussées, et qui sera le principal objet de cette décomposition chimique.

Ainsi l'on explique d'une manière satisfaisante, intelligible pour tous, comment les bitumes factices seront d'une application moins coûteuse qne ceux qui se trouvent naturellement dans les Landes ou tout autre département éloigné de la capitale. Les hommes pratiques haussent les épaules, quand on leur parle de faire venir du bitume des départements de l'Ain, du Bas-Rhin, et des frontières les plus excentriques, pour paver ou daller Paris en grand : cela est bon à essayer pour des échantillons de travaux clairsemés çà et là, qui réjouissent la vue et charment la curiosité des promeneurs désœuvrés; mais quand on en viendra à un usage général et étendu, il n'y faut pas songer, dès que les bitumes factices auront prouvé ce qu'ils peuvent fournir. N'oublions pas, d'ailleurs, que tous les *asphaltes* du Bas-Rhin, de l'Ain et d'autres départements, ne sont pas, à proprement parler, des bitumes, mais des pierres bitumineuses, qui, étant réduites en poussière par la chaleur, servent comme sable dans la contexture des trottoirs, et ne dispensent pas de recourir à un goudron naturel on artificiel pour les lier et les cimenter. Ceci nous rappelle un colloque entre deux personnages, à l'une des dernières bourses. L'un d'eux, croyant déprécier les inventions Polonceau et Dez-Maurel, ne se las-

sait pas de répéter : « Les malheureux ! Mais ils n'ont pas de bitume, au lieu que *l'asphalte* de Seyssel existe, le *Lobsann* préexiste peut-être à la création du premier homme ; ce sont des richesses toutes formées, il n'y a qu'à se baisser et à prendre. » — L'autre lui répondit, comme il faut répondre, d'un ton solennel, qui fit éclater de rire aux alentours : « Monsieur ! est-ce que les éléments du bitume n'existent pas partout dans la nature et pour tout le monde ! »

On ferait un étrange recueil des propos ridicules ou perfides, qui, durant cette passagère folie industrielle, ont été échangés à la Bourse par l'ignorance ou la cupidité, et tout au plus de loin en loin antidotés par quelques simples paroles de bon sens. C'est que toute la population ordinaire des spéculateurs se présentait neuve et sans expérience pour ce genre d'affaires, et elle s'était accrue, en outre, d'une population nomade et inconnue qui était venue temporairement aggraver la confusion des idées, bouleverser les règles habituelles de la spéculation. Le spectacle de la Bourse était curieux à observer, dans ces jours d'enivrement, pour qui connaît un peu le personnel qu'on y voit immobilisé d'ordinaire entre une heure et trois heures et demie, quand il n'y a que le jeu des fonds publics sur le tapis. Les rues Saint-Denis, Saint-Martin, des Lombards, de la Verrerie, Saint-Avoie et Bar-du-Bec, donnaient, chaque jour, un congé de trois heures à leurs négociants et à un petit nombre de commis privilégiés, teneurs de livres, courtiers marrons ou patentés ; les comptoirs, à ce moment de la journée, étaient déserts, dans tout ce quartier, ou occupés seulement par de pauvres femmes qui gémissaient de leur viduité qui n'était pas même la viduité complète, et plus encore, sans doute, de l'interdiction qui leur ferme l'accès de la Bourse. En revanche, les abords du parquet étaient obstrués de plusieurs centaines de figures d'épiciers en *demi-gros* et d'épiciers simples.

Cette foule devint si grande qu'elle força plusieurs associés d'agents de change de refluer plus avant qu'ils ne le font d'habitude dans l'intérieur du parquet, où ne doivent pénétrer légalement que ceux qui ont les charges sous leur nom. Nous vîmes alors l'honorable syndic de la compagnie entrer dans une noble colère et donner des ordres pour fermer sur-le-champ toutes les entrées de l'enceinte réservée, de sorte qu'il n'y eut plus de

communication d'aucun côté, entre les agents et leurs intermédiaires, si ce n'est par-dessus la balustrade; du reste, nulle facilité, pour les soixante titulaires ainsi assiégés, d'entreprendre, comme autrefois, leurs intéressantes excursions dans tous les cantons de la Bourse, à moins de faire un long détour par derrière, et de perdre en chemin peut-être le fil de la spéculation dans un labyrinthe inextricable. Assiégeants et assiégés, tous restèrent donc séparés par une barrière inflexible, et cherchant à s'entendre comme ils pouvaient, et criant de leur voix de tête, sur tous les tons, les miracles du Seyssel français, allemand, belge, anglais, du Dez-Maurel, du Lobsann, de la Grand'Combe, du fer galvanisé. C'était une Babel! Les vieux routiers qui étaient le mieux accoutumés à parler la même langue, ne réussissaient guère à se comprendre : plus d'un agent vendit du fer galvanisé, quand on lui demandait d'acheter du papier-maïs. On avait pourtant imaginé, pour le besoin de la circonstance, des expressions marchandes d'une d'une merveilleuse aisance à prononcer : pour le fer galvanisé, on se demandait deux *galvanismes*, trois *galvanismes! Donnez-moi de votre galvanisme!*

Dans un tel emportement, ce *galvanisme*, pour son malheur, étant mal contenu par une main probablement tremblante d'émotion et de joie, s'éleva du capital nominal de 500 fr., sur lequel n'avait eu lieu qu'un versement d'un cinquième, au taux énorme de 5,000 fr. en trois jours. Il faut le déplorer dans l'intérêt de l'invention et de l'inventeur, M. Sorel, auquel, sans le connaître, sans l'avoir vu, sans avoir de ses produits (Dieu merci! après une pareille hausse suivie d'une si forte baisse), nous devons toutefois rendre le témoignage d'estime qu'on lui accorde d'un consentement unanime. C'est un savant et un praticien modeste, simple, honnête, un vrai savant, un de ces hommes qui devraient suffire seuls à imposer plus de retenue au langage de la tribune, quand on y parle témérairement de ce qu'on croit connaître de la Bourse, au risque de voir des qualifications brutales accolées peut-être à de tels noms, par un public insouciant de la vérité!

Dans la foule que l'appât d'une spéculation facile à comprendre, ou le charme du spectacle, avait attirée à la Bourse, nous n'avons pas remarqué seulement, parmi les visages nouveaux,

des marchands du quartier des Lombards, mais des députés (Dieu leur pardonne !) des administrateurs haut placés, voire même des maîtres des requêtes. Que venaient-ils faire là, surtout ces derniers? Et que serait-il advenu d'eux, si M. le garde-des-sceaux l'avait su, lui qui doit tant souffrir déjà de n'avoir pu préparer, contre les sociétés en commandite, une loi tant soit peu praticable, par la raison que c'est tout bonnement une chose impossible !

Les hommes de lettres ne manquaient pas non plus à la Bourse. Leur intelligence, peu familiarisée avec les combinaisons ordinaires du jeu de la rente, les primes, le report, les arbitrages, se cabrait moins en présence d'une spéculation aussi aisée que celle des actions industrielles, où il s'agit uniquement d'acheter en baisse, *et au comptant*, pour revendre en hausse, si l'on peut. Peut-être même n'était-ce, de leur part, que simple curiosité d'artistes, désir de comparer un spectacle curieux et vivant, avec quelque document *rétrospectif* des beaux jours de la rue Quincampoix, car ce nom formidable de la rue Quincampoix a été un moment dans toutes les bouches; mais on a fait injure à notre siècle, qui ne s'est pas montré encore si follement agioteur; on lui a fait trop d'honneur en même temps, puisqu'il manquait, dans ce que nous venons de voir à la Bourse, deux choses essentielles pour rappeler le fameux *système :* un beau génie financier, Jean Law de Laurison, et une grande idée, celle du crédit public, malheureusement exagérée à sa naissance.

A l'heure qu'il est, la Bourse a repris son train journalier; elle spécule sur les rentes 5 pour 100 et 3 pour 100, elle est heureuse. Les agents de change respirent, ils gagnent en cinq minutes, sans tant crier ni remuer les bras, des commissions bien plus considérables qu'en deux mortelles heures sur toutes les actions industrielles. En effet, les actions industrielles ne sont bonnes, quand elles sont bonnes, que pour le petit nombre d'agents qui ont mission de les émettre, et peuvent, dans ce cas, recueillir bien autre chose que des courtages. Mais tous, sans exception, préfèrent de beaucoup le jeu de la rente, pour peu qu'il ait de vivacité.

Les députés, qui s'adonnent à faire des sermons sur *l'infame agiotage* des actions industrielles, ont paru surtout frappés de

cet aperçu lumineux, qu'il y a eu sur ces valeurs des hausses et des baisses de 500 ou 600 francs en une seule séance. Mais ignorent-ils quelle grosse somme de bénéfices ou de pertes, en un instant, peut être le résultat d'une variation de 50 centimes sur les fonds publics, quand on opère à terme sur des millions de rentes? En deux jours, après la lecture du rapport de M. Antoine Passy et la résolution prise par la caisse des dépôts et consignations de faire quelques placements en rentes françaises, le 5 pour 100 à terme a monté de près d'*un franc*. Qui nous garantira que des indiscrétions sur l'un et l'autre de ces deux faits si décisifs n'avaient pas préparé d'avance quelque spéculateur privilégié à cette nouvelle évolution du fonds qui attire présentement tous les yeux? Ce serait là une belle matière aux enquêtes de M. de Salverte et aux prédications parlementaires qui s'ensuivraient.

Au lieu de cela, on aime mieux réserver toute sa compassion pour d'honnêtes bourgeois ou marchands qui ont mis un peu d'argent dans les valeurs industrielles et qui ne se plaignent pas. Qu'est-ce, je vous prie, à côté du jeu de la rente, qu'une demi-douzaine d'actions dont un négociant, échappé de la rue Saint-Denis, se sera accommodé en étourdi, et sur lesquelles il aura perdu 4 ou 5000 fr. au plus? Il peut lui arriver de perdre davantage à la bouillotte de son cercle commercial, sans que sa femme même, au retour, s'avise de le gronder. Il y a mieux : beaucoup de gens, et je ne dis pas des plus habiles, qui ont promené longuement leur fantaisie entre plusieurs de ces fonds industriels, n'ont, en fin de compte, ni gagné, ni perdu : c'est comme à tous les autres jeux où souvent on aboutit à balancer ses gains et ses pertes, en ne se tenant pas pour battu du premier coup et demeurant à son poste sans frayeur panique. On perd sur le fer galvanisé, on se rattrape sur le Seyssel, ou l'on espère dans le Polonceau.

Pendant que la somme d'argent, qui représente la prime élevée des actions, voyage ainsi d'une poche à l'autre, sans préjudice notable pour la majorité des joueurs, la somme qui correspond au capital nominal des actions elles-mêmes, se recueille insensiblement de toutes mains ; les versements successifs s'exécutent presque à coup sûr, après le premier versement, quand ce ne serait que par la crainte de laisser s'avilir des titres dont

on compte toujours se défaire avantageusement à la Bourse. De cette manière, toute industrie nouvelle, qui a besoin, pour se faire connaître et pour vivre, du secours des capitaux errants, trouve bien vite le moyen de les enchaîner à sa destinée, et, si elle a vraiment un bel avenir, il lui est possible de réaliser ses légitimes espérances. On peut lui dire : Marche ! elle est en mesure de prouver tout ce qu'elle a de puissance réelle et de vitalité.

Sans contredit, il est regrettable que les bonnes idées n'aient pas le choix d'un autre procédé plus sage, plus calme, et, si l'on veut, plus moral, pour glaner dans notre société égoïste les ressources que réclame leur mise en œuvre. Mais que voulez-vous ? cela est ainsi. Une bonne idée, si la commandite par action et la cote de la Bourse ne lui viennent en aide, mûrira vingt ans dans la tête de son inventeur et y dépérira avec lui de vieillesse, sans avoir rien produit : il y en a cent exemples qu'il serait facile de citer. Dans cet état de choses, qu'on ne peut pas changer en un jour, ni surtout par des dispositions législatives, les chambres et le ministère y regarderont à deux fois, avant de chercher, dans une loi destructive de la commandite par actions, un remède trop héroïque à certains abus, moins scandaleux qu'on ne l'a dit, et qui ne sont pas au moins le scandale le plus flagrant de notre époque. Ce serait faire comme les sauvages dont il est parlé dans *l'Esprit des lois,* qui coupent l'arbre à la racine pour en cueillir le fruit : ce serait quelque chose encore de plus sauvage, car on couperait l'arbre pour l'empêcher de produire ses fruits naturels, bons ou mauvais, et cela faute d'avoir su les adoucir par une culture savante, avec le concours du temps, cet habile réformateur.

V. C.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

V. — VISITE AU COLONEL SELVES ET A CLOT-BEY.

M. Taylor, ayant appris le retour du vice-roi à Alexandrie, partit pour cette ville, et nous laissa au Caire pour faire les préparatifs de notre voyage au Sinaï.

Grâce au merveilleux instinct topographique des Parisiens, nous commencions à connaître le Caire comme si nous y étions nés ; notre costume musulman que nous portions, il faut que je le dise malgré ma modestie, avec une dignité tout orientale, nous ouvrait toutes les portes, même celles des mosquées : c'était là notre promenade habituelle. Les mosquées sont les oasis de la cité : on y trouve de la fraîcheur, de l'eau, de l'ombre, des arbres et des oiseaux. Puis, au milieu de tout cela, quelques poëtes arabes, qui viennent, dans les intervalles de la prière, commenter les versets du Coran, et dont les chants bercent de pieux désœuvrés qui se laissent vivre étendus sous les orangers fleuris ; nous nous plaisions à cette voix monotone et cadencée du muezzin qui, tant qu'il est jeune, monte au plus haut de son madeneh, et de son cri religieux convoque tout le peuple à la prière, puis, à mesure qu'il prend des années, descend d'un étage et baisse la voix, jusqu'à ce que, vieillard débile, il ne puisse plus atteindre que la galerie la moins élevée d'où il ne se fait plus entendre qu'aux passants de la rue.

Souvent nous nous trouvions dans les mosquées à l'heure des absolutions, et nous prenions part à ces devoirs religieux en véritables musulmans; on aurait cru, à la ferveur avec laquelle nous nous trempions le nez et les mains dans l'eau, que nous arrivions de Médine ou de la Mecque, les villes saintes. Il y avait à la suite de cette cérémonie, un moment qui nous amusait beaucoup: c'était celui où en sortant chacun reconnaissait sa propriété ; tout musulman qui entre dans une mosquée, laisse sa chaussure sur le seuil, de sorte qu'il y avait toujours dans ces occasions, près de la porte, une véritable montagne de babouches de toutes formes et de toutes couleurs. Qu'on se figure la sortie de nos bals où chacun prend, non pas son chapeau, mais le meilleur chapeau qu'il trouve; il en était ainsi des babouches; c'était un pillage où l'on ne se donnait pas même la peine d'assortir les couleurs; chacun s'en allait chaussé autrement qu'il n'était venu. Quant aux dévots exagérés, ils s'en retournaient déchaussés tout-à-fait, attendu que ceux qui avaient eu trop à se plaindre de ce qu'on leur avait laissé, se retirant sur la quantité, à défaut de la qualité, se sauvaient avec quatre pantoufles : deux aux mains, deux aux pieds.

On comprend, du reste, combien ce plaisir pouvait être fréquent et varié au milieu d'une ville comme le Caire, où dans une seule rue nous comptâmes jusqu'à soixante mosquées; nous dessinâmes successivement les plus remarquables de ces temples; la gigantesque mosquée du sultan Hassan, où les insurgés se retirèrent pendant la révolte du Caire, et où ils furent forcés avec de la cavalerie et de l'artillerie; la mosquée de Mahommet-Bey, dont la coupole est supportée par des colonnes enlevées à l'ancienne Memphis; Mu-Rustam, enrichie de mosaïques précieuses, merveilleux souvenirs de l'art au XIe et au XIIe siècle; Halaoun, dont les piliers carrés sont revêtus jusqu'au soumet de faïences d'une couleur éblouissante; Sultan Houri avec ses riches plafonds, aux arabesques ingénieusement enlacées, et peintes avec une coquetterie charmante; enfin Tayloun, qui fut fondée par le conquérant qui lui donna son nom; aussi est-elle devenue vénérable entre toutes aux yeux des Arabes, qui y prient plus volontiers qu'ailleurs, et curieuse aux yeux des étrangers auxquels elle se présente avec sa date du IXe siècle,

son étendue prodigieuse, son madeneh entouré d'un escalier extérieur qui produit un effet des plus pittoresques.

Je faillis, en dessinant l'intérieur de cette dernière, devenir, pour ses habitués, l'objet du plus grand scandale. Comme les chrétiens ne peuvent pénétrer dans les mosquées qu'en s'exposant à une punition qui est, en général, laissée au choix de ceux qui les y surprennent; comme d'un autre côté peu de musulmans s'adonnent à la peinture, toutes les fois que nous faisions un dessin, nous avions la précaution de choisir le moment où la mosquée était sinon déserte, du moins peuplée seulement de dormeurs éveillés, qui suivaient leurs rêves d'opium, couchés sous quelque oranger fleuri, ou de poëtes qui, absorbés dans l'interprétation du Coran, ou dans leur admiration pour eux-mêmes, faisaient peu d'attention à nous. Alors je tirais de ma ceinture, outre mon bristol, une feuille de papier couverte de caractères arabes, puis je me mettais à la besogne. Si j'entendais approcher de moi quelque pas traînant et mesuré, je couvrais mon dessin commencé de la feuille écrite; le musulman jetait, en passant, un regard oblique sur nous, et, voyant de l'écriture, nous prenait pour des copistes ou des poëtes, et s'éloignait en nous souhaitant le courage ou l'inspiration, selon qu'il pensait que c'était notre main ou notre tête qui travaillait. Un jour j'étais, à ce qu'il paraît, si profondément absorbé moi-même dans la contemplation de mon œuvre, que je n'entendis pas venir un des plus religieux habitués de la mosquée; j'aperçus tout à coup une ombre entre le jour et moi, instinctivement je tirai ma page d'écriture; mais il était trop tard : le saint homme avait vu le dessin, et m'avait reconnu pour un Franc. Cette découverte lui inspira une telle horreur, qu'il se mit à fuir vers une des portes intérieures en poussant des cris inhumains; je ne perdis pas de temps, je passai mon dessin, mon bristol et ma page écrite dans ma ceinture, en pensant que, puisqu'il courait dans un lieu saint, je pouvais bien y courir aussi; je gagnai la porte extérieure où je ne pris pas la peine, à mon tour, de reconnaître mes pantouffes, je chaussai les deux premières venues, et je me perdis dans les rues voisines où je n'entendis plus parler de mon persécuteur.

Cependant, à peine avais-je échappé à la colère du dévôt que je rencontrai un nouveau péril : le feu était à une maison du

quartier franc, et comme je voyais courir de ce côté, que j'avais mes raisons à moi connues de hâter le pas, et que ce chemin d'ailleurs me rapprochait de l'hôtel, je me mis au pas des autres. Bientôt nous arrivâmes en face de l'incendie, qui allait son train sans que personne le combattît autrement que par des cris, des gestes ou des prières. Sur ces entrefaites, le kadi arriva avec sa garde armée de bambous; en moins de rien, la place fut déblayée; une compagnie de soldats, aidés d'une centaine d'hommes de bonne volonté, se ruèrent sur les maisons voisines de celles qui brûlaient; comme elles étaient toutes en bois, ils firent si bien des pieds et des mains qu'au bout d'une heure, il n'en restait plus aucun vestige. L'incendie se trouva donc isolé; alors à coups de hache, on abattit les quatre supports principaux de la maison enflammée, qui s'abîma aussitôt; on inonda les décombres, et chacun s'en retourna chez soi, laissant fumer les débris près desquels veillait une garde.

Notre seconde distraction, moins périlleuse que la première, était les cafés. Comme ces établissements sont profanes, chacun peut les fréquenter sans courir de risque, fût-il reconnu; les fumeurs d'opium, les joueurs d'échec et les joueurs de mangallah en sont les chalands les plus acharnés. Quant à nous, comme nous n'étions amateurs d'aucun de ces jeux, nous demandions tout bonnement du café et des pipes; d'abord nous avions eu quelque peine à nous habituer au café, qui ne se prépare pas en Orient comme en France : on le brûle peu, on le concasse dans un pilon, on jette de l'eau bouillante sur les grains concassés; et aussi chaud que le palais peut supporter la décoction, on l'avale. J'avais eu d'abord la faiblesse de vouloir le sucrer, et j'avais demandé les ingrédiens nécessaires à cette opération; le garçon alors m'avait, dans le creux de sa main, apporté un peu de cassonnade; sur la demande que je lui avais faite d'une cuiller pour tourner mon sucre, il avait ramassé à terre un petit morceau de bois qu'il m'avait obligeamment présenté. Comme il entre dans mes principes de n'humilier personne, j'avais tendu ma tasse malgré la répugnance que me causait le sucrier, et j'avais gratté mon petit bâton avec mon canif, afin d'en enlever les superfluités, de sorte que j'étais arrivé à gâter parfaitement ma boisson. J'en demandai alors une autre portion que j'avalai dans toute sa pureté orientale; je lui trouvai un

arôme merveilleux et un goût exquis. Le peu de consistance de cette liqueur permet d'en boire vingt-cinq à trente tasses par jour; elle agit alors comme tonique, tandis que la pipe opère comme distraction; aussi à peine est-on entré quelque part, qu'on vous présente le café et la chibouque; le café rend les forces qu'a enlevées la chaleur; la chibouque tient lieu de conversation.

L'accident qui avait failli m'arriver dans la mosquée de Tayloun, nous éloigna momentanément des lieux saints, et nous résolûmes de faire une seconde excursion hors de la ville. En passant au Vieux-Caire, nous avions salué un jour le colonel Selves, qui nous avait exprimé le désir de recevoir sous sa tente M. Taylor, et nous avait chargés de lui transmettre son invitation. Le colonel Selves, devenu Soleyman-Bey, a renoncé à la religion chrétienne pour adopter le culte mahométan et à ses habitudes françaises pour embrasser la vie orientale; malgré ce changement dans sa foi et dans ses mœurs, son cœur est resté européen, et les souvenirs nationaux sont encore ses souvenirs : il a fait peindre sur les murailles de sa maison les batailles les plus glorieuses de la révolution et de l'empire, et par les yeux et la mémoire, il revit au milieu de ses compatriotes; il nous avait montré tout cela avec un sourire triste qui nous avait révélé ce qu'il y avait eu de malheur et de lutte dans cette âme, avant qu'elle osât accomplir ce qu'on appela en France son apostasie; il nous avait demandé un jour tout entier, nous le lui avions promis, et un matin, il vint réclamer l'exécution de notre engagement. M. Taylor trouva sa magnifique cange qui était à ses ordres à Roudah, pour nous conduire aux pyramides de Sakkara et aux ruines de Memphis; puis au retour, nous devions, avec des officiers français au service du vice-roi, faire un dîner à l'européenne. Nous partîmes emmenant M. Msara, qui était de toutes nos courses.

Le vent était bon, le paysage ravissant. Le Nil, que les anciens appelaient le père des fleuves, coulait sous nos pieds; ses flots qui baignaient notre barque avaient mouillé les ruines de Thèbes et de Philœ; les hommes qui suivaient les rives étaient vêtus comme aux jours d'Ismaël, et les femmes comme au temps d'Agar; il eût donc été impossible d'éprouver un instant d'ennui, quand la conservation de Soleyman-Bey, et de M. Msara

ne serait pas venue donner une nouvelle poésie aux localités. Le colonel Selves avait conservé de ses goûts français celui de la chasse ; je lui fis plusieurs questions sur les animaux qu'il avait rencontrés dans ses excursions, et surtout sur les crocodiles qu'il avait été chercher au-dessus de la première cataracte.

Le crocodile ne descend jamais dans la Basse-Egypte, et il faut remonter jusqu'à Denderach pour le rencontrer; c'est dans les journées les plus chaudes, et lorsque le Nil est bas, qu'il sort volontiers de l'eau pour se chauffer au soleil; cependant, avant de se procurer cette jouissance, il prend des précautions qui prouvent qu'il connaît parfaitement le danger auquel il s'expose en sortant de son élément pour empiéter sur le nôtre : c'est ordinairement sur les bancs de sable que le Nil laisse à découvert en décroissant, qu'on le voit du rivage, immobile comme un tronc d'arbre, et presque toujours entouré de grands oiseaux qui paraissent avoir avec lui les relations les plus amicales; parmi ceux-ci, un de ses amis les plus intimes est le pélican; il est au crocodile ce que le héron des marais pontins est au buffle et à la vache : un compagnon étrange, dont on ne peut pas expliquer la sympathie.

Quand le crocodile n'a point d'ilot isolé où chercher le soleil, il se décide à gravir la rive; mais alors jamais il ne s'éloigne du fleuve de plus de cinq ou six pas, et au moindre bruit il s'y replonge. C'est dans ce cas que le pélican, qui a l'oreille très-fine, lui est d'un grand secours : il s'envole en battant des ailes et en jetant de grands cris, et prévient ainsi le crocodile, qui, d'un seul bond, se replonge dans le fleuve; au reste, comme il est couvert partout d'une écaille très-dure, et qu'il n'est vulnérable qu'au-dessous de l'épaule, il est très-rare, quand on parvient par hasard à le joindre à portée de fusil, que l'on soit assez heureux pour lui loger une balle au défaut de cette cuirasse naturelle.

Cependant, du temps de l'expédition d'Égypte, il y avait à Dendêrach un kachef qui s'amusait singulièrement à cette chasse; il connaissait les sorties de crocodiles, comme nos braconniers connaissent les passées des lièvres et des chevreuils, et il allait quelquefois, couvert d'herbes marines ou de feuilles de palmier, se mettre à l'affût pendant des jours entiers pour guetter cette singulière proie : il avait tué ainsi sept à huit crocodiles de di-

mensions très-confortables, qu'il avait placés sur sa maison, et qui, de loin, faisaient l'effet de canons en batterie; ce trompe-l'œil étrange était, au reste, le seul bénéfice qu'il retirait de cette chasse, où il ne lui était jamais arrivé aucun accident et où constamment il avait vu fuir le crocodile devant l'homme.

Après deux heures d'une navigation délicieuse, nous prîmes terre en face des pyramides de Skakkarah. Elles sont plus anciennes et par conséquent plus dégradées que celles de Ghyzé : leur contour est irrégulier; quelques-unes ont des degrés de petite dimension; les autres n'ont, pour arriver à leur sommet, que dix marches colossales qui semblent bâties pour des géants; à leur base, le sol est couvert d'ossements; on n'a qu'à fouiller le sable avec les pieds ou les mains, pour mettre à jour des fragments de momies, des langes, des bandelettes, de petites fétiches, des vitrifications et des scarabées. Au-dessous de ce sol sont des catacombes immenses, où dorment les habitants de l'ancienne Memphis, dont toute cette rive du Nil était la nécropole.

Outre les catacombes d'hommes et de femmes, il y a des catacombes d'animaux; on trouve dans celles-ci des chats, des ibis, des lézards : chacun de ces animaux, qui fut jadis un dieu, n'en déplaise à notre amour-propre, est proprement empaqueté dans ses langes sacrés, hermétiquement enfermé, comme une daube, dans un pot de terre garni de mortier et placé à tête bêche avec les autres divinités de différents ordres, le long des parois de la tombe commune. Je mis sous mon bras droit un ibis et sous mon bras gauche un chat, qui me parurent, à leur enveloppe, avoir été de leur temps des personnages fort considérables, et m'en allai, avec ma paire de dieux, me reposer un instant dans un caveau couvert d'hiéroglyphes merveilleusement conservés en certains endroits, puis en d'autres, horriblement mutilés par les voyageurs.

Des pyramides de Sakkarah, nous allâmes au bois de palmiers qui couvre l'emplacement de la vieille Memphis, et qui est distant des pyramides d'une lieue à peu près. Cette antique reine de l'Égypte ne pouvait choisir pour ses ossements un plus magnifique linceul : quelques débris, quelques colonnes, percent la terre de leurs angles de marbre; puis comme le génie éternel de ces ruines superbes, le colosse du roi Rhamsès-le-Grand,

connu des Occidentaux sous le nom de Sésostris, est couché, renversé de sa base, et couvre de ses débris mutilés trente-six pieds de terrain.

A quelques pas du colosse, se présente un monument biblique presque contemporain du conquérant dont la statue est proche : c'est un caveau que les Arabes appellent la prison de Joseph ; ce serait, selon eux, dans cette prison qu'aurait été conduit le fils de Jacob, et il aurait monté les marches que l'on nous montra, pour aller au palais expliquer le songe de Pharaon. Du reste, il en est toujours ainsi en Orient ; les traditions païennes et bibliques se touchent : les deux histoires se côtoient, et nous aurons plus d'une fois occasion d'évoquer en même temps leurs souvenirs.

Nous retournâmes par où nous étions venus, par le Nil, la seule route qui traverse l'Égypte ; nous descendîmes en face du camp de Schoubra, et nous nous rendîmes chez le colonel Selves.

Le dîner nous attendait. Seulement le nombre des convives s'était complété d'une célébrité. La Contemporaine, qui dans ce moment voyageait en Égypte, avait reçu, chez notre généreux compatriote, une hospitalité royale. Au bout de quelques jours, elle était tombée malade, et trop souffrante encore pour quitter le lit, elle avait demandé qu'on dressât le couvert dans sa chambre. Au reste, si elle mangea peu, elle parla beaucoup, et nous ne perdîmes rien à ce déplacement de ses facultés.

Le lendemain, nous commençâmes à nous occuper des préparatifs de notre pèlerinage au mont Sinaï, et nous recourûmes encore, en cette circonstance, à un compatriote, M. Linant, jeune Français qui avait autrefois accompagné M. le comte de Forbin en Syrie, et qui, enthousiasmé de ce climat, de ses édifices et de tout ce poétique Orient, était resté au Caire, après avoir rempli ses obligations envers son illustre compagnon de voyage, et nous avait offert ses services près des Arabes conducteurs. Le moment était venu de nous aboucher avec ces enfants du désert ; nous allâmes, en conséquence, rappeler à M. Linant la parole qu'il nous avait donnée, et nous le trouvâmes tout prêt à la remplir. L'effet ne s'en fit pas attendre ; le surlendemain, il nous arriva une députation de la tribu d'Oualeb-Saïde, l'une des

plus considérables de la péninsule du mont Sinaï, et nous fîmes prix avec son chef pour aller chercher M. Taylor à Alexandrie et le ramener au Caire, nous réservant, après cette espèce de prospectus, de faire à son retour des conventions plus sérieuses, pour le voyage au Sinaï et le retour à Suez. Ce premier marché fut fait au prix de cinquante piastres par dromadaire, 18 francs à peu près.

J'avais vu entrer ces Arabes avec leurs montures dans la cour de notre hôtel, et pour la dixième fois, cet aspect m'avait donné sérieusement à penser ; toutes les fois que j'avais entendu parler des voyages en Orient, j'avais en même temps entendu citer les chameaux comme les véhicules ordinaires, et chaque fois que j'avais pensé à cet animal, il s'était présenté à ma pensée tel que le décrit M. de Buffon, avec la double bosse qui surmonte son épine dorsale ; de sorte que je m'étais doucement familiarisé avec son image, et que je m'étais vu mille fois, voyageant à mon tour, établi à califourchon dans cette vallée naturelle que la nature semble avoir placée comme une selle sur le dos de cet intéressant quadrupède ; mais depuis mon arrivée, mes idées s'étaient singulièrement rectifiées. Je m'étais tout d'abord aperçu qu'on appelait indifféremment le chameau dromadaire, et le dromadaire chameau ; seulement, l'animal à deux bosses n'existe point en Égypte. Le chameau est au dromadaire ce qu'un cheval de charrette est à un cheval de course. Cette découverte bouleversait tout mon système d'équilibre : en place d'une vallée, j'avais une montagne, et encore, au lieu de se servir de cette montagne comme d'un point d'appui pour les reins ou pour la poitrine, les Arabes avaient eu l'idée de la surmonter d'une selle qui l'exhaussait encore de huit ou dix pouces, et portait ainsi l'élévation du voyageur à une dizaine de pieds au-dessus du sol. Ajoutez à cela un trot à éventrer un boucher, et vous aurez une idée des charmes de la locomotion orientale.

Cela n'était pas gai pour un homme qui, dans chaque promenade, tombait régulièrement deux ou trois fois de son âne.

Heureusement que j'ai pour système de ne me préoccuper des événements qu'au moment où ils menacent, de sorte que, me voyant huit ou dix jours au moins devant moi, je chassai cette préoccupation, et me trouvai prêt, le lendemain, à recommencer

la vie insouciante et pleine d'attrait que nous menions depuis trois semaines.

Cette fois c'était encore un Français qui frappait à notre porte, et qui venait nous enlever pour toute la journée. Clot-Bey, le célèbre médecin que nous avons revu depuis à Paris, en 1833, et qui, attaché au pacha d'Égypte auquel il a rendu d'éminents services, venait de fonder l'hôpital d'Abousabel, devait faire visiter son établissement à M. Taylor, et nous ramener ensuite passer chez lui une soirée à la turque. On devine facilement que nous acceptâmes de tout cœur.

Le pacha donne une attention toute particulière à l'hospice d'Abouzabel : cet hospice doit devenir la pépinière de ses jeunes médecins ; nous y vîmes toutes ces maladies monstrueuses de l'Orient, inconnues ou oubliées chez nous, et que nous ne retrouvons que dans la bible : l'éléphantiasis, la lèpre, les hydrocèles énormes, le livre de Job tout entier. De jeunes chirurgiens arabes, au regard bref et intelligent, nous firent les honneurs de cet hôpital avec un empressement qui prouvait le désir qu'ils avaient de plaire à leur chef. Clot-Bey comprit que ce spectacle, très-intéressant pour les gens de la science, ne pouvait être pour nous que l'objet d'une curiosité rapide; aussi passâmes-nous promptement des salles aux jardins : c'étaient de véritables oasis de lilas et d'orangers où les convalescences se faisaient toutes seules par l'ombre et par la fraîcheur.

Vers les deux heures, Clot-Bey s'aperçut que le temps devenait menaçant; il nous proposa, en conséquence, de reprendre nos montures et de profiter de l'éducation que leur avaient inculquée les Français, pour revenir au plus vite au Caire. Il pensait avec raison que, si l'ouragan nous surprenait à Abouzabel, nous serions médiocrement curieux d'y passer la journée; il avait pris lui-même, pour notre soirée, des dispositions qui le rappelaient à la ville. La route se fit au galop et en moins d'une heure, quoiqu'il y ait deux immenses lieues de l'hospice au Caire ; je vis avec plaisir que le retour eut lieu sans aucune séparation de corps entre moi et mon âne, cela me rendit quelque confiance pour mon futur voyage.

En attendant le dîner, Clot-Bey nous conduisit au bain. J'ai suffisamment expliqué, à l'article d'Alexandrie, comment se passe cette opération, pour n'avoir pas besoin d'y revenir; d'ail-

leurs je m'y étais habitué, et j'en étais devenu à mon tour un amateur forcené.

Nous revînmes dîner chez Clot-Bey ; c'était un véritable repas à la turque, aux fourchettes et aux couteaux près, dont il nous avait fait la concession : il se composait du pilau de rigueur, de mouton bouilli, de riz, de poisson et de pâtisseries.

Le dîner fini, Clot-Bey nous invita à passer au salon et à prendre place sur un énorme divan ; on nous y servit plusieurs tasses d'excellent café que nous savourâmes d'abord, enfin on nous arma chacun d'une chibouque, on fit coucher à nos pieds un nègre chargé de la bourrer, de l'allumer et de la vider ; puis, voyant que nous étions établis aussi confortablement que possible, Clot-Bey frappa des mains, et quatre musiciens entrèrent.

J'avoue que mon premier mouvement fut tout à l'effroi : je me rappelai la soirée musicale que nous avait donnée le vice-consul, et je ne me souciais pas d'entendre une seconde fois un pareil charivari. Je jetai un coup d'œil scrutateur sur les instruments, ils ne me semblèrent point, par leur forme, de nature à me rassurer : le premier était le fameux tambour évasé avec lequel j'avais déjà fait connaissance sur notre cange ; le second, un violon, dont la poignée de fer reposait entre les jambes de l'exécutant, et les deux autres, des espèces de mandolines à manche démesuré. Les scélérats avaient en outre une voix qu'ils tenaient cachée pour le moment, mais qu'ils ne tardèrent pas à nous faire connaître.

Le concert venait de commencer, et il promettait de ne le céder en rien à celui que nous avions déjà entendu, lorsque nous fûmes tout à coup distraits par l'entrée d'une espèce de Gilles vêtu de blanc ; il portait un costume plus court que celui des Orientaux, et il avait la tête couverte d'une sorte de chapeau de feutre flexible comme celui de Pierrot. Il précédait quatre femmes que nous reconnûmes aussitôt pour des almées : c'étaient les Taglioni du Caire. Dès lors nous fîmes bon marché de la musique, et toute notre attention se reporta sur les houris qui nous descendaient du ciel.

— Elles portaient un costume élégant et voluptueux : le sommet de la tête est couvert d'un *tarbouch* richement brodé et orné de pierreries, d'où s'échappent les cheveux, tressés en une

multitude de nattes longues et fines, ornées de sequins de Venise percés au bord, et placés si près l'un de l'autre, qu'ils se recouvrent comme des écailles. Quelques-unes de ces tresses tombent par devant, mais la plus grande partie ruisselle par derrière et voile les épaules d'un manteau d'or splendide et retentissant. Le corps est pris dans une robe taillée en forme de redingote échancrée devant, qui se rejoint à la taille par une courbe gracieuse, et laisse le sein entièrement nu; de la taille aux pieds, la robe est lâche et flottante; quant aux manches, elles sont taillées dans le même système ; serrées et collantes par le haut, elles s'élargissent au coude, s'ouvrent à l'avant-bras et pendent jusqu'à terre; les jambes sont enfermées dans un pantalon turc, plein de caprice dans ses plis et dans sa forme, qui laisse le pied nu, et dans les ganses d'or duquel vient se perdre une chemise verte ou bleue, fine et transparente comme la gaze. Un châle de cachemire noué négligemment en ceinture et dont les deux bouts retombent inégaux par devant, complète ce costume, qui, tout simple qu'il semble, est d'une immense valeur : le tarbouch seul coûte parfois dix, vingt, et jusqu'à trente mille francs.

Outre cela, elles avaient, comme beaucoup de femmes turques, les ongles des pieds et des mains rougis avec du henné, l'épaisseur des paupières peinte en noir avec du hrol, ce qui donnait à leurs yeux un éclat extraordinaire, et la taille si mince, si souple et si déliée, que mes souvenirs d'Occident ne m'offraient vraiment rien de comparable.

Cette entrée inattendue, cet aspect pittoresque, ce nom poétique d'almées, produisirent à l'instant même un effet des plus flatteurs pour les nouvelles venues : le silence le plus profond régna, et tandis que Clot-Bey, habitué à ce spectacle, continuait tranquillement de fumer sa pipe, les chibouques nous tombèrent de la bouche, et nous battîmes des mains comme on fait à Paris, à l'entrée d'un acteur en renom.

Les almées, de leur côté, pour répondre immédiatement à notre politesse, se placèrent toutes les quatre sur une ligne, puis s'avancèrent régulièrement en se balançant avec mollesse et en faisant entendre un chant doux et voluptueux que les musiciens accompagnaient en sourdine. Arrivées près de nous, elles pirouettèrent et revinrent sur leurs pas en nous tournant le dos: alors les deux ailes s'avancèrent, et toutes les quatre se croisèrent en

formant des figures ingénieuses, sans être cependant ni rapides, ni variées. Pendant tout ce temps elles conservèrent, dans ces mouvements, des poses simples et nobles comme celles des statues antiques. Cependant peu à peu la danse s'anima, les mouvements devinrent plus rapides et plus voluptueux, les chanteurs élevèrent la voix, les gestes prirent un caractère lascif, le bouffon vint se mêler à la danse, et dessina, au milieu du ballet, des poses obscènes ; enfin, paillasse et danseuses, excités de plus en plus par les chants et par la musique, arrivèrent au paroxisme de la passion la plus véhémente et la plus déréglée. Alors la voix prit le dessus sur la musique, les virtuoses chantèrent, en s'accompagnant toujours, une chanson irritante et lubrique ; il y eut entre les quatre femmes et l'homme une lutte de bacchantes et de satyres ; enfin, haletantes et les cheveux en désordre, elles vinrent se jeter sur nous, nous entourant de leurs bras convulsifs, et se glissant comme des serpents sous nos grandes robes orientales.

C'est le moment où on les paie ; ces caresses impures, c'est leur quête : les uns mettent alors entre leurs lèvres un sequin qu'elles prennent avec leurs lèvres, les autres collent, sur leur visage et leurs seins inondés de sueur, un masque et une cuirasse de petites pièces d'or, qu'elles vont secouer ensuite dans une aiguière d'argent. C'est là que les musulmans gagnent la réputation d'avares ou de magnifiques.

A ce premier acte succéda un solo. La musique reprit un caractère calme et naïf, des paroles d'un rhythme simple se firent entendre : une jeune fille se promène dans un délicieux jardin, et cueille des fleurs pour s'en faire un bouquet. La poésie est riche et colorée comme le parterre que moissonne l'enfant ; elle décrit tout ; le papillon aux couleurs changeantes, le rossignol à la douce voix, le soleil d'or, âme et foyer de la nature ; et toute la pantomime, toutes les poses de la jeune fille, suivent vers pour vers, strophe pour strophe, les chants des musiciens. Tout à coup elle est effrayée par une guêpe irritée de ce qu'on a brisé la rose sur laquelle elle était posée ; elle la chasse, puis se remet à cueillir d'autres fleurs, mais la guêpe revenant, les chanteurs rient ; la jeune fille dénoue sa ceinture pour la chasser, mais la guêpe évite les coups flottants qu'elle lui porte, les musiciens raillent la jeune fille. Tout à coup, malgré ses bras en croix, la

guêpe s'introduit dans sa poitrine ; alors la jeune fille, dans son effroi, arrache sa robe, sa chemise, son pantalon ; elle reste nue. Mais la guêpe est toujours là, attaquant avec fureur ; les musiciens éclatent de rire : la jeune fille fuit, tourne sur elle-même, s'élance par bonds, puis se roule sur la terre, avec des cris, une passion, un délire, une rapidité, une frénésie, qui vous éblouissent ; c'est une magie, un rêve, une hallucination. Enfin tout à coup, comme pour demander du secours, d'un seul bond elle s'élance sur les genoux du spectateur qui lui inspire le plus de confiance dans sa détresse, s'enveloppe de ses vêtements, se glisse sur sa poitrine, et se cache la tête et les épaules dans son manteau de cheveux.

Cette scène est ordinairement le dénouement de la pièce, le bouquet du feu d'artifice. Le privilégié s'en tire avec des sequins ; aussi une soirée d'almées coûte-t-elle en général fort cher : c'est un plaisir de grand seigneur, que le maître de la maison ne donne guère à ses invités à moins de deux ou trois mille piastres. Pour ce prix, si l'on n'était pas trop difficile sur la couleur, on pourrait acheter six ou huit esclaves.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

VI. — LA VILLE DES KALIFES.

Un soir, pendant que nous étions en train de dîner, nous entendîmes un grand bruit d'hommes et de dromadaires; nous mîmes le nez à la fenêtre de notre salle à manger, qui donnait sur une cour intérieure, et nous aperçumes M. Taylor. Parti la veille au matin d'Alexandrie, il avait traversé, avec la rapidité des courriers arabes, les quarante-cinq lieues de désert qui séparent cette ville du Caire.

Sa négociation était terminée : cependant elle avait souffert plus de difficultés qu'on ne l'avait cru d'abord. Quelque diligence qu'il eût faite, quelque silence qu'il eût gardé, le projet avait transpiré, l'Angleterre avait pris les devants sur la France, et les deux aiguilles que venait chercher M. Taylor avaient été promises à la Grande-Bretagne; quant à Méhémet-Ali, il avait le plus grand désir de satisfaire les deux nations, et il ne demandait pas mieux que de les mettre d'accord. Ce fut en cette occasion que le précédent voyage de M. Taylor et l'étude qu'il avait faite lui-même et sur les lieux des monuments antiques lui furent d'une grande utilité; il connaissait l'Égypte depuis 1828, et fit observer que l'affaire datant de cette époque, la priorité appartenait à sa demande. Puis, pour tout concilier, il offrit de donner à l'Angleterre, au lieu des deux obélisques de Louqsor, l'obélisque de Karnach, qui est plus grand; quel-

ques difficultés s'élevèrent encore, qui furent heureusement aplanies, et les deux obélisques de Louqsor et l'aiguille d'Alexandrie furent définitivement accordés à la France.

M. Taylor arrivait donc tout joyeux d'avoir terminé sa négociation, et désirait vivement continuer le voyage : aussi le départ, sur sa proposition, fut-il fixé à l'unanimité pour le lendemain au soir.

Dès le matin de ce grand jour, nous nous rendîmes avec nos Arabes chez le vice-consul de France, M. Dantan, pour faire nos conventions en présence d'un témoin ; d'abord on fixa le nombre des bêtes et des gens ; puis on aborda la question principale : il s'agissait de savoir ce que l'on payerait aux uns et aux autres pour le voyage, qui, aller et retour, devait durer un peu plus d'un mois.

Les discussions sont les triomphes des Arabes : fins, entêtés, insaisissables, toujours ils glissent entre vos raisonnements qu'ils font semblant de ne pas comprendre, ou qu'ils combattent avec des arguments auxquels votre ignorance des lieux et des mœurs vous empêche de rien opposer ; craignant toujours de demander trop peu, ils exagèrent leurs prétentions, afin que, lorsqu'ils ont diminué quelque chose, en ayant l'air d'avoir fait un sacrifice, ils soient encore rétribués au double de la valeur ; ce qu'ils opposèrent surtout à nos rabais, fut cette raison que la péninsule du mont Sinaï était parcourue par trois tribus différentes, et qu'il y avait une convention entre elles, pour que celle qui accompagnerait les voyageurs ne fût pas inquiétée par les autres ; il en résultait, selon eux, que cette neutralité ne s'obtenant qu'à prix d'argent, la somme qu'ils nous demandaient, toute considérable qu'elle nous paraissait, était de fait ou ne peut plus raisonnable, puisque lorsqu'ils auraient prélevé sur cette somme la part due aux deux autres tribus, ce qui resterait à nos conducteurs suffirait à peine à défrayer les hommes et les chevaux. C'était, comme on le voit, un de ces arguments tenaces et obscurs auxquels il n'y a rien à répondre : aussi passâmse-nous à peu près par tout ce qu'ils voulurent, et la seule concession que nous obtînmes, fut qu'ils se nourriraient pendant le voyage, et que leur cuisine ne nous regarderait en aucune manière ; quant aux dromadaires, ils étaient à notre charge.

Le marché terminé, M. Dantan, qui y avait assisté, nous prévint de ne pas attacher une confiance absolue aux relations amicales de la tribu d'*Oualeb-Saïde* avec les autres peuplades ; seulement c'était une tribu brave et fidèle, qui, le cas échéant, *nous aiderait à nous défendre*. M. Dantan nous invita en conséquence à ne pas oublier parmi nos effets les armes, et parmi nos provisions le plomb et la poudre.

Nos Arabes, qui suivaient avec une grande attention le discours de M. Dantan, et qui, trop loin pour entendre, épiaient son reflet sur nos physionomies, s'aperçurent que, quel qu'il fût, il n'était pas à leur avantage. Leur première idée fut que nous nous repentions du marché que nous venions de conclure, et que nous cherchions un moyen de le rompre : aussitôt l'un d'eux, que l'on appelait Bechara, et qui parlait un peu le français, vint à nous, et comme s'il ne s'apercevait pas qu'il nous interrompît, il nous invita à venir voir les dromadaires. Il m'avait pris, sans s'en douter, par mon endroit sensible. Je suivis donc Béchara, qui me conduisit dans la cour et s'arrêta en face de nos bêtes, en me priant de considérer qu'il y avait dromadaires et dromadaires ; que ceux dont nous allions faire l'essai étaient de véritables *haghins* légers comme des gazelles, forts comme des lions, dociles comme des agneaux ; que chacun d'eux avait sa généalogie aussi en règle que celle des chevaux arabes les plus nobles et les plus anciens, et que nous pourrions marcher derrière eux, au désert, sans voir la trace de leurs pas sur le sable, tant leur course était rapide et légère.

Cette assertion, il faut l'avouer, semblait entièrement confirmée par la simple inspection des malheureuses bêtes qui étaient l'objet de cet éloge ; elles étaient d'une maigreur phénoménale ; leur peau, qui semblait avoir appartenu jadis à un animal deux fois gros comme eux, couvrait de ses plis battants une espèce de carcasse d'acier dont on pouvait examiner tous les ressorts. D'un autre côté, leur physionomie était douce et bonne, et l'anneau de fer passé entre leurs narines me paraissait devoir remplacer avantageusement la bride, de sorte qu'à part leur taille démesurée, je n'avais aucun motif sérieux de me plaindre. Au reste, je commençais à me prendre de pitié pour ces futurs compagnons de notre voyage : leur sobriété tant vantée était écrite sur tout leur corps ; mais tout naturellement, cette pitié

me mena à un doute sur la santé continue de ces malheureux animaux. Alors les Arabes se récrièrent en chœur, et Mohammed se mit de la partie. Tout ce qui m'inspirait une crainte était pour eux un motif de sécurité, tout ce qui me semblait un défaut était exalté par mes interlocuteurs comme une perfection. Je vis que je n'aurais jamais le dessus, et je renfermai mes réflexions en moi-même; seulement il me semblait que je n'avais jamais vu de dromadaires d'une taille aussi gigantesque.

Le baron Taylor et Mayer vinrent me rejoindre : il devenait urgent d'acheter des provisions; nous remîmes au soir la conclusion du marché, et nous nous fîmes donner par les Arabes la liste des objets nécessaires. Si peu considérable que fût cette liste, elle nous forçait, par sa diversité, à courir tous les bazars du Caire, attendu la spécialité de chaque marchand et de chaque quartier, qui n'empiète jamais sur la spécialité du marchand et du quartier voisin.

Voici la liste de ces objets; elle donnera une idée de la simplicité des mœurs de la vie nomade, qui a réduit les besoins des voyageurs aux plus strictes nécessités de la vie :

Des outres pour mettre de l'eau;

Des gargoulettes de cuir pour suspendre à la selle, afin de boire en courant sans faire arrêter la caravane pour ouvrir les outres;

Du riz pour trois personnes, aller et retour : on nous dit bien que nous en trouverions au Sinaï, mais nous préférâmes prendre nos précautions au Caire;

De la farine pour le pain;

Des fèves pour les dromadaires;

Des dattes : c'est le fruit qui se conserve le mieux dans de pareils voyages;

Du mich-mich : on se rappelle cette pâte d'abricot séchée au soleil, qu'on roule comme des pièces d'étoffe, et dont nous avons parlé à propos des bazars de comestibles; c'est une provision commode à emporter, en ce qu'elle ne tient pas plus de place qu'un porte-manteau, et que, bouillie dans de l'eau, elle fait d'excellente marmelade;

Du tabac pour cadeaux destinés tant à notre escorte qu'aux Arabes que nous pourrions rencontrer;

Du bois pour faire la cuisine;

Du café pour combattre les transpirations dont nous étions menacés;

Du sucre pour donner au couvent;

Une tente pour nous abriter contre l'ardeur du soleil et contre la fraîcheur des nuits;

Enfin, des vases en fer pour préparer nos aliments, les vases en terre étant incapables de résister dix minutes au trot des dromadaires.

Ce dernier article me ramena à mon idée fixe : parmi les qualités des haghins, Bechara avait oublié de me vanter ce trot formidable, et il me sembla, si peu flatteuse que fût la comparaison, que nous étions destinés à jouer le rôle des pots de terre.

Cependant, comme il s'agissait de parcourir une douzaine de bazars en deux ou trois heures, je m'empressai d'agir; nous courûmes à la station la plus proche, et nous enfourchâmes ces estimables quadrupèdes qui nous avaient déjà rendu tant de services, et que j'appréciais davantage encore, au moment de me séparer d'eux et de faire connaissance avec nos nouveaux véhicules; puis nous nous mîmes en course. A mesure que nous achetions, Mohammed acheminait les marchandises vers le quartier-général; à trois heures nous avions fini toutes nos emplettes. J'oubliais de dire que nous avions joint à la liste de nos provisions de la bougie, afin de pouvoir dessiner et écrire après le soleil couché.

Nous quittâmes aussi nos babouches et nos marcoufs, et nous les remplacâmes immédiatement par de longues bottes rouges travaillées à Maroc, et qui sont souples et collantes comme des bas de soie; notre tête fut abritée, outre le turban, par un mouchoir à raies jaunes et rouges, et dont les deux bouts, pendant de chaque côté de notre figure qu'ils couvraient de leur ombre, étaient ornés de glands de soie entourés de filigranes d'argent; enfin, accoutrés de la sorte, nous rentrâmes au quartier franc pour présider à l'emballage de toutes nos emplettes, épuisés de fatigue, mais décidés à partir le soir même.

Nous trouvâmes la besogne à peu près faite; les Arabes sont les emballeurs les plus expéditifs que je connaisse : tout était roulé, sanglé et ficelé quand nous arrivâmes, et déjà deux des quatre dromadaires destinés au bagage étaient chargés. Alors

M. Msara, voyant que le reste de l'opération s'accomplirait parfaitement sans nous, puisque la première partie avait si bien réussi en notre absence, nous donna le conseil de profiter du temps qui nous restait pour aller demander des lettres de recommandation au couvent grec du Caire, qui est une succursale du mont Sinaï. L'avis nous parut bon, et nous nous mîmes en route pour le suivre; mais nous trouvâmes, au bout de trois ou quatre rues, le chemin barré par une procession nuptiale : la mariée, montée sur un âne, était hermétiquement enfermée dans une grande pièce de soie; quatre eunuques portaient un dais au-dessus de sa tête, et une quantité de femmes voilées comme elle, la suivaient en faisant entendre un certain gloussement particulier aux femmes arabes, qui consiste dans un frôlement de la langue contre le palais, et qui est, dans cette occasion, comme dans toutes les occasions heureuses, l'expression de leur joie. Cette mélodie formait les entr'actes d'une musique plus barbare encore; quand elle cessait, une douzaine de chanteurs récitaient, en s'accompagnant des instruments déjà décrits, des chansons plus qu'anacréontiques que des jongleurs et des paillasses se chargeaient de traduire par les gestes les plus expressifs à ceux qui, comme nous, avaient le malheur de ne pas entendre la langue. Tout ce cortége, déjà considérable par lui-même, était suivi par une telle foule, qu'en nous haussant sur nos étriers, nous n'en pouvions apercevoir la fin. Nous calculâmes, au train dont il s'avançait, qu'il nous faudrait bien attendre une heure ; c'était trop de temps perdu : nous nous en remîmes à Dieu du soin de nous annoncer, et nous rebroussâmes chemin. Nous trouvâmes nos Arabes prêts et nos dromadaires chargés : il ne nous restait plus qu'à conclure le marché; cette conclusion consistait, de notre côté, en des arrhes à donner, et du côté de nos Arabes, dans la livraison des otages qu'ils devaient laisser au consulat pour répondre de nous. Ces otages, dont la tête devait tourner au même vent que les nôtres, étaient deux guerriers de la tribu avec leurs montures ; nous fîmes observer que nous étions trois, et qu'il fallait au moins trois Arabes pour nous représenter ; mais notre chef fit observer que deux de nous étaient représentés par les deux guerriers, et le troisième par les deux dromadaires; bonne ou mauvaise, il fallut nous contenter de cette réponse; seulement l'équivalent

était peu flatteur pour notre amour-propre : l'humiliation avalée, M. Dantan, M. Msara et M. Dessap, qui avaient voulu assister à notre départ, nous donnèrent l'accolade d'adieu, puis on alluma des torches, et l'on nous amena des chevaux, dont nous devions nous servir pendant la première halte, car on craignait que le peu d'habitude que nous avions du trot de nos nouvelles montures ne causât quelque accident, au milieu des rues étroites et tortueuses de la ville. Cette précaution, qui venait de Mohammed, me le fit prendre en véritable amitié; enfin, à neuf heures du soir, nos Arabes montèrent sur leurs dromadaires, et nous sur nos chevaux; puis nous sortîmes majestueusement de l'hôtel, éclairés par les torches de nos guides qui marchaient devant nous, et nous traversâmes le Caire, à la grande admiration de ses habitants, que la splendeur et l'étrangeté du spectacle tiraient de leurs maisons, malgré leur insouciance ordinaire.

Nous sortîmes par la porte de la Victoire, la plus proche du quartier franc; puis nous tournâmes à droite, en longeant les murs de la ville; et après une heure de marche, nous nous trouvâmes auprès d'une autre cité, cité des morts plus belle, plus riche, plus monumentale, que celle des vivants, nécropole des kalifes où les lieutenants de Salah-Eddin et les descendants du mamelouk Beybars reposent dans des tombeaux de marbre et de porphyre, côte à côte avec la plus riche et la plus haute aristocratie du Caire; nous avions réservé cette exploration pour notre première halte, et l'heure ne pouvait être mieux choisie pour visiter des tombeaux.

Aussi nous laissâmes nos Arabes dresser la tente et s'occuper du campement; nous prîmes quatre porteurs de torches, et nous nous acheminâmes à pied vers la ville funèbre, que nous voyions devant nous comme une masse noire au milieu de laquelle nous ne pouvions distinguer aucune forme ni aucun contour.

Au bout de deux cents pas, nos flambeaux se reflétèrent sur la muraille d'un vaste et riche monument, dont la base, éclairée par une lueur tremblante, laissait voir les versets du Koran qui l'entourent comme des bandelettes sacrées, tandis que la lumière, se dégradant à mesure qu'elle s'élevait, interrompue tout à coup par les corniches et les angles saillants qui proje-

taient leurs ombres, se perdait avant d'arriver au sommet des madenehs, dont le croissant doré brillait comme un astre dans le ciel.

Nous frappâmes à la porte du monument ; à ce bruit inusité à une pareille heure, les éperviers qui dormaient, abrités dans les arabesques de pierre, se réveillèrent et prirent leur vol en jetant de grands cris. De longs hurlements leur répondirent, et un instant nous crûmes que les chiens et les oiseaux de proie étaient les seuls habitants de la nécropole ; mais bientôt nous entendîmes des pas humains : nos Arabes échangèrent quelques paroles avec celui qui s'avançait ; enfin la porte s'ouvrit, et l'hôte des morts parut sur le seuil de ce splendide sépulcre.

C'était un vieillard d'une sobriété de paroles toute musulmane ; lorsqu'il sut le motif qui nous amenait, il nous fit signe d'entrer, nous indiqua les diverses parties de l'édifice, puis nous ramena au caveau mortuaire, dont les murs étaient enrichis de fleurs en mosaïque du plus élégant travail ; le sarcophage était de granit parfaitement conservé.

Cependant nous ne voulions pas nous en tenir à une seule tombe, nous dîmes au vieillard notre intention ; il nous fit signe qu'il était à nos ordres ; nous sortîmes du monument, et nous descendîmes dans la rue. Là nous retrouvâmes les éperviers qui, aussitôt qu'ils revirent nos lumières, se prirent à pousser de nouveaux cris, et à tournoyer si près de nos torches, qu'ils se mêlaient à la fumée ; en même temps des centaines de chiens errants, qui le jour vont demander leur vie dans les rues du Caire, et qui le soir viennent chercher un asile dans les tombes, nous entourèrent et nous suivirent en hurlant. Éveillés à ces cris et à ces hurlements, qui protestaient contre la vie et la lumière, si insolites à cet endroit et à cette heure, des Arabes bédouins, de cette race indomptée qui se croirait prisonnière si les portes d'une ville se fermaient sur elle et la séparaient du désert pendant le sommeil, se dressaient enveloppés de leur burnous sur les degrés des mosquées ou les enfoncements des sépulcres, et semblaient, dans leurs blancs suaires, les ombres courroucées de ceux dont nous venions troubler le repos.

Nous arrivâmes au milieu de ce cortége sinistre et de ces apparitions funèbres, dans un lieu retiré où l'on nous montra les

tombeaux des *Djezam*, branche de la tribu arabe de *Kohlan*, qui s'établit en Égypte, lors de la conquête musulmane. Deux monuments s'élevaient somptueusement au-dessus des autres : c'étaient les tombeaux de deux hommes célèbres par leur hospitalité et leur munificence ; l'un, que l'on nommait Tharif, avait journellement à sa table mille convives, que ses esclaves, placés aux différentes portes de la ville, lui amenaient ; l'autre, qui s'appelait Muhenna, à défaut d'autres combustibles, brûla un jour, pour apprêter à manger à des voyageurs qui s'étaient arrêtés sous sa tente, un riche butin qu'il venait de faire sur ses ennemis ; on avait rendu à leur cadavre cette magnifique hospitalité qu'ils avaient exercée pendant leur vie, et ils reposaient dans des tombeaux splendides et vastes comme des palais.

En sortant de ces monuments, nous en visitâmes un dernier qui nous sembla le plus ancien de tous ceux que nous avions vus ; les murs étaient lézardés dans toute leur étendue, et ouverts même en plusieurs endroits ; au-dessus d'une de ces fentes, Mohammed nous fit remarquer, tracée par un poëte persan, cette phrase qui nous parut passablement obscure : « Chaque crevasse de cet antique édifice est une bouche entr'ouverte qui rit de la pompe passagère des demeures royales. »

Nous avions passé deux heures à peu près au milieu de la cité des morts, et nous en avions visité les plus beaux édifices ; il était temps de rejoindre nos Arabes : nous nous acheminâmes donc vers le premier tombeau que nous avions visité, toujours escortés de nos éperviers, accompagnés de nos chiens, et côtoyés par nos fantômes ; cependant, comme si ce cortége fantastique était, par une puissance supérieure, retenu dans sa ville funèbre, il s'arrêta à la porte qui donnait sur la plaine des vivants ; nous en prîmes congé sans regret. pour revenir à notre tente. Quelque temps encore nous entendîmes les cris des éperviers et les hurlements des chiens ; mais, rassurés par le silence et par la nuit, les uns retrouvèrent leurs aires de marbre, et les autres leurs niches de granit, de sorte qu'au bout de quelque temps, toute rumeur mourut, et qu'aucun bruit ne troubla plus l'écho de la cité mortuaire, que nous avions pour un moment tirée de son sommeil éternel.

A notre retour, nous trouvâmes nos Arabes assis en rond, autour d'un feu qu'ils avaient allumé, et se racontant des his-

toires. Derrière eux, leurs chameaux, couchés et confondus sur le sable dont ils ont la couleur, formaient un second cercle plus étendu; notre tente était dressée à l'écart; c'était le moment de jeter un coup d'œil en masse sur cette troupe qui devait nous accompagner, et en détail sur ces hommes à qui nous avions confié notre vie.

Le chef ou sheik se nommait *Toualeb;* petit, maigre, nerveux, il avait, quoique laid, une expression de physionomie affable et sympathique; il parlait peu et brièvement; sa parole fortement accentuée et son regard rapide exerçaient une surveillance continuelle sur nos Arabes, et nous eûmes plus d'une occasion par la suite de juger de l'excellence de son coup d'œil et de l'énergie de son caractère.

A sa gauche était Bechara, avec qui j'avais déjà fait connaissance dans la cour de l'hôtel, et qui m'avait prouvé la noblesse de ses chameaux et démontré toutes leurs qualités. Son embonpoint ne dépassait pas celui de son chef; mais autant ce dernier était sévère et taciturne, autant l'autre était rieur et bavard; tant que le jour durait, il chantait assis sur son chameau, et dès que le soir était venu, Scheherazade du désert, il racontait impitoyablement ses histoires à ses camarades jusqu'à ce qu'il les eût endormis. Alors il prenait le parti de monologuer encore un instant, puis enfin il s'endormait à son tour. Cette loquacité perpétuelle, si précieuse dans les longues routes pour ceux à qui la nature a donné un caractère moins parleur, faisait de Bechara l'idole de ses camarades; et si Toualeb était le chef pendant le jour, aussitôt le soleil couché, le sceptre du commandement passait à Bechara, sans conteste et sans réclamation.

De l'autre côté de Toualeb, était le frère d'armes, l'ami, le confident de Bechara; c'était un Arabe herculéen, parfaitement bien vu du chef, et respecté du reste de ses camarades, parce qu'il était le plus robuste de la troupe; c'était le premier lancé en avant lorsque quelque inquiétude rembrunissait le front de Toualeb; c'était le dernier endormi lorsque le soir Bechara racontait ses éternelles histoires; aussi Toualeb et Bechara faisaient de lui un cas extrême.

Le seul, après ces trois hommes, qui méritât d'être remarqué, était Abdallah, notre cuisinier; il était entré à notre service sur

la recommandation de M. Msara, et sur l'assurance qu'il avait étudié son art sous les meilleurs maîtres du Caire. C'était leur condamnation vivante ; il est impossible de se figurer les impurs mélanges que cet empoisonneur apprêtait pour nos repas.

Nous ne parlons pas de Mohammed, notre vieil ami, qui nous avait suivis d'Alexandrie, et nous accompagnait encore dans ce voyage.

Quant au reste de la troupe, il n'y avait rien à en dire sous le rapport intellectuel ; du côté physique, c'étaient de véritables enfants du désert, grêles, déliés et souples comme des serpents, maigres et sobres comme leurs chameaux. Aussi, à cette première inspection, vîmes-nous de quelle minime importance avait dû être pour eux le rabais de leur nourriture ; pendant cette première halte, il ne fut pas question pour eux de repas. Nous pensâmes que, comme nous, ils avaient soupé avant de quitter le Caire, et nous entrâmes dans notre tente sans nous en occuper davantage.

Je me jetai sur mon tapis, parfaitement rassuré sur la bonne foi de nos guides, et par conséquent sur la sûreté du voyage ; nous étions en tout dix-huit hommes bien armés, et nous formions un cortége assez respectable. L'unique sujet d'inquiétude qui nous restait était la bosse démesurée de ces malheureux dromadaires, sur laquelle, privé d'étriers surtout, je ne croyais pouvoir rester plus de cinq minutes ; enfin, je m'endormis dans la confiance que Dieu est grand et miséricordieux.

Au point du jour, je m'éveillai et je sortis sans bruit de la tente, nourrissant la mauvaise pensée de choisir le plus petit des trois dromadaires. Je trouvai nos Arabes éveillés, et sellant leurs bêtes ; je fis un signe à Bechara, dont je désirai particulièrement me faire bien venir, et je lui dis de me conduire à ma monture. Nos trois dromadaires étaient agenouillés les uns près des autres, le cou allongé comme des serpents, et, dans cette pause, il était difficile de juger de leur hauteur ; je tournai autour d'eux pour les examiner, lorsque Bechara me dit de ne pas trop m'approcher de leurs têtes. Je lui demandai s'il y avait quelque danger, et si leur caractère démentait cet air timide et langoureux qui faisait le charme particulier de leur physionomie ; il me répondit qu'on avait vu des dromadaires sans avertissement saisir le bras ou la cuisse d'un homme, et les briser

comme du verre ; un de ses camarades, qu'il me montra, avait été victime, dans le précédent voyage, d'un accident pareil ; et quelques jours avant notre départ du Caire, un honnête Turc, qui achetait, sans penser à mal, de la marmelade en rouleaux dans un bazar de comestibles, avait été saisi par son turban et enlevé de terre, où il était retombé sans connaissance. On s'était empressé autour de lui pour le secourir ; mais on s'aperçut bientôt que le haut de sa tête, crâne et cervelle, était resté dans le turban. Au reste, les dromadaires faisaient cela sans méchanceté comme sans malice, et dans ces rares mouvements de joie ou de mauvaise humeur qui détruisent parfois momentanément l'équilibre des plus heureux caractères.

Jamais Bechara n'avait été plus religieusement écouté, jamais un de ses discours ne s'était gravé plus profondément dans l'esprit de son auditeur. Je lui prouvai immédiatement combien j'appréciais ses conseils, en faisant un détour, et en m'avançant, du côté de la queue, vers le dromadaire sur lequel j'avais jeté mon dévolu. Il était couché nonchalamment les jambes repliées sous lui et le cou étendu, de sorte que la selle dans cette situation était à la hauteur d'une selle placée sur le dos d'un cheval ordinaire. Je résolus de faire, avant que les autres arrivassent, et en présence de mon ami Béchara, un essai sans importance apparente, mais dont le résultat devait être de me familiariser avec l'animal. En conséquence, comme si j'avais l'esprit parfaitement libre, je m'accrochai, en fredonnant, au pommeau de la selle et aux cordages qui en pendaient, et après les trois élans classiques, j'enjambai le monticule et me trouvai à cheval ; mais à peine étais-je affermi, que ma bête, qui savait sa profession de dromadaire aussi bien que moi mon métier de cavalier, releva brutalement tout le train de derrière, ce qui me mit immédiatement le nez huit pouces plus bas que les genoux, et me valut dans la poitrine un coup atroce du trusquin de la selle, qui est élevé de près d'un pied et terminé par une boule de bois ornée de cuivre. Au même instant, le train de devant se releva avec la même spontanéité que j'avais remarquée dans son prédécesseur le train de derrière, et je sentis que le dossier de la selle me rendait avec usure dans les reins le coup que le pommeau m'avait donné dans la poitrine. Bechara, qui ne m'avait pas perdu de vue pendant mes exercices de vol-

tige, me fit remarquer l'excellente combinaison de ces deux proéminences sans le secours desquelles je serais inévitablement tombé en avant ou en arrière ; Bechara m'avait fait cette judicieuse remarque avec un visage riant, comme s'il eût voulu me prouver que j'étais ingrat envers ma selle ; je commençai dès lors à le considérer comme un mauvais plaisant. Aussi, lorsqu'il me proposa de redescendre, je lui répondis d'un ton méprisant, quoique au fond je sentisse que je m'avançais beaucoup, que je resterais là tant qu'il me plairait, et que ce n'était pas son affaire ; Bechara comprit son inconvenance, et m'invita, pour se raccommoder avec moi, à profiter de ma situation pour regarder le paysage.

En effet, du point élevé ou j'étais parvenu, j'embrassai un horizon immense. Le dromadaire s'était levé comme il était couché, la tête au nord, et la queue au midi. J'avais à ma droite les tombeaux des kalifes adossés à la chaîne nue du Mokkatan, dont la cime était dans la lumière et la base dans l'ombre ; devant moi, le champ de bataille d'Héliopolis, et à ma gauche le Caire, dont les minarets étincelaient aux premiers rayons du soleil. Cette vue magnifique, appuyée au Nil, me donna l'envie de compléter ma jouissance, en embrassant le cercle opposé. Je tirai le licou de mon dromadaire pour le faire pivoter sur lui-même, mais il ne parut pas s'apercevoir de mon intention ; je tirai plus vigoureusement, il leva la tête ; je réunis aussitôt toutes mes forces, et il se mit à marcher droit devant lui. Alors, à défaut de la bride, je voulus user de mes jambes, mais je m'aperçus que cette prétention était visiblement incompatible avec mes moyens naturels ; je fus donc forcé, comme mon dromadaire marchait toujours et me conduisait droit à Damiette, d'appeler Bechara à mon aide ; il accourut sans rancune, arrêta l'aminal, et lui présentant quelques fèves dans le creux de sa main, il le fit tourner sur lui-même avec la docilité de l'âne savant, de sorte que je me trouvai en face de l'autre horizon.

Celui-là commençait au vieux Caire, et s'étendait jusqu'à la forêt de palmiers qui couvre Memphis, et au-dessus desquels s'élèvent les cimes des pyramides de Sakkara ; à droite les pyramides de Gyzeh, à gauche la chaîne du Mokkatan qui remonte dans la direction du Nil, et va se perdre dans la haute

Égypte ; plus loin le désert, visible par la pensée au-delà de l'horizon, et dont on pressent l'immensité comme celle de l'Océan.

J'étais à la fin de ma contemplation lorsque la toile de la tente se souleva, et Mayer en sortit. Je ne fis pas semblant de le voir ; cette distraction me donnait un air d'aisance qui flattait mon amour-propre. Cependant, tout en feignant de ne pas regarder de son côté, je jetai un coup d'œil sur lui, et je vis que, moins maître de ses sentiments que moi, j'étais l'objet sinon de son admiration, du moins de son envie, et qu'il aurait bien donné quelque chose pour être à ma place; le fait est que la galerie était beaucoup plus considérable qu'un quart d'heure auparavant, les Arabes ayant chargé leurs chameaux et n'attendant plus que nous pour partir.

Heureusement pour Mayer, une circonstance qui m'aurait fort embarrassé vint à son secours ; son dromadaire, en voyant ses camarades sur leurs jambes, se redressa, entraîné par l'exemple ; les Arabes voulurent le faire agenouiller, mais Mayer comprit ses avantages et se garda de les laisser échapper. En sa qualité de marin, grimper sur quelque animal que ce fût n'était rien pour lui ; s'y maintenir était tout; avec un bout de ficelle, pourvu qu'il fût assez long, il serait monté sur le coq d'un clocher. Aussi, dès qu'il eut aperçu la corde qui pendait de la selle, il fit signe qu'on le laissât tranquille, et en une seconde il se trouva sur son dromadaire aux grandes acclamations de la société. Quant à M. Taylor, son premier voyage dans la haute Égypte et son retour d'Alexandrie au Caire avaient fait de lui un cavalier accompli.

Tout le monde était prêt, à l'exception de Bechara, qui cherchait dans le sable je ne sais quel objet qu'il avait perdu ; un de nos Arabes piqua en avant pour nous indiquer le chemin ; au même instant toute la caravane prit le trot, et partit à sa suite. Dieu vous garde du trot du dromadaire !

Cependant je n'étais pas si préoccupé que je n'eusse vu la monture de Bechara abandonner son maître, et prendre son rang dans la cavalcade, mais cela n'avait point paru inquiéter autrement le cavalier : il continuait de chercher l'objet perdu ; enfin, soit qu'il l'eût trouvé, soit qu'il craignît que nous ne nous éloignassions trop pour qu'il pût nous attraper sans fatigue, il

prit le galop à son tour, et, rejoignant son dromadaire qui courait côte à côte du mien, il profita du moment où il levait la jambe gauche, posa un de ses pieds sur son sabot, l'autre sur son genou, sauta du genou sur le cou, et du cou en selle, et cela avec une telle rapidité, que je n'avais pas vu par quel procédé il était arrivé à ses fins : j'étais dans la stupéfaction.

Bechara s'approcha de moi avec la même bonhomie que s'il ne venait pas d'exécuter un tour d'adresse des plus merveilleux, et voyant que pour adoucir autant que possible l'allure de l'animal, je me cramponnais d'une main au pommeau de devant et de l'autre au pommeau de derrière, il commença à me donner quelques instructions sur la manière de se tenir en selle. Ce mot de selle me rappela qu'il nous avait dit que les nôtres étaient parfaitement rembourrées, tandis que la première chose dont je m'étais aperçu, c'est que j'étais assis sur le bois le plus dur; Bechara me répondit qu'il ne nous avait point trompés, et qu'à la première halte il me ferait voir que ma selle était garnie avec le plus grand soin, il est vrai que c'était en-dessous, mais il était, ajouta-t-il, plus important, dans une course comme celle que nous allions faire, de ménager le cuir des chameaux que la peau des voyageurs. Ceci me parut un véritable raisonnement d'Arabe, auquel je ne voulus pas m'abaisser à répondre, et nous continuâmes notre route sans échanger une seule parole.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivâmes au pied du Mokkatan. Cette chaîne granitique, brûlée par le soleil, est absolument nue; un petit sentier, taillé dans le roc, aide à gravir les flancs escarpés de la montagne, et présente strictement assez de largeur pour qu'un chameau chargé puisse y passer. Nous nous mîmes à la file les uns des autres, l'Arabe qui nous servait de guide marchant toujours en tête, et nous, venant ensuite, placés à volonté; cette montée nous donna un peu de répit, les dromadaires étant forcés d'aller au pas à cause de la difficulté du chemin.

Nous montâmes ainsi une heure et demie à peu près, puis nous nous trouvâmes à la cime de la montagne. Le sommet offre pendant trois quarts d'heure une surface accidentée, au milieu de laquelle, descendant et montant sans cesse, nous perdions souvent de vue tout l'horizon occidental pour le retrouver

un instant après ; bientôt, en descendant un dernier monticule, nous cessâmes de voir les maisons du Caire, puis ses minarets les plus élevés disparurent à leur tour; quelque temps encore le sommet des pyramides de Gyzeh et de Sakkara nous apparut comme les cimes aiguës d'une autre chaîne de montagnes ; enfin, leurs dernières dentelures s'abaissèrent, et nous nous trouvâmes sur la pente orientale du Mokkatan.

De ce côté, rien qu'une plaine sans bornes, une mer de sable, qui, à partir du pied de la montagne, s'étendait jusqu'à l'horizon où elle se confondait avec le ciel ; l'aspect général de ce tapis mouvant était fauve et de la couleur de la peau du lion ; cependant quelques bandes nitreuses le rayaient de blanc, comme les couvertures qui enveloppaient nos Arabes. J'avais déjà vu de ces plages arides, mais jamais dans une pareille étendue ; jamais non plus le soleil ne m'avait paru regarder la terre avec tant d'ardeur : ses rayons étaient visibles, et cette poussière altérait rien qu'à la regarder.

Nous descendîmes pendant une demi-heure à peu près, puis nous nous trouvâmes au milieu de débris que nous prîmes d'abord pour ceux d'une ville : mais, nous étant aperçus que la terre était jonchée de colonnes seulement, nous regardâmes de plus près et nous vîmes que ces colonnes n'étaient autre chose que des troncs d'arbres. Nous interrogeâmes nos Arabes, qui nous dirent que nous étions au milieu d'une forêt de palmiers pétrifiés; ce phénomène nous parut mériter un examen plus approfondi que celui que nous pouvions en faire du haut de nos dromadaires : aussi, comme nous touchions à la base de la montagne, et que le temps de la halte de midi était venu, nous dîmes à Toualeb que nous désirions nous arrêter. Les Arabes se laissèrent glisser à bas de leurs dromadaires, et les nôtres, voyant ce dont il s'agissait, s'agenouillèrent aussitôt ; ce fut la contre-partie du départ : ils commencèrent par plier les jambes de devant, puis celles de derrière ; mais comme cette fois je m'attendais à la chose, je me cramponnai si bien à la selle, que j'en fus quitte pour la secousse. Quant à Mayer, qui n'était pas prévenu, il reçut dans la poitrine et dans les reins les deux coups de rigueur.

Nous nous mîmes à regarder l'étrange terrain sur lequel nous étions descendus : le sol était couvert de troncs de palmiers

semblables à des tronçons de colonne; on eût dit que toute la forêt avait été pétrifiée sur pied, et que le simoun, en battant les flancs nus du Mokkatan, avait déraciné ces arbres de pierre qui s'étaient brisés en tombant. A quelle cause attribuer ce fait? à quel cataclysme faire remonter ce phénomène? C'est ce qu'il nous est impossible de dire; mais la vérité est que, pendant plus d'une demi-lieue, nous marchâmes au milieu de ces ruines étranges, qu'au premier abord on eût pu prendre, à leurs mille colonnes gisantes et tronquées, pour quelque Palmyre inconnue.

Nos Arabes avaient dressé la tente à la base de la montagne, sur les premières zones de sable; nous les rejoignîmes bientôt, et les trouvâmes couchés à l'ombre de leurs chameaux tout chargés. Abdallah commençait son service et venait de nous préparer notre dîner : c'était du riz bouilli dans de l'eau et des espèces de galettes de farine de froment, minces comme des gauffres, et qu'il avait fait cuire sur des pierres rougies; elles étaient molles et se tiraient comme de la pâte de guimauve, au lieu de se briser comme du pain; au prospectus, je jugeai l'homme, et de ce moment il perdit ma confiance. Nous dînâmes avec quelques dattes et un morceau de notre marmelade, que nous allâmes déchirer à la pièce; Mayer était si fatigué des efforts qu'il avait faits pour se maintenir sur son dromadaire, qu'il ne voulut rien prendre. Quant à nos Arabes, on eût dit qu'ils participaient de la nature des djinns, et qu'ils se nourrissaient d'air et de rosée, car depuis notre départ du Caire, nous ne les avions pas encore vus avaler un seul grain de maïs.

Nous dormîmes deux heures à peu près; alors, comme la plus grande ardeur du soleil était passée, nos Arabes nous réveillèrent; pendant qu'ils repliaient la tente, nous remontâmes sur nos haghins, et nous nous préparâmes à faire, dès le soir même, notre première halte dans le désert.

ALEX. DUMAS.—A. DAUZATS.

CÉLINE LA CRÉOLE.

SECONDE PARTIE.

VII.

Depuis douze ans, Néri avait muré sa porte au monde; jamais il ne l'avait franchie pour montrer son visage soucieux à une société avec laquelle il s'était mis en guerre. Sa maison ressemblait à ces palais vénitiens abandonnés, pleins de splendeur et de tristesse; les croisées en étaient toujours fermées; la nuit, aucune lumière ne lançait ses rayons dans l'espace. L'hôtel n'était habité qu'une partie de l'hiver; la famille le quittait aux premières lueurs du printemps pour n'y rentrer qu'aux derniers jours de novembre, quand le froid l'y forçait. Cette existence solitaire avait rongé l'énergie de Néri, moins occupé de ses souffrances personnelles que de celles de sa femme, de jour en jour plus dévouée, et plus soigneuse à retenir au fond de son âme mille poignantes douleurs domestiques. Néri avait vieilli; ses cheveux avaient blanchi à ses tempes; et malgré lui, il éprouvait souvent le besoin de pleurer, sans parvenir à dominer son émotion. Si cette anxiété sourde le gagnait à table, entre sa femme et la jeune Emma, qui entrait dans sa dix-septième année, le chagrin resserrait aussitôt le cœur de la famille, et l'on s'embrassait sans oser risquer une parole de consolation. Emma était une divine enfant, qui avait sur son front brun un reflet du beau ciel des Indes. Ses grands yeux noirs étaient admirablement attentifs, quand Néri l'interrogeait sur les diverses sciences qu'on lui enseignait dans la pension

où elle avait été mise pour achever son éducation. Emma était sa joie, une joie d'affliction, comme dit la bible; parfois lorsque Néri avait approché ses lèvres de ce doux visage, une pensée lui était venue, et il s'était reculé. Cet enfant dans sa beauté fière ressemblait à quelqu'un.

Un jour qu'il pensait à ses années écoulées, Pierre, son domestique, entra dans le cabinet et il rôda pendant quelques minutes autour de son maître. Enfin, il osa parler.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire...

— Parle, mon bon Pierre, parle; je ne te savais pas là.

Le plumeau d'une main, un fauteuil de l'autre, le domestique de Néri continua :

— Vous allez me gronder, monsieur.

—Pourquoi cela? d'ailleurs je ne t'en aimerai pas moins après. Assieds-toi donc dans ce fauteuil que tu tiens.

Une fois assis, Pierre fut encore un peu plus embarrassé.

— Il faut que je vous consulte dans une affaire.

— Sans sortir d'ici, tu as le conseiller. On ne peut être plus tôt servi, si ce n'est mieux. Je t'écoute.

— J'ai bientôt trente ans.

— Quatorze que tu me sers.

— Monsieur a la mémoire bonne.

— La date des bons services ne s'efface jamais chez moi.

— Vous me flattez, monsieur.

— C'est pour ne pas t'effrayer, puisque je dois te gronder, dis-tu.

— Vous me gronderez bien fort, j'en suis sûr.

— Tu es le premier client qui ait douté de la bonté de sa cause.

Ce petit préambule avait dissipé en partie la timidité du domestique; il se sentit assez fort, d'encouragements en encouragements, pour dire, après s'être raffermi sur le fauteuil qu'il époussetait mieux qu'il ne savait s'y tenir :

— Monsieur, je me marie; le mot est lâché.

— Je t'approuve, si ton choix est bon.

— S'il est bon, comme vous dites, mais il est double.

— Comment double? épouserais-tu deux femmes?

— Non, monsieur; mais elles prétendent toutes deux m'épouser.

— Et tu veux un conseil pour te décider?

— Tout juste, monsieur.

— Ne te marie pas, car tu n'aimes ni l'une ni l'autre.

— Mais au contraire. Je veux, en me mariant, une femme jolie, si cela se peut; bonne, cela se rencontre. Je désirerais aussi du repos, de l'aisance; là ... du bien-être. Ce sont deux avantages bien précieux. Les obtenir ensemble, c'est beau, mais ce n'est pas fait pour nous. La lingère est riche, mais elle est lingère; la cuisinière est fidèle, mais elle est pauvre. Voilà le joint de l'affaire.

— Je ne comprends pas un mot à ce que tu dis. Ne t'embrouille pas, mon ami; fais comme si tu parlais au palefrenier de la maison.

— Oui, monsieur. Vous savez que madame a une lingère.

— Après?

— Eh bien! elle m'aime; je l'aime aussi. Mais elle a été vue au Luxembourg avec le chasseur de l'ambassadeur d'Espagne; elle a eu, au dernier feu d'artifice, comme qui dirait une intrigue avec le chef des cuisines du nonce. Elle se frotte aux puissances. Mon mariage avec elle ferait parler. Tous les domestiques me montreraient au doigt. On en taloche un, deux, trois, si vous voulez; mais le quatrième vous assomme. Allez vous faire assommer tous les huit jours. Et pourtant elle a mille écus à la caisse d'épargne. L'autre, la cuisinière, c'est la fleur des bonnes filles; elle est jolie, bonne travailleuse; depuis six ans qu'elle est dans la même maison, on n'a pas eu le plus petit mot à dire sur son compte; et vous savez si l'on est bavard à la rue de Braque au Marais. Mais ça n'a pas un rouge liard au soleil. Mariez-vous! Avec celle-là je serais sans doute respecté, mais gueux! Avec la première je serais riche, mais aussi je serais...

D'un bond Néri quitta son siége.

— Qu'est-on? que serait-elle, si elle s'était bien conduite avec toi depuis son mariage?

— Vous m'effrayez, monsieur! — Qu'est-on? On est montré au doigt. N'est-ce rien?

Tout en mesurant à grands pas le cabinet, Néri disait :

— Est-ce que les domestiques ont aussi une opinion?

— Monsieur, on a des amis, quoique domestique; on a un

vieux père ; le dimanche on aime à lui présenter sa femme. Il serait cruel de se priver de voir tout le monde, précisément lorsqu'on entre en ménage. Il n'y a pas de bon sens.

Néri s'était aperçu de l'oubli de lui-même dans lequel il était tombé devant son domestique; il revint avec douceur sur ses premières paroles.

— Pardon, mon ami, je t'ai offensé. Mais... mais... vois-tu, c'est l'intérêt que je te porte qui m'a fait parler un peu injustement de ceux de ton rang et de leur opinion, que tu comptes pour quelque chose en te mariant. Je t'ai vu si disposé à te marier avec la lingère que je voulais te conseiller de suivre ton goût sans t'occuper de ce qu'on dira.

Vous m'engagez donc à lui donner la préférence sur la cuisinière de la rue de Braque, au Marais?

— Malheureux! s'écria Néri obligé de se prononcer entre sa conscience d'honnête homme et la doctrine d'indifférence qu'il avait conseillée à son domestique, entre des souffrances qu'il était de son devoir d'épargner à un autre, et le mensonge d'une tranquillité affectée. La vérité l'emporta : — Malheureux! répéta-t-il, sais-tu où te conduirait ce mépris pour l'opinion, puisqu'elle existe partout, cette fatale opinion, dans la famille du bourreau même? — Elle te conduirait, avec le cœur le plus élevé, l'esprit le plus fort, à te jeter vingt fois par jour dans la rivière. Admettons qu'elle soit vertueuse, très-vertueuse, ta femme, depuis le jour où elle aura déposé sa chaussure au pied de ton alcôve. — Eh bien! comme tu l'as dit tout à l'heure avec ton bon sens, tes amis, et les meilleurs, fuiront le seuil de ta porte; si quelques-uns entrent dans ta maison, ils y apporteront avec eux, malgré eux, le souvenir du passé de ta femme; ils la respecteront avec hypocrisie; ils la séduiront sans remords; et, comme tu l'as dit encore, ton père, ta vieille mère, lui refuseront l'ombre de leurs cheveux blancs; ils cacheront sous la nappe le pain de l'hospitalité quand elle paraîtra. Ainsi, pour toi, plus d'amis, plus de parents; toi seul, sois content, si l'on peut l'être à ce prix; sois malade, toi seul! Meurs, il n'y aura pas une larme pour ta veuve. On dira ce qu'elle fut, et tu lui auras légué toute ta solitude.

— Vous m'épouvantez, monsieur; je me marie avec la cuisinière.

— Et cela n'est rien, mon excellent Pierre. Un autre ennemi, mille fois plus cruel parce qu'il sera invisible, t'assiégera partout où tu seras avec ta femme. Au théâtre, son nom prononcé par quelqu'un, au hasard, dans la foule, te fera dresser les cheveux; tu croiras que ce nom, qui appartient à mille autres, est un appel, qu'il est le témoignage de quelque liaison qu'elle t'a cachée. Un regard, un simple regard trop expressif adressé à ta compagne, te plongera dans mille conjectures dont la moindre te poussera à aller demander raison de ce regard que ta femme n'aura pas même aperçu! elle que tu poignarderais au même instant. Ainsi ta vie tiendra d'un bout à l'homicide, et de l'autre au ridicule; et cela partout. Dans la rue, sa fascination maudite te montrera des rivaux imaginaires, heureux autrefois, dans celui qui te coudoiera par mégarde; tu penseras qu'il s'attribue le luxe innocent dont tu l'auras parée; qu'il se dira que c'est lui qui a acheté à ta femme son châle ou ses boucles d'oreille. Il se dira peut-être que tu l'entretiens, que tu es son amant. On aura cette pitié pour toi : on ne croira pas à ton mariage, par respect pour ta famille. Pour se dispenser de t'avilir, on te rendra méprisable. Leur plus grande générosité n'ira pas plus loin. Alors ne sachant plus où te cacher, tu rentreras chez toi, le désespoir grondant dans la poitrine. Crois-tu y trouver le repos? Non, l'homme est ainsi fait, que sa conscience se règle sur l'opinion qu'il méprise. S'il se fait de fer, l'opinion se fait marteau; elle l'écrase. Tous ces bruits dédaignés finiront par prendre une fatale consistance dans ton esprit. Plus d'une fois, tes pas soupçonneux l'épieront, te voilà devenu le geôlier de ta femme! le beau rôle! La nuit, accoudé sur l'oreiller, tu guetteras ses rêves. Est-ce vivre! dis-moi, Pierre! Oh! plutôt mille fois la mort. Sois pauvre avec une femme sans reproche. Ces mille écus qu'on t'offre, rejette-les! c'est du poison; marie-toi avec l'autre, avec celle qui n'a rien et qui a tout un passé sans tache! mille écus te rendront heureux, je te les donne!

Le pauvre domestique n'avait pas prévu les tempêtes qu'il devait soulever en sollicitant un simple conseil; il était désolé de sa maladresse. Ce fut d'un accent ému qu'il osa à peine dire :

— Si je ne vous savais, monsieur, le plus heureux des hommes, je vous croirais le plus infortuné de tous. Merci pour vos

conseils; merci pour ce que vous me donnez... Vous n'êtes pas malheureux?...

La pitié, ce beau sentiment, car il fait les hommes égaux, avait rapproché le maître et le domestique, et l'un et l'autre n'étaient plus que deux cœurs unis un instant comme tous les cœurs seront unis à toujours dans le monde où il n'y a plus de distinctions.

— Tu sais bien, Pierre, que je ne suis pas malheureux, reprit Néri revenu à lui, ainsi qu'un somnambule qui a parlé en rêvant. Mon ménage est un paradis. Si une ombre de tristesse court quelquefois sur mes traits, c'est que j'apporte peut-être un peu trop les inquiétudes du dehors dans le calme domestique. Personne n'a moins à se plaindre que moi. Vois ma Céline, — bonne autant que belle; — un peu sauvage; mais c'est qu'elle n'aime pas le monde. Ma fille, mon Emma est un ange. Avec toutes les apparences du chagrin, il n'y a au fond personne plus content que moi.

La conviction de Pierre au bonheur de son maître aurait pu être plus profonde. Il se borna à lui répondre :

— Il faut vous croire, monsieur.

Il replaçait soigneusement le fauteuil dans un coin, quand un autre domestique apporta une lettre à Néri.

A mesure qu'il la lisait, son visage s'éclaircissait, ses yeux prenaient un éclat extraordinaire, ses lèvres en savouraient chaque expression.

— Sais-tu ce que renferme cette lettre, Pierre?

— Une bonne nouvelle, monsieur. Je vous ai porté bonheur.

— Pierre, c'est une invitation pour le bal que donne ce soir M. le procureur-général. Il n'a pas oublié son ancien ami de collége. C'est juste. Il se marie.

Pierre se souvenait parfaitement d'avoir conduit son maître autrefois chez M. Eugène de Soiserie.

— Eh bien! monsieur, il faut y aller.

— Oui, cette attention me ravit. Excellent Eugène! Celui-là ne m'a pas oublié. C'est une singulière chose, Pierre, tous ces amis de collége qu'on a laissés, un beau jour de récréation, et qu'on retrouve douze ans plus tard, négociants, généraux, évêques. Accepterai-je son invitation? Eussé-je rompu avec tous les sentiments du passé, ne mériterait-il pas une exception, celui

qui fut de moitié dans ma vie d'enfance? Puis je veux revoir le monde.

— Vous avez bien raison, monsieur, je vais faire préparer la voiture. C'est moi qui conduirai.

Pierre sortit, et Néri, préoccupé de cette idée tout heureuse qu'il allait reparaître un instant dans la société, ouvrait les tiroirs de la commode pour en sortir des chemises à jabot, des cravates, des gilets blancs et vingt fois plus de linge qu'il ne lui en fallait. Mais cette cravate était trop jaune; celle-ci était brodée, on n'en portait plus; mais ce jabot n'avait pas de grâce, il était trop large; des manchettes ne feraient pas mal; il cherchait des manchettes. Puis il posait sur le fauteuil les manchettes, les chemises, les cravates, les gilets, pour examiner si son habit noir était assez neuf. Il le regardait et revenait au gilet qu'il avait choisi, mais qu'il ne pourrait pas mettre, se disait-il, parce qu'il n'était pas de soirée. J'en achèterai un tout fait. On courra au Palais-Royal. Se présentera-t-il en bottes ou en escarpins? En escarpins, cela va sans dire. Alors il inspectait les escarpins. Ils avaient vieilli de forme. N'importe : il ne danserait pas. Que me manque-t-il maintenant? Rien. Si : un pantalon demi-collant. Qu'ai-je fait du dernier! Néri pensa que le dernier avait dix ans, et que depuis dix ans ses jambes avaient subi des modifications. Enfin il en trouva un qui remplissait à peu près les conditions.

Pendant ces préparatifs, il était revenu vingt fois sur la lecture de l'invitation de son ami le procureur-général.

— Oui, j'ai besoin de revoir le monde, ne fût-ce que dans un coin, à travers un masque. Prendre part, ne fût-ce qu'un instant, à cette agitation qui vous ramène à vingt ans, se sentir emporté comme autrefois à travers les heures de la nuit; aimer toutes les femmes de cet amour des anges qui vous occupe sans infidélité et vous laisse sans remords; retrouver des amis d'enfance réunis dans la trève d'une fête! Joies de l'âme, soyez-moi rendues, ou je meurs.

Néri courait reprendre au bord de la cheminée où il l'avait posée la lettre de son ami Eugène de Soiserie; tout à coup, il s'arrête, son visage se décompose, un doute l'a frappé au cœur, sa joie meurt subitement. Son bonheur était une erreur; plus encore, c'était un mensonge; plus encore, son bonheur est un

outrage. Néri cherche à éloigner ce doute; comment temporiser avec une idée aussi facile à éclaircir? Il n'a qu'à marcher un pas, parcourir les quelques lignes qu'il sait par cœur cependant, et il aura acquis la certitude au pied de laquelle viendront mourir ses plus fortes espérances, ses dernières.

— Relisons son invitation; si je m'étais trompé? L'éblouissement de mon esprit a peut-être passé dans ma vue.

Non, je ne me trompe pas!

Néri n'avait que trop raison. Son meilleur ami reniait Céline; elle était oubliée dans l'invitation, pas un mot pour elle ni pour sa fille.

— Moi, dit-il, j'irai seul à ce bal, tandis qu'elle versera des larmes silencieuses, en comptant les heures, les minutes de mon absence! non! non : depuis douze ans je n'ai pas impunément refusé ma présence à vos fêtes. Depuis douze ans, je suis habitué à ne vivre, à ne respirer qu'ici. Elle et moi étouffons; notre fille languit. Nous mourrons dans ce tombeau. N'importe! tous trois nous resterons inséparables dans notre contrat de fierté. Cependant Eugène est mon vieil ami. Que va-t-il penser de mon refus? mais pourquoi m'insulter ainsi? que ne se dispensait-il de m'inviter? on se fait à l'oubli, jamais à l'affront. Oh! qu'ils méritent que je les punisse, ceux qui lui ont donné cet exécrable conseil! des femmes, sans doute; car il n'y a que les femmes d'impitoyables pour les femmes. Mais elles en seront punies. Oui, elles en seront punies!

Dans ses mouvements convulsifs, Néri froissait l'invitation pour l'ouvrir ensuite avec beaucoup de soin, afin de ne pas la détruire. Il la reployait; il en effaçait les plis sous sa main agitée.

— J'irai à ce bal, à ce mariage, à cette fête; non pas seul, mais avec ma femme et sa fille.

Néri alla vers la porte.

— C'est décidé.

Il revint.

— Tout ceci me lasse. Je rentrerai dans la société. C'est au plus fort. Elles et moi, et non moi sans elles.

Pour ne plus reculer devant une résolution contraire, il commença à s'habiller. La tâche était difficile pour ses doigts tremblants; il ne trouvait plus rien de ce qu'il avait préparé dans la lucidité de la joie. Si par hasard une cravate tombait sous sa

main, il essayait de la plier ; le pli la changeait en corde ; il la jetait dans un coin. A une autre ! Il était brisé d'impatience. Il sonna sans trop savoir ce qu'il désirait.

— Priez madame, dit-il au domestique, de se rendre ici tout de suite.

Accablé, il tomba dans un fauteuil.

— Qu'avez-vous, mon ami? demanda Céline en entrant, vous êtes pâle. Oh ! mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler plus tôt ?

— Ce n'est rien... la chaleur de la pièce peut-être.

— Je vais ouvrir.

Céline courait à la croisée.

— C'est inutile, mon amie, je me sens déjà mieux. Venez là, près de moi.

Après avoir relevé la tête de Néri auprès duquel elle s'était assise, Céline lui demanda :

— Quelle nouvelle fâcheuse vous a-t-on apprise?

— Aucune.

— Pourquoi me le cacher?

— Je vous ai fait appeler pour vous communiquer une résolution que j'ai prise.

— N'êtes-vous pas assuré de ma volonté? mon bonheur n'est-il pas dans le vôtre comme mon repos?

Néri prit la main de Céline.

— Mais l'avez-vous trouvé, Céline, ce repos?

— Si je vous adressais la même demande, que me répondriez-vous, Néri?

— Que douze ans de constance dans mes maximes, que douze ans d'application sévère, m'ont habitué à un bonheur difficile, là où d'autres, j'en conviens, eussent langui dans les tourments de la contrainte.

Céline passa son bras droit autour du cou de Néri et près de son front, et d'une voix pénétrée de résignation, elle lui dit :

— Mon ami, vous vous abusez ; ce n'est pas là le bonheur. Je souffre à penser que c'est moi qui vous ai isolé d'une sphère d'activité loin de laquelle il n'est donné qu'à de rares exceptions de se maintenir. Vos passions sont trop ardentes ; vous méprisez trop l'opinion pour ne pas y penser toujours. Chacun de vos

triomphes sur elle est une perte nouvelle de votre énergie ; le jour où vous croirez l'avoir vaincue, elle vous aura tué.

— Pourquoi si mal interpréter le calme dont je commence à jouir? Il m'en a coûté sans doute pour me détacher de toutes ces prétendues liaisons de famille, d'amitié, qui sont les sillons de l'existence. Mais depuis longtemps la trace en est perdue. Ne m'avez-vous pas tenu lieu de tout?

Céline soupira.

— Mais que de luttes n'avez-vous pas eu à soutenir? Le bonheur qui coûte tant, mon ami, arrive bien tard.

— Au lieu de m'encourager si vous me croyez abattu, pourquoi, Céline, me tenir un langage si peu consolant?

Céline couvrit de baisers le front de Néri.

— Nous devrions voyager, mon amie. Ce n'est pas mon âme qui souffre, c'est mon corps. L'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, ont des distractions à nous offrir. Arrêtez un choix, Céline, et partons. Les langues de ces pays nous sont familières à tous deux. Allons vivre un an à l'étranger, toujours, si vous voulez.

— Partons pour l'Angleterre, répliqua Céline, patrie de liberté. Là le passé d'une femme n'y est jamais interrogé, et le mari d'une actrice n'en est pas moins membre de la chambre haute.

Il eût été difficile à Céline de prévoir qu'elle réveillerait la colère à peine endormie de Néri, tout en partageant si bien son projet de quitter la France pour vivre ailleurs.

— Lâcheté! lâcheté, dit Néri, de céder après une si belle résistance! Je vous ai proposé de voyager, non pour fuir devant l'opinion, mais pour rasseoir mes facultés altérées. Fuir devant elle! En Angleterre, en Italie, partout je retrouverai la France! ma retraite me retracerait chaque jour ma défaite. Je ne suis pas vaincu ; je ne veux pas l'être. Ah! vous ranimez ce qui allait mourir dans mon cœur. Savez-vous pourquoi je vous ai fait appeler?

Tristement Céline répondit :

— Non, mon ami.

Un rire pénible précéda ces paroles de Néri :

— Vous et votre fille, parez-vous de vos plus riches habits ; mettez tout votre art à paraître belles et heureuses.

Céline douta un instant de la raison de Néri ; elle l'examina d'un regard curieux et affligé.

— Mon ami !

— Nous allons au bal, Céline.

— Votre tête se perd !

— A un mariage.

— Nous !

— Chez M. le procureur-général. Toute l'aristocratie du barreau y sera. Toutes femmes honnêtes, — même des femmes d'agents de change.

Penchée sur l'épaule de son mari, Céline répandit des pleurs, et sa bouche, pleine de sanglots, murmura :

— Quelle cruelle raillerie !

— Sur mon âme, je vous le jure ; nous allons au bal, au mariage, à la fête ! Lisez cette lettre d'invitation.

— Mon nom n'y est pas, mon ami.

— Ah ! vous comprenez maintenant pourquoi je veux que vous y alliez ?

— Jamais !

— Obéissez ! C'est la première fois que je commande, ce sera la dernière. J'ai fait avertir votre fille.

Céline pressa contre elle celui qui n'avait tant de sévérité que parce qu'il avait beaucoup de justice et d'amour. Ils se serrèrent ensuite la main, comme l'eussent fait autrefois deux martyrs avant d eposer la tête sur le même billot.

— Soyez tranquille, mon ami ; je serai belle.

VIII.

La résolution de Néri était étrange. Après douze ans passés dans la plus sombre obscurité, il en sortait tout à coup avec éclat. N'était-ce pas perdre le mérite du sacrifice ? Quel était son espoir ? d'avoir mérité son pardon par l'oubli ? La société n'oublie jamais. Suivez-la dans sa logique. Elle dit au banqueroutier : Payez vos créanciers et réhabilitez-vous ; au voleur : Restituez ce que vous avez pris, devenez honnête homme ; à la femme qui a failli : Rompez avec le vice, amendez-vous, soyez une femme vertueuse. S'il arrive que le banqueroutier, le voleur et la femme

déchue obéissent aux conseils de la société et s'épurent par le repentir et la bonne conduite, que s'ensuit-il ? que la femme déchue, que le banqueroutier et le voleur seront considérés, prisés, estimés, comme ceux qui n'ont eu aucune espèce de peine pour demeurer honnêtes, puisque c'était dans leur tempérament ? loin de là ! La société fera semblant d'être satisfaite du retour à la probité et à la vertu de ceux qu'elle y a ramenés ; mais, au bout d'un an, elle dira, dans les salons, dans la rue, aux foyers des théâtres : « Vous voyez bien cet homme, ce père de famille ? il a été voleur ; on l'a condamné à dix ans de prison. — Vraiment ? — Comme je vous le dis. — Je ne l'aurais jamais cru. — Et cette dame qui a une tenue si modeste et si noble, savez-vous ce qu'elle a été ? La maîtresse de M. tel et de M. tel. — Pas possible ! — Mais demandez à tout le monde.

Alors qu'exigez-vous du vice ? Qu'il s'amende ? Si lorsqu'il vous a crié merci et miséricorde, au lieu de répondre : Pardon pour toujours ! vous criez : Anathème éternel ! on serait tenté de croire que Dieu seul a la faculté de tout savoir et de tout oublier. La société veut que Madeleine se repente, mais elle exige que sa gorge reste nue.

Emma était déjà habillée pour le bal ; il ne lui restait plus qu'à donner à sa toilette cette dernière grâce que les coiffeurs ne savent pas trouver comme les jeunes filles. Un nœud de ruban rouge à laisser pendre sur l'oreille, une rose à piquer dans un nuage de cheveux.

Debout devant la glace, Emma murmurait :

— Quel bonheur ! Je vais au bal. On dit que c'est si beau. Des femmes mises comme des fées ! Oh ! que je serai heureuse ! Je danserai ! mais si l'on ne m'invitait pas ! Il faut plaire ; être jolie... Jolie... Il n'y a que maman qui me l'ait jamais dit.

Emma poussa un cri.

— Vous étiez là, monsieur.

— Et j'ai tout entendu.

— Tout entendu ?

— Me feriez-vous l'honneur, mademoiselle, de danser la première contredanse avec moi, si j'avais l'avantage d'être admis au bal où vous allez ?

— On m'a dit que nous allions au bal de M. le procureur-général, M. Eugène de Soiserie.

— En ce cas, je réitère mon invitation. Je serai à ce bal. M'acceptez-vous pour votre cavalier ?

— Monsieur... pourquoi pas ?

Les mille nuances du rose avaient animé les fraîches joues d'Emma, en parlant à celui dont la courtoisie l'avait déjà séduite.

— Est-il vrai, comme vous disiez tout à l'heure, que vous n'avez jamais vu un bal ?

— Oh! jamais ! C'est bien extraordinaire, n'est-ce pas, monsieur ?

— Votre surprise n'en sera que plus vive. A votre âge, on embellit tout, et l'on ignore que l'on est soi-même le charme des autres.

— Dois-je dire à M. Néri que monsieur désire lui parler ?

— Mademoiselle me rappelle à l'objet de ma visite ; mademoiselle me l'avait fait oublier.

Emma sortit du salon, Gustave Blinvilliers était dans l'étonnement. Il savait que Néri n'avait pas d'enfant. Il était ébloui. Quel beau visage ! Quelle taille ! Il souriait ensuite en se rappelant les craintes d'Emma. Délicieuse enfant ! craindre de manquer de cavalier au bal !

— C'est Gustave Blinvilliers ! s'écria Néri, après avoir cherché un instant à reconnaître le fils du président. Pardon pour ma mémoire; mais douze ans de séparation font un peu hésiter. Tu n'as pas vieilli. Moi, oui ! les soucis ! On ne veut pas reconnaître les autres quand on est soi-même si changé. Coquetterie de l'âge.

— Tu me revois donc avec plaisir, Néri : notre projet de rencontre l'épée à la main ! cher Néri !

— Laissons cela, Gustave. La vie est le véritable duel. Et quel ennemi ? Toujours armé, toujours invisible. Et encore si, d'un bon coup, il vous laissait sur la place. Je parle à un heureux du monde. Tu n'es pas marié.

— On dirait une épigramme.

— Contre le monde. Mais venons à toi.

— Ma visite est grave.

— Je t'écouterai avec attention.

— A cette attention joindras-tu beaucoup de calme ?

— Tu m'effraies, mon ami.

— Non. Mais les faits s'aigrissent quelquefois en étant agités.

— Rassure-toi. Parle.

Alors Gustave dit à Néri qu'il avait besoin de revenir sur quelques événements du passé pour s'arrêter au plus imposant, au mariage de Néri. Il le pria de ne pas oublier, dans le cours de la conversation, que, si sa position d'intermédiaire était hardie, il ne s'était chargé de cette mission qu'à la prière de deux familles. Il dit ensuite que des bruits fondés ou des calomnies errantes avaient accusé le vicomte Édouard de Gravesende, son beau-frère, d'être le père d'une demoiselle Emma; que ces bruits avaient été accrédités autrefois par certaines menaces de révélation. Il ajouta que les ennemis de sa famille avaient donné une gravité alarmante à ces bruits. Gustave essaya de convaincre Néri qu'il n'aurait rien gagné à ce scandale, dont il ne lui faisait pas, du reste, un reproche, puisqu'il venait, au contraire, essayer d'une réparation, sollicitée sans succès, il y avait douze ans, par Néri lui-même. Le temps n'était pas encore venu.

D'un accent sincèrement amical, Gustave dit à Néri que la femme qu'il avait épousée, couverte de son respect d'homme, honorable aujourd'hui, avait dans le temps éveillé quelques appréhensions. Ce n'est point d'elle qu'il s'agit d'ailleurs, se reprit-il. Il montra à Néri que cette enfant, qu'Emma, était restée comme un épouvantail entre les deux familles Blinvilliers et Gravesende. Une considération puissante avait déterminé la démarche de Gustave auprès de Néri. La vieille comtesse de Gravesende, dont l'immense succession, grossie depuis douze ans par les munificences de la cour, revenait de droit au vicomte son fils, redoutait autant que la mort même le procès qu'on ferait sur sa tombe. Emma n'avait aucun droit à cette succession, on le savait; mais elle y apporterait des prétentions imaginaires. Pour éviter ces luttes odieuses, déshonorantes, il venait offrir à Mlle Emma, au nom du comte de Gravesende et du vicomte, son fils, une rente annuelle de 20,000 francs et la permission de prendre dans le monde le nom de Gravesende.

— A condition? demanda Néri.

— Est-ce que tu me devines?

— Ce que tu m'as dit, Gustave, m'étonne moins que ne m'épouvante ce que tu as encore à me dire.

— A la condition, pour elle, Mlle Emma, de renoncer pour toujours à voir sa mère.

— Mais sa mère est ma femme.

— Choisis.

— Que je choisisse. Mais si je ne consultais qu'Emma, ta mission serait méprisée par elle autant que par moi ; si je m'adressais à sa mère, elle presserait Emma sur son cœur et tu n'aurais pas d'autre réponse.

— Mais, poursuivit Gustave, en te consultant seul.

— Mon ami, conseiller à Emma d'accepter le nom de Gravesende, c'est lui avouer qu'elle n'est pas mon enfant ; c'est lui dire que sa mère a été la maîtresse du vicomte de Gravesende ; et vous appelez cela une réparation ?

— Mais n'as-tu pas demandé pour elle dans le temps le nom et les armes de son père ?

— Je les ai demandés lorsque la séparation de la mère et de la fille pouvait avoir lieu sans souillure pour personne. J'ai demandé cela, quand il était plus facile d'introduire Emma dans la famille de Gravesende que de la laisser dans la mienne. C'est trop tard. Maintenant elle n'est plus rien. Elle sera broyée entre deux noms ; elle n'en portera aucun.

— Mais alors, reprit Gustave à qui cette conversation pesait autant qu'à Néri, ton honneur nous répond de ton silence. Tu ne feras jamais valoir les prétentions de Mlle Emma à la succession de sa grand'mère, madame la comtesse de Gravesende.

— Jamais. Mais voici ma femme et sa fille qui viennent me chercher pour le bal.

— C'est Mlle Emma. Néri, je comprends ton refus ! Qu'elle est belle !

— Je vous présente un de mes meilleurs amis, dit Néri à sa femme ; M. Gustave Blinvilliers.

Gustave offrit son bras à Emma, qui avait déjà annoncé à sa mère ce cavalier imprévu pour le bal. Il se sentit légèrement arrêté par Néri, qui lui dit tout bas :

— La voiture qui va nous conduire est celle où ta mère, Mme Blinvilliers et ta sœur, Mlle Rosemonde, refusèrent de monter, il y a douze ans.

— Il y a douze ans, répéta Gustave en cherchant dans sa mémoire.

— Oui. Cette voiture est celle où monta ma femme, la nuit qu'elle fut acquittée par la cour d'assises.

— Papa, viens donc, dit Emma impatientée.

— C'est juste, mon enfant, allons danser.

IX.

Depuis quelques années les soirées de Paris sont de pures spéculations commerciales ou littéraires. On ne les donne guère que pour se faire une réputation, se ménager un petit succès dans le monde ou soutenir une entreprise.

Je ne vous peindrai pas le mouvement qui règne dans un hôtel, même de procureur-général, quand il s'y donne un bal. Entre deux haies de fleurs, de caisses d'orangers et de statues de plâtre, montaient avec roideur des nuées de corbeaux judiciaires, haut perchés sur leurs jambes d'ébène, se surprenant de loin en loin à chercher sous leurs bras leurs dossiers ou leur code.

On entendait les domestiques annoncer :

M. Felzac, conseiller à la cour des comptes. M. le chevalier de Jorry, juge instructeur. M. de la Chartre, premier substitut.

Eugène de Soiserie présentait chaque invité à sa femme, qui était enveloppée d'un nuage de mousseline, tout inondé de gouttes de diamans. On eût dit un cigne à qui des merles viennent rendre hommage.

On entendait déjà les plus singulières conversations. Le procureur du roi de Melun disait à celui de Meaux :

— Et votre arrondissement de Meaux?

Le procureur du roi de Meaux répondait :

— Il se soutient. Trois conspirations constatées dans un mois. Et vous, votre arrondissement de Melun?

— Ne m'en parlez pas ; pas le moindre procès de tendance. Êtes-vous favorisé de beaucoup d'incendies dans le rayon de votre juridiction?

Celui de Meaux s'empressait de répondre :

— Nous pouvons rivaliser avec les arrondissements de Rennes et de Quimperlé.

— Souffrez, mon confrère, répondait le procureur du roi de

Melun, que je vous dispute l'avantage. On brûle des meules de foin jusque dans mes propriétés.

— C'est quelque chose, interrompit un troisième interlocuteur; mais on peut trouver mieux.

— Comment! mieux que l'incendie?

— Comment! mieux que la destruction complète de la moisson?

— Oui, mieux; trouver les incendiaires. Et à quoi attribuez-vous les incendies?

— Parbleu, aux libéraux!

— Aux napoléonistes.

— Moi, je les attribue au feu.

La salle devenait de plus en plus brillante; de simple cour royale elle passait à l'état splendide de cour de première instance. C'était du plaisir, toutes les chambres réunies.

Un avocat disait à une dame :

— Ne trouvez-vous pas, madame, que cette réunion est des mieux choisies? — Il faudrait être très-difficile, monsieur, pour ne pas en convenir. On dirait une rentrée des cours après les vacances. — Votre observation est juste, madame; tous les délits y sont représentés dans la personne de leurs défenseurs naturels. Depuis le simple vol du mouchoir jusqu'au parricide. — Oui, monsieur, c'est à qui se montrera le plus aimable, du criminel ou du civil. On dirait les codes dorés sur tranche. — Plus loin cette rencontre caractéristique avait lieu entre deux jurés.

Premier juré : Nous nous sommes trouvés quelque part ensemble.

Deuxième juré : En effet, vos traits ne me sont pas inconnus.

Premier juré : Allez-vous à l'Opéra?

Deuxième juré : Jamais.

Premier juré : A Franconi?

Deuxième juré : Jamais.

Premier juré : Où allez-vous donc?

Deuxième juré : Nulle part.

Premier juré ; Où passez-vous vos soirées?

Deuxième juré : Je ne les passe pas.

Premier juré : Mais enfin vos plaisirs.....

Deuxième juré : Je n'ai point de plaisir ; je reste avec ma femme. Seulement depuis l'admirable institution du jury, j'ai eu deux fois l'honneur d'être juré.

Premier juré : Ah mon Dieu ! nous nous sommes donc vus aux assises ? Touchez là. Nous avons diablement condamné ensemble. Quelle belle session !

Deuxième juré : Et quelle belle découverte, monsieur, que le jury ? Les Carthaginois n'en avaient aucune idée.

Premier juré : Qu'y a-t-il de mieux que des marchands de bas de filoselle et des peintres en bâtiment pour saisir le fort et le faible d'une accusation, surtout en matière de presse ? Je suis carrossier ; et vous, monsieur.

Deuxième juré : Tourneur tabletier ; et tel que vous me voyez, j'ai fait condamner par ma seule voix un superbe ouvrage de théologie. Il s'agissait de savoir si l'auteur était pour ou contre les libertés de l'église gallicane. Question très-simple.

Premier juré : Et vous avez dit ?

Deuxième juré : J'ai dit que l'auteur était un jésuite.

Premier juré : A la bonne heure ; et allons donc, vos lois ! Voulez-vous faire un bon juré, prenez...

Deuxième juré : Quoi ?

Premier juré : Un épicier, achetez-lui un habit noir, apprenez-lui à dire *oui* et *non*, et dites lui : *tue !* Il faut qu'il justifie de sa patente.

Deuxième juré : La patente avant tout.

On sait avec quelle rapidité s'accroissent les présentations d'une soirée au moment d'atteindre au dernier degré d'affluence. La voix des domestiques se croise avec le bruit de la musique que rompt le grincement des plateaux chargés de rafraîchissements. Cependant on peut entendre annoncer :

M. et madame Blinvilliers, M. le vicomte et madame la vicomtesse de Gravesende, M. le comte et madame la comtesse de Gravesende.

Cette cérémonie achevée, M. Blinvilliers demanda à M. le comte de Gravesende :

— Où donc est Gustave ? je ne l'aperçois pas ici ?

— Notre jeune homme a sans doute rencontré en route quelque heureuse distraction. Et quand serons-nous de noces ? Le marierons-nous bientôt ?

— Il est encore si léger. Au point qu'il a osé me soutenir, à moi, son père, l'autre jour, que la peine de mort était une barbarie de nos lois. La peine de mort !

— L'étourdi, s'écria la comtesse de Gravesende.

— Il veut même qu'on abolisse la marque ; il m'a encore dit cela.

— Oui, reprit le comte, et demain le peuple nous égorgera.

— Vous sentez, continua le père de Gustave, qu'il y a de la folie dans cette tête-là.

—Vous ne savez pas, mon père, ajouta Rosemonde, qu'il fait en ce moment un écrit contre la contrainte par corps.

— Assez, ma fille : votre frère veut nous déshonorer.

— C'est, à s'y méprendre, dit Mme la comtesse de Gravesende, le même caractère que ce petit avocat dont le nom m'échappe.

Un domestique annonça :

M. et Mme Néri, M. Gustave Blinvilliers.

Le président eut cette exclamation :

— Mon fils !

Sa fille, celle-ci :

— Mon frère !

Sa femme, cette autre :

— Gustave !

La stupéfaction fut générale.

Néri donnait le bras à sa femme, et Gustave à Emma. On se dispersa ; Néri se perdit dans les groupes.

La première personne qui adressa des reproches à Gustave Blinvilliers, fut la comtesse de Gravesende. Elle lui demanda l'explication de sa conduite en termes assez durs. Les circonstances, le hasard, une rencontre imprévue, bégayait Gustave dont la position ne fut pas meilleure après cette réponse ; car Mme de Gravesende, s'animant, ajouta qu'il n'était pas de circonstances assez fortes pour obliger un homme distingué à déshonorer ses parents, ses amis, par un acte insensé. Inutilement lui fut-il dit d'un ton d'excuse que les torts de cette famille n'étaient pas aussi graves qu'on les présentait ; Mme de Gravesende reprit l'expression de Gustave et affirma que de tels torts étaient un crime. Elle fit remarquer avec une joie orgueilleuse que sa sévérité n'était pas la seule ; que déjà M. Blinvilliers avait perdu contenance ; que Mlle Rosemonde ou plutôt Mme la vicomtesse de

Gravesende était humiliée ; que chacun souffrait de la présence de cette femme; qu'on s'interrogeait à voix basse ; qu'il y aurait infailliblement du scandale.

— Vous en porterez le châtiment, monsieur Gustave.

— Que faire ? se demanda Gustave ; affreuse position !

— Puisque c'est vous qui les avez conduits ici, priez-les de s'esquiver sans bruit, s'il en est encore temps.

— Moi ? et Néri ! et Emma !

Comme Gustave hésitait, Mme la comtesse de Gravesende lui dit :

— D'autres se chargeront de cette commission, et ils seront chassés.

— Chassés ! On m'insulterait alors !

— Hâtez-vous, Monsieur. Par pitié pour votre père, pour votre mère, pour votre sœur, pour tous les honnêtes gens qui sont ici, commandez à ces personnes de sortir.

Il n'était que trop vrai que la salle entière partageait l'indignation de Mme de Gravesende. Chaque visage affectait un dédain, une menace, un mépris. Le point noir s'élargissait en orage. Néri voyait tout. Il s'assura que sa présence était la cause de la rumeur grondant autour de sa famille. L'essai ne lui avait pas réussi. Derrière lui il entendait des paroles pleines d'outrages ; il n'osait pas se retourner. Il regardait sa pauvre Céline ; il voulait se venger ; il rêvait des armes ; et il se disait ensuite, d'une bouche amère, qu'on ne se vengeait pas contre des femmes, et que de tous ces hommes qui le persiflaient, pas un n'était capable d'exposer sa poitrine à l'air nu.

Le désordre augmentait, la musique se ralentissait, l'affront allait éclater.

— Malheur au premier que je touche ! s'écria Néri, malheur ! fût-ce mon père.

Néri mesura la salle dans tous les sens, faisant ployer les regards insolents jusqu'à terre ; il rencontre le comte Édouard de Gravesende. Il le prend par le bras.

— Monsieur, je vais sortir, et avec moi j'entraîne ma femme et sa fille. Ne vous fiez pas à ma pâleur ; ce n'est pas de la honte, c'est de la rage. Oui, je vais sortir ; il le faut, c'est un odieux sacrifice à l'opinion. Je ne me croyais pas assez fort pour être aussi lâche. Mais jamais l'aspect de ma femme... Voyez-là, monsieur,...

ne m'a si impérieusement commandé la résignation. Elle va mourir. Ainsi je sors. Mais je prétends sortir avec la gloire d'un mouvement volontaire. Pour donner le change à ce troupeau d'illustrations magistrales, j'ai besoin de déguiser ma fuite. Dites à votre famille, à celle de M. Blinvilliers, de se diriger vers la porte ; je me mêle à vos groupes, et que la malédiction nous pousse dehors. Avez-vous entendu ? Marchez !

— Entre hommes d'honneur.....

— Monsieur, pas de paroles..., ou je vous assassine.

La comtesse s'étant aperçue du geste effrayant de Néri, courut se jeter entre lui et son fils.

— Arrêtez, monsieur, c'est mon fils.

— Que m'importe !

— C'est une affaire à vider entre nous. Veuillez nous laisser, ma mère.

— Entre vous ? C'est entre lui et la société qu'il y a combat à mort. Faut-il qu'une femme vous le dise, monsieur, la vôtre est de trop ici.

—Taisez-vous, madame ; taisez-vous ! J'aurais pitié d'enlever le rouge de votre visage au vent de ma main.

— N'êtes-vous ici que pour insulter, et avez-vous choisi un bal pour carrefour ? Encore une fois, monsieur, votre retraite ou la nôtre !

— Sortez, madame : à présent, je reste, moi !

L'émotion était générale ; l'explication de Néri avec la comtesse et son fils avait exaspéré la salle.

— Mon ami, vint dire Céline à son mari, si vous m'aimez, contenez-vous.

— Il n'est plus temps, tout est connu !

— Vous voulez donc ma mort ?

— Et que faire de la vie ? Aidez-moi plutôt à en finir avec ce supplice d'esclave.

—Silence à la calomnie ! s'écria Céline, dont la figure était ravagée par la douleur. J'ai entendu avec peine les propos qui m'ont assaillie à mon entrée. Vous n'êtes pas compatissantes, mesdames ; mais je vous pardonne ; vous n'avez pas souffert. C'est moi qui vous demande aussi pardon pour ma fille, dont la robe de fête a été si indignement froissée par vos mépris. C'est un enfant ! ses dix-sept ans n'ont encore fait de mal à personne.

Elle ne jalouse aucune de vous ; elle aime vos diamants et votre beauté : laissez lui sa couronne d'innocence. L'opprobre de sa mère doit-il être sa dot ? Son éducation a été celle de vos filles ; sa prière est aussi pure ; et quand, la nuit, elle joint ses mains pour demander le pardon de ses parents, l'ange des ténèbres ne les sépare pas pour lui dire : « Tais-toi ; ta mère est maudite. » Pardon pour elle, mesdames. Je n'abhorre point vos enfants, moi ! Que Dieu leur donne la grâce et la sagesse ! Tenez ! voyez comme mon Emma est belle ! et dites si l'anathème a touché ce front. N'est-ce pas que tu aimes ta mère ?

Emma se jeta au cou de Céline.

— Et je réclame encore pour lui votre générosité, messieurs. Monsieur Néri vous vaut ; c'est un honnête homme, mais sa vertu n'a pas désarmé l'opinion. Ne pouvant l'atteindre au dehors, l'opinion l'a poursuivi sous le toit domestique, et là, elle lui a demandé compte de ses affections ; elle a cherché partout quelque chose à ronger. Elle m'a trouvé dans un coin, et alors elle s'est écriée : « La voilà ; il l'a épousée. Tout ce qui croîtra sous son ombre sera frappé de mort. Mort à la femme déchue ! »

J'ai tout fait cependant pour obtenir votre miséricorde. Quand j'ai failli, je n'avais que quinze ans, et à seize ans, le repentir était déjà dans mon âme. Dès lors j'ai couvert de remords la main du prêtre ; nous avons pleuré ensemble, et il a pardonné. Je suis descendue dans les hôpitaux, où j'ai aspiré la fièvre sur la bouche des malades ; partout j'ai laissé une portion de mon repentir et de ma fortune : et après, quand je suis allée demander aux uns et aux autres : Mes soins et mes consolations sont-ils réprouvés de Dieu ? Ils m'ont répondu : Soyez sauvée, vous qui sauvez. Tous enfin ont pardonné ; les pauvres, les captifs, les méchants. Vous seuls, gens du monde, m'avez dit : Passez ! Eh bien, tuez-moi ! mais laissez marcher à la clarté de la vie et de l'honneur, cet homme ; car il ne m'est rien. S'il a dit qu'il était mon mari, il a menti.

— Vous n'êtes pas ma femme ?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas votre femme. Vos illusions de jeune homme, le temps, des promesses souvent engagées, vous ont fait considérer comme accomplies des espérances peu sensées. Soyez blâmé pour avoir vécu avec moi sous les ap-

parences sérieuses du mariage ; mais ne souffrez pas qu'on vous accuse d'être mon mari. Moi, votre femme ! non ! non ! Qui vous demande ce courage? Je vous rends au monde et m'en retire. Vous n'avez aucun droit sur moi : je ne suis pas votre femme. Place ! Laissez-moi sortir ; et ne me touchez pas, mesdames !

Néri arrêta Céline au passage.

— Vous avez cru me forcer, par un aveu semblable, lui dit-il, à adopter votre mensonge ; vous avez cru que je profiterais de votre générosité pour vous laisser immoler seule sur l'échafaud où nous sommes placés. Des serments seraient inutiles. Nous avons été unis par la loi, et religieusement, le même jour, sous les voûtes de Saint-Roch. Votre confession n'était pas sincère ; j'en ai une autre plus étonnante et plus vraie à publier ici ; et celle-là, personne ne la démentira.

Afin d'être vu des plus plus éloignés et d'en être mieux entendu, Néri monta sur un tabouret et sortit de sa poche le feuillet du livre noir.

— Écoutez, dit-il :

« Extrait du livre noir de la police :

— » Céline, surnommée la Créole, a été mise en jugement pour s'être trouvée sur le pavé de Paris, passé minuit.

— » Janvier 1817 : de nouveau accusée pour avoir aidé à tenir une maison de jeux fréquentée par des jeunes gens d'une classe élevée. Même année, juin : traduite aux assises sous le poids d'une grave accusation. Céline a été soupçonnée d'avoir enlevé des diamants dans une maison où elle était parvenue à se placer en qualité de demoiselle de compagnie. Acquittée. »

— Assez ! assez ! cria-t-on de toutes parts. Assez d'infamie ! Ne nous obligez pas à rougir davantage.

— Sortons !

On entendait encore :

— Qu'on fasse approcher ma voiture !

— Mon châle ! mon chapeau !

— Oui, c'est là ma femme ! cria Néri d'une voix foudroyante. Mais, à vous, monsieur le vicomte Édouard de Gravesende. Tournons le feuillet du livret.

Et Néri, après avoir tourné le feuillet qu'il tenait à la main, lut ceci :

— « Il est avéré pour la police que c'est M. le comte Édouard

de Gravesende qui a volé les diamants de madame la comtesse, sa mère. »

X.

Un événement supérieur à tous les événements domestiques que nous avons racontés, avait eu lieu en France, depuis la nuit fatale où Néri avait démasqué le vicomte Édouard de Gravesende. Cet événement, c'était la révolution de juillet 1830. Le sujet de notre récit nous dispense d'expliquer comment Néri, par ses affiliations politiques de longue date, ses opinions avancées, ses amitiés dans le parti de l'opposition, avait été nommé préfet dans un département des Pyrénées. Ces détails ralentiraient notre plume. Nous avons hâte de conduire le lecteur aux limites de l'histoire d'un homme qui représente, dans son bon et dans son mauvais côté, l'austérité inflexible d'un principe.

Installé dans son pouvoir, Néri disait au maire de la ville que la révolution de juillet n'était pas un simple accident isolé. Pour lui prouver combien cette révolution était préparée depuis longtemps dans la pensée de la nation, il l'engageait à porter son attention sur les eaux chaudes, sur les fondrières volcanisées, sur la crête bleuâtre des montagnes fumantes du pays. Serait-on en droit de s'écrier : Comment la ville s'est-elle engloutie sous une éruption, quand on aurait pesé toutes les causes d'un bouleversement?

Attentif à la parole du préfet, le maire lui demandait ensuite un conseil sur les mesures à prendre envers les étrangers accourus aux eaux du département. La plupart, selon l'avis du maire, étaient attachés à la cour de Charles X; chassés par la peur d'une révolution dont ils calomniaient la générosité en émigrant, ils venaient, sous le prétexte de raffermir leur santé, établir, aux limites de la France, des lignes de conspirations avec l'Espagne. Inutilement Néri l'engageait à surveiller tout le monde et à ne vexer personne, le maire ne cessait de répéter qu'il croyait avoir compté, parmi ces étrangers, beaucoup de partisans de l'ancien ordre de choses. Alors Néri redoublait d'instances. Il voulait examiner lui-même le passeport de ces étrangers.

Le pays se disposant à célébrer les trois journées, Néri dit

encore au maire que cette fête ne serait pas un rendez-vous d'orgueil. Il avait su que son prédécesseur avait eu la maladresse de souffrir, dans ces réunions de famille, des distinctions fâcheuses. Il exigea que tout le monde fût invité à cette soirée, pauvres et riches ; si le pays avait des gentilshommes, ils se trouveraient dans le nombre des invités. Le jardin de la préfecture étant très-grand, les soirées belles et pures, comme celles d'Espagne, on danserait dans le jardin. M. le maire ayant demandé si Mme Néri honorerait le bal de sa présence, Néri lui répondit qu'elle et lui ouvriraient le bal, elle avec un vigneron, lui avec une paysanne de l'endroit.

Le maire se retira pour rédiger le programme de la fête. Néri lui dit encore, pour dernière recommandation : Surtout n'imposez pas des bénédictions et des acclamations pour le souverain. Le gouvernement, c'est la santé : moins on s'en aperçoit, plus on en jouit.

— Notre préfet est un fort honnête homme, pensa M. le maire en s'en allant, mais je voudrais bien connaître son opinion.

Obligée à chaque instant de consulter son mari sur l'ordonnance des tentures, le choix des rafraîchissements, et mille autres détails, Céline entra peu après le départ du maire.

— Venez, lui dit Néri, venez, ma bonne amie, et unissons-nous de cœur pour bénir le sort qui a couronné, par un si beau dénouement, une vie si mal engagée. Devant tant d'espérances nouvelles, devant tant de compensations généreuses, avouons hautement nos maux passés. Nous avons été bien malheureux, mais peut-être aussi trop injustes envers la société ; car était-ce la société, ce que nous avons pris pour elle ? La société est-elle ce monde envieux, sans pitié, qui nous a poursuivis de ses clameurs de salon en salon, ou ce peuple qui punit et qui récompense, qui change ses mœurs dans un jour et son histoire dans trois? C'est ce peuple qui est la société, ce peuple terrible et compatissant, qui, m'ayant trouvé dans les rues de Paris, le 29 juillet au soir, blessé au front d'une balle et un fusil éteint dans ma main défaillante, m'a porté en triomphe sur l'affût d'un canon, moi qui voulais mourir !

Oh ! le cœur est meilleur après une réparation si éclatante. Le poste où le souffle puissant de la révolution m'a porté fût-il trop beau pour mon mérite, la révolution a noblement agi en

m'y mettant ; car, par là, elle dit à tous : Hommes obscurs, hommes méprisés, hommes méconnus, courage ! aimez votre patrie ; on gagne toujours à cela.

— Oui, mon ami, vous justifierez le choix du peuple. Vous avez en vous le dévouement qui crée et l'énergie qui exécute. Mais que vous dites vrai ! notre bonheur est un rêve. Nous avions contre nous la société tout entière : la société s'est brisée.

— Pour se former, mon amie, plus indépendante et plus belle. Désormais les vertus, les talents y occuperont les premières places. Se réglant sur des mœurs épurées, l'opinion, sans perdre sa haute magistrature, en deviendra meilleure. Membres dispersés, rejetés de la grande famille humaine, enfants de toutes les conditions, venez tous ! La sainte égalité n'a oublié aucune tête. Le dernier coup de fusil tiré par le peuple a tué le dernier préjugé.

— Oui ! dit Céline. Et vous en êtes la preuve. Vous, l'homme avili, l'homme jeté au feu, vous voilà sorti de la fournaise, sonore et pur comme l'or. La société a fait plus que de vous réhabiliter, elle vous a mis son glaive au côté et vous a dit : Garde-moi ! que vous allez faire du bien, si j'en crois mon cœur.

— Et si vous m'aidez, Céline. Car j'ai besoin de trouver dans ma famille l'exemple des mœurs que je recommanderai à mes administrés. Mais n'auriez-vous point reçu des nouvelles de notre fille, de notre chère Emma ? Se plaît-elle dans le pensionnat où nous l'avons laissée, à notre départ de Paris ? Ne songez-vous pas à la rappeler bientôt auprès de nous ?

— Mon ami, je vous ai ménagé une surprise, je la partagerai avec vous. Cette lettre, écrite par la maîtresse du pensionnat, va nous instruire des progrès d'Emma.

— Ah ! donnez que je la lise ! cette chère enfant !

— Lisez, mon ami, j'écoute.

« MADAME.

» J'aurais désiré reculer plus longtemps la triste confidence que j'ai à vous faire. Apprenez tout. En entrant dans mon pensionnat, Mlle Emma, votre fille, y avait apporté une mélancolie dont je ne tardai pas à deviner la cause. De la mollesse dans le

travail, des pleurs sans motifs, du moins apparents, me forcèrent bientôt à poursuivre, avec la prudence d'une mère, la trace de mes soupçons. Ils étaient fondés. Le paquet de lettres joint à la présente, vous mettra de moitié dans la fatale certitude que j'acquis et qui ne vous pénétrera pas d'une douleur plus vive que la mienne. Cependant je ne fis aucun éclat ; le scandale n'eût pas effacé le mal ; il eût jeté une grande défaveur sur ma maison. Malheureusement la rapidité du mal a rendu inutile la prudence de ma conduite. Les troubles politiques dont la capitale a été agitée ayant obligé une foule de familles à émigrer, la moitié de mes pensionnaires ont suivi leurs parents. Au milieu de ces départs précipités qui sont presque une fuite, Mlle Emma m'a été enlevée. »

— Enlevée ! dirent épouvantés Céline et Néri.

« Oui madame, enlevée. Parcourez la correspondance que le hasard m'a laissée dans les mains, vous y trouverez les traces d'une passion que la haute renommée de ma maison n'a pu empêcher.

« Croyez, madame, à la profonde douleur de votre très-humble et très-obéissante servante. »

L'explosion de Néri fut terrible :

— Fatalité ! fatalité ! Auriez-vous légué à votre fille quelque chose du malheur de votre jeunesse ? Y a-t-il des races vouées au malheur ? Les passions sont-elles héréditaires ?

Céline tremblait.

— Plus de calme, mon ami, c'est à vous de me soutenir. Le mal est peut-être moins grand que vous ne pensez. Donnez-moi cette correspondance.

Et Céline après avoir avidement dévoré du regard les premières lettres, s'écria :

— Lisez ! lisez ! Toutes ces lettres sont signées : Gustave Blinvilliers !

— Affreuse raillerie du sort, dit Néri ; Gustave Blinvilliers, avez-vous dit ? Oui... c'est cela, c'est bien lui. Un Blinvilliers séduire votre fille ! Ah ! çà, y a-t-il un pacte indissoluble entre cette famille et la nôtre ? Veulent-ils jeter la fille sous le couteau de l'opinion pour la mère qui leur est échappée ? Le fils Blinvilliers, exécuteur de votre enfant, essaie-t-il d'être plus heu-

reux que son père, juge au criminel, votre juge? Tout se trouve-t-il dans cette famille, juge et bourreau? Qu'ils tremblent! Je suis puissant aujourd'hui! D'un mot je puis abattre ces vieilles masures qui ne menacent même plus; qu'il se tienne fort sur son siége, M. le président. Je vais agir. Dans trois heures le télégraphe aura prévenu de ce rapt infame toute la police de la France.

— Y pensez-vous? dit Céline. Et toute la France saura que c'est ma fille, qui n'est pas la vôtre, qui aura été enlevée.

En gémissant, Néri se rangea à l'opinion de Céline.

— Déshonneur partout! Il faut donc attendre qu'il vienne déposer votre fille à votre porte, qu'il sonne, et que du bas de l'escalier, il vous crie : Venez prendre votre fille, madame. A mère déshonorée, fille déshonorée! Ah! sur la mer obscure où nous sommes ballottés, nous avons pris l'éclair de la tempête pour le phare du salut.

— Quel est ce bruit qui m'épouvante, demanda Céline. Ce sont des cris, c'est une détonnation d'armes à feu.

Le maire entra précipitamment et pria Néri de le suivre. La ville était soulevée. On s'armait. La présence du premier magistrat ramènerait le calme. Néri voulut connaître sommairement la cause de l'émeute, et alors le maire dit que des étrangers venaient d'arriver. A leur contenance effrayée, à leur impatience suspecte pour se procurer des chevaux afin de passer en Espagne, à leur discrétion, les habitants avaient soupçonné dans ces voyageurs des partisans du gouvernement tombé. L'absence de tous papiers n'avait que trop justifié ces soupçons. Interrogés, ces étrangers avaient mal répondu; ils s'étaient contredits. Des cris de haine et de vengeance avaient alors éclaté; on voulait un exemple; leur vie avait été en danger. Grâce à des mesures énergiques, on les avait arrachés, ajouta le maire, à la colère du peuple. Cependant, sans l'intervention du préfet, le peuple pourrait accourir de nouveau en force pour les reprendre dans la cour de la Préfecture où ils attendaient leur sort.

Néri trouva étrange qu'on cherchât la vérité en assassinant ceux de qui on l'attendait. Il répondit au maire qu'il fallait se défier des préventions nées de la peur qu'on inspire. Ce n'était pas la peine d'abolir la question pour la faire passer des mains des magistrats aux mains de la populace. Il était étonné que ses

conseils fussent nécessaires, sa présence indispensable : « Dès que des voyageurs en danger ont posé le pied chez moi, souvenez-vous bien de ceci, monsieur le maire, ils sont sauvés. » Je sauverai ceux qui se sont réfugiés dans la cour de la Préfecture. Savez-vous leurs noms?

— Ce sont deux personnes, répondit le maire, qui voyagent sous les noms de Gravesende et de Blinvilliers.

Néri dit à part, et son cœur bondit de joie : Ils sont à moi!

— Gravesende, Blinvilliers, dites-vous? monsieur le maire, parfois une clémence aveugle est un tort, n'est-ce pas? — et je suis de votre avis, — c'est la justice du peuple qui les réclame; bonne et sainte justice! Peut-être ces étrangers sont des espions; ne le pensez-vous pas? on ne voyage pas sans papiers dans ces temps-ci, — votre observation est sensée, — je l'adopte. Des misérables qui, après avoir mendié notre pitié, reviendront,— c'est votre avis du moins, — sous la livrée de quelques rois, nous faire tomber la tête là où ils n'auront, eux, plié que le genou. Tout mouvement du peuple est grand; laissons faire. C'est l'orage des Antilles; il déracine mais il féconde.

Néri fut arrêté par ces vociférations du peuple :

« Mort aux brigands! mort aux assassins du peuple? »

Les portes de la Préfecture étaient secouées par cette masse en fureur.

— Laissez faire, répétait Néri au maire, qui ne savait que penser des diverses déterminations de M. le préfet. Il se disait : C'est un honnête homme; mais je voudrais bien connaître son opinion.

Les portes de la Préfecture chancelaient.

— N'avez-vous donc pas entendu ce que mon mari vous enjoignait tout à l'heure, monsieur le maire? « Dès que des étrangers ont posé le pied chez moi, ils sont sauvés. » Sauvez donc ces étrangers! suivez-moi! c'est moi qui les introduirai dans nos appartements, où l'on ne viendra peut-être pas les chercher.

XI.

Ce fut Céline qui présenta à son mari M. Blinvilliers et le comte de Gravesende tout pâles d'effroi et d'étonnement.

— Monsieur, dit M. Blinvilliers, votre humanité vous impose le devoir de nous sauver.

Plus résigné, le comte de Gravesende s'exprima ainsi :

— Je ne réclamerai rien de vous, monsieur, votre haine est trop juste.

En les regardant tous deux avec colère :

— Il vous sied bien de prier, leur dit Néri. A genoux ! aux pieds de ma femme ! Il fallait la mort, pour vous obliger à cet acte de justice. Elle est venue pour vous. Dieu même ne vous sauverait pas maintenant. Que voulez-vous ? le choix du supplice ?

— N'êtes-vous pas vengé ? lui répondit le comte de Gravesende. Trois morts douloureuses ont payé les torts qu'on avait eus envers vous. Madame la comtesse, ma femme, madame Blinvilliers n'ont pas survécu à l'horrible scène du bal. Mon fils est mort aussi dans l'Inde, où il était allé cacher sa vie. Trois morts à une injuste vengeance.

— Injuste vengeance ! cria Néri. Et cette femme sortie toute mutilée de vos deux familles, ne lui devait-on rien ?

— Le silence qui l'eût bien mieux vengée que vos effroyables récriminations.

— Le silence ! ma femme chassée et M. le vicomte, votre fils, honoré ; ma femme punie, flétrie comme voleuse, et M. votre fils, le vicomte, l'auteur du vol, reçu, applaudi. Il est mort, dites-vous ? Que Dieu lui pardonne ; moi, je ne lui pardonne pas ! mais répondez donc à cette femme inondée de pleurs, vous, monsieur Blinvilliers ; qu'avez-vous fait de sa fille ?

— Vous allez la revoir ; elle arrive. Au milieu de Paris en feu, les portes de tous les établissements se sont ouvertes. Trouverez-vous blâmable, monsieur, qu'un père, au risque de passer quelques heures pour un séducteur, — un séducteur de soixante ans ! ait arraché sa petite-fille bien-aimée, — car mademoiselle Emma sera bientôt de ma famille, — à un danger imminent ? Elle est confiée à un digne jeune homme, à sa sœur, qui vont tous deux vous la rendre.

— Je cours à leur rencontre, dit Céline, qui s'arrêta un instant pour entendre le rapport du maire.

Tout était apaisé. Il avait dit aux habitants que le préfet avait

reconnu, dans les étrangers, deux personnes dont le patriotisme n'était pas douteux.

Néri remercia le maire, et celui-ci lui rappela, en se retirant, que la fête commencerait à la nuit tombante.

Néri se tourna vers le comte de Gravesende et M. Blinvilliers. Il les rassura et leur offrit sa protection pour tout le temps qu'ils auraient à rester dans le département.

— Pardon pour tous! dit le comte en tendant la main à Néri; nous sommes à terre, monsieur, et vous un peu élevé; aidez-nous. Nous n'allons point conspirer en Espagne, comme on l'a dit; nous venons exhaler dans vos montagnes la liberté de la douleur, et dire un adieu lointain aux monarchies qui tombent.

Rendu à son bon cœur, Néri, tout ému, leur répondit :

— Ces regrets vous honorent.

XII.

Les fêtes provinciales ont lieu communément au coucher du soleil. A la faveur de la foule qui augmente, et de la nuit qui descend, les prétentions s'effacent; et l'air vif du soir, en faisant pâlir les visages apprêtés de la ville, n'ôte rien à la fraîcheur des villageoises : l'équilibre s'établit entre le luxe et la santé.

A cette heure de paisible confusion, arrivent de toutes les routes des voitures qui roulent sans bruit sur le gazon. Les riches filles de la bourgeoisie en descendent en souliers de satin. Après un coup d'œil de curiosité ou d'envie promené sur l'assemblée, elles prennent place dans un cercle formé de chaises grossières. C'est là qu'elles attendront avec anxiété le puissant effet de leurs toilettes sur le regard des beaux cavaliers. Beaucoup de déceptions attendent les plus fières. Le chapeau bordé d'un simple velours usurpe souvent dans les quadrilles l'espace où devraient flotter les aigrettes blanches. Au son mêlé de la flûte et du violon ou du tambourin, musique rustique, délicieuse à écouter, lorsqu'elle surprend dans les sentiers de la colline, s'élèvent, s'abaissent, comme une prairie chargée de papillons et de fleurs, ces mille parures, ces yeux vifs des campagnes, ces belles villageoises dignes de poser pour les artistes,

les mains arrondies sur les hanches, un vase de Syracuse sur le front.

La fête donnée par Néri, pour célébrer la révolution de juillet, n'avait pas lieu dans la campagne, mais dans les spacieux jardins de la préfecture. C'était un cirque de verdure où l'on parvenait en passant sous des voûtes d'arbres. De leurs branches entrelacées pendaient des médaillons et des lanternes tricolores. On avait placé des bancs en triple amphithéâtre, et disposé en plusieurs rangées des siéges de jonc. Cinq ou six mille personnes se seraient assises à l'aise; autant au moins auraient eu de l'espace pour circuler. L'orchestre n'attendait plus que les musiciens. A distance on apercevait des tables couvertes de fruits, de gâteaux et de liqueurs. A l'entrée de chaque nef de verdure, s'élevaient, au bout d'un mât, des faisceaux de prix destinés aux meilleurs lutteurs.

Une partie du jardin avait été réservée aux jeux de l'arquebuse, de la roulette et du pigeon. Chaque goût avait été prévu avec une admirable intelligence. Néri avait eu recours à ses souvenirs d'enfance pour varier le programme de la fête; Céline, en présidant à l'exécution, avait déployé la grâce et la délicatesse de la femme.

La fête allait commencer; déjà la lueur des lampions devenait visible; le soleil avait disparu derrière les montagnes qui ceignent la ville.

Céline et Emma, toutes deux préparées pour la fête, se promenaient dans le jardin.

— Que tu es embellie, mon Emma; quels beaux cheveux noirs tu as!

— A qui donc de la famille est-ce que je ressemble? demanda Emma.

Céline se cacha le visage; cette question si simple l'avait terrifiée.

— Des pleurs! maman.

— Ne m'interroge pas, ma fille, tu sauras plus tard la cause de ces larmes.

— Serait-ce la crainte que mon mariage ne nous sépare, qui vous attriste ainsi? Je vous rassurerai. Gustave a le projet de résider quelques années auprès de vous, ici. Sa position ne lui imposant pas l'obligation pressante de se consacrer à un em-

ploi, et d'ailleurs n'aspirant à aucun, la dynastie nouvelle les lui interdisant tous, il est probable que nos deux familles ne se quitteront pas.

— Je te remercie de ton amitié, ma fille. Oui, ne songeons qu'à ton mariage. Il se rattachera à une époque bien chère pour nous. Tu le vois, il aura été conclu au milieu d'une commune joie.

— En effet, ces apprêts sont magnifiques, maman. Cela me rendrait orgueilleuse, si j'ignorais que je ne suis qu'un heureux accident dans cette fête.

— Dans ma pensée, tu en es le principal objet. Emma, sois plus heureuse que ta mère !

— Vous aimez pourtant bien mon père.

— Toujours son père !

— Ma bonne amie, dit Néri en amenant Gustave, j'ai tenu à vous présenter le premier notre ami, celui qui sera bientôt votre gendre. Il promet de rendre votre fille heureuse. C'est un engagement dont son excellent caractère me répond. Mes enfants, Gustave, Emma, vous ne rendrez pas à ce front ridé par les orages de la vie, à ce corps courbé par la tempête, à ces yeux éteints par la tristesse, un éclat à jamais perdu, mais à cette âme toute de feu pour ce qui est juste et beau, vous donnerez un aliment consolateur qu'elle n'a pas encore connu. Vous ne rendrez pas non plus à celle qui me soutint dans tous les chocs de l'existence, ces heures de la vie si exactement payées au malheur, ni à son angélique beauté perdue dans les larmes, car votre mère fut belle, Emma, sa ravissante splendeur; mais à elle et à moi, pauvres créatures, sorties toutes palpitantes de la torture de l'opinion, vous ferez un chemin doux vers la tombe; n'est-ce pas, mes enfants?

Néri se tut dans les larmes.

Gustave se jeta dans les bras de Néri; Emma dans ceux de sa mère.

— Madame, vous avez un fils, dit Gustave... et les torts du monde...

— Ne parlons plus du monde, répondit Néri. Ai-je succombé? ai-je vaincu? Dans ce moment je crois que la victoire m'est restée. Soyons tout entiers, maintenant, à cette nuit solennelle qui commence. Mes enfants, c'est beau, une fête de la patrie! c'est grave comme une prière.

Néri regarda l'heure à sa montre.

— Mais on devrait commencer à se rendre ici. L'heure est sonnée.

Il chercha de tous côtés pour voir si quelqu'un arrivait.

— Mes efforts, je l'espère, seront appréciés par mes administrés. Ces arcs-de-triomphe, ces jeux, ces illuminations ne seront pas à la charge de la commune. Vous ne me blâmerez pas, mes enfants, d'avoir fait ces dépenses qui invitent à aimer les grandes choses, en les rattachant à des tableaux de contentement.

— C'est d'un excellent goût, dit Emma en entraînant sa mère et Gustave pour leur faire admirer en détail les dispositions de la fête.

Elle s'extasiait : quel ravissant point de vue! comme ces illuminations ressortent heureusement sur ce passage sombre; et que la lune est pâle au-dessus de ces bosquets!

Préoccupé, Néri regarda de nouveau l'heure à sa montre.

Il murmura :

— L'heure s'écoule! et personne ne vient. Étrange retard! le programme est précis.

Il relut le programme.

— A huit heures et demie. Il en est neuf et demie. Une heure de retard! le tambour, les cloches, le canon, ont pourtant annoncé le commencement de la solennité. D'où vient...

Toute joyeuse, Céline accourut dire à Néri :

— Les enfants sont enchantés de vos dispositions; n'est-ce pas Emma?

— Jamais, maman, je n'ai rien vu d'aussi beau.

— Vous allez rendre, ajouta Gustave en prenant la main de Céline et de Néri, toutes les communes jalouses.

Toujours plus préoccupé, Néri répondit :

— Merci, mes amis.

Et tout bas :

— Personne! personne!

— Votre père paraît chagrin, dit Gustave à Emma.

— Non, mon ami. Je pensais à te demander si ton père et M. de Gravesende ne se rendraient pas à notre fête; ils le devraient, ne fût-ce que pour témoigner, par leur présence, qu'ils n'ont aucune rancune contre les habitants.

— Je cours les prévenir, dit Gustave. Je ne tarderai pas à revenir ici avec eux.

Quand Gustave fut parti, Céline s'appuya sur le bras de Néri.

— Avouez-nous, mon ami, qu'une pensée triste vous absorbe. Vous ne tenez pas en place, et vos regards errent de tous côtés.

— Ne voyez-vous pas, répondit Néri, que ce jardin est désert? Ne vous êtes-vous pas aperçue que l'heure à laquelle la fête aurait dû commencer est, depuis longtemps, passée? Eh bien! ce vide, ce retard m'attriste. Je ne m'explique pas cet oubli de toute une population.

— Mon ami, vos habitudes de découragement vous reprennent sans raison. On s'est trompé sur l'heure ; on se trompe tous les jours. Dans une semblable circonstance, on apporte plus de soins que de coutume à sa toilette ; on veut venir ensemble, et il suffit d'un retardataire pour que tous soient en retard.

— Ce serait vraiment dommage, maman, et l'on serait bien difficile, si l'on dédaignait une si belle fête. On n'en voit pas tous les jours ainsi. L'excuse du temps n'est guère valable. Quel ciel admirable!

— J'aimerais mieux, dit Néri, un ciel inondé de pluie.

— Et pourquoi cela? Et ma toilette?

— Du moins, continua Néri, j'aurais une raison à prêter à l'inconcevable inexactitude de toute une population.

— Attendez, mon ami ; votre impatience fait mal.

— C'est que papa, reprit Emma avec la même légèreté, aime à danser, lui, aussi. Voilà tout le secret de sa colère.

— Enfant!

— Soit! mais vous voulez danser, tout enfant que vous n'êtes pas.

Comme un loup effrayé, Néri fouilla du regard à droite et à gauche.

— De nulle part! fut son exclamation. Ne dirait-on pas que la ville est endormie ou morte?

Il ajouta en lui-même :

— De tristes pressentiments me rongent le cœur! Je n'ose plus consulter l'heure.

Pour la troisième fois, sa montre fut regardée.

— Voyez! voyez! dix heures passées!

— Six contredanses perdues, au moins.

— Elle ne voit que cela dans ce fatal délai qui abrége ma vie d'un an par minute. Que faire? Partir? aller? où? Monter au clocher et sonner le tocsin? Plût au ciel que ce fût l'incendie, au lieu de la fête, et périr au milieu des flammes!

— Votre exaspération redouble, dit Céline; parlez! soulagez votre anxiété. Éclairez-nous!

— Mon amie, je ne sais rien de plus que vous. Mais on ne vient pas. Ces lampions pâlissent : regardez! ces fleurs, ces guirlandes ont déjà une fadeur du lendemain qui accable. Vous-même, examinez-vous! vos toilettes sont flétries par la rosée. La nuit sera bientôt au milieu de son cours; et vous me demandez ce que j'ai?

— C'est dur, reprit Emma, un bal manqué; après tout on s'en console; à votre place, j'en donnerais un nouveau la semaine prochaine.

— Emma, vous ignorez ce qui contrarie votre père.... Raisonnons, mon ami. Convenez que cette fête a un caractère politique.

— Voudriez-vous m'inspirer des doutes sur les sentiments patriotiques du pays?

— Depuis dix jours seulement, mon ami, vous êtes préfet du département.

— Mais qu'a de commun, interrompit Néri, ma nomination avec la fête, cette fête, annoncée par toutes les voies de la publicité, journaux, affiches, programmes?

— On veut peut-être, mon ami, vous connaître mieux, avant de vous accorder publiquement des marques de sympathie.

Néri céda à son désespoir.

— On veut me connaître, dites-vous, c'est qu'on me connaît; oh! ne me faites pas parler! laissez-moi croire que ces bancs, que ces siéges vont se garnir de familles, que ces nefs vont se peupler de joyeux habitants! que ces lieux retentiront de l'allégresse publique! dites-moi cela, assurez-moi cela; et ne m'interrogez plus, si tout ceci n'est qu'un rêve.

— Ah! vous croiriez!

Cette demande de Céline déchira le dernier nuage qui cachait la tempête.

— Vous avez donc compris! oh! venez tous, vous que je

voudrais traîner avec mes dents jusqu'ici. Accourez, fût-ce pour m'injurier chacun de votre place, fût-ce pour m'accabler, à douze ans de distance, des mêmes anathèmes qui, dans un bal, brisèrent mon front qui ne se courba pas. J'aime mieux la calomnie qui tonne que la calomnie qui se taît; celle-ci tue, c'est beau ; celle-là assassine, c'est vil. Que les citoyens me demandent à moi, citoyen, compte de ma vie, je répondrai ; que les pères m'interrogent, père, je répondrai ; que les mères vous parlent, mère, vous répondrez. Mais que répondre à cet être qui n'est ni père, ni citoyen, ni mère? qui n'a ni âme, ni corps, ni voix? que répondre à ce monstre qu'on n'a jamais vu en face, plus subtil que l'épée qui n'a jamais pu le traverser, plus bas que la terre, plus haut que le ciel? que répondre à l'opinion ?

— Juste Dieu ! votre tête se perd, Néri !

Les lampions s'éteignaient.

— Oui ! j'ai nommé votre ennemi : l'opinion. C'est elle qui s'est attachée à la crinière des chevaux qui nous ont promenés à travers l'exil, c'est elle qui a écrit sur nos fronts qui vous avez été, qui a confié à chaque habitant votre renommée d'autrefois ; c'est elle qui nous a mis en horreur, même au cœur de ces déserts où la France expire, mais où l'opinion ne meurt pas. C'est l'opinion qui a dégarni ces bancs, ces siéges où mon zèle de citoyen avait appelé mes concitoyens. C'est elle qui a soufflé sur la fête et l'a empoisonnée.

Les lampions s'éteignaient.

— J'avais cru la société bonne, j'ai menti ; j'avais cru que le peuple valait mieux que les grands, j'ai menti. Les grands sont méchants, le peuple est stupide, voilà la différence. L'agent de change et le charbonnier respectent également l'opinion : ils ne sont venus ni l'un ni l'autre à ma fête, ces grands citoyens !

Les lampions s'éteignaient.

— Et ce qui est odieux à dire, c'est que lorsque j'ai cru qu'une révolution, tachée de mon sang, relèverait l'homme, j'ai encore menti. Les monarchies tombent, l'opinion reste, cette sanglante reine !

— Mon père ! mon père ! cria Emma effrayée de la voix et des paroles de Néri.

— Je ne le suis pas, sachez-le ; et c'est parce que je ne suis pas votre père que cette enceinte est déserte et qu'on nous fuit

comme trois pestiférés : moi qui ne suis pas votre père, vous qui êtes la fille d'un autre, et vous qui êtes la mère de celle qui n'est pas ma fille.

— Et qui donc est mon père?

— Personne. Celui qui vous introduisit frauduleusement dans le monde en a été retiré. Fille sans nom, vous n'avez pas même des droits à celui de votre mère, et l'obtiendriez-vous de la commisération publique, ce nom ne vous sauverait pas de l'ignominie de votre naissance. La société, cette bonne société, veut que vous apportiez en dot à votre mari tout le passé de votre mère; et votre collier de mariée, vous le voyez, est le carcan, la corde infame que la société lui a attachée au cou.

Les lampions s'éteignaient.

Et dans la presque obscurité, sous le dôme sombre des hauts marronniers, dans l'air froid, Céline murmurait :

— Quoi! reprendrait-elle la pesante chaîne que j'ai traînée? Si tu savais, ma fille, ce que je fus une fois et combien je fus punie! tu maudirais les méchants!

Emma pleurait en embrassant sa mère.

— Maudite soit la société! soit maudit l'homme! et maudit soyez!.....

— Néri! ne maudissez pas Dieu.

Tous les lampions étaient éteints.

— Et quel bien lui devons-vous? La société dont il est le gardien, l'ange ou le démon, nous crie : Hommes vicieux, femmes avilies, amendez-vous! Et quand nous nous sommes corrigés, cette société vient, avec un rire affreux et une joie féroce, nous secouer et nous dire : Qu'étiez-vous autrefois? Duperie que la morale! mensonge que la vertu! le vice seul est heureux! le vice seul est beau. Mourons donc! meurs, pauvre enfant, toi qui n'aurais jamais le courage du crime et qui n'a pas assez fait de mal pour que Dieu t'en récompense.

— Qu'allez-vous faire? s'écria Céline en voyant Néri tirer son épée.

— C'est fait.

Emma tomba sur le gazon, frappée d'un coup d'épée dans la poitrine.

— Ma fille!

— Nous n'avons plus de fille; nous voilà seuls, vous et moi.

Tout s'est écroulé autour de nous. Voilà, face à face, votre néant et le mien. Regardons-nous bien, car c'est pour la dernière fois.

— Je meurs.

— Vous vivrez. Dites-moi maintenant ce que vous a rapporté la vertu? Mépris, ignominie. Allez donc au crime, la tête haute, le pied levé. Je vous fais libre, madame, retournez aux Madelonnettes ou à la cour.

— Un assassinat!

C'étaient M. Blinvilliers, le comte de Gravesende et Gustave qui arrivaient avec des flambeaux.

— Un assassinat!

Frappé à mort, Néri se releva pour dire :

— Vous vous trompez, messieurs, il y en a deux.

— Et les meurtriers? demandèrent-ils.

— Vous.... l'opinion.

LÉON GOZLAN.

SALON DE 1838.

TROISIÈME ARTICLE.

Lessing a dit : « Le portrait, c'est l'idéal de l'homme. » En effet, la figure humaine est un livre hiéroglyphique où les initiés savent lire les caractères, les passions morales et les aptitudes intellectuelles. Aussi, les portraits faits par les grands maîtres sont des histoires véritables qui racontent toute la vie des personnages représentés. Voici bien Érasme, le savant sceptique, au nez pointu, à la bouche mordante ; voici Luther avec sa fougue et sa puissante raison ; voici l'Arétin, l'orgie et la satire ; Philippe IV, le roi mannequin, qui se contenta de régner sans gouverner, le roi qu'on a comparé spirituellement à un fossé : *plus on lui ôte, plus il est grand ;* Charles Ier, à la tournure élégante, à l'esprit débile. Voici des hommes qui montrent nettement toutes leurs vertus et tous leurs vices.

Un jour, le roi Philippe IV, visitant l'atelier de Vélasquez, fut très-surpris de se trouver face à face avec le général Adrian Pareja, qu'il avait envoyé au commandement de l'armée. Il lui demanda vivement pourquoi il ne s'était pas rendu à son poste ; et comme le général ne répondait pas, Philippe se retourna vers son peintre favori : « Vélasquez, lui dit-il, vous m'avez bien trompé. » C'était, en effet, le portrait en pied de Pareja.

De telles méprises sont fort rares, je crois, en ce temps-ci. Les portraitistes y ont mis bon ordre. Les uns se préoccupent tout simplement d'une ressemblance positive et matérielle dans les lignes, et ils sont bien loin d'y atteindre, car s'ils rendaient

juste la physionomie extérieure, ils auraient exprimé la ressemblance morale et intime; mais le mieux qu'ils fassent est d'approcher de la nature inanimée à l'état de cire ou de carton. C'est une prétention singulière de croire représenter la vie seulement à l'aide des lignes. Une créature vivante ne saurait jamais donner la même ligne; car la ligne, c'est l'immobilité. Avec l'abus du procédé linéaire, vous pétrifiez la création. Ce qui constitue la vie, c'est le mouvement sans relâche, c'est la palpitation incessante, c'est une vague qui ne s'arrête point. Il faut donc qu'un portrait soit, en quelque sorte, mobile; il faut, par des accents infinis de couleur, indiquer tous les petits tressaillements des fibres, et cette chaleur qui ondule sous la peau. La couleur seule peut produire ces miracles. Aussi la plupart des grands portraitistes sont merveilleusement doués du sens de la couleur. Ne sont-ce pas le Titien, le Tintoret, le Carpaccio, le Vinci, Rubens et Van Dyck, Rembrandt et Vélasquez, c'est à dire les plus éminents coloristes de toutes les écoles?

Quelques autres peintres contemporains, et ce sont les plus nombreux, cherchent un effet plaisant à l'œil, et quand ils ont ajusté des cheveux bien peignés et des entourages éclatants, ils s'imaginent avoir fait un homme. Les premiers avaient peint un cadavre, ceux-ci une poupée. L'un vaut l'autre.

Nous avons vu cependant, aux derniers salons, plusieurs portraits d'un mérite supérieur, celui de M. Charles Fourier et celui de M. Balzac, entre autres. Cette année, M. Jeauron a fait un excellent portrait de son collaborateur à la traduction du *Vasari*. La tête fortement accentuée de M. Leclanché convenait bien au talent énergique de M. Jeanron. Il a écrit toute cette physionomie avec une fermeté incomparable. Le regard est calme et profond; les arcades sourcillaires, les attaches des os, le menton, toute la charpente intérieure de la tête et du visage est modelé en maître. La couleur est chaude, le dessin serré, la lumière sobre et juste d'effet. C'est une peinture sévère, grave, simple, solide et concentrée, qui vous arrête et vous fait penser; et plus vous regardez cette création vivante, plus elle satisfait vos yeux et votre esprit, au rebours de presque toutes les peintures contemporaines qui perdent à l'examen. Voilà de l'art comme nous en demandons pour notre temps, et, nous ne

craignons pas de le dire, à la hauteur des maîtres de toutes les écoles, sauf quelques négligences que l'auteur connaît bien mieux que nous.

L'autre portrait, par M. Jeanron, est une tête de femme, d'une gracieuse tournure et d'une expression mélancolique. La couleur en est harmonieuse, douce, et montée cependant à un ton vigoureux.

Quoique M. Jeanron soit déjà connu depuis quelques années par le caractère original de ses œuvres, il est encore des plus jeunes entre nos artistes. Si l'on nous demandait quel est le peintre dans l'avenir duquel nous avons le plus de confiance pour réaliser tous nos pressentiments d'un art particulier au XIXe siècle, nous n'hésiterions pas à répondre que c'est Jeanron. Il faut avoir vu ses dessins et ses esquisses pour comprendre toute la profondeur de son impression, toute la sûreté de sa main, toute l'élévation de sa pensée, tout le magnétisme de son talent. Jeanron est le peintre du peuple et des douleurs contemporaines; la plupart de ces belles compositions où il a tracé en quelques coups de fusin des têtes pleines de vie et de sentiment, ne sont guère connues que des artistes. Cependant, sans parler des expositions précédentes, il y avait au salon de 1836 deux ou trois tableaux de haute valeur, entre autres *la Charité du peuple, ou les Forgerons de la Corrèze*. On se rappelle la tournure puissante et délibérée des deux forgerons, dont l'un coupe du pain à une pauvre femme. C'est de l'art nouveau par la forme et par le fond, et l'un ne pouvait aller sans l'autre; car, en entrant dans cette sympathie populaire, il fallait aussi renouveler en même temps la forme abâtardie, c'est-à-dire exprimer tout ce qu'il y a de noblesse et de grandeur dans la nature humaine de toutes les classes. Que M. Jeanron nous fasse donc encore de ces émouvantes peintures, sans négliger les portraits, puisqu'il fait aussi les meilleurs portraits de notre temps. M. Jeanron porte une grande responsabilité; c'est lui qui comprend le mieux la direction de l'art moderne et qui l'exprime avec le plus de verdeur.

Par un procédé différent du procédé de M. Jeanron, M. Amaury Duval a obtenu, dans le portrait de son père, un résultat digne d'attention. M. Amaury Duval sort de l'école de M. Ingres. Il est même le seul qui continue d'une manière intelligente le maître

absent. Les autres ne sont que des imitateurs ou des écoliers. M. Duval a senti que la valeur de M. Ingres était dans le caractère qu'il sait imprimer au dessin. Il est préoccupé d'arriver à traduire la nature sans l'artifice de la couleur et par la sévérité des lignes et la simplicité. Nous sommes loin d'approuver ce système exclusif; mais comme il est rarement donné, même aux organisations privilégiées, d'être complètes, nous applaudissons à toute œuvre qui manifeste une certaine qualité exagérée outre mesure. Malgré ce parti pris d'une sobriété excessive, le portrait de M. Duval est, après celui de M. Jeanron, le seul portrait vraiment réussi. Les plans de la figure sont arrêtés avec peu de moyens et par la seule précision des contours. Cette manière rappelle involontairement la sculpture. Vous avez bien là un galbe correct et positif, un moule ciselé dans de justes proportions; mais on ne sent guère la vie sous cette enveloppe froide et immobile. Cet homme-là pourrait vivre assurément. Il n'y manque rien dans tous les détails; il n'y manque que la chaleur vitale, que la circulation, que le feu intérieur, qu'un tempérament. Encore une fois, les portraits exécutés en négation de la couleur peuvent être de beaux bustes de marbre, pleins de force et de caractère; mais ce ne sont point des hommes en chair et en os. Encore une fois, quoiqu'on ait souvent écrit absolument le contraire, et que le contraire soit presque une opinion acceptée, le dessin représente surtout la matière et l'immobilité, la couleur représente surtout l'esprit, l'animation, le mouvement, la vie. N'est-ce pas la lumière qui est le principe fécondateur?

Tous les autres portraits du salon sont bien inférieurs à ces deux ouvrages. On remarque cependant le portrait de M. Eugène Goyet, peint par lui-même, celui de M. Souvestre, par M. Belloc, celui de M. Louis Reybaud, par M. Jules Laure, celui de Mme Eugénie Foa, par M. Chollet; plusieurs portraits par MM. Dedreux-Dorcy, Brémond et autres; enfin celui de M. Debelleyme, par M. Henry Scheffer. M. H. Scheffer, dont le portrait de M. Arago a obtenu un grand succès au dernier Salon, n'a pas eu le même bonheur pour le portrait de M. Debelleyme. Il est vrai que les traits de M. Arago offraient au peintre bien plus de ressources. La manière de M. Henry Scheffer est maigre et un peu mesquine. On y sent trop le travail; on dirait de la

peinture sur porcelaine. Le talent de M. H. Scheffer est plus propre aux figures de petite proportion. Aussi le *Prêche protestant* est-il presque irréprochable. Les têtes y sont très-finies et d'un sentiment très-délicat. L'homme à barbe, sur la gauche du tableau, est le portrait de l'auteur lui-même. Les têtes de femme sont étudiées avec un soin minutieux. Il règne là un calme admirable que ne dément point la froideur de l'exécution. M. Henry Scheffer est un artiste méditatif et rêveur comme son frère. Il empreint tous ses ouvrages d'une certaine mélancolie, qui se communique aux spectateurs.

Quelques peintres de la vieille école ont encore au salon des portraits qui ne s'écartent point de leur manière habituelle : M. Paulin Guérin, cinq portraits de marquises et de comtesses ; M. Picot, un portrait de femme, aussi fort d'exécution que la peinture mythologique et religieuse de M. Pradier, le sculpteur. Il n'est pas jusqu'à M. Rouget, l'auteur de cette pâle composition du *Napoléon à Saint-Cloud*, qui n'ait défiguré une fort belle physionomie dans son portrait n° 1552. M. Paulin Guérin et M. Rouget ont eu jadis une grande renommée. Est-ce donc le goût public qui s'est métamorphosé? ou bien les peintres de l'école impériale ont-ils oublié jusqu'aux principes élémentaires de l'art ?

Mais voici les faiseurs à la mode, M. Dubufe avec huit portraits, M. Court six, M. Lépaulle huit, M. Eugène Dévéria cinq. Nous louerons volontiers ces messieurs de leur fécondité, car M. Lépaulle a encore trouvé le temps de confectionner des *Halalis*, M. Court des odalisques, des Vénitiennes et des *Rosea-Dea modernes ;* M. Dévéria une immense bataille pour le musée de Versailles, plus une *Fuite en Égypte*, une scène de *Don Juan*, un épisode des *Chroniques de France*, de Mme Tastu, et sans doute bien d'autres pochades que le salon n'a pas le bonheur de posséder. M. Eugène Dévéria est certainement doué d'une organisation de peintre, mais cette production exagérée ne pouvait pas manquer de nuire à son talent. Son exécution est devenue lâchée, sans précision et sans solidité. Il y a loin de sa bataille à la *Naissance de Henri IV*, qui annonçait déjà cette verve malheureuse. On peut faire la même critique des portraits de M. Lépaulle. C'est une enluminure superficielle, dont l'effet n'est pas désagréable à l'œil ; mais à la seconde vue vous ne

trouvez plus personne. Quant à M. Court, l'auteur de *la Mort de César*, ses *Roséa-Dea modernes* et ses *Odalisques* ne méritent pas une critique sérieuse.

Ce n'est pas nous qui viendrons réclamer contre le métier de M. Dubufe. Dieu merci, la liberté du commerce est conquise depuis ces dernières années. Permis à chacun de spéculer sur le mauvais goût des riches. Et puis, à tout prendre, la peinture de M. Dubufe est amusante. On peut s'en faire un prétexte pour voir, avec l'œil de son esprit, comme dit Shakspeare, de belles jeunes filles à la taille voluptueuse, les bras blancs et des mains effilées, avec de petits ongles transparents comme des feuilles de rose. Par malheur pour M. Dubufe, il paraît qu'il ne voit pas lui-même sur la nature tout ce qu'il évoque dans l'imagination des autres, car il traduit ses modèles dans un sentiment tout contraire au caractère véritable de leur beauté. Il a changé en deux fades bourgeoises sans tournure ces deux jeunes sœurs d'un galbe si fin, si précis et si mobile en même temps, qui tient un peu à la beauté italienne. Nous conseillons à M. Dubufe d'interdire le salon aux personnes dont il délaie la physionomie avec son débile pinceau. Il n'aura point à redouter ainsi les comparaisons entre son art et la nature. Montaigne cite justement « un tour analogue de je ne sais quel peintre, lequel ayant misérablement représenté des coqs, défendait à ses garçons qu'ils laissassent venir en sa boutique aucun coq naturel. »

Le plus adroit concurrent de M. Dubufe est M. François Winterhalter. M. Dubufe avait habillé à neuf le roi Louis-Philippe dans son portrait du dernier salon. Jusqu'ici personne n'avait accommodé un drap si luisant et des souliers si bien vernis. Il était réservé à M. Winterhalter, avec son portrait du prince de Wagram, de vaincre M. Dubufe.

Le talent de M. Winterhalter a du charme et de la coquetterie; mais sous ce charme il y a trop de frivolité, trop de préoccupation de l'engouement vulgaire. La faveur publique s'attache aussi cependant au peintre de la *Jeune fille de l'Ariccia;* on aime la fraîcheur, la grâce et le caprice de cette jeune fille accroupie et laissant voir le bout de son pied, comme les femmes du *Décameron*. La *Jeune fille de l'Ariccia* n'est pas inférieure aux deux premiers tableaux de l'auteur; mais déjà ses portraits, surtout le portrait de femme n° 1799, dénotent une singulière

faiblesse d'exécution. Dans ses précédentes peintures, le charme du sujet faisait oublier l'impuissance du praticien. Le talent de M. Winterhalter procède de Léopold Robert falsifié par M. Dubufe, de Watteau un peu, de M. Camille Roqueplan beaucoup. C'est à Robert que M. Winterhalter a pris toutes ses premières figures d'hommes et de femmes, jusqu'à copier des têtes entières ; seulement les figures de Robert, il les renverse sur l'herbe, il les entrelace les unes avec les autres, retroussant une robe pour montrer une jambe, abaissant les fichus pour montrer la chair. Il les parfume, il les mignardise, il leur met du rouge et du blanc, il tourne leurs yeux en coulisses, il les habille de mille couleurs bariolées ; à chaque femme il fait un amant, à chaque amant une maîtresse ; puis il les promène sous des arbres vaporeux ou les étend à l'ombre, et chacun admire cette vie qui s'écoule si douce pour les personnages du tableau, chacun désire pour soi la réalité de cette peinture, et tout le monde est content, l'auteur de son œuvre, les spectateurs de cette image voluptueuse où la régence est accouplée à l'âge d'or. Ainsi faisait Watteau avec ses bergères et ses nymphes délicieuses ; ainsi a voulu faire M. Winterhalter dans son *Farniente* et son *Décameron*. Mais il ne s'est pas contenté de prendre ses figures chez Robert et de les mettre en scène à la façon de Watteau ; il fallait encore une manière, un procédé d'exécution, et c'est là qu'il a imité tout de suite la pratique facile, vive et gracieuse de M. Camille Roqueplan. Mais il a imité comme on imite toujours, en affaiblissant le modèle. M. Roqueplan a beaucoup d'adresse, de savoir-faire, une gamme assez étendue de tons chauds et harmonieux, quoique la lumière soit souvent un peu tourmentée. M. Winterhalter est descendu jusqu'à M. Dubufe pour l'exagération de la lumière ; on ne comprend plus rien à la façon dont les objets sont éclairés : c'est un rayonnement sans un centre, c'est un reflet sans un foyer. On peut comparer la *Jeune fille de l'Ariccia* aux portraits des deux sœurs de M. Dubufe. N'est-ce pas la même indécision de lumière, la même afféterie, quoique le dessin soit plus arrêté chez M. Winterhalter ? Les cheveux sont poudrés de la même manière, avec un reflet impossible qui s'égare autour des formes, remplaçant l'ombre ou le plein jour, selon le caprice du peintre. Cette manie du reflet qui adoucit coquettement le relief des corps et les contrastes des couleurs a envahi toute

l'école fashionable. M. Camille Roqueplan, M. Decaisne, M. Clément Boulanger, en abusent comme M. Winterhalter.

Un vrai bon peintre, qui a rencontré ce que M. Winterhalter a vainement cherché dans l'art, c'est M. Riezener; mais M. Riezener, au lieu de s'adresser à l'imitation, s'est adressé à sa propre originalité. Vous voulez de la fraîcheur, de la beauté, de l'élégance, de la jeunesse, de la volupté ; M. Riezener a de tout cela dans son talent plus qu'aucun peintre. Nous excepterons pourtant M. Delacroix, qui est le grand magicien de la lumière et de la couleur. Il est vrai que M. Riezener a quelque analogie avec M. Delacroix ; il descend aussi, en bonne filiation, de Rubens et de Jordaëns. Sa *Bacchante* du salon de 1836 est un des tableaux les plus ardemment colorés de l'école française, avec une finesse de ton, avec un charme de mouvement, avec une exubérance admirables. Voilà de belle chair rose et bleue, sous laquelle circule un sang limpide ; voilà de belle peau blanche et diaprée que la lumière caresse avec amour ; voilà du paganisme vraiment, de ce paganisme éternel qui n'est autre que la vie et la beauté.

La *Vénus* de M. Riezener, exposée au coin du grand salon, vis-à-vis de la *Kédée*, est une délicieuse peinture. Ne vous attendez pas à une Vénus froide et raide, dans le goût des exhumations mythologiques de la vieille école. La *Vénus* de Riezener est une belle jeune fille voluptueuse et potelée, avec des yeux limpides et des lèvres de vermillon. Ses joues appétissantes sont couvertes d'un fin duvet, comme une belle pêche mûrie au soleil. Elle a tout l'éclat et tout le parfum des fleurs les plus fines ; c'est le printemps, c'est la jeunesse, dans un corps souple et onduleux. Il n'y a point de créature plus heureuse d'être au monde et de respirer l'air vivifiant des bois. Elle est assise sur le gazon jauni et joue avec un enfant impatient qui s'appuie sur ses genoux. La draperie bleu-ciel s'harmonise au mieux avec sa gorge de diamant et l'or des feuillages d'automne. Le petit amour est d'une élégance et d'une vivacité adorables. Tous les charmes enivrants de la femme, toutes les grâces coquettes de l'enfance, M. Riezener les a réunis dans cette composition. Par malheur, l'administration des musées l'a placée si haut qu'on ne peut en admirer les détails. Nous espérions qu'on profiterait de la fermeture momentanée du salon pour distribuer les places et le jour avec plus

d'équité et suivant le mérite des ouvrages. Mais on s'est contenté de remuer les trois ou quatre grandes toiles des privilégiés. M. Picot et M. Steuben, M. Vinchon, M. Remond le paysagiste, ont essayé d'une nouvelle lumière, toujours dans la grande salle de faveur. Ils n'y ont ni gagné, ni perdu. Mais pourquoi a-t-on renvoyé dans la galerie *la Cour du palais des doges,* de M. Joyant, l'un des bons tableaux de l'exposition? Pourquoi n'a-t-on pas accordé un meilleur jour à la grande toile de M. Gigoux, dont on ne peut saisir l'ensemble à quelques pieds de distance seulement? Pourquoi n'a-t-on pas mis dans le salon carré le superbe portrait de M. Jeanron, qu'on est obligé d'aller découvrir au milieu des médiocrités de la galerie latérale? C'est bien assez du droit de censure attribué à messieurs de l'Institut, sans y ajouter encore le droit de confisquer à leur profit toute la lumière du soleil.

M. Riezener a exposé aussi une *Éducation de la Vierge,* qui n'est pas tout à fait terminée. C'est fort réjouissant de couleur et fort spirituel de composition. Sainte Anne marque sur un livre l'endroit où la lecture a été interrompue, et la petite Marie se hausse pour embrasser sa mère. Que ce soit la Vierge et sainte Anne avec le caractère chrétien, que ce soit une vieille femme quelconque et une charmante enfant, il n'importe; et c'est pourquoi M. Riezener a fait là une excellente peinture, si l'on veut la considérer comme une esquisse. Mais que M. Riezener se garde de s'engager dans les sujets de la tradition catholique. Son talent n'est point propre à exprimer l'histoire sombre et sévère du spiritualisme exclusif. Il lui faut les joies de la terre, la volupté, la passion, et toute la vie palpitante de la nature. Qu'il marche hardiment dans sa vocation, au milieu de ses bacchantes qui jouent au soleil avec des panthères, et de ses jeunes femmes qui s'épanouissent comme des fleurs.

M. Decaisne aussi a eu tort peut-être de s'attaquer à un sujet religieux et mystique comme sa *Méditation de la Vierge.* Les richesses de la civilisation conviennent mieux à sa manière, comme les splendeurs de la nature à M. Riezener. La *Baigneuse* de M. Decaisne a bien plus de succès que sa grande composition symbolique, où la mère du Christ médite entre les figures de la Souffrance, de la Mort, du Triomphe et de la Gloire éter-

nelle. On dit que M. de Lamartine préfère la *Baigneuse* à toute les autres peintures du salon. L'autorité est grave à l'endroit de la poésie. Cependant nous avons appris par expérience que les poëtes ne sont pas toujours les meilleurs juges en fait de peinture. Il se pourrait bien que les poëtes se fissent à leur usage, au dedans de leur imagination, un autre tableau que le tableau exposé là sous les yeux de leur corps. Assurément voici un prétexte à une belle rêverie idéale : une jeune femme demi-nue avec une riche draperie rouge qui serpente autour de ses cuisses tout juste assez pour faire ressortir la blancheur de sa peau; un petit pied dans une pantoufle brodée, un autre petit bout de pied tout nu et tout coquet qui se montre sous la pourpre; et puis des tapis, de l'eau, des vases de fleurs. Mais la peinture n'est pas seulement l'impression poétique. Sans doute le sentiment poétique doit être au fond de tous les arts; mais il revêt diverses formes, il se traduit par divers langages, au moyen de procédés divers, qui ne sont pas la poésie. C'est cette forme, cette réalisation de la pensée dans un moule apparent, qui constitue la création véritable; c'est elle qui fait passer un sentiment ou une image de l'état d'intuition poétique à l'état d'art proprement dit. Il y a, comme a écrit une fois M. Sainte-Beuve, les poëtes qui sentent et les poëtes qui expriment. Ceux-là sont nombreux; mais ils n'existent que relativement à eux-mêmes, puisqu'ils ne peuvent se manifester au dehors en tant que poëtes. Il convient donc d'examiner toujours le degré de puissance plastique que l'artiste imprime à son idéalité.

La peinture de M. Decaisne manque un peu de ressort et d'animation. Les lignes sont abandonnées sans précision, et le dessin intérieur, le modelé, n'a pas de consistance. Ses images semblent vues par la réflexion d'une glace. Je crois bien que cette imperfection, qui ajoute peut-être le charme du vague aux ouvrages de M. Decaisne, tient à une distribution conventionnelle de la lumière. Dans la nature, la lumière est partout et n'est nulle part. On la sent par ses résultats, et non par elle-même. C'est elle qui fond les nuances les unes avec les autres, qui joue imperceptiblement entre les corps et les sépare; c'est elle enfin qui produit l'harmonie. La lumiere est comme l'air, elle enveloppe tous les êtres; elle est présente sur tout ce qui se voit, même sur le clair-obscur, même sur les ombres les plus

profondes ; car, sans elle, on ne verrait pas même d'ombre : on ne verrait rien.

L'école à laquelle M. Decaisne appartient, et qui peut réclamer, dans un certain sens, la qualité de coloriste, a pourtant le défaut d'étaler capricieusement la lumière sur plaques et par localité. M. Clément Boulanger nous présente l'exagération de cette manière dans l'*Enfant prodigue dissipant son patrimoine*. Vous diriez une scène de la lanterne magique ou bien une décoration d'opéra. Les nuances les plus vives se heurtent au hasard. C'est un cliquetis incroyable de tous les tons francs sans adoucissement et sans transition. C'est éclatant et fantasque comme les combinaisons imprévues des petits verres de couleur dans un caléidoscope. Cette peinture n'en a pas moins beaucoup d'attrait. La scène est très-largement exposée, avec une belle architecture, avec de l'air et de l'espace, avec mille petites figures bariolées de vert, de rouge et de jaune pur, puis des esclaves, des grands seigneurs, des danseuses, des courtisanes, tout le somptueux entourage du dissipateur. M. Clément Boulanger agit un peu dans l'art comme l'enfant prodigue dans la vie. Il jette à l'aventure et sans plus de souci tous les trésors de la palette; mais cette débauche inconsidérée conduira-t-elle son talent à une forte maturité ?

De tous les peintres qui ont renoncé à la profondeur et à la gravité pour chercher un charme superficiel, M. Camille Roqueplan est le plus séduisant et le plus habile. Il a de la grâce, de la finesse, de l'esprit tout plein. Il réussit à merveille presque dans tous les genres, le paysage et les intérieurs, les hommes, les enfants, et surtout les femmes, les étoffes et les vieux meubles, le grand jour et le clair-obscur. On dit même qu'il s'essaie de nouveau aux figures de grandeur naturelle, comme il avait fait déjà pour une scène de *la Saint-Barthélemy*, en 1834, et pour *le Lion amoureux*, en 1836. On l'a comparé quelquefois, avec trop d'exagération, à Watteau ou bien à Terburg, à Netscher ou à Metzu. Mais vraiment nous n'avons point d'homme aujourd'hui qui approche de l'auteur du *Congrès de Munster*. M. Camille Roqueplan peut bien se contenter de faire les petits tableaux les plus fins et les plus distingués. Il représente tout à fait la peinture de fantaisie, qui convient dans les salons et les boudoirs, et qui satisfait en même temps au goût des artistes.

Le *Concert de Van-Dyck* a toutes les qualités habituelles du talent précieux de M. Roqueplan. Les robes de satin des chanteuses qui occupent le premier plan sont parfaitement chiffonnées. Les physionomies sont variées et mobiles ; il y a surtout une petite main, la plus ravissante du monde, qui pince de la mandoline. Il est vrai que ces petits doigts et ce délicieux petit bras sont pris de la *Leçon de musique* de Terburg. Les convives qui boivent et chantent au fond avec Van-Dyck sont bien groupés, mais infiniment trop petits pour leur plan, car ils ne sont séparés des musiciens que par quelques dalles. Cette faute de perspective nuit un peu à l'effet de la composition ; et puis la scène nous paraît éclairée d'une lumière fausse et sans légèreté : le jour qui s'introduit par la porte ouverte est jaune d'œuf, épais et désagréable à l'œil. Il frappe les objets par couches étendues, selon le procédé dont nous parlions tout à l'heure. Il faut dire que l'invention en revient à M. Camille Roqueplan, comme aussi l'abus des reflets que nous avons reproché à M. Winterhalter. C'est M. Roqueplan qui a inventé presque toutes les qualités et presque tous les défauts de l'école fashionable. Mais les défauts, on les a exagérés ; les qualités, on ne les a pas poussées au même degré que lui.

La *Madelaine dans le désert* est une coquette raffinée. Il n'y a là, comme vous pensez bien, ni Madelaine, ni désert ; mais prenez la Madelaine pour une belle fille et le désert pour une belle campagne. Le torse de la Madelaine est charmant : sa tête un peu insignifiante est voilée d'une demi-teinte conventionnelle qui ajoute à la finesse de la peinture, sinon à la vérité. *Les Plaisirs du soir* nous montrent un paysage doré par le coucher du soleil, avec de grands arbres et des eaux limpides. Enfin, les *Petites sœurs* jouent avec des fleurettes au milieu d'un riant paysage très-lumineux et très-profond.

Je ne sais plus quel ordre suivre dans ce rapide compte-rendu de l'exposition. Jusqu'ici nous nous sommes laissé guider par l'importance des talents, ou les liens d'école, ou les rapports des sujets. Nous avons omis à dessein plusieurs grands ouvrages qui n'ont que faire de la publicité, ni les auteurs non plus, comme MM. Vinchon, Alaux, Hesse et bien d'autres. Mais nous voudrions ne pas oublier les tableaux de quelque valeur originale, ni les jeunes artistes sur lesquels on peut fonder espérance.

Malheureusement, pour juger l'œuvre d'un homme, il faut, selon nous, connaître les conditions dans lesquelles elle a été créée. Il nous a toujours paru que les tribunaux criminels avaient grand tort de juger le fait isolément, sans apprécier les circonstances et l'entourage du fait, en un mot le caractère de l'homme et sa position présente et ses antécédents ; il peut arriver que le fait soit mauvais, et l'homme innocent. De même l'Académie des Beaux-Arts, par exemple, a grand tort aussi de juger les prix de Rome et les ouvrages des élèves, sans auparavant s'enquérir de l'âge et des dispositions de tous les concurrents. Ce qui est un excellent germe chez un écolier de vingt ans, peut être un fruit détestable chez un homme plus exercé dans la pratique. Nous sommes donc fort embarrassé devant *le sujet tiré du Nouveau Testament*, de M. Steinhell ; le nom de M. Steinhell est nouveau pour nous comme pour le public, et même on n'a presque pas remarqué son tableau. Cependant vous n'avez pas vu beaucoup de compositions plus originales, de dessin plus serré, de mimique plus juste, de physionomies plus accentuées, d'idée plus fantastique et en même temps plus fermement écrite. C'est tout simplement un solitaire en robe de bure et qui prie, agenouillé sur la crête d'un roc ; autour de lui, il n'y a que le roc, au-dessus de lui que le ciel. Mais au-dessous de lui, tout en bas, dans je ne sais quel lieu triste et dépouillé, il y a sept figures de caractères étranges et merveilleusement tranchés : il y a un homme qui porte la tête haute avec une couronne ; il a le regard insolent, la bouche dédaigneuse, le menton aigu ; ses bras sont croisés sur sa poitrine ; celui-là c'est l'orgueil ; il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être assis ; l'orgueil devait être debout et dominer ses six complices, les passions humaines, ou si vous voulez les péchés capitaux, car ce sont les péchés capitaux que notre solitaire a laissés là dans les ténèbres, pour s'en aller prier Dieu plus près du ciel. Après l'orgueil, voici la colère qui vous regarde en face et vous menace, les poings fermés ; après la colère, voici la gourmandise, au gros ventre, qui élève encore son verre plein vers le pauvre contemplatif ; voici la luxure, sous forme de courtisane ; le peintre pouvait bien attribuer encore ce péché-là avec plus de raison au sexe masculin ; voici l'avarice, un vieillard chauve et rabougri, qui compte avidement des pièces d'or dans sa main

décharnée; il n'a plus de vêtements qu'une chemise en lambeaux, et des linges, en guise de bas, autour de ses pieds; l'envie dévore des yeux cet or et cette misère; enfin, la paresse, accroupie par terre, baisse sa tête lymphatique et impuissante. Tout ça ne vaut pas sans doute la sublime composition allégorique des *Vices*, où Mantègne a personnifié toutes les mauvaises passions; mais c'est l'annonce d'une direction sérieuse et d'un talent expressif. Si M. Steinhell est jeune et s'il ne se laisse pas absorber par l'école catholique à laquelle nous le soupçonnons de tenir un peu, comme l'indiquent son style et son nom, il pourra développer promptement les plus précieuses qualités.

Un autre peintre, qui doit être jeune, M. Menn, a envoyé de Rome deux petites toiles d'un style très-naïf et très-élevé; il est facile de voir qu'il procède aussi des Allemands et de M. Ingres. Dans le *Salomon présenté à la Sagesse*, les figures, surtout celle de la mère qui pousse son fils, sont dessinées avec beaucoup de pureté; l'autre composition, où une pauvre mère pleure l'enfant qu'elle a perdu, est une élégie simple et touchante; la mère se renverse douloureusement sur le cadavre de son enfant, mais le ciel a pris soin de son bien-aimé, et un bel ange l'emporte au sein de la vie éternelle.

Dans le même sentiment chrétien et dans le style sec de l'école résurrectionniste, M. Comairas a peint un *Ecce homo* où l'on remarque des parties fort énergiques. M. Comairas s'est déjà laissé entraîner par trois ou quatre systèmes différents. C'est pourtant un homme d'un caractère ferme et entier, à ce qu'on dit. C'est pourquoi, sitôt engagé dans une direction, il n'hésite pas le moins du monde, et va jusqu'au bout avant que les plus exaltés soient encore à moitié chemin. M. Comairas s'est livré successivement à l'inquiétude désordonnée du romantisme, à la recherche des Vénitiens et du Caravage, puis à la dictature de M. Ingres; mais aujourd'hui M. Comairas n'en est même plus, avec M. Ingres, à l'école romaine du XVIe siècle; il est allé tout droit à l'art catholique allemand du XVe siècle. Son *Ecce homo* manifeste une préoccupation évidente d'Albert Durer et des maîtres antérieurs à Albert Durer. Il a voulu concentrer une foule de personnages dans l'espace le plus resserré, et il les a empreints d'un caractère étrange. M. Comairas est peut-être l'homme qui se donne le plus de mal, sans arriver

cependant à une forte individualité, malgré sa science incontestable, son ardeur et ses puissantes facultés d'artiste. M. Comairas devrait oublier tous les vieux maîtres et tous les vieux systèmes, et se contenter d'être tout naïvement un peintre de ce temps-ci.

M. Brémond a passé aussi par plusieurs phases d'imitation. Il a été l'un des disciples les plus exagérés du style sec, dans son *Christ descendu de la croix*, du salon de 1836. A présent, M. Brémond s'est tourné vers la manière fashionable ; il semble avoir cherché M. Winterhalter ou M. Decaisne dans sa *Charité entourée d'enfants*. Les figures sont de grandeur naturelle, mollement dessinées et enluminées d'une couleur très-vive. La Charité est trop froide et trop calme. J'aimerais mieux appeler cette composition la Nature ou la Fécondité. Du reste, l'auteur peut citer André del Sarto, qui a compris dans le même sentiment sa magnifique *Charité* du vieux musée.

Quelques jeunes peintres cherchent à reproduire les mœurs populaires dans la manière de M. Jeanron ou de M. Decamps. Tel est M. Leleux, dont nous remarquons la solide peinture depuis un ou deux salons. Il y a aussi un autre artiste, assez inconnu, M. Tassaërt, qui semble annoncer un talent individuel. M. Tassaërt a exposé cette année quatre petits tableaux : les *Funérailles de Dagobert à Saint-Denis*, composition très-fantastique, comme l'*Enterrement* de Goya, cette fougueuse esquisse du musée espagnol ; une *Mort d'Héloïse*, qui rappelle un peu la *Résurrection de Lazare* de Jouvenet, et les *Saint Bruno* de Lesueur ; des *Jeunes femmes au bain* et une *Madelaine au désert*. Cette dernière peinture, égarée tout à fait à l'extrémité de la grande galerie, à gauche, offre de singulières qualités d'exécution.

Tout auprès de la *Madelaine* de M. Tassaërt est un autre petit tableau d'une extrême finesse et d'une charmante harmonie, le *Michel Ruyter* de Mlle Élise Journet. La réputation de Mlle Journet, comme peintre de fruits et de nature morte, est déjà établie depuis quelques années. Mais je crois bien que le *Michel Ruyter* est le début de Mlle Journet dans les compositions à figures. Il est vrai qu'elle s'est initiée à l'intelligence de la figure humaine en peignant plusieurs portraits d'un bel aspect. Sa couleur est grasse, onctueuse, un peu opaque, ce qui

lui donne de la solidité. Le *Michel Ruyter* est éclairé d'une lumière douce et simple qui fond bien ensemble toutes les parties du tableau.

Les femmes ont fait invasion dans la peinture comme dans les lettres. Ce n'est pas nous qui y trouverons à redire. Savez-vous combien de femmes ont exposé au salon de 1838? Personne ne s'en doute assurément. Cent cinquante! Il y a cent cinquante femmes qui affrontent la publicité pour leurs ouvrages, sans parler de celles qui n'ont rien envoyé cette année. Il y a cent cinquante femmes lancées dans le tourbillon de la vie artiste.

Les femmes se livrent surtout à la miniature, à l'aquarelle ou au pastel. A l'huile, elles peignent ordinairement des fleurs, souvent le paysage ou le portrait, quelquefois des sujets poétiques empruntés aux *Harmonies* de M. de Lamartine, aux romances de Mme Duchambge, ou aux chroniques du moyen-âge. Malheureusement les femmes n'ont pas encore jusqu'ici montré beaucoup d'invention. Presque toutes ont adopté aveuglément la manière de quelque peintre, et il est rare qu'elles secouent le joug de l'imitation. Ainsi Mlle Constance Blanchard imite M. Ary Scheffer, Mme Dehérain imite M. Decaisne, Mme Élise Boulanger imite M. Camille Roqueplan, Mme veuve Augustin imite son mari, qui avait une grande réputation en miniature; Mlle Volpelière imite M. Steuben ou M. Destouches, Mlle Clotilde Gérard imite M. Paul Delaroche, Mme de Léoménil imite les Anglais; plusieurs imitent Léopold Robert, ou Greuze, ou le premier venu. Ce n'est pas à dire pour cela que nos femmes artistes n'aient aucun talent. Les noms cités plus haut nous donneraient un démenti. Mme Élise Boulanger a fait de charmantes aquarelles, Mme de Léoménil un gracieux portrait de jeune fille appuyée sur une console, Mme Dehérain un petit tableau très-bien peint de *Beethoven composant sa symphonie en la,* Mlle Clotilde Gérard une composition moyen-âge à laquelle messieurs les académiciens ont fait la galanterie du salon carré.

Mme de Mirbel est absente cette année; elle a laissé la supériorité en miniature à M. Carrier, qui cherche avec persévérance à développer les procédés de cet art difficile, et à l'élever jusqu'aux effets de la grande peinture.

C'est tout le salon à peu près, sauf les paysages, que nous examinerons dans un dernier article. Mais je vous ai réservé pour la fin un peintre qui fait la joie des conscrits et des bonnes d'enfants, un grand peintre, qui se partage la faveur du public avec M. Paul Delaroche, et devant les ouvrages duquel on se bat toute la semaine, excepté le samedi, mais surtout le dimanche; un peintre merveilleux, incomparable, qui a plus de succès à lui seul que M. Eugène Delacroix, M. Ingres et M. Decamps réunis. Sa recette est bien simple : c'est un peintre qui ne fait pas de peinture. La couleur, le dessin, le style et tout le reste, il ne s'en inquiète point; ce n'est pas son métier. Son métier est de trouver un sujet jovial, comme : *un bon gendarme*, *un suisse de paroisse*, *des banquistes*, ou *des gardes nationaux de la banlieue*, ou *la visite des douaniers*, ou *le triomphe de l'embonpoint*. Quand il a trouvé sa grosse plaisanterie, son tableau est fait, et il se dit en lui-même qu'il a bien de l'esprit; et devant ses fades croquis, son public répète, en se tenant les côtes : « Voilà un peintre spirituel ! » Donc ce peintre qui n'est pas un peintre a voulu, cette année, essayer la grande peinture, une demi-douzaine de figures de six pieds seulement : *le sacrifice de la veuve d'un brahmine*. Puis il s'est perdu dans un *désert* délayé sur dix pieds carrés. Pourtant c'est un homme qui a vu le désert, et qui aurait pu en faire un bon tableau s'il eût songé à en charger quelque peintre comme Decamps; mais l'idée ne lui en est pas venue, et il s'en est chargé lui-même. Il y a cela d'étonnant dans son *désert*, qu'on peut couper deux pieds de toile tout autour, au premier plan, au ciel et aux côtés, et que le tableau demeure tout aussi complet; ce qui prouve combien son image est concentrée. Ce n'était pas la peine de déployer tant de bonne toile neuve. Nous croyons que ce peintre qui n'est pas un peintre a pris sa vocation à contre-sens : au lieu de monter à la grande peinture, il devrait descendre à la lithographie. Dans la lithographie, nous lui garantissons une des premières places après Charlet, Raffet, Traviès, Daumier et plusieurs autres; car il a l'impression la plus juste du mouvement et de la mimique; il a de l'observation et de l'ironie; mais cela ne suffit pas en peinture. Il faut de plus, en peinture, une touche libre et facile, un dessin aisé, de la couleur et de la lumière, sans parler de la pensée qui est la substance de l'art. T. THORÉ.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

VII. — LE DÉSERT.

Toualèb donna le signal du départ : un Arabe prit la tête de la file, et nous nous mîmes en route.

Quoique le soleil eût déjà perdu sa plus grande ardeur, il était encore dévorant pour nous autres Européens; nous allions au trot, tête baissée, et de temps en temps, obligés de fermer les paupières, car la réverbération du sable nous brûlait les yeux; l'atmosphère était calme et lourde, et l'horizon rougeâtre se dessinait nettement sur un ciel chargé de vapeurs jaunes. Nous venions de laisser derrière nous les dernières traces de la forêt pétrifiée; je commençais à m'habituer au trot de ma monture, comme on se fait au roulis d'un vaisseau; Bechara marchait près de moi, en chantant une chanson arabe, triste, lente et monotone, et ce chant joint au mouvement du dromadaire, à cet air pesant qui courbait nos têtes, à cette poussière ardente qui nous troublait le regard, commençait à m'endormir, comme les modulations d'une nourrice endorment l'enfant dans le berceau. Tout à coup mon haghin fit un écart qui faillit me désarçonner; je rouvris les yeux, cherchant machinalement la cause de cette secousse : il avait heurté le cadavre d'un chameau à moitié dévoré par les bêtes carnassières; je vis alors que nous suivions une ligne blanche, qui s'étendait à l'horizon, et je remarquai que cette ligne était tracée avec des ossements.

Le fait était assez extraordinaire pour que j'en demandasse l'explication; j'appelai Bechara, qui n'attendit pas même ma question, car mon étonnement n'avait point échappé à cette profonde pénétration dont sont si éminemment doués les peuples primitifs et sauvages.

— Le dromadaire, me dit-il en s'approchant de moi, n'est point un animal incommode et fanfaron comme le cheval : il marche sans s'arrêter, sans manger, sans boire; rien en lui ne décèle la maladie, la fatigue ou l'épuisement. L'Arabe, qui entend de si loin le rugissement du lion, le hennissement du cheval ou le cri de l'homme, n'entend, si près qu'il soit de son haghin, autre chose que sa respiration plus ou moins pressée, plus ou moins haletante; mais jamais une plainte, jamais un gémissement; lorsque la nature est vaincue par la souffrance, lorsque les privations ont épuisé ses forces, lorsque la vie manque aux organes, le dromadaire s'agenouille, étend son cou sur le sable, et ferme les yeux. Alors son cavalier sait que tout est dit : il descend, et sans même essayer de le faire relever, car il connaît l'honnêteté de sa monture, et ne la soupçonne ni de fraude ni de mollesse, il dessangle sa selle, la place sur le dos d'un autre dromadaire, et part, laissant là celui qui ne peut plus suivre la caravane; la nuit venue, les chakals et les hyènes accourent à l'odeur, et ne laissent du pauvre animal que le squelette. Or, nous sommes sur la route du Caire à la Mecque; deux fois l'an, la caravane passe et repasse sur ce chemin, et ces ossements si nombreux et si souvent renouvelés, que les tempêtes du désert ne dispersent jamais entièrement; ces ossements que tu peux suivre sans guide, et qui te révéleront les oasis, les puits et les fontaines où l'Arabe va demander de l'ombrage ou de l'eau, et finiraient par te conduire au tombeau du prophète, sont ceux des dromadaires qui tombent et ne se relèvent pas. Peut-être, en regardant attentivement et de près ces débris, reconnaîtrais-tu de temps en temps parmi eux des ossements plus petits, et d'une structure différente : ceux-là, ce sont aussi des corps lassés qui ont trouvé le repos avant d'avoir touché le terme du chemin, ce sont les os des croyants qui, consultant leur zèle et non leurs forces, ont voulu se conformer au précepte qui ordonne à tout fidèle d'accomplir au moins une fois dans sa vie le saint voyage, et qui, s'étant laissés attarder par les plaisirs ou les affaires de la vie,

ont entrepris tardivement leur pèlerinage sur la terre, de sorte qu'ils sont allés l'achever dans le ciel. Ajoute à cela quelque Turc stupide, quelque eunuque bouffi, qui se sont endormis à l'heure où ils devaient veiller, et se sont brisé la tête en tombant; fais la part de la peste, qui décime la moitié d'une caravane, celle du simoun qui en dévore parfois le reste, et tu comprendras, facilement que ces jalons funèbres soient assez souvent semés pour tracer un nouveau chemin aussitôt que l'ancien s'efface, et indiquer aux enfants la route qu'ont suivie leurs pères.

Cependant, continua Bechara dont les idées, ordinairement joyeuses, prenaient, avec la facilité qui distingue sa nation, la teinte du sujet sur lequel elles étaient momentanément arrêtées, tous les ossements ne sont pas ici; quelquefois, à cinq ou six lieues à droite ou à gauche de la route, on trouve, au milieu du désert, le squelette d'un haghin et d'un cavalier : c'est que le dromadaire, lorsque arrive le mois de mai ou de juin, c'est-à-dire les grandes chaleurs de l'année, est parfois saisi tout à coup d'une espèce de folie. Alors il quitte la caravane, s'emporte au galop et pique droit devant lui; essayer de l'arrêter avec la bride est chose impossible, aussi, dans ce cas, le meilleur parti est-il de le laisser aller jusqu'au moment où l'on va perdre de vue la caravane, car parfois il s'arrête de lui-même, et revient docilement reprendre son rang à la file; mais dans le cas contraire, s'il continue de s'emporter, et si l'on craint de perdre de vue ses compagnons, qu'une fois perdus on ne retrouvera plus, il faut lui percer la gorge de sa lance ou lui briser la tête d'un coup de pistolet, puis sans retard revenir vers la caravane, car les hyènes et les chakals ne sont pas seulement à l'affût des dromadaires qui tombent, mais encore des hommes qui s'égarent. Voilà pourquoi je te disais qu'on retrouvait parfois le squelette de l'homme à quelque distance de la carcasse du chameau.

J'avais écouté cette longue harangue de Bechara, les yeux fixés sur la route, et reconnaissant à la multitude des ossements qui la jonchaient la vérité de son lugubre récit; parmi ces débris il y en avait de si vieux, qu'ils étaient réduits en poussière, et se mêlaient au sable; d'autres plus nouveaux, qui étaient luisants et solides comme de l'ivoire; enfin quelques-uns auxquels

tenaient encore des lambeaux de chair séchée, qui indiquaient que la mort de ceux à qui ils avaient appartenu était plus récente. J'avoue que l'idée, si je me cassais le cou en tombant de mon dromadaire, chose fort possible; si j'étais étouffé par le simoun, ce qui s'était vu, ou si je mourais de maladie, autre supposition assez naturelle; j'avoue, dis-je, que l'idée que je serais laissé sur la route, que la même nuit j'y recevrais la visite des hyènes et des chakals; puis enfin que, huit jours après, mes os serviraient à montrer aux voyageurs le chemin de la Mecque, ne présentait pas à mon esprit une image des plus grâcieuses. Cela me ramenait tout naturellement à penser à Paris, à ma chambre si petite, mais si chaude l'hiver et si fraîche l'été; à mes amis qui, à cette heure, continuaient leur vie parisienne au milieu du travail, du spectacle, et des bals, et que j'avais quittés, pour venir écouter, au haut d'un dromadaire, les récits fantastiques d'un Arabe. Je me demandais quelle folie m'avait poussé où j'allais et ce que j'y comptais faire, et quel était le but que j'y venais chercher; heureusement, au moment où je me faisais cette question, je levai la tête; mes yeux se portèrent sur cet océan immense, sur ces vagues de sable, sur cet horizon fauve et ardent; je regardai cette caravane, ces dromadaires au long cou, ces Arabes au costume pittoresque, toute cette nature étrange et primitive, dont on ne retrouve la peinture que dans la Bible, et qui semble sortir des mains de Dieu, et je trouvai qu'au bout du compte, tout cela valait bien la peine de quitter la boue de Paris et de traverser la mer, au risque de laisser au désert quelques ossements de plus.

Cette succession si brusque de pensées si différentes, en séparant l'esprit du corps, avait délivré celui-ci de cette préoccupation pénible qui l'avait tant tourmenté le jour du départ. J'étais à l'aise sur mon dromadaire, comme si j'y étais venu au monde; et Bechara, qui voyait mes progrès en équitation avec l'amour-propre d'un maître, m'accablait de compliments. Quant aux autres Arabes, moins loquaces que leur compagnon, ils se contentaient de fermer la main de manière à ce que le pouce dépassât les phalanges des autres doigts, et, allongeant le bras horizontalement, de me dire : Taïb! taïb! ce qui est dans la langue arabe le comble de l'éloge, et correspond à notre superlatif *très-bien*. Au reste, nos conducteurs, tout en conservant cet

air d'indifférence sous lequel ils cachent une curiosité éternelle, ne nous perdaient pas de vue ; chaque mouvement de notre corps, chaque expression de notre physionomie, chaque signe que nous nous faisions, si imperceptible et si inintelligible qu'il fût pour d'autres que pour nous, étaient l'objet de leurs observations qu'ils se communiquaient brièvement, à voix basse, par un geste, par un coup d'œil ; c'est un exercice dans lequel ils déploient une merveilleuse adresse ; l'homme vu, son signalement est pris; le signalement pris, il ne sort plus de la mémoire ; et l'on assure que l'Arabe, rentré dans sa tribu, lui fait une peinture si fidèle du voyageur qu'il a conduit ou même rencontré, que, longtemps après, les auditeurs, s'ils le rencontrent par hasard, le reconnaissent sans l'avoir jamais vu.

Nous continuâmes notre route, Bechara chantant, et moi rêvant, lorsque, dans un de ces moments où le soleil, qui commençait à se cacher derrière le Mokkatan, me permettait de lever la tête, j'aperçus un point noir à l'horizon : c'est l'arbre du désert, c'est la borne qui mesure en deux parties égales la route du Caire à Suez.

C'est un sycomore, isolé comme un îlot au milieu de la mer, et auquel l'œil cherche vainement un compagnon. Qui l'a planté là, juste à cette distance des deux villes, comme pour indiquer à la caravane qu'il est temps de faire halte? nul ne le sait. Nos Arabes, leurs pères, leurs aïeux et les ancêtres de leurs aïeux, l'avaient toujours vu à cette place, et c'était, disaient-ils, Mahomet qui, s'étant reposé là sans ombre, y avait jeté une graine en lui ordonnant de devenir un arbre. Ce sycomore couvre un petit monument mal construit, mal conservé : c'est un tombeau qui renferme les os d'un digne musulman dont nos Arabes se rappelaient la sainteté, mais dont ils avaient oublié le nom.

A peine notre guide l'eut-il aperçu, qu'il mit son dromadaire au galop, et que les nôtres le suivirent avec une rapidité à faire honte au meilleur cheval de course. Au reste, cette allure, plus douce que le trot, m'allait infiniment mieux; aussi pressai-je si bien mon haghin, qui était jeune et vigoureux, que j'arrivai le second à l'arbre désiré. Aussitôt, sans attendre que mon dromadaire s'agenouillât, je me pendis par le bras gauche au pommeau de la selle, et je me laissai tomber sur le sable.

La demi-fraîcheur que nous offrait cette ombre fut pour nous

une jouissance qu'on ne peut concevoir que lorsqu'on l'a éprouvée. Aussi, pour rendre notre bonheur complet, voulûmes-nous boire une peu d'eau ; car, à la halte de midi, nous avions vidé nos gargoulettes, et nos langues étaient littéralement collées à notre palais. On détacha une outre et on me l'apporta ; je sentis, à travers la peau, que l'eau était à la même température que l'air ; je n'en portai pas moins l'ouverture à ma bouche, et j'aspirai une longue gorgée ; mais, si rapidement qu'elle fut entrée, je la rejetai plus rapidement encore : je n'avais de ma vie, avalé rien de pareil. En un jour l'eau était devenue rance, corrompue, fétide. A la grimace atroce que je fis, Bechara vint à moi ; je lui passai l'outre sans rien dire, tant j'étais occupé à expectorer jusqu'à la dernière goutte de cet abominable liquide. C'était un connaisseur en eau, un dégustateur expérimenté ; il flairait un puits ou une citerne avant ses chameaux ; aussi, chacun, se défiant de mon goût blasé, attendit-il en silence le jugement qu'il allait porter. Il commença par flairer l'outre, fit un mouvement de tête du haut en bas et en avançant la lèvre inférieure, qui signifiait qu'il y avait bien quelque chose à dire : enfin il prit une gorgée qu'il roula de ses dents à son palais, puis il la cracha, en me donnant raison pleine et entière : le mouvement, la chaleur et les outres neuves étaient les trois causes combinées de cette corruption. Du moment où notre sort fut fixé, nous eûmes dix fois plus soif ; Bechara nous répondit à cela que le lendemain au soir, nous trouverions d'excellente eau à Suez : c'était à devenir enragé.

Ce n'était pas le tout : nous croyions être arrivés à notre campement ; mais Toualeb en avait décidé autrement. Après un repos d'une demi-heure, il fallut remonter sur nos chameaux, qui nous prouvèrent, en se relevant aussitôt qu'ils nous sentirent en selle, que, moins naïfs que nous, ils n'avaient jamais pris cette halte au sérieux. Quant à nos Arabes, ils ne buvaient ni ne mangeaient ; cela était incompréhensible.

Au bout de deux heures de marche, pendant lesquelles, au grand trot de nos chameaux, nous dûmes faire à peu près quatre lieues de France, Toualeb fit entendre un gloussement qui était, à ce qu'il paraît, le signal convenu entre lui et ses dromadaires, car ceux-ci s'arrêtèrent et s'agenouillèrent aussitôt. Nous descendîmes très-fatigués de cette longue route, et très-maussades de

n'avoir pas d'eau à boire après l'avoir faite. Quant à nos Arabes, ils paraissaient partager notre mauvaise humeur; ils étaient silencieux et pensifs : Bechara seul avait conservé un peu de sa gaieté.

Néanmoins, au bout d'un instant, la tente fut déployée, les piquets plantés, et nos tapis étendus. Si fatigué que je fusse, j'exposai sur le sable chaud, au dernier rayon du soleil couchant, mon papier à dessiner, qui s'était complétement mouillé dans ma ceinture, et je revins me coucher, en priant Dieu de renouveler pour nous le miracle d'Agar, quelques indignes que nous en fussions.

Cependant je voyais Abdallah, qui avait relevé ses larges manches, et qui, avec l'importance d'un cuisinier, préparait notre repas; il consistait dans le pain et le ragoût que vous savez, le tout délayé et assaisonné avec l'eau de nos outres. Nos Arabes lui rendaient tous les petits services possibles, lui fendant, avec leurs poignards, son bois menu comme des allumettes, l'aidant de leur souffle pour allumer son feu, lui triant son riz, et lui versant ses galettes sur la braise rougie. A côté d'eux, Mohammed et Bechara s'occupaient de désinfecter l'eau, en la transvasant de haut, afin que l'air la purifiât. Je me rappelai alors que le charbon rougi était un épuratif, et j'offris mon aide à nos chimistes, qui, me voyant disposé à employer un procédé inconnu, n'y mirent aucun amour-propre, et me laissèrent faire. Une partie du brasier d'Abdallah y passa; puis nous fîmes filtrer l'eau à travers un linge, et Bechara, notre dégustasteur en titre, renouvela l'épreuve. Cette fois la réponse fut réconfortante : l'eau était potable. Cette nouvelle tira Mayer de son tapis, où il était décidé à essayer de dormir sans souper, de peur que le souper n'augmentât sa soif. On avait éclairé la tente; Abdallah nous apporta le riz dans une sébille de bois; nous nous assîmes en cercle, accroupis comme des tailleurs, et nous essayâmes de manger quelques cuillerées de son pilau et de goûter de son pain; mais nous n'étions pas encore à la hauteur de la cuisine d'Abdallah, de sorte que nous lui dîmes d'emporter bien vite son pilau et ses galettes, et de nous donner des dattes et du café. En ce moment, Mohammed s'approcha de nous d'un air paterne, qui indiquait qu'il avait quelque chose à demander. Je vis son intention, et je me retournai de son côté, après avoir essayé

d'avaler, sans y goûter, un demi-verre de notre eau filtrée.

— Eh bien! Mohammed, lui dis-je, qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit Mohammed, que les Arabes sont tristes.

— Et pourquoi sont-ils tristes?

— Parce qu'ils ont faim, dit Mohammed.

— Eh? par Dieu, s'ils ont faim, qu'ils mangent.

— Ils ne demandent pas mieux; mais ils n'ont rien à manger.

— Comment! ils n'ont rien; est-ce qu'ils n'ont pas pris de provisions? c'était dans notre marché.

— Oui; mais ils ont pensé que, comme il n'y avait que deux jours de marche du Caire à Suez, ils pourraient à la rigueur, en se serrant le ventre, faire la route sans manger.

— Et ils ne peuvent pas, hein?

— Si ils peuvent; mais ils sont tristes.

— Je crois bien, qu'ils doivent l'être. Comment, ils n'ont rien pris depuis hier?

— Oh! ils ont mangé deux ou trois fèves avec leurs chameaux.

— Eh bien! dis à Abdallah de leur faire à souper bien vite.

— C'est inutile. Si vous voulez leur donner le reste de votre riz et de vos galettes, ils en auront assez.

— Comment; le reste de trois pour eux quinze?

— Oh! dit Mohammed, s'ils avaient déjeuné à leur heure, ils en feraient trois repas.

M. Taylor ne put s'empêcher de leur dire en souriant :

— Prenez et mangez, mes amis, et que Jésus fasse pour vous le miracle de la multiplication des pains.

Mohammed se retourna vers le cercle, qui avait l'air de ne pas écouter ce que nous disions, et fit signe que la demande était accordée. A l'instant la gaieté revint sur tous les visages, et chacun se prépara à prendre sa part du splendide festin que notre munificence leur abandonnait.

Deux cercles se formèrent. Le premier se composait de Toualeb, de Bechara, d'Araballah, de Mohammed et d'Abdallah, qui tous avaient une position : Toualeb, comme chef; Bechara, comme conteur; Araballah, comme guerrier; Mohammed, comme interprète, et Abdallah, comme cuisinier. Le second cercle était formé par les douze autres Arabes, qui, occupant

un degré moins élevé dans l'échelle sociale, devaient manger les derniers et allonger la main entre les camarades du premier rang. L'exercice se fit avec une précision admirable : Mohammed donna le signal, en prenant, du bout de ses cinq doigts, une pincée de riz qu'il porta à sa bouche; Toualeb suivit son exemple, tout le premier rang imita son chef; puis vint le tour du second rang, qui, avec une adresse admirable, pêcha sa ration et la porta à sa bouche sans laisser tomber un seul grain de riz. Cette évolution continua avec la même conscience et la même précision jusqu'à ce que la sébille fût vide, ce qui n'entraîna pas un long retard. Alors Béchara se leva au nom de la société, pour nous remercier, et nous demanda nos noms, afin que lui et ses camarades les conservassent dans leur cœur en mémoire de notre générosité : nous les lui dîmes, en y ajoutant deux dattes par homme, afin que non-seulement ils gardassent nos noms dans leurs cœurs, mais encore les transmissent à leurs descendants.

Cependant nos Arabes avaient pris un engagement où il entrait plus de bonne volonté que de prévoyance. Nos trois noms, avec leurs consonnances différentes et leur agglomération de consonnes, allaient mal à des gosiers orientaux; aussi, malgré leurs essais réitérés, ils les écorchèrent de telle façon, que, prononcés à leur manière, non-seulement ils couraient risque de ne pas être transmis à la postérité ismaélite, mais de n'être pas même reconnus de nos meilleurs amis. Ce travail philologique était d'ailleurs trop rude pour ces enfants de la nature, qui supportent comme des martyrs la fatigue du corps, mais qui répugnent comme des lazzaroni au moindre travail de l'esprit. Il en résulta qu'au bout de dix minutes d'efforts, Bechara se leva, et s'approchant de nouveau de nous, nous demanda, au nom de ses camarades, qui ne pouvaient pas prononcer nos noms nazaréens, de nous baptiser, en échange, de noms arabes, nous priant de conserver ces noms pendant tout le voyage, afin qu'ils pussent nous appeler, et nous, leur répondre : comme nous n'y voyions aucun inconvénient, nous leur accordâmes leur demande de grand cœur. En conséquence, la substitution fut faite à l'instant même. M. Taylor fut à cause de sa position et de son âge un peu plus avancé que le nôtre, appelé *Ibrahim-Bey*, c'est-à-dire Abraham le chef; Mayer, dont le physique

avait quelque rapport, par la maigreur du corps, la couleur de la peau et les traits du visage, avec un Arabe de notre escorte, fut salué du nom d'*Hassan*, et moi, vu mes dispositions précoces à parler l'arabe, mon assurance à monter le dromadaire, et mon éternelle préoccupation de prendre des notes ou de faire des croquis, je fus gratifié de celui d'*Ismaël*, auquel ils ajoutèrent, pour comble d'honneur, le mot *Effendi*, c'est-à-dire le savant.

Ce point convenu, à la grande satisfaction de tout le monde, Bechara croisa les mains sur sa poitrine, en nous souhaitant une bonne nuit et en priant Mahomet de nous préserver de la visite de Salem.

Comme j'étais à l'affût de tout ce qui pouvait ajouter au caractère pittoresque de notre voyage, je demandai à Mohammed ce que c'était que ce Salem. — Il me répondit que c'était un voleur arabe, connu dans la contrée par son courage et son adresse, et qui, dans le lieu même où nous faisions halte, avait accompli un de ses tours les plus merveilleux. Il n'en fallait pas davantage pour exciter notre curiosité ; quoique fatigués, nous n'avions pas encore une telle envie de dormir que nous ne pussions écouter les contes de Bechara : nous allâmes donc prendre place au cercle de nos Arabes ; nous fîmes une distribution de tabac, on alluma les chibouques, et avec l'aide de Mohammed, Bechara commença sa narration, moitié arabe, moitié française, et qui eût été inintelligible dans les deux langues, si ses gestes n'eussent pas complété la parole pour ses compagnons, et si notre interprète n'eût pas expliqué les passages obscurs pour nous.

Or, Salem était un Arabe, simple fils d'une tribu nomade, qui dans son enfance avait manifesté les dispositions les plus heureuses pour le vol ; ce goût avait été encouragé par ses parents, qui avaient compris tout de suite de quel avantage une pareille vocation bien dirigée pourrait être pour son avenir. Aussi le jeune Salem, tout en respectant les propriétés de sa tribu et des alliés de sa tribu, avait, tout jeune encore, exercé ses facultés naissantes sur les tribus avec lesquelles la sienne était en guerre ; souple comme le serpent, agile comme la panthère, léger comme la gazelle, il se glissait sous une tente sans faire trembler la toile ni crier le sable, il franchissait d'un bond un torrent de

quinze pieds de largeur, il devançait à la course le trot d'un dromadaire.

A mesure qu'il grandit, ses dispositions se développèrent; seulement, au lieu de s'attaquer nuitamment à quelque tente isolée, ou à quelque voyageur imprudent, il réunit les jeunes gens de sa tribu, qui, habitués depuis longtemps à lui obéir, n'hésitèrent pas à le reconnaître pour chef, et avec ce renfort de puissance matérielle, il tenta des expéditions plus importantes. C'est alors que ses ruses se développèrent avec ses forces, et qu'il commença d'opérer sur une grande échelle, sans renoncer cependant de temps en temps à ces coups de main isolés et aventureux qui lui avaient valu sa réputation : tantôt il faisait répandre le faux bruit du passage d'une caravane richement chargée, et alors les guerriers des tribus voisines se mettaient en campagne pour se placer sur son passage; lui, pendant ce temps, fondait sur les tentes, où ne restaient plus que les vieillards et les enfants, et il enlevait alors les bestiaux et les provisions; un autre jour, et c'était lorsque quelque caravane partait véritablement de Suez pour le Caire et du Caire pour Suez, il envoyait un Arabe raconter aux tribus qui la guettaient, que leurs campements étaient attaqués, et alors les guerriers revenaient à toute bride vers leurs tentes, tandis que lui, maître et roi du désert, pillait la caravane à son aise et rançonnait les marchands et les pélerins selon son loisir. Enfin ces vols si hardis et si fréquents parvinrent aux oreilles du bey de Suez. Suez est l'entrepôt de l'Inde, la porte de l'Arabie. Déjà ruinée à moitié par la découverte du passage de Bonne-Epérance, ce n'est plus qu'à des intervalles éloignés que des caravanes viennent lui apporter leurs marchandises; le bey de Suez s'inquiéta donc sérieusement des déprédations de Salem, qui devaient contribuer encore à écarter les caravanes de sa ville, et il donna des ordres sévères pour que le brigand fût pris. Un an se passa en vaines recherches, non point que Salem se cachât : tous les jours, au contraire, on apprenait quelque nouveau méfait de sa façon; mais il glissait entre les mains de ceux qui le poursuivaient, avec une dextérité et une hardiesse qui portèrent la colère du bey à un tel degré, qu'il résolut de se mettre lui-même en quête du brigand, et qu'il jura de ne pas rentrer à Suez sans ramener Salem captif.

En conséquence le bey vint camper sur la route de Suez au

Caire, à l'endroit où nous avions fait halte, et sa tente fut déployée sur l'emplacement même où s'élevait la nôtre; puis sa tente dressée, entouré de ses troupes les plus sûres, gardé par sa sentinelle la plus vigilante, son meilleur coursier tout sellé, il détache son sabre, quitte son machailah d'honneur, s'étend sur son tapis, cache sa bourse sous sa tête, fait sa prière à Mahomet, et s'endort, plein de confiance dans Allah et dans son prophète.

Le lendemain, au point du jour, le bey se réveille; la nuit avait été tranquille. Aucune alerte n'avait troublé le camp; chaque homme était à son poste, chaque chose était à sa place, excepté son sabre, son machallah et sa bourse, qui avaient disparu.

Le bey frappa deux fois dans ses mains, et son esclave de confiance entra; mais aussitôt il recula d'étonnement à l'aspect de son maître : il l'avait vu sortir à cheval une heure avant le jour, et ne l'avait pas vu rentrer.

Cela donna une nouvelle crainte au bey, c'est que son cheval ne fût allé rejoindre son sabre, son machallah et sa bourse; l'esclave courut au campement des chevaux, et demanda des nouvelles du coursier favori du bey. Le palefrenier lui répondit que le bey, ayant frappé trois fois des mains, ce qui était le signal convenu, il lui avait amené sa monture; qu'alors il était monté dessus, s'était enfoncé dans le désert, et n'avait pas reparu.

Le bey eut un instant l'envie de faire couper la tête à la sentinelle, à l'esclave et au palefrenier; mais il réfléchit que cela ne lui rendrait ni son sabre, ni son machallah, ni sa bourse, ni son cheval, et que, d'ailleurs, puisqu'il s'était laissé tromper, sa sentinelle, son esclave et son palefrenier, qui étaient d'une nature inférieure à la sienne, avaient bien pu, et à plus forte raison, être trompés aussi.

Il réfléchit trois jours et trois nuits à la manière dont le vol avait pu être commis; puis, voyant qu'il y perdait son temps, il résolut de s'adresser au voleur lui-même, ce qui était le plus sûr moyen d'avoir des renseignements officiels, et fit publier dans les tribus environnantes, que si Salem voulait lui faire dire ou venir lui raconter les circonstances d'un vol dont la hardiesse le dénonçait, non-seulement il ne lui serait fait aucun mal, mais encore qu'il lui serait donné pour ses frais de voyage une

somme de mille piastres (300 fr. à peu près de notre monnaie); il engageait sa parole de musulman, et en Orient la parole est sacrée, que, ces informations données, Salem serait libre de se retirer où bon lui semblerait.

Il ne se fit pas attendre. Le soir même un Arabe de vingt-cinq ou vingt-six ans, petit de taille, grêle de corps, aux yeux vifs et à l'air hardi, vêtu d'une simple chemise de toile bleue, se présenta à la tente du bey, et annonça qu'il était prêt à donner à sa seigneurie les renseignements qu'elle paraissait désirer. Le bey le reçut comme il s'y était engagé, en homme qui n'a qu'une parole, et lui renouvela la promesse des mille piastres, s'il était reconnu qu'il disait toute la vérité; Salem répondit que ce n'était pas un vil intérêt qui l'amenait, mais bien le désir de répondre à la politesse d'un aussi grand chef; qu'il désirait seulement, pour que les détails fussent plus précis, que toute chose fût remise en son état, et qu'on ordonnât à la sentinelle de le laisser passer et au palefrenier de lui obéir comme ils avaient fait la nuit du vol. Le bey trouva la demande parfaitement juste; en conséquence, il suspendit au autre sabre au mât qui soutenait la tente, jeta un autre machallah sur le divan, plaça une autre bourse sous son tapis, ordonna de seller un autre cheval, et se coucha comme il avait fait la nuit où Salem lui avait rendu sa première visite; seulement il ouvrit ses yeux de toute leur grandeur, afin de ne rien perdre de ce qui allait se passer. Chacun se plaça à son poste, et la seconde représentation commença en présence de toute l'armée.

Salem s'éloigna à cinquante pas de la tente à peu près; puis, arrivé là, il ôta sa chemise et la corde qui l'attachait, afin d'être plus libre de ses mouvements, et les cacha dans le sable : alors, se couchant à plat ventre il se mit à ramper à la manière du serpent et de façon à ce que son corps, de la couleur du sol, fût à moitié enseveli et caché dans le sable. De temps en temps, pour rendre la vérité plus complète, il relevait la tête comme inquiet d'être vu ou entendu, puis, après s'être assuré, d'un regard rapide, que tout était tranquille, il reprenait sa marche lente, mais silencieuse et sûre. Arrivé près de la tente, il passa sa tête sous la toile, et le pacha, qui ne l'avait pas même vu remuer, aperçut tout à coup deux yeux fixes et brillants comme ceux du lynx, qui se fixaient sur lui. Son premier mouvement

fut la crainte, car il ne s'attendait pas à cette apparition ; mais pensant aussitôt que tout cela n'était qu'un jeu, il continua de se tenir immobile comme s'il dormait. Au bout d'un instant d'inspection muette, la tête disparut, et quelques minutes de calme et de silence régnèrent, pendant lesquelles on n'entendit d'autre bruit que celui du sable qui criait sous les pieds de la sentinelle. Tout à coup, un corps opaque intercepta la lumière qui venait du haut de la tente, ouverte circulairement à l'entour du mât qui la soutenait pour donner passage à la fraîcheur de la nuit ; un homme se laissa glisser comme une ombre le long de ce mât, et se trouva debout à la tête du lit du bey; cet homme se posa sur un genou, et tandis qu'appuyé sur sa main gauche, il écoutait la respiration du prétendu dormeur, un poignard court et recourbé brillait dans sa main droite. Le bey sentit une sueur froide lui monter au front, car sa vie était aux mains de celui dont il avait offert de payer la tête 1000 sequins d'or. Cependant il continua de jouer bravement son rôle dans cette étrange comédie, et pas un souffle précipité, pas un battement du cœur plus rapide ne décela sa crainte. Pendant cet instant d'immobilité apparente, le bey crut sentir une main se glisser sous son chevet; mais tout éveillé qu'il était, le mouvement lui parut si insensible, qu'il ne l'eût pas même remarqué. s'il ne se fût tenu sur ses gardes. Bientôt Salem se releva d'une manière insensible, sans perdre des yeux le dormeur ; seulement sa main gauche, vide lorsqu'il s'était penché, se relevait pleine : il tenait la bourse.

Alors il mit le poignard et la bourse entre ses dents, marcha à reculons vers le divan, et les yeux toujours fixés sur le bey, prit le machallah, le revêtit lentement, étendit le bras, décrocha le sabre, le pendit à sa ceinture, roula autour de sa tête et de sa taille les deux cachemires qui servaient au bey de turban et de ceinture, sortit hardiment de la tente, passa devant la sentinelle, qui s'inclina avec respect, et frappa trois fois dans ses mains pour qu'on lui amenât son cheval; le palefrenier prévenu obéit à cet ordre, qui était, comme nous l'avons dit, le signal habituel du bey. Salem s'élança légèrement sur le coursier, et revenant vers la porte de la tente où le bey, debout et à demi-nu, le regardait accomplir la répétition de son aventureuse entreprise : — Bey de Suez, lui dit-il, voilà comme j'ai

fait, il y a quatre jours, pour te prendre ton sabre, ton machallah, tes cachemires, ta bourse et ton cheval. Maintenant je te tiens quitte des mille piastres que tu m'as promises; car le sabre, le machallah, les cachemires, la bourse et le cheval que je t'emporte aujourd'hui, en valent à peu près 50,000.

A ces mots il mit le cheval du bey au galop, et disparut comme une ombre dans l'obscurité de la nuit et les profondeurs du désert.

Le bey lui fit offrir une place de kachef dans sa garde, mais Salem répondit, qu'il aimait mieux être roi dans le désert que d'être esclave à Suez.

Voilà, continua Bechara, ce qui s'est passé entre le bey de Suez et Salem le voleur. Prenez garde à vos sabres, à vos machallahs, à vos cachemires et à vos bourses, car nous sommes à l'endroit même où est arrivée l'histoire que je vous ai racontée.

Puis il nous souhaita une bonne nuit, et se retira, escorté des rires joyeux de ses camarades, toujours enchantés qu'un Turc ait été trompé par un Arabe.

La nuit fut parfaitement tranquille, et le lendemain nous retrouvâmes chaque chose à sa place. Salem exerçait sa profession, pour le moment, dans une autre localité.

Nous étions en route avant le soleil. Ses premiers rayons nous montrèrent des troupeaux de gazelles, qui fuyaient, épouvantées à notre approche. Rien de plus étrange que le contraste de ce gracieux animal avec les lieux qu'il habite; on dirait qu'il est né pour les jardins fleuris et pour les pelouses veloutées. C'est une anomalie vivante avec la rudesse et la gravité de la nature de ces régions. J'eus la curiosité de m'écarter un instant de la route pour voir la trace qu'elles avaient laissée dans le désert. A peine si leurs pieds légers étaient imprimés sur le sable, et l'on eût dit qu'elles couraient à la surface du sol, emportées par le vent, qui nous arrivait de temps en temps du midi par chaudes et impétueuses bouffées.

J'allais reprendre ma route sur les ossements. Au lever du jour, nous la vîmes resplendir sur le sable jaune comme une ligne d'argent. Le soleil, en s'élevant, était déjà plus chaud et plus insupportable qu'il ne l'avait jamais été. Les Arabes nous

invitèrent à ne laisser aucune partie du corps exposée à son dévorant contact. Cependant, malgré leurs avis et nos précautions, comme il était impossible de se garantir des rayons obliques du matin ou du soir, nous reçûmes quelques coups de soleil qui nous firent immédiatement l'effet de moxa; l'épiderme calciné se soulevait en cloche et tombait aussitôt.

Au bout de trois heures de marche, un point blanc apparut à l'horizon. Bientôt, en approchant, nous reconnûmes une tour carrée, aux environs de laquelle on eût cru voir se dérouler un immense serpent, dont l'œil avait peine à suivre les replis. Cette tour, c'était la maison d'un cheik, située à trois lieues de Suez. C'est à cette maison que s'arrête momentanément la caravane de la Mecque, afin de se séparer des voyageurs qui vont simplement à Suez. Les pélerins continuent leur route vers l'orient, les voyageurs inclinent au sud, et rencontrent bientôt le premier bras de la mer Rouge, tandis que les autres ont encore dix ou douze jours de marche avant de découvrir le second, dont ils côtoient la rive orientale jusqu'à la ville sainte. Quant aux replis du serpent enroulés autour de cette maison, c'étaient les innombrables âniers qui venaient y prendre de l'eau pour les besoins de la ville; assise sur les bords de la mer Rouge, elle n'a que des puits et des fontaines amères. A peine eûmes-nous ce renseignement, que l'espoir de l'eau fraîche nous stimula. Nous mîmes nos dromadaires au galop, et en moins d'une heure nous eûmes franchi les trois ou quatre lieues qui nous séparaient de la fontaine désirée. Arrivés là, le chef du khan remplit nos outres moyennant une légère rétribution. Quant à nous, nous bûmes à même à la fontaine. L'eau était légèrement saumâtre; mais nous étions trop altérés pour nous arrêter à une semblable bagatelle.

Nous avions laissé à notre droite et de l'autre côté d'une petite chaîne de montagnes que nous avions, pendant ces deux jours, aperçue à l'horison méridional, le chemin qu'avaient pris les Israélites fugitifs, lorsque, conduits par Moïse, guidés par la colonne de feu, et emportant avec eux les os de Joseph ainsi que Joseph le leur avait recommandé en mourant, ils quittèrent Rhamesses, traversèrent le Mokkatan, et allèrent camper à Étham, à l'extrémité de la solitude. Ce fut dans cette ville que le Seigneur parla encore à Moïse et lui dit : « Dites aux enfants

d'Israël qu'ils retournent et qu'ils campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdad et la mer, en face de Beelsephon. Vous camperez vis-à-vis de ce lieu, qui est au bord de la mer. »

Les Israélites descendirent donc vers l'occident, et ils vinrent à l'endroit où nous étions, attirés probablement par les mêmes sources où nous nous désaltérions à cette heure. Ce fut de là qu'ils aperçurent l'armée de Pharaon, qui venait derrière eux, et que, saisis d'une grande crainte, ils dirent à Moïse :

» Peut-être n'y avait-il pas de sépulcres, en Égypte ; c'est pour cela que vous nous avez amenés ici, afin que nous mourions dans la solitude. Quel dessein aviez-vous quand vous nous avez fait sortir d'Égypte ?

N'était-ce pas là ce que nous vous disions, étant encore en Égypte ? Retirez-vous de nous, afin que nous servions les Égyptiens, car il valait beaucoup mieux que nous fussions leurs esclaves, que de venir mourir dans le désert. »

Moïse répondit au peuple : « Ne craignez point ; demeurez fermes, et considérez les merveilles que le Seigneur va faire aujourd'hui, car ces Égyptiens que vous voyez devant vous vont disparaître, et vous ne les verrez plus jamais. »

Le Seigneur dit alors à Moïse : « Pourquoi criez-vous vers moi ? Dites aux enfants d'Israël qu'ils marchent. »

En effet, les Hébreux se remirent en route, et se dirigèrent droit vers ce point de la mer Rouge où est aujourd'hui Suez. La marche est de trois heures à peu près, quoique nous mîmes moins de temps à faire la route ; car nos chameaux, laissant la route qui conduit à la Mecque, prirent le galop vers le midi, et, à partir de la tour du cheik, n'abandonnèrent plus cette allure jusqu'au moment où nous fûmes arrivés. A mesure que nous avancions, le ciel prenait une teinte d'argent ; à droite s'élevait la chaîne de montagnes qui borde le rivage occidental de la mer Rouge ; à gauche, le désert continuait de s'étendre, et entre les montagnes et le désert, se détachant sur l'eau de la mer, grandissaient les murailles blanches de Suez, dont quelques rares madenehs détruisaient la monotonie en s'élevant au-dessus de leurs créneaux. De l'autre côté de la ville est le port, dans lequel mouillent les barques qui viennent de Thor, et les navires aux formes bizarres qui, se hasardant jusqu'au détroit de Babel-Mandel, en reviennent, après avoir touché à Moka.

Arrivés à quelque distance du rivage, nous fîmes dresser notre tente près de Suez; puis nous courûmes au bord de la mer. C'est à cet endroit que le seigneur dit à Moïse :

» Élevez votre verge, étendez la main sur les eaux, et les divisez, afin que les enfants d'Israël marchent à sec au milieu de la mer.

« J'endurcirai le cœur des Égyptiens, afin qu'ils vous poursuivent, et je serai glorifié dans Pharaon, dans toute son armée, dans ses chariots et dans sa cavalerie.

» Alors l'ange de Dieu, qui marchait devant le camp des Israélites, alla derrière eux, et en même temps la colonne de nuit, quittant la tête du peuple,

» Se mit aussi derrière, entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël; et la nuit était ténébreuse d'une part, et de l'autre, elle éclairait les ténèbres, de sorte que les deux armées ne purent s'approcher pendant tout le temps de la nuit.

» Moïse ayant étendu la main sur la mer, le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit, et il en dessécha le fond, et l'eau fut divisée en deux.

» Les enfants d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servait comme d'un mur.

» Et les Égyptiens, marchant après eux, se mirent à les poursuivre au milieu de la mer avec toute la cavalerie de Pharaon, ses chariots et ses chevaux.

» Et lorsque les Israélites furent arrivés sur l'autre bord, le Seigneur dit à Moïse : — Étendez la main sur la mer, afin que les eaux retournent sur les Égyptiens, sur leurs chariots et leur cavalerie.

» Moïse étendit donc la main sur la mer, et dès la pointe du jour elle retourna au même lieu où elle était auparavant. Ainsi, lorsque les Égyptiens s'enfuyaient, les eaux vinrent au-devant d'eux, et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots.

» Les eaux étant retournées de la sorte, couvrirent les chariots et la cavalerie de toute l'armée de pharaon, qui était entrée dans la mer en poursuivant Israël et il n'en échappa point un seul. »

Au moment où nous arrivâmes au bord de la mer, les eaux étaient hautes. On la traverse alors, si l'on est pressé, au moyen d'un bateau. Comme rien ne nous pressait, que nous n'étions aucunement poursuivis, et que nous désirions, d'ailleurs passer la mer à la manière des Israélites, nous résolûmes d'attendre le reflux, et de faire, pendant cet intervalle, une petite visite à la ville de Suez.

Nous nous avançâmes en conséquence vers les portes, et après avoir exhibé nos *tékérifs* (1), nous nous rendîmes chez le gouverneur turc, qui voyant nos recommandations, nous reçut admirablement bien. Mais ce qui nous toucha le plus dans son accueil, ce fut la promptitude et l'affabilité avec laquelle il nous fit donner à chacun une gargoulette pleine d'eau douce et fraîche. Nous la dégustâmes à l'instant sans façon en buvant à même, et en lui exprimant, pendant que nous l'avalions notre reconnaissance par des signes de la main. Il nous invita à venir le voir à notre retour ; nous le lui promîmes avec empressement ; puis craignant de nous attarder, nous prîmes congé de lui.

En sortant de chez le gouverneur, Bechara, qui nous accompagnait, s'arrêta devant une maison, et nous la montra du doigt en répétant deux fois *Bounabardo ! Bounabardo !* Nous nous arrêtâmes, car nous savions que ce nom était celui que les Arabes donnent à Bonaparte ; et comme nous nous rappelions qu'il était venu à Suez, nous pensâmes que cette maison renfermait quelque souvenir historique. En effet, c'était dans cette maison qu'il avait logé ; nous y entrâmes, et demandâmes à parler au maître ; c'était un Grec, agent de la compagnie des Indes pour l'Angleterre, nommé Comanouli, qui, nous reconnaissant pour Français, se douta aussitôt de l'objet de notre visite et nous fit les honneurs de chez lui avec la plus grande complaisance. La chambre où a logé Bonaparte est une des plus simples de toute la maison ; un divan règne à l'entour, et les croisées s'ouvrent sur le port ; au reste, aucun souvenir matériel du général en chef de l'armée d'Égypte ne la recommande à la curiosité des visiteurs.

Ce fut le 26 décembre 1798, que Bonaparte arriva à Suez ; il employa la journée du 27 à visiter la ville et le port ; puis le 28,

(1) Passeports.

il se résolut à passer la mer Rouge pour aller aux fontaines de Moïse; à huit heures du matin, la marée s'étant retirée, il tra-traversa le lit de la mer et se trouva en Asie.

Pendant que Bonaparte était assis auprès des sources, il reçut la visite de quelques chefs arabes de Thor et des environs qui venaient le remercier de la protection qu'il accordait à leur commerce avec l'Égypte; mais bientôt il remonta à cheval pour visiter les ruines d'un grand aqueduc construit pendant la guerre des Portugais contre les Vénitiens; cette guerre eut lieu après la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance, événement qui ruinait le commerce de ces derniers. Nous trouvâmes bientôt l'aqueduc à la gauche du chemin que nous suivions; il était destiné à conduire l'eau des sources dans des citernes creusées sur le rivage de la mer, et devait servir d'aiguades aux bâtiments qui naviguent sur la mer Rouge.

Cette visite faite, Bonaparte songea à revenir à Suez; la nuit était profonde lorsqu'il revint sur le bord de la mer. L'heure de la marée arrivait, et l'on proposa de camper sur la plage et d'y passer la nuit; mais Bonaparte ne voulut rien entendre : il appela le guide à lui et lui ordonna de marcher devant. Le guide, troublé par cet ordre émané directement d'un homme que les Arabes regardaient comme un prophète, se trompa de descente, et le trajet fut allongé d'un quart d'heure à peu près. On était à peine à moitié chemin, que les premières vagues du flux vinrent mouiller les jambes des chevaux; on connaissait la rapidité avec laquelle l'eau monte; l'obscurité empêchait de mesurer l'espace qui restait à parcourir; le général Caffarelli, que sa jambe de bois empêchait de se tenir solidement à cheval, appela à son aide. Ce cri fut regardé comme un cri de détresse; le désordre se mit à l'instant même dans la petite caravane, chacun s'enfuit de son côté, lançant son cheval dans la direction où il croyait trouver la terre; Bonaparte seul continua tranquillement de suivre l'Arabe qui marchait devant lui. Cependant l'eau montait; son cheval s'effraya, et refusa de marcher en avant; la position était terrible : le moindre retard était la mort. Un guide de l'escorte, d'une taille élevée et d'une force herculéenne, sauta dans la mer, prit le général sur les épaules, et, s'attachant à la queue du cheval de l'Arabe, emporta Bonaparte comme un enfant; au bout d'un instant il avait de l'eau

jusqu'au-dessous des aisselles, et commençait à perdre pied ; la mer croissait avec une effrayante rapidité ; cinq minutes encore, et les destinées du monde changeaient par la mort d'un seul homme. Tout à coup l'Arabe jeta un cri ; il touchait le rivage ; le guide, épuisé, tomba sur ses genoux, son général sauvé, les forces lui manquaient.

La caravane rentra à Suez sans avoir perdu un seul homme, le cheval seul de Bonaparte se noya.

Vingt-deux ans après, Bonaparte avait conservé de cet événement un souvenir plus présent peut-être que de tous ses autres dangers, car voici ce qu'il écrivait à saint-Hélène :

« Profitant de la marée basse, je traversai la mer Rouge à pied sec ; au retour, je fus pris par la nuit et m'égarai au milieu de la marée montante ; je courus le plus grand danger, je faillis périr de la même manière que Pharaon, ce qui n'eût pas manqué de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

Lorsque nous nous retrouvâmes au bord de la mer, la marée venait de se retirer, et le moment était parfaitement favorable. Nous fîmes plier la tente, nous remontâmes sur nos dromadaires, et nous nous lançâmes dans la mer, à l'endroit le plus profond, il n'y avait pas plus d'un pied d'eau ; quarante minutes nous suffirent pour cette traversée, et à deux heures, nous mettions le pied sur la terre d'Asie ; nous franchîmes quelques monticules de sable, qui bordaient la mer, et nous nous retrouvâmes dans le désert.

Notre caravane, en touchant la péninsule du Sinaï, avait pris subitement un aspect militaire, qui prouvait que nous entrions dans le pays où le droit naturel remplace le droit des gens ; Araballah marchait en éclaireur à cent cinquante pas en avant de nous, et Bechara avait été placé à la même distance à l'arrière-garde, afin que ses contes et ses chansons ne pussent distraire personne. Nous avions fait une lieue à peu près ainsi, lorsqu'Araballah s'arrêta tout à coup en étendant sa lance vers le sud, et en nous montrant deux points noirs qui apparaissaient à l'horizon. Toualeb ordonna à deux Arabes de rejoindre Araballah et de se porter avec lui en avant ; cet ordre fut exécuté à l'instant et en silence, et à peine eurent-ils rejoint leurs compagnons, qu'ils partirent tous trois et disparurent bientôt der-

rière un bouquet de palmiers qui se balançait à notre gauche, comme une île de verdure. Cependant toute la caravane avait fait halte, et déjà, à tout hasard, nous préparions nos armes, lorsque Toualeb jeta un cri et partit au galop, nos haghins, emportés par l'exemple, le suivirent à toutes jambes, et nous nous avançâmes vers le bouquet de palmiers derrière lequel on apercevait les deux points noirs, qui depuis quelques instants étaient devenus des cavaliers, sans savoir si nous courions à des amis ou à des ennemis.

C'étaient probablement de amis, car Toualeb cessa de s'occuper entièrement d'eux, et, arrivé à la petite oasis vers laquelle il avait pris sa course d'une manière si rapide, il se laissa glisser à bas de son dromadaire; les nôtres s'agenouillèrent, et nous nous trouvâmes auprès de cinq charmantes fontaines ombragées par une douzaine de palmiers dont les rejetons formaient autour de leurs tiges un bosquet des plus frais et des plus gracieux. Nous étions arrivés aux sources de Moïse : ce fut là que les Israélites s'arrêtèrent et chantèrent le cantique d'action de grâces, tandis que Marie la prophétesse, sœur d'Araon, prenant un tambour à la main et suivie de toutes les femmes qui marchaient après elle avec des tambours et formaient des chœurs de musique, chantait la première en disant :

« Chantons les hymnes du Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier. »

Quant à nous, comme nous avions autre chose à faire que de chanter, nous plongeâmes immédiatement la tête et les bras dans ces sources antiques, et nous étions tout entiers encore à ce délicieux passe-temps, lorsque Araballah reparut avec ses compagnons; il était suivi de deux hommes vêtus de noir : c'étaient des religieux du mont Sinaï, Toualeb les avait reconnus de loin à leur costume, et c'était alors que, libre de toute crainte, il avait jeté son cri de joie, et nous avait emportés au galop jusqu'aux sources de Moïse.

Les deux moines descendirent de leurs dromadaires et vinrent s'asseoir près de nous; dans le désert tout est ami ou ennemi, on partage la tente, le pain et le riz, ou l'on échange des coups de lance, de carabine ou de pistolet. Les nouveaux arrivants n'avaient aucune intention hostile, de notre côté, dès

que nous sûmes qu'ils appartenaient au couvent où nous allions, leur rencontre devenait une bonne fortune : il en résulta que la connaissance fut bientôt faite ; ils nous saluèrent en arabe, nous leur répondîmes comme nous pûmes. Abdallah était déjà à la besogne. M. Taylor leur offrit de partager notre repas. ils acceptèrent ; nous nous assîmes à l'ombre des palmiers, sur un sable humecté par l'infiltration des eaux, et nous nous trouvâmes bientôt dans un état de tranquillité et de bien-être que nous n'avions pas encore éprouvé depuis notre départ du Caire.

C'était l'heure de l'épanchement ; nous en profitâmes pour demander à nos deux hôtes l'explication d'une chose qui nous paraissait des plus extraordinaires : comment deux hommes seuls, sans escorte, sans armes, sans défense, appartenant à un couvent riche, s'exposaient-ils seuls, dans le désert, à être tués, volés ou mis à rançon par les premiers Arabes venus ? Nous savions très-bien qu'aux yeux de tels hommes, ni leur âge, ni leur religion, ni leur costume, n'étaient des sauvegardes suffisantes ; nous exprimâmes donc à nos pieux convives notre admiration pour leur courage, et notre étonnement de ce qu'il n'eût pas pour eux de suites plus fâcheuses. Alors le plus vieux des deux tira de sa poitrine un sachet enrichi de broderies et pendu comme un scapulaire, l'ouvrit et nous présenta un papier qu'il contenait : c'était un firman signé Bonaparte.

Cette signature au milieu de ce désert, sur les lieux où le nom de l'homme grandissait encore par le souvenir de ses victoires, la vénération avec laquelle Toualeb se leva et s'approcha en disant : *Bounabardo! Bounabardo!* la curiosité des Arabes, qui formèrent à l'instant autour de nous un cercle aussi resserré que le respect le leur permettait, tout concourait à donner à cette scène un caractère plein d'intérêt, pour des Français surtout. Nous demandâmes alors au vieux cénobite comment ce firman se trouvait entre ses mains, et voici ce qu'il nous dit :

— Le couvent du Sinaï, isolé entre les deux bras de la mer Rouge, placé sur la pointe méridionale de la péninsule, distant de dix journées de Suez et de douze du Caire, se trouvait, par sa position, dépendre entièrement de ces deux villes, dont les gouverneurs, professant une religion opposée à celle ces

cénobites, étaient généralement peu disposés à leur prêter appui contre les déprédations des mameluks des villes et la piraterie des Arabes du désert. Obligés de tirer leur subsistance de l'Arabie, de la Grèce et de l'Égypte, le pain qu'ils mangent se récoltant à Chio, la laine dont ils tissent leurs habits venant du Péloponèse, le café qu'ils boivent mûrissant à Moka, il en résultait que, depuis la révolte des beys et la domination des mameluks, ceux-ci prélevaient un droit énorme sur les différents objets d'approvisionnement que les moines tiraient d'Alexandrie, de Djedda ou de Suez; puis, ce droit acquitté, ce n'était point tout encore : il fallait traiter avec les Arabes pour le transport, payer une escorte, ce qui n'empêchait pas que, de temps en temps, quelque tribu voisine, plus nombreuse ou plus brave, n'arrêtât la caravane, et que le couvent ne perdît, par cet accident, non-seulement ses approvisionnements, mais encore quelques-uns de ses pères, qui, une fois prisonniers, n'étaient rendus que pour une rançon ruineuse. Ainsi la vie de ces braves cénobites était devenue une lutte continuelle contre les premiers besoins de la vie. De plus les Bédouins, comme une nuée d'oiseaux de proie, tournaient incessamment autour du monastère, prêts à y entrer à la moindre imprudence des religieux, et enlevant tout ce qui s'écartait de ses murs, hommes et bestiaux. La misère des bons pères était donc à son comble, lorsqu'un jour ils apprirent, par les Arabes eux-mêmes, qu'un homme était arrivé d'Occident avec la parole d'un prophète et la puissance d'un dieu. Ils eurent l'idée d'aller à cet homme et de lui demander sa protection. En conséquence les moines se rassemblèrent, élirent deux députés, firent prix avec un chef de tribu pour les conduire et les protéger jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré celui qu'ils cherchaient, et les deux députés se mirent en voyage, emportant avec eux la dernière espérance de ceux qu'ils laissaient dans le couvent. Ils suivirent les bords de la mer Rouge pendant dix jours, puis ils arrivèrent à Suez, où ils virent flotter un pavillon inconnu. Ils demandèrent où était le sultan des Français, et on leur dit qu'il était au Caire, car, en dix-huit jours, il avait fait la conquête de l'Égypte. Ils continuèrent leur route à travers le désert, ils traversèrent le Mokkatan, et arrivèrent à la ville d'El-Talaoun. Leurs vieux ennemis, les mameluks, en avaient été chassés comme une

poussière. Mourad-Bey, battu aux Pyramides, avait fui dans la Haute-Égypte; Ibrahim, vaincu à El Arish, s'était enfoncé dans la Syrie, et le même drapeau qu'ils avaient déjà vu à Suez, flottait sur les minarets du Caire. Ils entrèrent dans la ville, qu'ils trouvèrent calme et tranquille. Ils arrivèrent sur la place d'El-Bekier; ils demandèrent à parler au sultan. On leur montra la maison qu'il habitait; ils s'y présentèrent. Un aide-de-camp les fit passer dans les jardins et les conduisit à une tente où Bonaparte se tenait habituellement, dès que les premières heures du soir permettaient de quitter les chambres intérieures, raffraîchies pendant le jour par les courants d'air et par les fontaines.

Bonaparte était assis à une table, une carte de l'Égypte était déroulée sous ses yeux. Il avait près de lui Caffarelli, Fourrier et un interprète. Les députés lui adressèrent la parole en italien, et lui exposèrent le but de leur voyage.

Bonaparte sourit; ils venaient de le flatter mieux que le plus habile courtisan ne l'aurait pu faire. Sa renommée était parvenue en Asie, et par l'Yemen allait le précéder dans l'Inde. Il ignorait encore la puissance de son nom; deux pauvres moines venaient de faire cent lieues dans le désert pour lui en donner la mesure. Il fit asseoir les envoyés, et tandis qu'on leur présentait le café il dicta à l'interprète un firman, c'était celui que les religieux nous présentaient, et qui assurait leurs voyages et le transport de leurs provisions à travers le désert et dans les villes.

Depuis ce jour, les moines avaient été respectés : un jour le Nil et la Méditerranée remportant la flotte française comme ils l'avaient apportée, les Turcs recouvrèrent leur puissance; les mameluks reprirent les villes, les Arabes gardèrent le désert; et ni les Turcs, ni les mameluks, ni les Arabes, n'osèrent violer le firman donné par leur ennemi, de sorte qu'aujourd'hui encore, les moines du Sinaï, objet de la vénération des tribus qui les entourent, peuvent parcourir le désert, seuls et sans escorte, sous la sauvegarde de cette signature magique de Bonaparte, à moitié effacée par les baisers religieux des descendants d'Ismaël, qui, quelques jours auparavant, avaient pillé la grande caravane qui revenait de la Mecque, et enlevé la fille d'un bey, pour en faire la concubine de quelque chef de tribu.

Ce soir-là, Bechara avait écouté contre son habitude, quoi-

qu'il ne comprît du récit du vieux cénobite que ce que ses gestes lui en indiquaient; mais il avait remarqué l'attention que nous lui prêtâmes tout le temps qu'il avait duré. Jugeant donc qu'à l'heure avancée où nous étions arrivés, il faudrait une histoire trop éblouissante pour effacer l'impression que ce récit avait produite, il reconnut son insuffisance, et, dissimulant la honte de sa défaite sous un grâcieux sourire d'adieu, il prit congé de nous, et s'étendit sur le sable à la porte de notre tente.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

L'ARBRE DE SCIENCE.

Vers la fin du carnaval de 1835, une longue file de voitures armoiriées pour la plupart, assiégeait l'entrée d'un des plus respectables hôtels de la rue de l'Université ; les portes de ce logis aristocratique étaient closes et les fenêtres ouvertes, quoique le bon sens eût exigé le contraire, car l'air intérieur diminuant à mesure qu'augmentait le nombre des invités, la réunion tout entière se trouvait menacée d'une suffocation imminente. Cependant, à l'exception d'une Anglaise asphyxiée dès le vestibule (la délicatesse des filles d'Albion est proverbiale) les patients de la mode, hommes et femmes, femmes surtout, supportaient avec un admirable courage cette atmosphère de roüt, qui eût fait souffrir un nègre. Les mieux avisés cherchaient à tirer de leur plaisir le parti le plus tolérable. C'est ainsi que dans un angle du premier salon à droite de la porte d'entrée, plusieurs hommes s'étaient abrités contre le flot tantôt envahissant, tantôt stationnaire, des derniers venus; fleuve superbe roulant de l'or et des diamants plus authentiques que ceux du Tage. Ce groupe était composé de quatre personnages de vingt-cinq à quarante ans, dont l'indépendance sociale se manifestait par plusieurs symptômes auxquels un observateur ne se trompe jamais ; indifférents à la magnificence déployée par le maître de la maison, ils semblaient fort résignés à ne pas pénétrer plus avant dans l'appartement, à la différence des provinciaux, qui ne sont contents d'une fête que lorsqu'ils ont fourré le nez jusqu'au fond des cabinets de toilette ; sans s'occuper de leurs voisins, ils causaient entre eux, ne prévenaient personne, en-

tendaient avec une orgueilleuse distraction les plus beaux noms de France proclamés à leurs oreilles, par le valet chargé d'annoncer, et ne tournaient la tête ni pour un duc ni pour un ambassadeur; seulement, lorsqu'une femme très-à la mode venait à faire son entrée, ils daignaient parfois la regarder, mais aussitôt quelque remarque satirique corrigeait la déférence de ce regard, afin qu'on ne pût l'attribuer à un empressement d'écolier ou à une curiosité de bourgeois.

Trois de ces lions (Ils avaient droit à ce titre) se tenaient debout en face du quatrième, qui s'était emparé d'un fauteuil dans lequel il posait, les jambes croisées l'une sur l'autre, les bras négligemment entrelacés, et la tête appuyée contre une fenêtre dont les rideaux de damas rouge lui servaient d'encadrement pittoresque. Ce dernier, le plus remarquable des quatre, était un homme d'une quarantaine d'années, qui, au premier coup d'œil, paraissait un peu plus jeune et au second un peu plus vieux, comme cela arrive souvent aux gens du monde; il était grand, fort beau de visage, et si bien pris dans sa taille, qu'en l'étudiant, un tailleur eût soupçonné l'existence d'un corset destiné à contenir un embonpoint naissant dans les limites de l'élégance. Mis avec une simplicité recherchée, seul luxe que comporte le costume moderne, il avait à la fois l'air noble, riche et spirituel, trois qualités rarement unies. Dans la rue, le peuple lui pardonnait ses gants jaunes en faveur de sa bonne mine; dans un salon, les femmes le trouvaient distingué. Tel était enfin le prestige de son heureuse physionomie, qu'on était tenté d'attribuer au foyer d'une âme supérieure le rayonnement intelligent de son regard, et peut-être à sa vue Diogène eût éteint sa lanterne en pensant qu'il avait rencontré un homme.

En ce moment, ce favori de la nature servait de thème à la conversation. Il accueillait les propos railleurs de ses amis avec l'indulgent sourire d'un homme assez sûr de sa dignité pour permettre la moquerie et persuadé que pour réprimer toute familiarité déplacée, il n'a qu'à dire, à l'imitation de Louis XV : Silence, messieurs; voici le roi!

— Puisque nous sommes sur le chapitre de Choisy, dit un des interlocuteurs, je vais vous apprendre la chose la plus étonnante, la plus inouie, la plus extraordinaire, la plus incroyable...

— Nous avons tous lu les lettres de Mme de Sévigné, interrompit le Roi-Lion; ainsi donc, au fait.

Voici le fait, reprit le jeune homme, qui, pour suivre une métaphore admise alors dans l'idiome fashionable, n'avait droit, en raison de son âge, qu'au titre de lionceau, — ce matin, en passant devant Tortoni, j'ai aperçu..... d'horreur encore j'en ai l'âme saisie! j'ai aperçu Rébecca, la jument favorite de notre ami Choisy, Rébecca, fille de Raimbowet d'Alésia, montée, devinez par qui? je vous le donne en mille.

— Vous vous êtes trompé, Marcenay, répondit un assez joli garçon qui, par une fantaisie rare aujourd'hui, portait à sa boutonnière le ruban noir de l'ordre de Malte; Choisy a pour principe de ne prêter ses chevaux à personne.

— Montée, reprit le jeune homme, par un bipède à moi inconnu qui doit descendre de Goliath en droite ligne, une espèce de tambour-major, dont les pieds fraternisaient avec les sabots de Rébecca tandis que sa tête menaçait les lanternes du boulevart. La latitude à l'avenant de la longitude! Si bien qu'en les voyant passer, le peuple refaisait sans s'en douter la fable de La Fontaine, et disait d'une voix unanime : Pauvre bête! De fait, si le ciel eût été juste, c'était au cavalier de porter le cheval.

— Cela est-il vrai, Choisy? dit un petit homme blond et mince qui n'avait pas encore parlé; tu m'as refusé Rébecca pour aller à Chantilly, et si l'on en croit Marcenay, tu la laisses éreinter par un éléphant.

— Éreinter est le mot juste, sinon le mot élégant, répondit en souriant le vicomte de Choisy; Rébecca est rentrée à l'écurie dans un état si piteux, que de désespoir Pistol s'est allé griser. En ce moment la jument est sur la litière et le jockey ivre-mort.

— Comment appelez-vous le Patagon qui vous a joué un pareil tour? demanda le jeune Marcenay.

— M. de Beaupré. C'est un de mes voisins de campagne dans le Nivernais. Depuis six semaines qu'il est à Paris, voilà le troisième cheval qu'il m'arrange ainsi. Orson boite et Wallace est couronné des deux jambes.

— Beaupré! reprit le petit homme blond; ce nom me rappelle une autre histoire. Lundi dernier, Randeuil, du Bellay, quelques autres et moi, fûmes chasser dans les bois de Choisy. Au

bout de quatre heures, nous n'avions pas aperçu l'ombre d'un lièvre ou d'un lapin. Nous nous plaignîmes de cette disette inaccoutumée. — Il ne faut pas que cela vous étonne, nous dit le garde pour nous consoler; depuis que M. le vicomte a donné une permission à un gros M. de Beaupré qui chasse presque tous les jours, il n'y a plus moyen de tirer un coup de fusil. Chaque fois qu'il vient, il remplit son cabriolet de gibier; car il tue tout et emporte tout. — Ce Nemrod ne serait-il point le Goliath dont parle Marcenay ?

— Lui-même, répondit le vicomte.

— Et tu lui permets de dépeupler tes bois, toi qui, la semaine dernière, as refusé au duc de Boisbriant l'autorisation d'y chasser; ce dont, entre nous, il se plaint amèrement.

— Qu'il se plaigne. Quant à M. Beaupré, il est très-vrai que je lui ai donné droit de vie et de mort sur mes lapins.

— Et sur tes chevaux aussi, à ce qu'il paraît, observa le chevalier de Malte. Une pareille conduite doit avoir un motif. Si tu avais des dettes, je penserais que cet homme est un créancier dont tu veux attendrir le cœur.

— Si tu étais un ambiteux, ajouta le blond aux formes grêles, je croirais que tu fais la cour à quelque fabricant d'élections.

— Et moi, dit à son tour le plus jeune, je parie que le bourreau de Rébecca, d'Orson et de Wallace, est tout simplement un mari; auquel cas je donne à Choisy mon absolution.

— Pas mal, Marcenay, répondit le vicomte. Vous seriez plus près de la vérité que ces messieurs, si par malheur M. de Beaupré n'était pas veuf depuis quinze ans.

— Assez sur le Beaupré, dit le chevalier de Malte; j'ai un autre grief contre Choisy, et je vous en fais juges. Hier, l'histoire n'est pas vieille, il m'invite à dîner.

— Jusqu'ici le tort est pardonnable, observa Marcenay.

— Oui, parbleu, si nous n'avions été que deux, ou bien si nous avions été quatre. Mais savez-vous qui j'ai trouvé pour troisième et dernier convive? un séminariste tout frais émoulu de Saint-Sulpice, tenant les yeux baissés sur son assiette, rougissant à chaque propos, et en l'honneur de qui, c'était hier vendredi, nous avons fait maigre comme trois pères de l'Église; maigre impitoyablement, depuis le turbot jusqu'aux épinards.

— Tu as trouvé mon dîner mauvais? demanda Choisy.

— C'est le jésuite que j'ai trouvé mauvais. Je ne savais ce qu'il marronnait en se mettant à table, je suis sûr maintenant que c'était son *Benedicite.*

— Je te ferai observer, d'abord, reprit le vicomte, que de jésuite à chevalier de Malte, il ne devrait y avoir que la main; ensuite, M. de Luscourt n'est pas plus séminariste que toi. C'est un jeune homme bien né, qui a reçu, grâce à sa mère, une éducation aussi religieuse que la nôtre l'est peu. Il n'y a pas là de quoi rire à ses dépens. D'ailleurs les plaisanteries voltairiennes sont devenues de bien mauvais goût.

— Ma foi, mon cher, dit Marcenay, vous parlez d'une manière si édifiante, que je ne désespère pas de vous voir un de ces jours endosser la robe noire et nous donner le second tome de frère Ange de Joïeuse.

— En attendant le froc, Choisy apprend le boston, interrompit le petit homme maigre; à la dernière soirée de Mme de Candeille, on l'a vu servant de partner, le plus gravement du monde, à une vieille dame inconnue, mais baptisée généralement du nom de comtesse d'Escarbagnas, en raison de la toilette la plus ébouriffante qui ait jamais pu faire les délices de Brives-la-Gaillarde ou de Castelnaudary.

Les quatre amis se mirent à rire, Choisy comme les autres.

— Maintenant, dit-il quand cette hilarité fut calmée, je vais réunir en faisceau tous les traits plus ou moins piquants que vous venez de me lancer. Sachez donc que la comtesse d'Escarbagnas, dont vous parle Bertier, se nomme en réalité la marquise de Gardagne, qu'elle est la mère du vertueux M. de Luscourt, avec qui Villaret a dîné hier chez moi, et qu'enfin ce même Luscourt est le gendre de M. de Beaupré, la bête noire de mes palefreniers et de mes gardes-chasse; vous êtes trois garçons d'esprit, devinez.

— Quoi? demanda M. de Bertier.

Le vicomte haussa les épaules, et interrogea la figure des deux autres.

— Je devine que tu as organisé un complot de séduction contre toute cette famille antédiluvienne, dit le chevalier de Malte; mais dans quel but? J'avoue que je ne comprends pas mieux que Bertier.

— Et vous, Marcenay? demanda le prince de la mode en se tournant vers l'aspirant lion.

A cet appel fait à sa perspicacité, le jeune homme réfléchit un instant.

— N'y a-t-il pas, dans cette famille, une quatrième personne dont il n'a pas encore été question? dit-il ensuite avec un sourire intelligent.

— Marcenay, vous ferez votre chemin, répondit Choisy, qui sourit à son tour; vos aînés, que voici, devraient rougir en vous écoutant. Oui, mes chers, il existe une quatrième personne nullement antédiluvienne, je vous le jure.

En ce moment, la voix du domestique, placé à la porte, domina le murmure confus de l'assemblée et deux noms retentirent l'un après l'autre.

— Mme la marquise de Gardagne.

— Mme la comtesse de Luscourt.

Un même mouvement de curiosité fit retourner les amis du vicomte; lui-même se leva, et tous quatre restèrent les yeux fixés sur la porte du salon.

La première personne qui se présenta fut un gros vieillard à sourire jovial, dont la tête, moitié chauve, moitié grise, dépassait de six pouces toutes les autres, comme le front d'Ajax, dans l'Iliade; usant de la massive puissance dont l'avait doué la nature, il fendait la foule en ligne droite sans éprouver de résistance, car il eût été aussi imprudent de lui barrer le chemin que d'affronter un cheval au galop; ce bastion ambulant conduisait galamment une vieille dame vêtue d'une robe feuille morte à brandebourgs, et coiffée d'une de ces toques de douairière qui semblent l'œuvre des sorcières de Macbeth, tant il est impossible de leur assigner un nom exact; sous la passe de velours noir, capricieusement recroquevillée et empanachée de maigres plumes rougeâtres, on distinguait deux yeux fort vifs, un nez aspirant à la tombe comme celui du père Aubri, des cheveux dont les boucles argentées avaient dédaigné tout menteur rajeunissement, une figure, en un mot, que la beauté n'habitait plus, mais où l'esprit était resté.

Derrière ce couple, un autre s'avançait, non moins remarquable quoique d'une manière toute différente. Un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure distinguée, mais dont

l'expression se trouvait éteinte par un air placide et presque béat, donnait le bras à l'une des plus charmantes femme qui fût entrée jusqu'alors dans le salon. Pour la peindre il serait permis peut-être d'emprunter aux romanciers de l'ancienne école leur palette flatteuse où le blanc et le rose, le noir d'ébène et le blond doré, le rouge vif et le bleu céleste étaient seuls admis. En parlant de notre héroïne, nous aurions le droit de dire, comme ils n'y eussent pas manqué à notre place : ses yeux étaient deux diamants couronnés d'un double arc de jais ; ses cheveux, qui encadraient son front par un large et luisant bandeau, semblaient deux ailes de corbeau symétriquement collées à une coupe d'albâtre ; sur ses joues le lys livrait à la rose une guerre qui appelait l'intervention du baiser ; fermée, sa bouche était un rubis ; ouverte, elle devenait une perle ; et ainsi de suite. Pour abréger, et après avoir remis dans son étui musqué le pinceau de Dorat, nous dirons que la jeune femme sur qui s'était concentrée l'attention des amis de Choisy, était au total une des brunes les plus ravissantes qu'il fût possible d'imaginer : une éblouissante robe de velours cerise faisait ressortir d'une manière théâtrale sa taille aussi imposante que souple ; et si les diamants dont elle était couverte eussent été réunis en couronne sur sa tête, personne n'eût critiqué ce caprice, tant il y avait déjà sur son front de jeune et charmante royauté. Ainsi belle et fière, elle marchait avec une grace si libre et si assurée, que son timide cavalier semblait lui donner le bras au lieu de la conduire.

— Eh bien ! dit le vicomte en se tournant vers ses amis, le sourire sur les lèvres.

— Fort jolie, répondit Bertier, mais mise avec mauvais goût, portant la tête trop haut, occupant trop de place ; je lui trouve un peu de la tournure de son papa le tambour-major.

— Voilà précisément ce qui me plaît en elle, dit à son tour le chevalier de Malte ; elle a vingt ans au plus ; elle est provinciale ; cela se devine à cette mirifique robe rouge et à ces diamants de famille dont la monture date de Louis XVI ; eh bien ! malgré ce double brevet de gaucherie, elle a fait une entrée superbe ; j'ai cru voir la reine de Saba venant saluer le roi Salomon.

— Si elle avait moins de couleurs, je la déclarerais irrépro-

chable, observa Marcenay, qui, en séïde de la mode, était voué pour le moment au culte des femmes pâles.

Le vicomte de Choisy regarda ses trois amis d'un air de supériorité moqueuse.

— Vous avez tous raison, dit-il ensuite ; elle se met mal ; elle marche mal ; elle a bien d'autres défauts encore qui ne peuvent se découvrir au premier coup d'œil. C'est une éducation à faire, mais rassurez-vous, on la fera.

— Et c'est vous qui vous en chargez, répondit Marcenay ; recevez mes compliments, mon cher ; je vous disputerais l'emploi si je n'étais pas occupé moi-même. Surtout, je vous en prie, pâlissez-la ; rien n'est bourgeois comme la rose.

— Où en es-tu ? demanda le chevalier de Malte ; avant, ou après moisson ?

Choisy laissa échapper entre ses lèvres une sorte de sifflement.

— Je voudrais te voir à pareille œuvre, dit-il ; après moisson ! peste !

Pendant ce temps, la trouée victorieusement opérée par le ventre omnipotent de M. de Beaupré, avait eu pour résultat d'établir au fond du second salon la marquise de Gardagne et sa belle fille, qui s'assirent l'une près de l'autre ; M. de Luscourt prit position derrière le siége de sa femme à laquelle il semblait attaché par quelque amarre invisible ; assiduité généralement attribuée à la jalousie, et provenant en réalité de la timidité du jeune mari. De son côté, poussé par le besoin de locomotion qui tourmente les personnes obèses, M. de Beaupré commença une pérégrination à travers l'appartement, cherchant des figures de connaissance, et ouvrant les groupes les plus serrés, sans s'inquiéter des gilets de velours froissés par lui, ni des souliers vernis qu'il écrasait au passage. Une des premières personnes qui se rencontrèrent sur son chemin, fut le vicomte de Choisy, dont il s'empara aussitôt en le harponnant par un bouton.

— Mon cher, il faut que je vous remercie, lui dit-il d'une voix de basse-contre qui eût agacé les nerfs à une petite maîtresse ; grâce à vous, j'ai fait une promenade charmante. Sans compliment, Rébecca est une des bêtes les plus agréables que j'aie montées depuis longtemps. Je doute, par exemple, qu'elle

soit aussi contente de moi; je crois que je l'ai un peu fatiguée.

— Elle se délassera, répondit le vicomte avec un sourire forcé.

— En la reconduisant, reprit le vieillard, j'ai trouvé dans votre écurie un cheval que je n'avais pas encore vu; bête superbe, ma foi; bai brun, courte-queue, tête normande; j'aime çà. Vos anglais, avec leur encolure horizontale, ont l'air de perchoirs à lessives. La tête du cheval doit couvrir le cavalier, à l'armée cela a son avantage. Comment s'appelle-t-il le bai brun?

— Mario, répondit le vicomte en comprimant un soupir.

— Eh bien, si vous le permettez, je ferai demain connaissance avec Mario; à moins pourtant que cela ne vous contrarie.

— Vous savez bien que toute mon écurie est à vos ordres, répondit Choisy, qui ne put s'empêcher de se dire, — allons, il faut en prendre mon parti. Tous mes pauvres chevaux y passeront l'un après l'autre. En vérité, je mériterais d'être expulsé du jockey-club; cette petite provinciale m'a donc ensorcelé.

— Avez-vous dit bonsoir à ces dames? demanda M. de Beaupré.

— Je les cherchais.

— Vous les trouverez à l'autre bout du salon. Tâchez donc de dégourdir un peu mon gendre; ce garçon là fait mon désespoir, avec ses vertus chrétiennes et sa physionomie de quaker. Où joue-t-on la bouillotte?

— Dans cette salle à droite.

— J'ai vu, hier, chez Lepage, un fusil! si je gagnais seulement un billet de cinq cents francs à ajouter à ce que je peux y mettre, vos lapins de Choisy vous en diraient demain des nouvelles.

Resté seul, le vicomte commença par défriper le revers de son frac outrageusement déformé par la main du gros gentilhomme, qui, entre autres aimables habitudes, avait celle de prendre au collet ses interlocuteurs. Il traversa ensuite le salon, mais s'arrêta en route, à la vue de madame de Luscourt, flanquée à droite par sa belle-mère, et à gauche par son mari; malgré l'air doux et inoffensif de ce dernier, Choisy le compara mentalement au dragon du jardin des Hespérides; quant à la vieille marquise, depuis longtemps il avait épuisé à son égard le

vocabulaire de malédictions dont une duègne incommode peut être l'objet.

L'amoureux de quarante ans était resté immobile, le front pensif, la lèvre inférieure serrée entre les dents ; en ce moment, la comtesse d'Agost, chez qui se passait la soirée, s'arrêta devant lui, et lui jetant ce sourire confidentiel dont les femmes encore jeunes gratifient volontiers les hommes à la mode :

— Tirez-moi donc de peine, lui dit-elle ; la vieille duchesse de Rieux vient d'arriver ; si je ne parviens pas à arranger sa partie de boston, elle m'en voudra mortellement, et je ne vois que M. de Martonie qui consente à se dévouer.

— J'aperçois là, près du divan, la marquise de Gardagne pour qui une pareille partie sera un plaisir, et non un acte de dévouement, répondit prestement le vicomte.

— Et vous serez le quatrième ? demanda madame d'Agost d'un air un peu moqueur ; il paraît que chez madame de Candeille vous avez édifié tout le monde.

— Je vous en supplie, soyez généreuse, et permettez-moi de jouir des plaisirs de votre soirée.

— A condition que vous vous trouverez un remplaçant, dit la comtesse.

Choisy jeta autour de lui un regard rapide, avisa le jeune Marcenay qui se caressait la moustache à deux pas de là, lui prit le bras, et l'amena en face de la maîtresse de la maison.

— Remerciez madame la comtesse, lui dit-il alors d'un ton solennel ; elle vient de vous désigner pour faire la partie de madame la comtesse de Rieux.

Machinalement le jeune homme s'inclina ; mais lorsqu'il releva la tête, sa physionomie offrait une expression d'ébahissement qui arracha à madame d'Agost un éclat de rire, difficilement comprimé.

— Allons, venez, dit-elle au joueur malgré lui ; je vais vous présenter à un de vos partners que vous regarderez, j'espère, comme une compensation de la duchesse-douairière.

Sans lui laisser le temps de faire une objection, elle se dirigea vers Mme de Gardagne, à qui Marcenay se vit contraint d'offrir le bras pour passer dans la salle de jeu, ce qu'il fit avec la grace d'un patient qu'on mène pendre, et après avoir jeté à son ami un regard furibond.

La duègne écartée, restait le dragon marital.

Sans perdre de temps, Choisy se dirigea vers le chevalier de Malte, qui errait d'un salon à l'autre d'un air ennuyé.

— Il faut que tu me payes mon dîner d'hier, lui dit-il en l'abordant.

Villaret mit la main à sa poche.

— Pour 20 fr. j'aurais mieux dîné au café de Paris, répondit-il en riant; mais nous n'aurons pas de discussion, quel est ton prix?

— Une demi-heure de conversation avec M. de Luscourt.

— C'est cher. Que diantre veux-tu que je lui dise, à moins de lui parler du concile de Trente ou de la Pragmatique sanction?

— Parle lui du dernier ouvrage de l'abbé de La Mennais, ou bien profite de l'occasion pour apprendre l'histoire de ton ordre; il est de première force sur tous les sujets qui ne servent à rien.

— C'est bien, je me dévoue; je n'ai pas oublié les parties de billard que tu as gagnées au gros Darieul dans l'intérêt de sa femme et de moi. Reste-là; avant trois minutes j'aurai enlevé le mari.

Le chevalier de Villaret fit le tour du salon avec une insouciance affectée; un moment après, il se trouva comme par hasard à côté de M. de Luscourt, et l'aborda d'un air gracieux; le jeune provincial accueillit cette prévenance avec l'empressement d'un homme embarrassé de son maintien au milieu d'un monde dont il n'a pas l'habitude. Un domestique, chargé d'un plateau, étant survenu, Villaret tira par le bras son interlocuteur pour laisser passer les rafraîchissements; puis par une progression insensible, et comme si lui-même eût cédé aux ondulations de la foule, il le poussa jusque dans l'embrasure d'une fenêtre où il s'établit de manière à ne lui laisser pour perspective que les rideaux; cette manœuvre achevée, le chevalier chercha son ami du regard, mais il ne l'aperçut plus à la place où il l'avait quitté; depuis un instant, Choisy était assis à côté de la jeune femme, désormais sans gardien.

En voyant le vicomte s'approcher le sourire sur les lèvres, madame de Luscourt éprouva une satisfaction qu'une coquette eût dissimulée, et dans laquelle il entrait peut-être plus de vanité

que de sympathie ; un nuage fixé sur son front depuis quelques instants se dissipa comme par enchantement. Laissant à peine à son adorateur de quarante ans le temps d'achever la phrase spirituelle qu'il lui adressait :

—Vous n'avez donc pas peur de vous compromettre en saluant une femme qu'on ne voit nulle part? lui dit-elle ; et tandis qu'elle accentuait ces derniers mots comme si elle eût voulu les souligner, ses beaux yeux en complétèrent le sens par un regard vindicatif qui alla transpercer un groupe féminin assis à quelques pas de là.

Choisy suivit du coin de l'œil cette pantomime à la fois dédaigneuse et corroucée ; il devina que la jeune provinciale venait de subir une de ces petites humiliations auxquelles sont journellement exposés les nouveaux-venus dans la haute société parisienne ; car, pour le dire en passant, l'urbanité française a l'air d'une antiphrase ; à mesure que l'aristocratie est bannie des lois, elle se réfugie dans les mœurs et s'y retranche dans un esprit d'exclusion plus intraitable à chaque nouvelle défaite politique. A Paris, ce qu'on appelle le monde se compose d'une enfilade de salons qui se font mutuellement antichambres. Passer de l'un à l'autre est une promotion sociale qui est sûre de rencontrer une double opposition, en bas l'envie, en haut le dédain. Appartenant à la province par son père et par son mari, madame de Luscourt se voyait traitée en étrangère dans la société dont quelques anciennes relations de sa belle-mère lui avaient ouvert l'accès ; l'admiration des hommes, facilement conquise par sa rare beauté, n'avait pas contribué à lui rendre son sexe plus bienveillant. Insignifiante, elle eût été tolérée ; remarquable, on la critiquait. En ce moment même le groupe assis près d'elle, et dont chaque membre avait ses raisons particulières pour déclarer la guerre aux jolis visages, lui faisait subir un de ces examens impitoyables qui dépècent une femme, comme un botaniste dissèque une fleur, et après l'avoir dépouillée feuille à feuille la trouvent, pour conclusion, sans parfum et décolorée.

D'un seul regard, Choisy comprit cet état d'hostilité ; il s'en réjouit, car les gens habiles tirent parti de tout. Au lieu de répondre directement à la question qui lui était adressée, il employa lui-même la forme interrogative.

— Ma prédiction est donc accomplie? demanda-t-il en souriant.

— Quelle prédiction? reprit Mme de Luscourt avec un étonnement peut-être affecté.

— Voilà une question humiliante pour moi, car elle me prouve combien peu d'attention vous accordez à mes paroles. Ne vous ai-je pas dit, à votre arrivée à Paris, qu'il vous fallait renoncer à plaire aux autres femmes?

— Cela est vrai; je ne vous compris pas alors, et maintenant encore j'hésite à vous croire. Comment admettre que je puisse inspirer des antipathies sans motif, moi qui apporte dans le monde une bienveillance universelle? Que peuvent me reprocher ces dames que je ne connais pas, et qui ont l'air de s'occuper de moi plus que je ne le mérite assurément?

— Bien des crimes dont vous ne vous doutez peut-être pas, répondit le vicomte avec finesse. Comment par exemple, pourriez-vous plaire à Mme de la Chatenède qui passait hier pour avoir les plus beaux yeux du monde?

— Ai-je médit de ses yeux? Je les admire, au contraire, et je n'en vois pas ici qui puissent leur être comparés.

— Mais cette comparaison, qui nécessairement vous échappe, tout le monde la fait, et voilà ce qui ne vous sera jamais pardonné.

Quelque entortillé que fût ce compliment, Mme de Luscourt le trouva trop direct.

— Je crois plutôt, dit-elle, que ce sont mes diamants gothiques et ma pauvre robe de velours qui m'attirent l'attention dont je me vois l'objet. Je suis donc bien ridicule?

— Vous mettriez à la mode le ridicule même, répondit M. de Choisy avec la galanterie imperturbable et un peu fade qu'adoptent les amoureux sur le retour; mais puisque vous faites un appel à ma franchise, pourquoi, dans des questions aussi graves que celles de la toilette, ne consultez-vous pas votre goût à l'exclusion de tout autre?

— Que voulez-vous? repartit la jeune femme; ma robe est un cadeau de M. de Luscourt, mes diamants m'ont été donnés par ma belle-mère; ce sont, pour moi, des choses sacrées, dussé-je, en les portant, avoir l'air d'une bourgeoise de la rue Saint-Denis.

A cette confidence, empreinte d'une ironie involontaire, le vicomte inclina la tête en affectant une vénération que démentait sa physionomie railleuse.

— Je me tais, dit-il, car je comprends que le goût de M. de Luscourt soit, pour vous, une loi. Mais permettez-moi d'insister sur un autre grief que le monde a contre vous et dont, plus que personne, j'éprouve le besoin de vous parler. Pourquoi donner raison à vos ennemies en n'allant, pour ainsi dire nulle part? Avant-hier, j'espérais vous voir chez Mme de Laurencin.

— Mon mari était souffrant, interrompit Mme de Luscourt d'un ton bref.

— Mais demain, vous viendrez chez Mme d'Albenay, n'est-il pas vrai?

— Demain, ma belle-mère aura la migraine, c'est son jour, répondit la jeune femme avec un sourire forcé.

— Quel ennui! dit le confident d'un air pénétré; lundi, du moins, n'irez-vous pas à l'Opéra? On jouera *les Huguenots*, et j'aurai la loge que vous avez désirée.

Mme de Luscourt hésita un instant avant de répondre.

— Je suis désolée de la peine que vous avez prise, dit-elle enfin, non sans un certain embarras; j'espère que vous me pardonnerez de ne pas en profiter. Pour des raisons de piété dignes de tout mon respect, M. de Luscourt refuse d'aller au spectacle, et, quoiqu'il me laisse libre, il me paraîtrait peu convenable de me montrer moins rigide pour moi qu'il ne l'est pour lui-même; je vous jure, continua-t-elle en essayant de sourire, que c'est là un sacrifice dont il faut me savoir quelque gré. Pour une pauvre provinciale, l'Opéra est une tentation si puissante! mais quel mérite aurais-je, si je renonçais à ce plaisir sans regrets?

— M. de Luscourt me paraît peu disposé à admettre la maxime qui veut que le mari règne et ne gouverne pas, reprit le vicomte d'un ton persifleur; son administration vigilante s'étend aux moindres détails; il vous a déjà interdit la walse et les romans, aujourd'hui c'est le théâtre qu'il proscrit, demain ce sera la danse, après-demain l'équitation; je suis fort surpris qu'il tolère aussi longtemps la broderie et le piano; mais patience, leur tour viendra. D'autres appelleraient cela tyrannie; j'y vois, moi, un système de gouvernement fort logique, et surtout mis en pratique avec une persévérance merveilleuse. Oui, M. de Lus-

court a conquis, je ne vous dirai point mon affection, vous ne me croiriez pas, mais ma considération. C'est un profond politique, sous un aspect débonnaire. S'il avait prétendu vous imposer d'un seul coup toutes ses volontés, peut-être eût-il éprouvé quelque résistance; prévoyant cela, il a procédé par gradations si bien calculées que l'obéissance passive est dès à présent, de votre part, un fait accompli. Ce résultat est d'autant plus admirable, qu'à vous voir tous deux, on croirait au pouvoir d'une reine beaucoup plus qu'au despotisme d'un roi.

Mme de Luscourt écouta cette tirade satirique avec un demi-sourire dans lequel se trahissait une sorte de complicité; mais bientôt elle reprit la gravité d'une femme qui comprend que sa propre dignité est inséparable de celle de son mari.

— Je ne peux rien voir de ridicule dans l'accomplissement d'un devoir, dit-elle d'un air sérieux; d'ailleurs M. de Luscourt me donne des conseils et non des ordres.

— C'est plus poli et plus habile, reprit sans se déconcerter l'amoureux de quarante ans.

La jeune femme ouvrit et ferma son éventail à plusieurs reprises avec une sorte d'impatience nerveuse; en remarquant ce symptôme orageux, le vicomte imprima sur tous ses traits une expression de tendresse soumise et résignée.

— Pardonnez-moi, dit-il d'une voix veloutée; en vous parlant de lui, je viens encore de vous désobéir; mais si vous saviez combien me fait souffrir l'isolement, tranchons le mot, l'esclavage auquel je vous vois condamnée, vous me témoigneriez plus d'indulgence. Songez que votre belle-mère a transformé votre maison en une véritable forteresse dont je dois faire le siége en règle, pour avoir le bonheur de vous voir une fois sur dix que je me présente; faut-il donc renoncer encore à l'espoir de vous rencontrer dans le monde?

— Il le faut, répondit madame de Luscourt avec un accent de tristesse.

— Expliquez-vous.

— Paris ne plaît ni à ma belle-mère, ni à mon mari; et comme il n'est pas juste que la minorité fasse la loi, nous partons dans deux jours pour la campagne d'une de mes tantes, madame de Selve. La connaissez-vous?

— Vous partez! s'écria le vicomte avec la vivacité d'un amou-

reux de vingt ans; mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car en ce moment, au-dessus de la tête de la charmante provinciale, apparut la figure cléricale de M. de Luscourt, qui s'était enfin dérobé aux insidieuses politesses du chevalier de Malte. Selon l'usage, l'amant voua le mari aux divinités infernales; puis après avoir soutenu pendant quelque temps une conversation désormais insignifiante, il salua et sortit du salon.

— Si elle quitte Paris, se dit-il alors, la campage est perdue, et peut-être la partie, car retrouverai-je jamais l'occasion de réparer un pareil échec. A tout prix il faut empêcher ce départ. C'est assez temporiser, il est temps de frapper un coup décisif: d'ailleurs l'attendrissement de sa voix et la douceur de son regard ne me disent-ils pas que l'heure est venue?

Choisy s'approcha d'un homme entre deux âges, qui passait la soirée à voyager d'un salon à l'autre, en semant son passage de saluts, de sourires, de mots aimables et de poignées de main.

— D'Agost, lui dit-il, j'ai une lettre à écrire; où trouverai-je ce qu'il me faut?

— Dans mon cabinet, répondit le maître de la maison, on va t'y conduire; il y a sur mon bureau du petit papier fort galant, et qui, plié convenablement, ne tient pas plus de place qu'une feuille de rose; est-ce là ce que tu veux?

— Précisément.

Les deux hommes échangèrent un sourire d'intelligence, et M. d'Agost reprit le cours de ses civilités, tandis que le vicomte, précédé d'un domestique, montait au second étage; Choisy descendit au bout d'une demi-heure, rentra dans les salons, et y trouva les jeunes époux dans l'attitude où il les avait laissés; immobile et sérieux comme un lévite près de l'autel, M. de Luscourt avait pris racine derrière la chaise de sa femme, qui, sans faire attention à lui, jouait avec son bouquet d'un air rêveur.

— Décidément, il est insupportable, se dit l'amant à cette vue; mais il se trompe s'il croit m'empêcher de faire parvenir mon épître à son adresse.

Remettre une lettre à une femme en présence de son mari, lorsqu'elle consent à la recevoir, est une œuvre dans laquelle réussit le plus gauche écolier; la lui faire accepter en dépit d'elle-même n'offre pas non plus des difficultés insurmontables.

Le vicomte, en ce genre, avait accompli des tours de force auprès desquels le coup de main qu'il méditait n'était qu'un véritable enfantillage : en deux secondes son plan fut fait, et un instant après, il reprit sa place à côté de madame de Luscourt.

— Si l'envie que l'on inspire doit passer pour un succès, votre triomphe est complet, lui dit-il avec un sourire insinuant ; il n'est pas jusqu'à votre bouquet qui n'excite des jalousies.

A ces mots, le vicomte prit l'objet dont il parlait, le regarda, l'admira, en respira le parfum, en caressa les fleurs l'une après l'autre; puis tout à coup, avec une dextérité digne d'un prestidigitateur, il l'éventra du petit doigt, et dans le vide insinua un billet roulé au lieu d'être plié, que recouvrirent aussitôt les pétales d'un camélia. Le tour achevé, il rendit le bouquet à madame de Luscourt qui le présenta gracieusement à son mari, comme si elle eût voulu punir par cette coquetterie conjugale la familiarité de son adorateur.

— Maxime, dit-elle, c'est à vous que reviennent ces compliments ; vous voyez qu'on admire votre bon goût.

Le jeune homme mit le nez sur la touffe de camélias et la flaira d'un air grave, sans discerner, au milieu du parfum végétal, l'imperceptible senteur d'ambre qui trahissait l'existence d'un serpent sous les fleurs. Malgré son assurance, M. de Choisy eut peur en voyant son billet à la merci du mari ; il se pencha rapidement vers l'innocente provinciale, et d'une voix basse mais singulièrement expressive :

— Reprenez votre bouquet, lui dit-il.

Mme de Luscourt l'interrogea d'un regard surpris.

— Ouvrez-le dès que vous serez seule; vous me comprendrez alors, reprit le vicomte.

Troublée par ces paroles mystérieuses, dont l'accent lui imposa une obéissance involontaire, la jeune femme étendit la main vers son mari ; mais au moment où celui-ci obéissait à son tour à cette muette demande, l'intervention d'un quatrième personnage amena une novelle péripétie. Semblable à ces fées malveillantes qui, dans les *Contes Bleus*, arrivent toujours lorsqu'elles sont le moins attendues, la vieille marquise de Gardagne se trouva inopinément derrière le fauteuil de sa belle fille ; par un geste, incroyablement vif pour son âge, elle s'empara du bouquet criminel avant que cette dernière eût pu le saisir, et

lança au vicomte un regard si perçant, que l'homme du monde resta un instant interdit et presque décontenancé.

— D'où diantre sort-elle ? dit-il en lui-même ; il est impossible qu'elle m'ait vu ; mais il y a chez ces vieilles femmes un instinct diabolique qui équivaut à un sixième sens.

Recouvrant alors son aplomb ordinaire, il offrit son fauteuil à la marquise avec une politesse empressée. Mme de Gardagne le remercia d'un air glacial, et, au lieu de s'asseoir, s'adressant à sa bru :

— Votre voiture est là, lui dit-elle; voulez-vous que nous partions ?

La jeune femme se leva sans répondre, et regarda tour à tour avec une inquiète curiosité, la gerbe de fleurs qu'elle n'osait reprendre et le vicomte qu'elle n'osait interroger. Un coup d'œil expressif de celui-ci éveilla soudainement en elle, par une sorte de choc électrique, cette merveilleuse présence d'esprit qui, dans les dangers de la guerre amoureuse, donne aux femmes une si admirable supériorité. La nouvelle Agnès posa la main sur le dos de son fauteuil, et, par une maladresse affectée, fit tomber le boa qu'elle y avait placé. Ravi de l'intelligence de celle qu'il regardait comme son écolière, M. de Choisy ramassa prestément le long collier de martre, et pour le lui offrir, se pencha vers elle plus que cela n'était strictement nécessaire, sans s'inquiéter du mécontentement que trahissait le visage de la vieille marquise.

— Qu'avez-vous donc fait ? lui demanda très-vite et tout bas Mme de Luscourt.

— J'ai écrit ce que je n'osais dire, répondit-il du même ton.

— Comment... Une lettre ?

— Dans le bouquet.

Il se redressa aussitôt pour couper court à une explication que rendait dangereuse l'inexpérience de son interlocutrice, et prit officiellement congé de la famille provinciale que venait de compléter l'arrivée de M. de Beaupré. Par une capitulation de conscience que comprendront toutes les femmes, Mme de Luscourt oublia son adorateur dès qu'il se fut éloigné, et ne songea plus qu'à rentrer en possession de son bouquet; elle y réussit plus tôt qu'elle ne l'avait espéré et sans avoir besoin de le demander à sa belle-mère, qui le lui remit lorsqu'elles se furent assises

l'une à côté de l'autre dans la voiture; mais ce fut en vain que la jeune femme, profitant de l'obscurité, fouilla en tous sens la touffe de fleurs; elle n'y trouva rien, et resta aussi désappointée qu'un avare qui espère découvrir une veine d'or dans une mine vulgaire. En voyant l'inutilité de sa recherche, Mme de Luscourt passa en un instant par toutes les angoisses que peut causer la perte d'une lettre confidentielle; puis elle chercha des raisons pour se rassurer.

— Il a voulu me faire peur, se dit-elle; et je suis bien folle d'avoir pris au sérieux une pareille plaisanterie. Il n'a rien à m'écrire, et il doit savoir que je ne suis pas femme à lire ce que je refuserais d'écouter.

Ce soir, ou plutôt cette nuit-là, dès qu'elle fut seule dans sa chambre, Mme de Gardagne vida les poches de sa robe, gouffres immenses qu'habitaient d'ordinaire quelques dossiers de procédure et où la douairière eût, au besoin, logé son carlin. Cette fois, à l'exception de sa bourse et de sa tabatière, meubles inamovibles, elle n'en tira qu'un imperceptible rouleau de papier, fort étonné de se trouver en pareil gîte. D'une main sèche, qui semblait écorcher la soie de vélin, elle ouvrit ce billet, et mit ses lunettes pour le lire, humiliation que l'élégant vicomte n'avait sans doute pas prévue. Après avoir déchiffré l'épître amoureuse, avec une attention propre à faire croire que cette lecture avait pour elle un intérêt personnel et la rajeunissait de quarante ans, la marquise tomba dans une méditation trop nécessaire à l'intelligence de ce récit pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Mme de Gardagne était une de ces femmes dont les manières froides, sérieuses, et parfois même revêches, ont pour cause une triste expérience de la vie et non l'austérité naturelle du caractère. Mariée deux fois, deux fois elle avait vidé jusqu'à la lie un calice où la lune de miel avait à peine versé quelques rayons décevants. Son premier mari, le comte de Luscourt, gentilhomme de la vieille roche, chasseur infatigable, beau buveur, dissipateur royal, légèrement brouillé avec la syntaxe des participes, galant pour toutes les femmes, même pour la sienne, avait terminé par un duel, à plus de cinquante ans, une de ces existences noblement inutiles qui réduisent le travail des généalogistes à l'inscription d'un nom et de deux dates. Enchérissant

encore sur les défauts de race de son prédécesseur, M. de Gardagne avait mangé sa fortune au jeu, et fort heureusement pour sa femme, la mort l'avait frappé au moment où le râteau de la roulette commençait à se promener sur le fonds dotal. Une amère incrédulité à l'égard des félicités terrestres, un mépris des hommes justifié par une double épreuve, tel fut le douaire dont la marquise prit possession en restant veuve pour la seconde fois.

Par compensation, l'arbre du malheur avait porté pour elle des fruits salutaires. Poussée vers la religion par l'instinct éploré des cœurs souffrants, Mme de Gardagne avait acquis, dans les rudes chemins qu'elle venait de parcourir, une pratique des intérêts matériels qui échappe aux femmes heureuses, dont l'existence se déroule sur un chemin plane et fleuri. Deux sentiments presque inconciliables chez un homme, la dévotion et l'intelligence des affaires, se développèrent simultanément en elle. Sans perdre de vue le ciel, ce consolateur suprême, elle s'engagea d'un pas assuré dans le dédale ouvert par son double veuvage et par la tutelle de l'unique fils que lui avait laissé son premier mari. Renonçant aux rêves de bonheur personnel, elle avait concentré sur cet enfant tout son amour, toute sa sollicitude, toute son espérance. En quelques années, une de ces administrations féminines que plus d'un économiste pourrait prendre pour modèle ferma les brèches qu'avaient faites dans l'héritage du jeune de Luscourt les prodigalités paternelles. Le rétablissement de la fortune de son fils parut à la marquise le moindre des devoirs qu'elle eût à remplir envers lui ; un soin plus élevé que celui des intérêts positifs s'empara de toutes les facultés de son âme. Faire de Maxime un être différent des deux maris que le sort lui avait donnés dans sa colère, devint pour Mme de Gardagne une de ces préoccupations absorbantes qu'interrompt à peine le sommeil. Les défauts des hommes dont elle portait le deuil avaient toujours été attribués par elle à l'éducation frivole que recevait, avant la révolution, la noblesse française. En voulant éviter cet écueil, la marquise tomba peu à peu dans les exagérations d'un rigorisme systématique. Élevé jusqu'à l'âge de vingt ans dans une campagne isolée, au milieu des bois du Nivernais, Maxime vit sa première jeunesse abritée contre la corruption du siècle par l'aile maternelle, renforcée de la

noire soutane d'un vieux prêtre austère autant qu'instruit. Lorsque les progrès de l'âge ne permirent plus d'éluder le mode d'éducation qu'impose aux jeunes gens le despotisme universitaire, Mme de Gardagne conduisit son fils à Paris, où elle ne le perdit pas de vue un seul instant pendant la période critique des études transcendantes. Chaque jour, au sortir du collége Henri IV, et plus tard de l'École de Droit, l'agneau toujours sans tache rentrait docilement au bercail que sa mère lui avait choisi dans une rue solitaire, à l'ombre religieuse des tours de Saint-Sulpice. A vingt-trois ans, époque à laquelle il reçut le diplôme de licencié, Maxime ne connaissait que de nom les cafés et les théâtres; quant aux sanctuaires plus profanes encore où les étudiants apportent d'ordinaire une dévotion si fervente, il n'avait aucun mérite à les éviter, car il les ignorait. La marquise avait donc réussi, peut-être au delà de ses espérances. En retour d'un dévouement dont la gravité fortifiait la tendresse en la modérant, elle avait obtenu de son élève une reconnaissance profonde, une soumission sans bornes, un respect digne des temps antiques.

Après avoir heureusement surmonté les écueils de cet archipel parisien où naufragent tant de jeunes existences, la mère de Maxime voulut compléter son œuvre en introduisant elle-même le nouveau Télémaque dans le port salutaire du mariage; d'ailleurs, en contemplant l'innocente vie de son fils, elle éprouvait parfois une secrète compassion, sentiment tout féminin que n'avaient pu éteindre dans son cœur les austérités de la vie dévote. Il lui parut juste autant que prudent d'abréger une épreuve, qui, pour être supportée sans murmure, n'en était pas moins pénible et périlleuse. Jusqu'alors la jeunesse de Maxime avait été un jardin sans fleurs; elle chercha une chaste rose dont le parfum pût embaumer et réjouir cette vertueuse stérilité. Son choix se fixa sur Mlle de Beaupré, qui, aux dons de la fortune et de la naissance, unissait une beauté remarquable, attrait auquel une belle-mère attache toujours beaucoup de prix, et possédait surtout l'avantage d'avoir été élevée à la campagne. Cette dernière considération séduisit Mme de Gardagne, qui nourrissait un préjugé provincial contre les demoiselles de Paris. Maxime montra dans cette occasion la passive docilité dont il ne s'était jamais départi depuis son enfance; et comme la

femme à laquelle il se vit uni était charmante, en réalité, l'accomplissement d'un devoir devint pour lui la source d'un plaisir véritable.

Le mariage émancipe les femmes. Élevé en demoiselle, Maxime de Luscourt avait droit à ce bénéfice de la loi, et dans son équité, sa mère avait résolu de ne pas le lui contester, mais l'événement démontra bientôt l'imprudence d'une pareille concession. Dès les premières semaines, Mme de Gardagne fut convaincue que déposer le pouvoir qu'elle avait exercé jusqu'alors, ce serait livrer son fils à l'influence d'une autre volonté fort disposée à recueillir l'héritage gouvernemental. La mère eût abdiqué, sans regrets ; la belle-mère se rassit plus absolue que jamais sur son trône de famille. Un homme formé à l'école de l'obéissance passive, réussit difficilement à établir dans son ménage le système salique ; cette vérité banale, admise un peu tard par la marquise, recevait en ce moment un relief nouveau de certaines circonstances particulières et imprévues.

Par un hasard auquel, si ce récit était un roman, on pourrait reprocher l'affectation du contraste, l'éducation de Mme de Luscourt offrait, dans presque tous ses détails, le contre-pied exact de celle qu'avait reçue son mari. Privée de sa mère dès le berceau, la jeune femme avait toujours habité la campagne de M. de Beaupré. Cette intimité continuelle et exclusive eut des conséquences inévitables. Les habitudes cavalières du gros gentilhomme, finirent par projeter sur les manières de sa fille une sorte de reflet viril, qui paraissait à beaucoup de gens une grâce de plus. Jusqu'à son mariage, Flavie de Beaupré avait montré peu de goût pour les talents par où triomphent ordinairement les jeunes filles ; elle brodait assez mal, dessinait moins bien, et professait pour le piano une indifférence dont nous sommes loin de lui faire un crime. En revanche, elle montait à cheval avec une hardiesse qui rappelait la fable des amazones, abattait un pigeon au vol, et, grâce aux leçons de son père, maniait le fleuret comme eût pu le faire une nouvelle Bradamante ; en un mot, elle excellait dans tous les exercices que Mme de Gardagne avait interdits à son fils par un sentiment exagéré de sollicitude maternelle.

En se trouvant subitement en face l'un de l'autre, lui si timide, elle si pleine d'assurance, les nouveaux époux ressenti-

rent d'abord un embarras mutuel; ils s'étudièrent pendant quelque temps avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Dans les écarts les plus audacieux de son imagination, Maxime avait toujours rêvé, pour femme, quelque blonde sœur des anges ; Flavie, de son côté, n'avait guère songé à son mari futur sans lui ceindre aux flancs une épée; tous deux éprouvaient donc une déception. Maxime s'habitua bientôt à la sienne, et reconnut avec un naïf enthousiasme l'empire que devait prendre nécessairement, sur son âme virginale, une aussi charmante créature, mais Mme de Luscourt fut moins prompte à modifier ses opinions de jeune fille. Les qualités rares de son mari, son obéissance filiale, l'élévation de son caractère, la sévérité de ses pratiques religieuses, lui inspirèrent d'abord, il est vrai, un respect involontaire; mais en même temps elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il montait fort mal à cheval et que la timidité de ses manières dégénérait parfois en gaucherie; de cette observation en partie double résulta un sentiment plus voisin de l'estime que la tendresse et auquel se mêlèrent insensiblement quelques nuances d'ironie; car l'admiration pèse à ceux qui l'éprouvent et tôt ou tard les pousse à la critique. En peu de temps, Flavie conçut une indéfinissable antipathie pour les vertus qui lui avaient imposé dans le principe une sorte de vénération. La rigidité presque monacale de M. de Luscourt lui parut un blâme implicite de la piété réelle, mais moins austère, dont elle avait l'habitude. Chaque soir, le jeune mari s'agenouillait dans un coin de la chambre nuptiale et y priait longuement, comme autrefois le fils de Tobie; priant elle-même avec modération, elle finit par trouver démesurées les oraisons conjugales. Le dimanche, enfin, la grand'messe dont se contentait la jeune femme, ne suffisait pas à la dévotion de Maxime, qui retournait entendre les vêpres; ce dernier fait, si innocent, pour ne pas dire si louable, se transforma peu à peu, dans l'esprit de Mme de Luscourt, en un grief d'autant plus sérieux qu'il était moins motivé.

— En vérité, se disait-elle, je ne comprends pas qu'il ne se soit point fait prêtre au lieu de m'épouser.

Les poëtes ont souvent affirmé que les femmes sont des anges visibles, intermédiaires, providentiels, entre l'homme et la divinité; et par un acquiescement assez naturel, la plus belle

moitié du genre humain a pris au sérieux cette galanterie. En conséquence, une femme pardonne à son amant toute espèce de supériorité, à l'exception de celle qui prétendrait empiéter dans le domaine éthéré dont elle se regarde comme la légitime suzeraine. La dévote la moins tolérante s'accommode mieux en ménage d'un pécheur qu'elle puisse convertir, que d'un saint qui la sermonne elle-même ; car l'amour propre trouve son compte à donner l'exemple plus qu'à le recevoir. Mme de Luscourt obéit à cette faiblesse du cœur en se révoltant peu à peu contre la suprématie de vertu qu'elle était obligée de reconnaître dans son mari; les raffinements ascétiques de celui-ci, la minutieuse perfection qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, lui parurent autant de plumes arrachées à ses propres ailes d'ange ; un jour vint, enfin, où elle trouva Maxime un peu trop vertueux, et cette pensée, au lieu de lui inspirer une rivalité généreuse, lui fit éprouver un de ces dépits bizarres, qui tôt ou tard réagissent sur la conduite.

Malgré la franchise et la vivacité naturelle de son caractère, la jeune femme s'efforça de cacher l'instinct dénigrant qui se développait en elle sous une affectation d'humilité personnelle et d'admiration pour son mari, dont ce dernier fut naïvement la dupe, mais qui n'abusa pas Mme de Gardagne, car, ainsi que le dit un vieil opéra-comique : « On ne trompe jamais les yeux ni le cœur d'une mère. » A la vue du nuage étrange qui commençait à poindre à l'horizon conjugal, la marquise éprouva une inquiétude qu'absorba bientôt un sujet d'alarmes plus positif et plus effrayant.

Il est dans le monde des individus qui, par une fatuité féroce, adoptent, à l'égard des femmes, le rôle que jouent, au préjudice des oiseaux timides, les faucons et les éperviers. Comme nous l'avons dit, le vicomte de Choisy était un de ces hommes de proie, toujours en quête d'une innocence à dépraver ou d'une vertu à mettre en lambeaux. Obéissant malgré lui aux mœurs de notre époque, il épargnait les demoiselles dans la guerre qu'il avait déclarée au beau sexe; mais, selon l'occasion, sa longanimité faisait ses réserves. C'est ainsi que, voisin de campagne de M. de Beaupré, il n'avait accordé à Flavie, jusqu'à ce qu'elle se mariât, qu'une attention désintéressée ; mais la jeune fille, métamorphosée en femme, prit soudainement à ses yeux la

valeur qu'un lapidaire reconnaît au diamant qui vient d'être taillé. Pour le vicomte, Mme de Luscourt devint une conquête d'autant plus désirable, qu'elle réunissait toutes les qualités capables de satisfaire l'amour-propre, ce mobile suprême des séducteurs. D'un coup d'œil le moderne don Juan apprécia les difficultés d'une pareille entreprise, et il jura de les surmonter. Son plan fut arrêté en quelques instants ; une occasion favorable lui manquait seule : le voyage que firent à Paris les nouveaux époux la lui offrit, et sans perdre de temps il se mit à l'œuvre.

A quarante ans, un homme a peu de chances pour plaire s'il s'adresse à la passion, cette large et noble porte du cœur, exclusivement ouverte à la jeunesse; mais les détours multipliés de la vanité féminine lui offrent un accès non moins praticable, quoique plus modeste. Le vicomte se soumit spirituellement aux conseils de sa propre expérience. Laissant aux amoureux de vingt ans les orageuses extravagances, il adopta un système de galanterie pénétrante, bien qu'en apparence tempérée, qui, pour aller au but par une marche oblique, n'en gagnait pas moins du terrain et surtout n'en perdait jamais. Il procéda ainsi par insinuation et non par agression. D'autant plus habile dans ses démarches qu'il ne se trouvait point empêtré par l'orgueil. comme l'est celui qui a déployé son drapeau, il ne recula pas devant un surnumérariat dont se fût indignée une âme plus chaudement éprise que la sienne. En un mot, aspirant au rôle d'amant, il se résigna provisoirement à celui de confident, emploi subalterne en apparence, mais qui mène loin ceux qui savent en exploiter les innombrables ressources.

Peu à peu, malgré la surveillance de sa belle-mère et le puritanisme de son mari, Mme de Luscourt avait accédé à une intimité, bornée d'abord à l'échange des sentiments frivoles dont se composent les conversations du monde, mais qui de jour en jour prenait un caractère plus grave et désertait les jeux futiles de l'esprit pour les sérieux épanchements du cœur. L'âge presque rassurant de M. de Choisy, la souplesse de son esprit, la distinction caressante de ses manières, et plus que tout cela, les études profondes qu'il avait consacrées aux femmes depuis sa jeunesse, lui permirent de s'établir solidement sur une pente glissante où eût trébuché mille fois un champion moins habile. Sous prétexte de faire les honneurs de Paris à la famille pro-

vinciale, il s'était impatronisé chez elle, et nous avons vu par quelle suite non interrompue de sacrifices, chevaux estropiés, massacre de gibier, dîners maigres, parties de boston, il avait acheté l'emploi d'ami de la maison.

Appliquant au siége qu'il entreprenait les principes de l'art militaire, le vicomte avait commencé par miner les trois fâcheux bastions dont était flanquée Mme de Luscourt : la belle-mère se trouva démantelée presque sans coup férir, grâce à l'esprit de révolte naturel aux belles-filles, et dans lequel l'assaillant avait rencontré un puissant auxiliaire. Le mari tenait encore bon, du moins la jeune femme ne voulait pas avouer qu'il fût endommagé, mais l'habitude qu'elle avait de préconiser à tout propos le mérite de Maxime avait un caractère d'affectation toujours étranger aux sentiments profonds et vrais. Quant à M. de Beaupré, la précaution prise à son égard était superflue, car le gros gentilhomme appartenait à la classe des chefs de famille, qui, lorsqu'ils ont marié leurs filles, avec ou sans dot, croient avoir accompli l'universalité des devoirs paternels, et se disent, dans la sérénité de leur cœur : Maintenant, c'est l'affaire de mon gendre.

A l'époque où commence ce récit, M. de Choisy avait si parfaitement dirigé ses manœuvres préliminaires, que l'aveu retenu à ses lèvres par une réserve toute politique, était devenu inutile. A défaut de paroles , ses regards avaient un langage si peu dissimulé, sa conduite recevait, de la tolérance de celle qui en était le but, une légitimation si incontestable, qu'en s'abstenant de prononcer le mot d'amour, il semblait renoncer à un droit et non se soumettre à une défense. Appréciant avec un merveilleux sang-froid le terrain déjà conquis, il éprouvait un secret plaisir à n'avancer que pas à pas, comme un voyageur ralentit sa marche pour jouir des moindres points de vue d'un beau paysage. L'annonce imprévue du départ de Mme de Luscourt modifia subitement ce système de temporisation galante; le vicomte comprit la nécessité d'une démarche qui parât le coup dont il était menacé ; et le résultat de sa décision fut la lettre, qui, au moment où nous sommes arrivés, plongeait la mère de Maxime dans un abîme de réflexions et d'inquiétudes.

CHARLES DE BERNARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

DUPREZ.

Duprez ! ce nom qui produit un effet si puissant quand il est écrit sur l'affiche de l'Opéra, figure depuis quelques jours en tête d'un volume in-18, publié par M. Elwart, musicien. Le titre d'un livre en décide quelquefois le succès : Duprez doit amener des lecteurs à M. Elwart, comme il assemble des amateurs sur les banquettes de M. Duponchel. Le héros d'opéra, le virtuose que l'on voit tous les jours armé d'une longue épée qu'il brandit en appelant ses compagnons au combat, l'amant obligé de toutes les belles princesses, le duc, le comte, le baron, le peintre, le sculpteur, que les faiseurs de livrets se sont plu à couvrir des fines armures damasquinées à Milan, du satin, du velours de Lyon ; ce galant de tous les siècles et de tous les états est montré en déshabillé par son biographe. M. Elwart ne craint pas de détruire les plus brillantes illusions en dépouillant un ami de sa veste brodée ; en faisant tomber son masque de théâtre, il ne craint pas de voir le héros s'évanouir. Qui le croirait, si M. Elwart ne prenait le soin de nous l'affirmer ? ce Duprez, qui règne aujourd'hui en souverain sur la scène française, est né dans la rue Grenétat, dans le quartier Saint-Denis, aux lieux mêmes où l'on tresse des couronnes pour les triomphateurs d'opéra, aux lieux où l'on émaille des couleurs les plus éclatantes les panaches des Renaud, des Tancrède ; où l'on pèche en un moment, dans un bahut, plus de perles que n'en contenait le trésor de Tippoo-Saëb, perles dont nos actrices peuvent se parer de la tête aux pieds sans dépenser plus de cinquante francs.

La vie de Duprez ne saurait commencer d'une manière plus

bourgeoise ; elle continue de même, et ne présente aucune de ces aventures romanesques, pittoresques, dramatiques et souvent bizarres, que l'on aime à rencontrer dans les faits et gestes des artistes que leur talent a placés en première ligne. Duprez a été pauvre, il a éprouvé toutes les tribulations qu'un musicien doit rencontrer sur son chemin : sa volonté ferme, sa conscience de ce qu'il pouvait faire, lui ont donné la force et le courage nécessaires pour en triompher. Écrire un volume avec une histoire si peu féconde en faits, était chose difficile : M. Elwart a évoqué les ombres de Palestrina, de Choron, l'un, musicien favori de Duprez, l'autre, son maître et son ami ; et cette prosopopée a fourni bien des pages au petit volume. Simonide eut recours, jadis, au même tour d'adresse; aussi fut-il préservé par les dieux, comme on peut le voir dans les fables de La Fontaine, si l'on n'a pas le temps de feuilleter les œuvres des anciens auteurs. Quelques critiques, de mauvaise humeur sans doute, ont pensé que cette biographie contenait une infinité de détails minutieux, de circonstances puériles, qui alongent le discours sans ajouter à l'intérêt. Je ne suis pas tout à fait de leur avis ; je voudrais bien que les contemporains de Stadella, de la Gabrielli, de Guadagni, et de tant d'autres musiciens fameux, eussent pris la peine de nous conter longuement les aventures de ces virtuoses ; je leur aurais pardonné de me dire si Pacchiarotti mangeait la salade avec les doigts ou avec la fourchette, s'il portait des bottes, des souliers ou des pantoufles, s'il avait des guêtres à boucles ou à boutons, quand il partit de Milan pour aller à Bologne, *proprio motu*, âgé de seize ans, et par conséquent doué d'une force d'esprit et de logique assez grande pour prendre une détermination solennelle et décisive, quand ce Pacchiarotti, qui avait alors toutes les qualités requises pour être pape, se mit en route à pied, afin d'aller trouver un chirurgien qui coupa je ne sais quel filet qui s'opposait à l'émission de sa belle voix. Si ces auteurs contemporains nous avaient dit cela, croyez qu'ils nous auraient dit autre chose encore, et que nous serions libres maintenant de choisir les faits les plus remarquables de leur narration. La plupart des écrits de ce temps sont fabriqués de manière à désespérer les biographes moderne : je ne vous parlerai que d'une seule de mes infortunes. L'année dernière, au moment où l'on allait repré-

senter *Stradella*, je me souvins que le sieur d'Assoucy, poëte ridicule, avait publié deux volumes d'un voyage qu'il fit en Italie vers 1665; je cherchai ce voyage à la bibliothèque royale, il n'y était point. Je montai en diligence pour aller à l'Arsenal continuer mes recherches, et pendant que la voiture roulait, je me disais : D'Assoucy était musicien; il était allé en Italie, accompagné de deux siens pages qui chantaient, et qu'il accompagnait avec le luth ou le téorbe. Quelques malins disent que ces pages étaient de jolies filles déguisées : cela ne fait rien du tout à l'affaire. D'Assoucy était musicien, et donnait des concerts dans les auberges, pour gagner son souper; il aura nécessairement connu Stradella et tous les virtuoses d'Italie; on lui en aura parlé du moins, et ce musicien, écrivant un voyage fait dans le pays de la musique, aura consacré ses meilleures pages aux artistes de l'époque : c'est une bonne fortune que le pèlerin français n'aura point laissé échapper. J'arrive et suis assez heureux pour trouver le livre qui devait me fournir des faits intéressants, authentiques, des faits! chose la plus précieuse que l'on puisse rencontrer dans un livre! des faits, des dates! que l'on recueille avec amour, fussent-ils écrits de la manière la plus sotte et la plus barbare. On ne gèle point à la bibliothèque avec soin conservée par notre ami Nodier; il me fut donc loisible de dévorer mes deux ou trois volumes sans lever la séance; je bénissais la douce température de l'Arsenal, et ces poêles consolateurs que la royale bibliothèque dénie impitoyablement à ses plus chers affidés. Mais hélas! le sieur d'Assoucy me réservait un désappointement bien cruel. Ce musicien parcourant l'Italie, ce musicien écrivant la relation de ses courses d'artiste, parle de tout, excepté de son art; la musique, les musiciens, n'y sont pas nommés une seule fois! Dans son humeur gasconne, il croit réjouir infiniment son lecteur en lui racontant la dispute de quelques chaudronniers, les galanteries d'une servante de cabaret, et d'autres facéties dignes de figurer dans *Lazarille de Tormes*, *Tiel-Ulespiel*, qui vendait des prunes de prophétie, ou *la Vie de Scaramouche*. Voilà comment le sieur d'Assoucy écrivait l'histoire de ses contemporains.

Duprez était pauvre, et son talent a fait sa fortune. Certes, il n'y a pas de moyen plus loyal et plus agréable de s'enrichir. Un

artiste fameux se fait annoncer, et tout le monde s'empresse de lui apporter son argent; les contribuables jouissant d'une entière liberté, liberté que la charte n'a pas même pris la peine de consacrer et de garantir; les contribuables n'ont qu'une crainte, c'est que l'on ne veuille pas de leur offrande spontanée, et que le rôle de perception n'ait été déjà acquitté lorsqu'ils se présentent au bureau. Achetez des actions industrielles à la Bourse, fiez-vous aux discours des compères qui en achètent aussi, je désire que vous soyez satisfait le lendemain de l'emplette de la veille et que vos lauriers ne se changent pas en cyprès. Pardonnez-moi cette expression que je vole à un de nos classiques en retournant son vers. Si la fortune du virtuose coûte des larmes comme la fortune des conquérants, ce sont des larmes délicieuses. Le chanteur fameux met un prix énorme à ses cavatines, c'est tout simple : il se montre sage et prudent, il a soin de se prémunir contre les injures d'un coup d'air, les avaries causées par un rhume; chose singulière, les mauvais chanteurs ne sont jamais indisposés. Les entrepreneurs de spectacles se plaignent de l'exigence des grands chanteurs, ils ont tort : ce n'est qu'avec l'argent que l'on fait arriver l'argent. Faites chanter des hiboux, les rossignols n'arriveront point à l'appel. Il faut nécessairement une homogénéité parfaite de sons et de ramage pour produire ce magnétisme animal ou métallique.

Tous les directeurs de théâtre ne sont pas du même avis sur ce point; plusieurs se montrent généreux, et risquent bravement leur fortune à la loterie des chanteurs. Un entrepreneur de Trieste, dont je ne citerai pas le nom, parce qu'on a oublié de me le dire, comptait à Mme Malibran 4.000 francs par soirée. Douze représentations furent données à ce prix; le directeur n'en avait point assez, il se mit aux pieds de la jeune virtuose pour en obtenir quatre ou cinq de plus; la *prima donna* fut obligée de refuser pour aller remplir d'autres engagements et chanter à moitié prix à Naples. Le directeur se résigna, et n'en resta pas moins à genoux devant son idole; il y resta pour tirer de sa poche un écrin contenant un collier et des boucles d'oreille en diamants, qu'il offrit à la cantatrice. Mme Malibran ne voulut point accepter ce cadeau trop riche pour un souvenir d'amitié, trop riche pour être offert après des soirées si bien payées. Le directeur, toujours à genoux, lui dit : « Si je vous

ai donné 4,000 francs par représentation, ce n'est pas vous qui les avez demandés; ainsi ne vous récriez pas sur l'énormité de la somme. C'est moi qui vous les ai proposés afin de vous séduire, et faire votre conquête pour le bonheur des Triestains. Si je vous offre ces diamants, c'est que je les ai achetés avec une petite rognure faite sur de grands bénéfices. Si vous êtes assez aimable pour les recevoir et les porter, j'espère que vous penserez à moi quelquefois, et qu'un jour vous direz : « Allons » retrouver ce pauvre diable, et lui faire gagner une cinquan- » taine de mille francs dont il peut avoir besoin. » Acceptez, vous savez que je suis superstitieux comme beaucoup de mes compatriotes, un refus me porterait malheur, j'en suis sûr. » Mme Malibran était trop bonne fille pour contrarier à ce point un brave homme dont elle n'avait qu'à se louer : elle accepta.

Duprez était pauvre, et il s'est fait comédien. C'est encore une de ces choses si naturelles et si simples que l'on pourrait laisser deviner au lecteur. Il y a pourtant des personnes qui témoignent une grande surprise quand on leur dit qu'un maître clerc a payé une étude avec la dot de la femme qu'il vient d'épouser. Avec quoi voulez-vous qu'il paye cette étude? Si un maître clerc avait dans ses coffres quatre ou cinq cent mille francs, il n'achèterait point une étude, mais un landau, de beaux chevaux bai-brun ou gris pommelé, une maison des champs où il mènerait ses amis et ses amies pour se solacier et s'ébattre, au lieu de s'enfermer dans une étude et s'y livrer au plaisir de régler les intérêts de ses clients. Je sais ce qui en est, moi; j'ai eu peur d'être notaire; j'en ai été épouvanté au point que cette poltronnerie excessive m'a donné le courage de fer que j'ai opposé à toutes les attaques, cent fois réitérées dans un mois, dont on voulait bien assaillir mes entreprises musico-littéraires. Faire reculer un musicien qui a peur d'être notaire est une chose qui n'est pas en la puissance des journalistes et des rivaux les plus redoutables. *Telum imbelle et sine ictu;* ils tiraient à petit plomb sur la peau d'un rhinocéros. Je le leur dis moi-même, un soir, dans le foyer de l'Odéon; aussi le lendemain, plusieurs articles commençaient par ces mots : *M. Rhinocéros,* etc. Les auteurs ne savent pas le mal qu'ils se sont fait en voulant désarmer la critique; c'est l'assaisonnement obligé du triomphe; c'est un coffret d'épices qui relève le goût des mets qui vous sont présentés;

ces messieurs veulent tout manger à la sauce blanche : grand bien leur fasse. La critique vivement appliquée éprouve un homme, comme la triple charge éprouve un canon. On sait tout de suite si l'on doit crever ou résister, et l'on doit de sincères remerciements aux amis officieux qui vous soumettent à cet essai périlleux, mais salutaire. Si la critique vous assomme, tant mieux; vous avez du bon sens, et vous tournez vos soins et vos labeurs d'un autre côté. Vous êtes notaire malgré vos terreurs, et même le meilleur notaire de votre arrondissment. Si vous résistez, c'est à merveille; vous voilà à l'épreuve de la bombe, vous filez droit, rien ne vous arrête, vous voilà cuirassé, vous voilà de la race des chats, qui ne craignent pas même la peste. Jetez-les par la fenêtre, ils tombent sur leurs pattes; donnez-leur de l'arsenic, ce poison, qui tuerait tout autre animal, est pour eux un purgatif admirable: il aiguise leur appétit. C'est ainsi que la critique acerbe fait la fortune de ceux qui sont assez bien constitués pour lui résister. Je ne connais rien de plus fâcheux au monde qu'un prétendu succès obtenu au moyen de camarades complaisants, de claqueurs, de journalistes amis, qui disent du bien, il est vrai, mais qui ne parlent jamais avec cette verve, cette soudaineté, cet aplomb que la conviction seule peut donner. Ce succès de convention ne saurait guérir le malade ; il prolonge son agonie ou le rend paralytique pour la vie. Il importe de savoir à tout prix, et de savoir sur-le-champ, ce que l'on est, ce que l'on doit être. Vos amis les journalistes, vos meilleurs amis, s'ils parlent hardiment, peuvent seuls vous le dire. Si vous ne voulez pas connaître cette vérité précieuse, il faut alors être possesseur d'une immense fortune, et largement repaître, abreuver, une armée de flatteurs qui, du matin au soir, entonnent l'hymne, les antiennes, les répons en usage en pareille circonstance, et dont vous êtes assez sot pour vous contenter. Il faut faire comme le comte Orloff, à qui il prit un jour la fantaisie d'écrire, d'imprimer, de publier même deux volumes intitulés *Histoire de la Musique en Italie*. Le noble comte m'apporta ce curieux livre; je le lus avec une ardeur sans pareille ; jamais je n'avais trouvé tant de sottises rassemblées dans un si petit espace. *Multa paucis*, le noble comte aurait pu prendre cette devise d'un imprimeur fameux. J'arrivai au bureau du *Journal des Débats* tout plein de

mon sujet, riant des joyeusetés que j'avais dégustées, et préparant un article qui certes aurait beaucoup plus amusé le lecteur que les deux volumes sarmato-français dont je m'étais régalé. *Ma! sed!* Mais ma gaieté ne fut nullement communicative, j'étais seul à rire : il fallait louer l'œuvre du noble comte ou bien n'en rien dire. Orloff n'avait qu'un ami dans la direction du journal, mais cet ami suffisait pour arrêter la fougue du feuilletoniste : je gardai le silence. Peut-être le noble comte a-t-il pensé que l'envie, la jalousie, m'empêchaient d'être le héraut de sa gloire. Cette histoire singulière de la musique est allée depuis chez l'épicier ; on en rencontre pourtant quelques exemplaires *non coupés* dans les ventes. Les curieux s'en emparent, parce que dans une bibliothèque spéciale il faut tout avoir. On les paye un prix exorbitant ; ces deux beaux volumes s'élèvent jusqu'à trente, quarante sous, tant la folie des amateurs est grande. Imaginez un homme qui écrit sur un art et des artistes qu'il ne connaît en aucune manière, et vous aurez une idée exacte du livre du noble comte. Il faut être musicien érudit au dernier point pour deviner ce qu'il veut dire et reconnaître les noms qu'il estropie. Il ignore complètement de quoi et de qui il parle. Donnez à M. Michelet un livre dans lequel on cite *l'Emballeur Goton*, l'un des douze *Lézards* dont l'historien *Catone* a écrit la vie, certes M. Michelet saura à l'instant qu'il s'agit de l'empereur Othon, l'un des douze Césars dont Suétone est historien. Mais il faut être M. Michelet pour déchiffrer cet hiéroglyphe.

M. Elwart sait beaucoup mieux écrire une partition qu'un discours en prose, quoique la prose soit moins difficile. On lit avec une extrême indulgence les articles de journaux que les musiciens publient sur leur art : ils pensent mieux que d'autres sans doute, mais ils s'expriment d'une manière lourde, embarrassée, souvent obscure et quelquefois inintelligible. Il faut être du métier pour parvenir à deviner ce qu'ils veulent dire. Un article de journal doit instruire, il n'atteindra point ce but s'il n'intéresse le lecteur, s'il ne l'amuse même. Si les musiciens prosateurs sont plaisants, c'est seulement quand ils prêtent à rire à leurs dépens. Lisez les méthodes, les traités de composition, de chant, etc. Les exemples donnés en musique peuvent être excellents, mais la partie didactique en est ordinairement

ridicule et barbare. Lorsqu'un homme de lettres écrit sur la musique, je ne me permets point de faire la moindre observation sur son œuvre. Il peut dire tout ce qu'il veut, le dire comme il lui plaît, j'approuve tout en silence. En effet, quelle observation adresser à quelqu'un qui ne peut pas la comprendre ? Un littérateur qui écrit sur la musique est comme ces malades abandonnés de la médecine ; on les affranchit de la contrainte du régime, ils peuvent manger impunément du jambon et de la salade, du fromage et du gâteau de plomb. Rien ne saurait aggraver l'état d'un malheureux qui doit être enterré dans huit jours. A Dieu ne plaise que je veuille faire entendre qu'un littérateur étranger à la musique soit incapable d'écrire un bon article sur les productions de cet art ! L'expérience, l'habitude d'entendre et de comparer, le guideront à défaut de doctrine ; un heureux instinct le servira ; ce roûtinier spirituel et sensible va se signaler en donnant un article plein de sens, de bon goût. Il ne manquera pas d'un certain aplomb s'il est assez adroit pour éluder les questions dont la solution pourrait le compromettre. Cet homme-là ne vous apprend rien, puisqu'il ne sait rien : il exprime ses sensations ; voilà tout. Vous lirez cet article avec intérêt, vous l'applaudirez, vous rechercherez les nouvelles pages qu'il publiera sur la musique. Ne soyez point surpris si vous tombez sur un *da capo* sans fin, sur des répétitions fastidieuses, sur une contre-épreuve de ce que vous avez déjà lu. Cet homme écrira toujours le même article ; la broderie pourra changer, le thème ne changera point; c'est un astre brillant, si l'on veut, qui tourne sur lui-même. Feu Sevelinges a fait le même article pendant cinquante ans ; aussi beaucoup de ses lecteurs s'arrêtèrent après avoir lu cinq ou six expéditions de cette minute, et laissèrent défiler en paix le radotage stéréotypé de l'immuable rédacteur. Il donnait ses conclusions sur *il Barbiere di Siviylia, Otello, la Gazza Ladra* ; du premier coup son sac était vidé. Un succès formidable clouait ces opéras sur l'affiche pendant dix, quinze ans ; il fallait donc continuer à parler de ces partitions favorites sans cesse représentées, ajouter quarante ou cinquante articles à celui qui avait proclamé leur premier triomphe ; le littérateur ne reculait point, mais comme son répertoire était épuisé, il avait recours au *da capo*.

Les musiciens doivent écrire sur la musique : leur prose bien

que barbare renfermera toujours quelque observation juste. La biographie d'un musicien doit être racontée par un musicien ; il pourra bien s'égarer en plusieurs endroits, s'arrêter à de minutieux détails, à des circonstances puériles, comme l'a fait M. Elwart ; grossir son volume, et parler longuement de Palestrina, de Choron, à propos de Duprez ; mais le talent du virtuose sera bien décrit, bien apprécié. Si j'encourage les musiciens à ne point abandonner la littérature musicale à des mains inhabiles, je les engage à se former un style plus régulier, à se défaire du pathos de leur enthousiasme, à se rendre intelligibles pour les gens du monde, qui ne sont point initiés dans les secrets de l'art. Ce qui peut être excusable s'il s'agit d'un prosateur ordinaire, d'un poëte français, on sait qu'ils ont l'oreille d'une insensibilité complète, ne saurait être pardonné aux musiciens, dont le sens auditif est d'une extrême délicatesse, qui repousse tout ce qui peut l'offenser.

J'ai été révolté en lisant *la musique que, la musique qui, la musique qu'on, qui quoique, car quoique,* etc., et une infinité d'autres mots que M. Elwart a rapprochés, sans s'apercevoir de l'effet désagréable qu'ils devaient produire sur l'oreille et sur l'œil. De telles rencontres, même en prose, sont intolérables pour un musicien, ce sont des quintes, des quartes dissonantes marchant par mouvement direct. Quelques écrivains illustres se sont permis ces licences, j'en conviens ; plusieurs hommes d'esprit ne se montrent pas plus difficiles sur l'arrangement des mots qui composent leurs phrases ; cet exemple ne doit point autoriser les musiciens à suivre la même route. Ils évitent avec soin la progression des quintes dans leurs partitions ; ce n'est qu'après six mois d'études qu'ils parviennent à donner une marche régulière aux accords ; un instant de réflexion leur suffira pour accorder les mots de manière à ne point offenser l'oreille. Les poëtes se permettent le hiatus dans leurs vers ; nous devons éviter beaucoup de hiatus en prose, et disposer la partition de nos mots de la manière la plus mélodieuse. Le discours poétique se compose d'une infinité de vers qui dépendent les uns des autres ; les phrases, les périodes, sont autant de motifs liés ensemble, des chaînons séparés qui s'unissent pour former une longue chaîne. Si vous évitez le hiatus dans l'intérieur des vers, il faut donc s'en abstenir avec autant

de soin à l'extérieur. Le lecteur, le comédien, ne sépare point les vers, il les unit au contraire tant que la conclusion de la phrase ne marque point un repos. Le dernier mot d'un vers se lie par conséquent au premier mot du vers qui suit, et l'attaque, le heurte avec autant de vivacité que si les deux mots se rencontraient au milieu d'un vers. Le précepte de Boileau : *Gardez qu'une voyelle,* etc., n'est observé qu'à moitié si vous négligez d'accorder ensemble la fin d'un vers et le commencement de celui qui vient après :

> Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
> Avec eux en naissant ne fut pas condamné?

Ces vers d'*Athalie* présentent une double faute, le hiatus et la consonnance intérieure, qui forment quatre vers masculins de trois pieds, à rimes dures et alternatives. Je cite de préférence notre plus grand poëte ; je cite des vers alexandrins ; le hiatus de cette espèce est bien plus désagréable et plus fréquent dans les petits vers.

Les musiciens sont plus exposés que les littérateurs à ces dissonances de style. Le mot *musique* arrive sans cesse au bout de leur plume et tous les *que, qui, quoi, qu'on, quand,* sont prêts à lui servir d'escorte immédiate. Avec un peu d'adresse, et le secours de quelques épithètes, on évite le choc, on sauve heureusement la dissonance. J'ai été coupable moi-même, je l'avoue en toute humilité, j'ai écrit, j'ai imprimé *la musique qui,* mais une fois seulement dans ma vie, en février 1820 ; les cheveux m'en dressèrent à la tête, mon oreille en fut déchirée, mes yeux ne pouvaient regarder ce méfait, je déchirai la page. Il m'en aurait trop coûté de les déchirer toutes, et j'ai laissé subsister ce monument accusateur.

Un poëte provençal, rival heureux de La Harpe dans les concours de l'Académie, auteur d'une tragédie de *Coriolan* qui vaut mieux que tous les *Coriolan* représentés jusqu'à ce jour, Balze avait l'oreille d'une telle susceptibilité qu'il évitait le hiatus dans la prose. Sa *Vie d'Agricola* est écrite de cette manière : « Vous aviez à combattre contre une épée à deux tranchants », lui dit un académicien. Le mot *musique* ne présente pas autant d'écueils, il est bien plus facile à placer dans les phrases.

Duprez est le héros du livre de M. Elwart ; le nom de notre grand chanteur suffit à ce petit volume. Le talent de Duprez, le charme de sa voix y sont exaltés, cela devait être, et M. Elwart ne s'attendait pas à rencontrer de contradicteurs sur ce point. Duprez est un chanteur admirable, j'en conviens ; sa voix est pure, sympathique, bien posée, bien conduite ; ses accents font verser de douces larmes ; il maîtrise à son gré l'assemblée et lui inspire tour à tour la joie, la tristesse, l'espérance ; il lui fait partager la sombre terreur, le désespoir des personnages qu'il représente, c'est le magicien dont Horace nous parle. Eh bien ! ce magicien si puissant, ce Duprez, a trouvé son maître ; il est un homme qui le bat en ruines, qui le terrasse chaque jour, un homme qui attire une foule bien plus nombreuse, plus assidue. Sa voix commande la joie et la terreur, la rage et l'espérance. Ses accents retentissent dans tous les cœurs, frappent toutes les poitrines, y portent des élans de jubilation ou les ravages les plus effrayants. Ses cavatines laissent des traces si profondes, que les *dilettanti* zélés, attentifs, agités, haletants, ne se lassent point de les entendre et restent vingt-quatre heures sous le charme des sentiments qu'elles leur ont inspirés. Le plaisir, la douleur, causés par de tels solos, les tient éveillés jusqu'au lendemain ; l'*allegro vivace, agitato, appassionato,* marque le mouvement de leur sang. Le souvenir de cette musique fait crisper leurs nerfs, blanchir leurs cheveux. Duprez a-t-il une telle puissance ? Cette voix qui agit d'une manière si prompte, si vive, sur les cœurs des *dilettanti*, n'a point d'égale à Paris ; ce virtuose, plus grand sorcier que Duprez, ce rival redoutable, c'est le crieur de la Bourse.

CASTIL-BLAZE.

Critique Littéraire.

MÉMOIRES DU DIABLE.

Un préambule assez diffus nous apprend d'abord que, sous ce titre, un coin de l'histoire du siècle nous est montré, et que l'auteur est resté vrai et moral dans ses récits. Hoffmann a dit que le diable se glisse dans toutes les affaires, et c'est le diable que M. Soulié fait intervenir dans celles qu'il nous raconte sous la forme du roman merveilleux. Si son livre était purement fantastique, nous ne songerions guère à connaître des œuvres de la fantaisie; mais ce livre, qui nous promet des sentiments réels, des idées neuves et morales, une censure amusante et équitable, et tout l'esprit surnaturel attribué à Satan, nous étant présenté comme un miroir destiné à réfléchir nos propres traits, nous nous y regarderons pour juger de notre ressemblance.

M. Soulié a reculé son cadre jusqu'à la révolution, et a fait ressortir la plupart des nuances qui se sont succédé dans nos mœurs depuis cette époque, au moyen d'un principal personnage, introduit tout à tour dans une infinité d'épisodes. Luizzi, ce héros, est à la fois égoïste, cupide et généreux, vain, oublieux, indiscret ou discret hors de propos, faible et confiant, puis défiant parce qu'il est faux. Il dévore certains affronts et fait à contre-temps étalage de dignité; il est prévoyant et il calcule mal, il essaie le bien sans réflexion et cause d'épouvantables malheurs; car souvent le vice se sert de lui comme d'un instrument; il redoute l'opinion dans les petites choses; il est brave l'épée à la main et poltron en face de tout autre danger; de cette multiplicité de traits accessoires, il résulte une nature infiniment complexe, un personnage sans caractère, ridicule et impossible partout ailleurs que dans le roman fantastique, où l'observation peut n'entrer que pour ce que l'on veut.

Au début du roman, le baron est beau, il a ving-cinq ans, et, maître de ses actions, il se dispose à chercher le bonheur, avec le secours de l'esprit d'observation qui s'est engagé à lui montrer à nu les passions et les secrets de l'existence des autres hommes. Ce démon avertit son disciple que le principe du bonheur est à sa portée, qu'il le rencontrera en lui-même et dans les autres ; mais Satan ne désigne pas la vertu, par cette raison qu'il ne saurait l'enseigner. Déjà cependant la vertu s'est offerte à Luizzi qui la méconnaît. Le nom qu'il porte et sa fortune l'introduisent d'abord parmi l'aristocratie de Toulouse, et le mettent en rapport avec le haut commerce de cette ville. Nous entrons avec lui dans cette société, où M. Soulié s'est proposé de nous montrer comment l'amour est compris dans le monde, et comment on y juge des choses ; nous le supposons sans l'affirmer, car, dans ce livre, des conclusions infinies, souvent contradictoires, ne permettent pas de préciser toujours l'intention première qui a préparé les différentes combinaisons.

Mme Dilois, la marchande, dont le mari est absent, est jeune, belle, gracieuse, élégante ; tout en l'apercevant, Luizzi est charmé. Un beau commis, qui est auprès de Mme Dilois, cherche à deviner ses moindres désirs pour y obéir aussitôt, et semble, en même temps, voir Luizzi avec déplaisir. Par ces deux raisons, celui-ci n'hésite pas à croire Charles un amant. Le baron est venu pour traiter des produits de ses mérinos ; madame Dilois le prie de la suivre, et son regard est si doux que le jeune homme s'attend à être reçu dans un boudoir. C'est dans un bureau qu'il est introduit. Un tel désappointement ne l'empêche pas de laisser percer des prétentions et une galanterie de mauvais goût, que la pauvre femme repousse avec gaieté, et en ménageant l'amour-propre de celui qui en agit avec si peu de cérémonie. Cette douceur, pleine de dignité, n'a d'autre effet que d'accroître l'audace de Luizzi. Vient une jeune fille qui appelle la belle marchande maman, et il ne fait pas difficulté de croire aussitôt que cette enfant appartient à Mme Dilois, quoiqu'elle soit trop jeune et mariée trop récemment pour être sa mère. Mais ailleurs encore, nous pourrons nous convaincre qu'il est entré dans le plan de cette véritable histoire de nous montrer, en toute occasion, le vulgaire aveugle, crédule et confiant jusqu'à l'imbécillité. Bientôt Mme Dilois adresse à un rustre

ce sourire caressant qui a donné tant d'espérance à Luizzi; le baron le voit, en est humilié, et se refuse néanmoins à reconnaître qu'il n'est pas mieux traité que le premier venu.

Il fait une visite à sa cousine, la marquise du Val, qu'il n'a pas vue depuis dix ans. Alors elle était jeune fille et il l'aimait. Il ne parvient à elle qu'à grand'peine, et cependant l'absence de son mari laisse à la marquise toute liberté. Quand enfin Luizzi est admis, elle tient des discours étranges, indiquant que quelque douleur cachée trouble sa vie; puis, avec crainte et tout bas, elle invite Luizzi à souper et s'enfuit aussitôt. Mais la porte vers laquelle elle se précipite résiste de manière à faire croire que quelqu'un est derrière, et l'épie. La porte ne s'est pas plus tôt refermée, que Luizzi entend une voix courroucée, et cette voix est celle d'un homme. La marquise n'ayant alors ni père, ni frère, ni mari, celui qui parlait de ce ton doit être un amant. Toutefois Luizzi ne peut s'arrêter à ce soupçon, car sa cousine, en se mariant, a triomphé d'un violent amour. Il ignore d'ailleurs cette vérité, que M. Soulié applique ici aux femmes et que nous croyons devoir généraliser, qu'en fait de vertu, le passé ne peut toujours être un gage du présent, et que ni l'un ni l'autre ne saurait répondre de l'avenir. Dans une troisième visite que fait Luizzi, il entend la calomnie envieuse et la crédulité intéressée confirmer tout ce qu'il a pensé de Mme Dilois et de la marquise. La première passe pour une femme déjà dépravée avant d'être mariée, dont Caroline est la fille et dont Charles est l'amant; l'autre est une sainte, vénérée pour sa dévotion.

Cependant, à l'heure du souper, Luizzi est introduit par une porte de ruelle et épié par un homme dont la surveillance est trompée. Cette fois encore Luizzi soupçonne un amant. Mais lui-même, n'a-t-il pas l'air d'aller en bonne fortune, sans que cela soit, sans qu'il le désire, car il a conservé pour la marquise plus de respect que d'amour? Il entre dans un boudoir où la dévotion s'allie à la galanterie, et trouve sa cousine dans un désordre d'esprit qui va toujours croissant. La curiosité de Luizzi est vivement excitée; il remplit souvent le verre de la marquise, pour la disposer à la confiance : idée naturelle et gracieuse qui vient au baron de Luizzi auprès d'une femme élégante. Mais il est bien question de naturel; ce qu'il faut

avant tout, c'est que le personnage remplisse les fonctions qui lui sont imposées dans le roman, et il s'agit ici de griser la marquise. Elle boit avec effroi, avec dégoût, puis avec résolution, et son égarement redouble : elle parle alors d'amant jaloux, de tyrannie odieuse dont elle voudrait être affranchie. Luizzi s'offre à l'en délivrer aussitôt qu'il en aura le droit, et ce droit, il l'obtient dans cette soirée ; puis la marquise tombe dans une crise nerveuse qui le force à la quitter. Il retourne chez elle le lendemain et les jours suivants ; mais il n'est pas reçu. Il écrit, et ses lettres restant sans réponse, il pense que sa cousine n'a voulu le recevoir qu'une fois. Persuadé qu'il est le jouet d'une hypocrisie impudente, il s'arrange de manière à rencontrer la marquise dans une réunion où il apprend qu'elle doit se trouver, et il s'occupe de revoir Mme Dilois. Il va chez elle à l'heure où elle n'est plus marchande, et pénètre dans une chambre à coucher où elle est en déshabillé et seule avec le jeune commis. Luizzi, qui juge d'elle par la marquise, se promet bien de supplanter l'amant, au moins pour une soirée, comme il l'a fait chez sa cousine. Sous le prétexte de conclure le marché de laines qui l'a d'abord amené, il assure avoir besoin d'entretenir Mme Dilois, et, seul avec elle, il s'efforce de lui faire connaître le désir dont il est occupé et de lui persuader de se donner en manière de pot-de-vin. Elle répond en raillant, car la raillerie, c'est le refuge de la femme contre un outrage si souvent renouvelé que ceux à qui il appartient de la protéger, ne sauraient jamais l'en garantir. Luizzi, qui ne soupçonne pas qu'on raille un homme tel que lui, ni qu'une femme qui a un amant n'en puisse avoir deux par hasard, prend au sérieux les paroles de Mme Dilois et consent à sortir de la maison pour y rentrer bientôt avec mystère. Il attend dans la rue et n'est pas rappelé. Il a froid, il comprend qu'on s'est moqué de lui, qu'il est ridicule, quand tout à coup Charles paraît hors de cette porte par laquelle Luizzi croyait rentrer. Tous deux se reconnaissent et reculent, puis, s'imaginant à tort que le commis quitte la belle marchande, Luizzi les injurie l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'un projet de duel s'ensuive.

Le lendemain cependant, Charles ne se présente pas, et la supposition que Mme Dilois a su le retenir décide Luizzi à se venger d'eux, en contant son aventure, ce qu'il fait aussitôt,

de manière à persuader ce qu'il a seulement présumé : qu'une liaison coupable existe entre le commis et la marchande. Luizzi rencontre la marquise le même soir, comme il l'avait projeté ; mais il est vivement ému du trouble qu'elle laisse paraître en l'apercevant. Loin de l'éviter, la marquise le cherche pour le supplier de ne pas parler de ce qui s'est passé chez Mme Dilois. Il ne comprend guère quels rapport sont établis entre une marchande et la marquise ; toutefois, elle est si pâle, qu'il promet de se taire. Elle lui demande encore à genoux de consentir à ne la revoir jamais. Bientôt elle mourra, elle le sent, elle l'espère, et alors toute sa conduite sera expliquée à Luizzi. Elle est si égarée, qu'il consent à lui obéir. Elle reçoit cette promesse et quitte la réunion, en recueillant, à la grande confusion de Luizzi, les respects des hommes, qui s'inclinent devant elle, comme devant une sainte personne, et leurs éloges s'élèvent en concert sur ses pas. A peine est-elle sortie que Luizzi entend parler de son aventure avec Mme Dilois. Il a de son indiscrétion un vague remords qui s'apaise aussitôt, car on le blâme d'avoir quitté la marchande sans lui donner une leçon. Convaincu alors qu'il a été dupe de l'hypocrisie et d'une agacerie éhontée, il n'hésite pas à quitter la ville, et part pour une forge où il voit Mme Buré.

C'est une femme belle, sereine, empressée et affectueuse pour une famille patriarcale dont elle est entourée. Au jugement de Luizzi, une vie si pure et si paisible commande autant de vénération que la dépravation de Mme Dilois et de la marquise inspire de mépris. Pour mépriser celles-ci comme elles le méritent, il souhaite de lire dans leur existence passée, et il appelle pour la première fois l'esprit qui lui obéit, l'esprit d'observation. Mais comme il arrive au diable de découvrir ce qu'on ne cherche pas à pénétrer, c'est l'existence de Mme Buré qu'il révèle à Luizzi. Il montre en elle la femme qui, menacée d'une poursuite persévérante et se croyant exposée ainsi à la calomnie, partant à la vengeance d'une famille déshonorée, cède, en un instant, à un inconnu, à la condition de ne le rencontrer jamais, et qui, pour ensevelir sa faute, assassine cet homme le jour où il ose la suivre dans sa maison. Il montre, dans M. Buré, le manufacturier loyal, irréprochable, qui tente secrètement d'infliger la flétrissure des galères à son semblable, par esprit de haine. Il montre dans cette famille aux mœurs puritaines, des parents

qui punissent, par la privation de la liberté et de la lumière, une jeune fille qui a osé aimer. Il montre dans cette jeune fille l'amour plus épris de lui-même que de l'objet qui l'a éveillé. Luizzi, voyant tout ce que peuvent cacher de mauvais la sérénité du visage, l'apparente probité du négociant, l'union de la famille, et même l'amour d'une jeune fille, reste tout éperdu à regretter son ignorance et les illusions qui lui sont enlevées. C'est alors qu'il apprend les résultats de sa conduite envers Mme Dilois. Son mari, exaspéré par le bruit public, a provoqué et tué Charles en duel ; quoique innocente, elle a fui, et la marquise, informée de la déloyauté de Luizzi, s'est jetée par la fenêtre, pour se dérober à la honte que sans doute il lui préparait.

Luizzi, si positivement coupable d'homicide, reste livré aux peines morales, que la connaissance des secrets de la marquise vient rendre plus cuisantes. Lucy de Crémancé, pour sauver la vie de sa mère, avait été forcée d'épouser le marquis du Val, amant de la comtesse, et de renoncer ainsi, malgré *ses désespoirs*, à M. de Sérac qu'elle aimait. En tête de ce chapitre, consacré à la comtesse de Crémancé, la femme adultère, rivale de sa fille, M. Soulié a placé l'épigraphe : *Così fan tutte*. Bien qu'elle vienne après bon nombre de portraits de femmes vicieuses ou criminelles, nous la considérerons comme une boutade, effet de la disposition d'esprit où se trouvait l'auteur, plutôt que comme l'expression d'une opinion arrêtée, chose rare dans ce livre, où nous compterons bientôt jusqu'à trois femmes vertueuses, dont l'auteur aura besoin pour les faire sacrifier par le vice. De ces trois autres chapitres, semés dans cet ouvrage tout moral, il faudra sans doute tirer cette conséquence, que la vertu n'est que duperie. Mais revenons à Lucy. Elle vivait virginalement dans le mariage, quand M. de Sérac, que la douleur avait conduit à se faire prêtre, puis à tomber dans la plus *sale débauche*, parvint, en raison du caractère dont il était revêtu, à se rapprocher de la marquise, à lui inspirer le goût du vin et à la séduire, en mêlant des substances pernicieuses au vin qu'elle buvait. Cette jeune femme, qui avait payé de son bonheur et de sa vertu les désordres de sa mère, cherchait depuis à oublier ses propres fautes dans le même égarement qui les lui avait fait commettre ; et, quand elle s'était abandonnée à Luizzi,

pour qu'il l'arrachât à la honte et à l'horreur d'une existence dégradée, elle était exaltée par les liqueurs fortes. Telle est la donnée que M. Soulié a choisi pour nous montrer la débauche dans l'amour.

Après nous avoir ainsi présenté l'amour vulgaire chez Luizzi, l'amour *encore plus sale que criminel* chez M. de Sérac, la peur et le crime dans l'amour chez Mme Buré, l'amour virginal chez Henriette, M. Soulié conduit son héros à Paris et lui fait aborder la finance du directoire, devenue prude depuis la restauration. Le salon de Mme de Marignon, où Luizzi se fait admettre, est si régulier, que la musique d'amateurs y est interdite, que l'écarté y est seulement toléré, qu'on y danse peu et qu'on n'y soupe jamais. Dans ce salon, une femme vient se placer un soir entre Mme du Bergh et Mme de Fantan; la première, dévote dont on cite la conduite irréprochable, l'autre admirée et respectée pour avoir courageusement supporté des infortunes que personne ne connaît. Elles ne voient pas plus tôt celle qui s'est assise à leur côté, qu'elles quittent la place. Mme de Marignon les suit, puis revient, après un secret conciliabule, chercher la jeune femme, sous le prétexte de prendre son avis à l'égard de quelques objets de mode. Cette femme, c'est la comtesse de Farkley, perdue de réputation et évidemment chassée par le trio vertueux, car elle ne reparaît pas. La comtesse de Farkley, c'est Mme Dilois, que Luizzi souhaite de retrouver pour s'en faire aimer, et il ne la reconnaît pas, tant son visage a pâli, tant sa beauté s'est fanée. Sept ans se sont écoulés depuis qu'une calomnie échappée à Luizzi est tombée sur cette femme, et cette calomnie s'est acharnée après elle, bien que deux maris qu'elle a eus soient morts pour la défendre. Aujourd'hui, cette calomnie, aggravée par la mort de ces deux hommes, pèse plus que jamais sur Mme de Farkley. En quittant le salon, elle avait annoncé qu'elle irait, avec M. d'Andeli, son père, au bal de l'Opéra; on insinue à Luizzi que c'est un rendez-vous qu'elle lui a donné. Il en doute, aucune parole n'ayant été échangée entre lui et elle, puis, craignant de passer pour niais, il va au bal. Il est suivi, on le voit entrer au bal de l'Opéra, et le prétendu rendez-vous devient chose authentique. Désormais la réputation de Mme de Farkley a une tache de plus. Elle aperçoit le baron, lui demande s'il est M. de Luizzi et lui donne rendez-

vous sous l'horloge. La fatuité alors lui persuade qu'il est le préféré de la soirée. Il ne sait trop s'il désire ou s'il craint, et, dans cette perplexité, il appelle le diable pour s'informer de ce qu'est Mme de Farkley. Avant de faire connaître cette femme que le monde a flétrie, Satan veut démasquer une femme honorable selon le monde : il conte la vie cachée de Mme du Bergh. Elle a, le soir même de son mariage, empoisonné son mari et donné le nom de celui-ci à un enfant étranger, aujourd'hui M. Anatole du Bergh. L'heure du rendez-vous de Luizzi venant à sonner, le diable l'envoie apprendre de Mme de Farkley elle-même ce que c'est qu'une femme dépravée selon le monde. Voici comment M. Soulié nous peint la vertu aussi cruellement éprouvée que l'a été Mme de Farkley, la vertu qui sait depuis longtemps que la bonne opinion s'est retirée d'elle, et qui vient d'être honteusement chassée d'un cercle. Elle s'appuie sur le bras de l'homme qui lui a attiré ces malheurs et ces affronts, *de manière à faire sentir la frêle élasticité de son corps qui se plie et se tend à chaque pas, par un mouvement d'un abandon et d'une volupté indicibles;* elle se penche de telle sorte que *ses deux bras sont passés dans le bras de l'homme* qui a causé la mort de Charles, de la marquise du Val, de M. Dilois et de M. de Farkley, *et elle marche la poitrine appuyée sur l'épaule de cet homme*, en lui tenant à l'oreille des propos de carnaval. Puis, en le quittant, elle lui donne un autre rendez-vous. Le lendemain, elle craint de ne pouvoir se trouver à ce rendez-vous, et tout naturellement, elle écrit à Luizzi qu'elle ira chez lui, le soir, à dix heures. Mais, pas plus que nous, le vulgaire Luizzi ne reconnnaît la vertu sous ce travestissement. Il fait savoir à tout le monde les bonnes intentions de Mme de Farkley pour lui, et se laisse persuader de sacrifier la soirée qu'elle lui destine à Mme de Marignon. Il arrive chez elle à dix heures, chacun regarde à la pendule; et, comme le sacrifice d'une femme perdue est infiniment agréable à l'hypocrisie, le trio de prudes, Mme du Bergh, Mme Fantan et Mme de Marignon comblent Luizzi d'applaudissements.

Cet épisode s'alourdit encore de scènes inutiles après lesquelles Mme de Farkley, si svelte tout à l'heure, si légère sous le poids de sa vie, meurt de l'avanie qu'elle vient de recevoir, et sa mort n'est pas moins invraisemblable que sa conduite.

Alors Luizzi apprend les secrets de Mme Dilois. Elle était sœur naturelle de Mme du Val par leur mère, la comtesse de Crémancé ; Charles était un frère naturel de Luizzi, recueilli par Mme Dilois ; celle qui passait pour sa fille, est une enfant de Mme de Crémancé et du père de Luizzi, également recueillie par Mme Dilois. Tout le bien qu'a fait cette femme a tourné à sa honte, et celui dont elle adoptait la famille est devenu son bourreau. Une semblable infortune devrait nous toucher ; mais l'invraisemblance de cette histoire et du dénouement est telle que le lecteur, assourdi bien plus que surpris et amusé, entend sans émotion, de la bouche du diable, que Mme de Fantan, c'est Mme de Crémancé, la mère de Mme Dilois ; que Mme de Marignon, c'est la courtisane convertie, contrainte par le monde à jeter une voile de pruderie sur son passé ; que le vice, l'hypocrisie et la faiblesse ont chassé la vertu.

Luizzi, forcé de s'avouer que ses indiscrétions et ses lâches complaisances pour lui-même et pour le monde ont tué son père, plusieurs personnes de sa famille, et la seule femme noble et pure qu'il eût encore rencontrée, devient fou de douleur. En revenant à la santé, il pleure, devant ses laquais, sur la maigreur de son corps, *il joue avec eux au plus habile* et se décide enfin à se marier. Il a désormais à cœur de venger la mort de Mme de Farkley ; en conséquence, il fera épouser à Mlle de Marignon le fils de Ganguernet le farceur et de Mlle Gargablou, portière, légitimé moyennant mille écus, par le mariage d'un marquis de Bridely avec Mlle Gargablou. Luizzi, on ne sait pourquoi, veut aussi mystifier Ganguernet ; en conséquence, le baron supplantera le nouveau marquis de Bridely auprès d'une héritière normande qui a deux millions de dot ; car, maintenant que le diable *est venu souffler sur les apparences, arracher les masques, Luizzi s'est révolté contre ce qu'il croit le véritable état du monde, et la colère lui donne de mauvais conseils.* Qu'est-ce à dire? Luizzi ne doit-il pas croire à ce qu'on lui fait voir, ou bien ne serait-ce pas l'histoire du siècle qui nous est si longuement contée ! l'histoire véritable et morale, promise aux premières pages du roman ? Quoi qu'il en soit, Luizzi pense que n'*ayant pu trouver un homme honnête et vertueux* dans le monde élégant, il court le risque de se tromper en y cherchant une femme noble et pure,

et il s'en va, en Normandie, mystifier Ganguernet, qui, sans doute, se prête à la mystification, car Luizzi, à son arrivée, se trouve muni d'une lettre d'introduction écrite par Ganguernet.

C'est ainsi que l'auteur enlève son héros au monde élevé, mais *criminel et hypocrite*, et le conduit dans une sphère inférieure, pour nous faire voir la cupidité dans l'amour ou dans le mariage, puis encore des crimes, des crimes partout. Nous n'accompagnerons pas Luizzi chez M. Rigot, le manant enrichi; nous reconnaîtrons seulement que les scènes qui s'y passent pourraient être plaisantes, si la caricature n'y prenait presque toujours la place des personnages, et si la charge outrée ne remplaçait trop souvent la comédie. Luizzi, qui s'y montre cupide jusqu'à la plus extrême bassesse, retrouve ensuite sa sœur et devient inconsidérément libéral. La jeune fille aime un lieutenant sans fortune; Luizzi, aussitôt, se trace un rôle de frère dévoué : il dotera et mariera sa sœur. Il a avec l'officier une entrevue où celui-ci ne paraît pas avec avantage; toutefois Luizzi ne change rien à son rôle de frère généreux. *Défiant parce qu'il est faux*, il ne prend aucune information sur celui qu'il veut admettre dans sa famille; et, bien au contraire, si cet homme révèle, dans son trouble, quelque chose de ses antécédents, s'il se montre grossier et brutal, Luizzi se persuade qu'il délire et que ce qu'il voit et entend est créé par son cerveau malade. Si sa sœur veut être assurée de l'attachement de son amant, avant de l'épouser, Luizzi imagine un roman pour la convaincre qu'elle est aimée; et enfin il la livre, avec 500,000 francs de dot, à un escroc faussaire et assassin, lié à une prostituée. De la sorte, la prostitution et l'escroquerie sont amenées sous nos yeux, non la prostitution et l'escroquerie que l'abbé Prévost nous a fait connaître : M. Soulié, pour être neuf, ne peint que le hideux côté des choses; c'est pourquoi il nous montre une Manon Lescaut de carrefour, un Desgrieux de corps-de-garde, parlant entre eux le langage cru de la place Maubert et ne laissant pas d'occuper une place dans la société d'aujourd'hui. Cette société, M. Soulié la compose de cette manière. Dans le salon de Mme de Marignon, la courtisane devenue prude, les fils et les filles des seigneurs qui se ruinaient autrefois pour elle; puis Gustave Bridely, ancien acteur, présentement marquis, vantant sans

cesse sa qualité; la petite-nièce de M. Rigot le *chenapan*, présentement pairesse; Anatole du Bergh, le fils du *goujat*, introduit par fraude dans une noble famille; et, parmi les prudes qui ont chassé et fait mourir Mme Dilois, M. d'Andeli, son père; le père de la victime en intimité avec les bourreaux. Plus tard, nous verrons encore Félix Ridaire, Ganguernet et Carin, empoisonneurs ou assassins, parmi les jurés et parmi les députés. Nous verrons, à Toulouse, les filles publiques reçues en qualité de femmes de chambre chez les marquises et chez les notaires, ou bien quittant leurs amants aimés pour se faire religieuses. Telles sont les mœurs du Languedoc. Maintenant M. Soulié, qui nous a dénoncé *Faublas* comme un roman immoral, refait *Faublas* et nous donne, dans M. de Cerny, un comte de Lignoles, niais et parleur au-delà du possible, une sorte de *Barbe-Bleue* qui tuera sa femme, si elle ne fait des charades avec Luizzi. Mme de Cerny craint la mort. elle obéit, et, quant à cette autre intrigue, c'est encore *le Roman d'une Heure*, tel que nous l'avons vu dans le boudoir de la marquise et chez Mme Buré. En ceci M. Soulié s'est trouvé assez original pour se copier lui-même jusqu'à trois fois.

Nous l'avons dit, chacune des nouvelles semées dans l'ouvrage est plus ou moins une esquisse de mœurs. *Olivia* appartient à la fin du XVIIIe siècle; c'est, au début, une copie de la maîtresse de Turcaret, puis de la courtisane que l'amour a convertie et qui résiste à l'amour. Cependant quelques-uns de ces romans ont de l'originalité. Nous citerons *Henriette Buré* et *les Parvenus*. Le premier se distingue par le naturel; l'autre se détache entièrement du fond par l'étude des caractères et des ridicules d'aujourd'hui. *Eugénie*, la fille du peuple, est du petit nombre des femmes vertueuses que M. Soulié nous a montrées. Quant aux hommes, il nous a parlé de l'*homme fort qui voit le mal et choisit le bien, parce que le bien mène au bien;* mais il ne lui a pas assigné la moindre place dans le tableau de notre époque, jugeant sans doute qu'il doit être classé parmi les phénomènes périodiques dont l'apparition ne se renouvelle pas tous les siècles. Quelques morceaux, dans la première partie du livre, mériteraient aussi d'être cités; mais il faut appliquer à l'épisode de *Fernand* ce que dit l'auteur des romans nouveaux qu'on ne saurait comprendre.

Si maintenant on nous demande ce qu'est le diable de M. Soulié, nous répondrons que ce n'est rien moins qu'une nature surhumaine; que les exclamations *vrai !* et *plaît-il ?* lui sont familières, qu'il fume, *passe sa langue sur ses lèvres* comme le cocher ivre de Luizzi, et ne le cède, comme acrobate grotesque, à aucun quadrumane; d'ailleurs, esprit traditionnel qui, dans un dialogue souvent oiseux, prend la peine de faire entrer le mot *vendredi*, pour nous dire à ce propos : *Vendredi, jour de malheur ! vendredi, jour de Vénus !* ou toute autre vieille facétie provinciale telle que : *Rien n'altère comme de boire;* un conteur qui, dédaigneux de l'exemple de Lesage et de Hoffmann, qu'il a consultés plus d'une fois, prend à tâche de blesser l'art et le goût, en ne nous rendant que la plus triviale expression de la nature, quand il lui arrive de la rendre; un maître, qui reprend Luizzi *du français qu'il parle*, de manière à nous rappeler la leçon de certaine écrevisse à sa fille.

Si on nous demande si M. Soulié a été vrai comme il s'y était engagé, nous dirons qu'il n'est pas de vérité sans la logique et la vraisemblance, et que la logique et la vraisemblance se rencontrent trop rarement dans les *Mémoires du Diable*. Il n'est pas vrai surtout que le mal soit toujours triomphant et impuni, que la vertu soit toujours opprimée et méconnue. Le vice, qui a mille voies où se précipiter et aucun frein qui l'arrête, arrive plus aisément au bien-être de ce monde; mais, à défaut de châtiment, le remords l'accompagne; il n'est au contraire qu'une voie pour la vertu : elle n'y avance que pas à pas et péniblement, mais elle avance, et la conscience la console. Enfin, à ceux qui nous demanderont si l'œuvre que nous venons d'examiner est une œuvre morale, nous nous en rapporterons, pour le prononcé de ce jugement, au diable de M. Soulié. « Si, dit-il, dans une ville où règne la peste, une administration imprévoyante laissait encombrer les rues de malades et de cadavres, si elle laissait l'air se corrompre et les imaginations s'épouvanter, il n'est pas douteux qu'en peu de temps le fléau gagnerait les trois quarts de la population; mais si, au contraire, elle fait disparaître toutes les traces de la maladie, si les moribonds sont cachés dans les hôpitaux et les victimes enlevées, l'épidémie se réduit à ses propres forces. Il en est du vice comme de la peste. » Conséquemment, une œuvre dont le but princi-

pal serait de nous introduire chez la Béru, chez Mariette, chez la Périne, réceptacles d'infamie ; de nous faire envisager le monde, dans toutes les classes, comme un vaste coupe-gorge, où se succéderaient d'effroyables impiétés et d'effroyables brigandages, où il faudrait vivre armé de cette défiance qui ferait appréhender un malfaiteur dans chaque individu, une telle œuvre ne saurait être morale. Il est regrettable que M. Soulié ait négligé de pratiquer un précepte qu'il connaissait si bien, car, dans les *Mémoires du Diable* même, il a prouvé qu'il possède un talent d'observation assez remarquable, et assez de sensibilité pour que nous soyons autorisés à conclure qu'il nous donnera des œuvres moins défectueuses, lorsqu'il appellera à son aide, pour les composer et les écrire, le travail et la réflexion.

Mme M.....

TABLE DES MATIÈRES.

Le Sinaï (Impressions de voyages). — IV. Mourad. — Les Pyramides, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. . . 5
Le Val-de-Suzon, par M. Paul de Musset. 23
Journal d'un Médecin de l'expédition de Constantine, dernière partie, par M. le Dr Baudens. 33
Salon de 1838, second article, par M. Thoré. 129
Des Confessions de Rousseau, et de son influence sur quelques écrivains de notre temps, par M. Villemain. . . 139
Châteaux suédois. — I. Skokloster, par X. Marmier. . 150
Céline la Créole, première partie, par M. Leon Gozlan. 164
La Bourse et les Actions Industrielles, par M. V. C. . . 207
Le Sinaï (Impressions de voyages). — V. Visite au colonel Selves et à Clot-Bey, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 225
Le Sinaï (Impressions de voyages). — VI. La Ville des Kalifes, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 239
Céline la Créole, seconde partie, par M. Léon Gozlan. . 256
Salon de 1838, troisième article, par M. Thoré. . . . 295
Le Sinaï (Impressions de voyages). — VII. Le Désert, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 312
L'Arbre de science, première partie, par M. Charles de Bernard. 338
Duprez, par M. Castil-Blaze. 364
Critique littéraire.—*Mémoires du Diable*, de M. F. Soulié, par Mme M.... 375